





LES BATAILLES DE LA VIE

MARCHAND DE POISON

DU MÊME AUTEUR

LES BATAILLES DE LA VIE

ROMANS

Serge Panine, *ouvrage couronné par l'Académie française.* 3 fr. 5o
Le Maître de Forges . . . . 3 fr. 5o
La Comtesse Sarah . . . . 3 fr. 5o
Lise Fleuron. . . . . 3 fr. 5o.
La Grande Marnière. 3 fr. 5o
Les Dames de Croix-Mort. . . . . 3 fr. 5o
Volonté. . . . . 3 fr. 5o
Le Docteur Rameau. 3 fr. 5o
Dernier Amour . . . . 3 fr. 5o
Dette de Haine. . . . . 3 fr. 5o
Nemrod et Cie. . . . . 3 fr. 5o
Le Lendemain des Amours. . . . . 3 fr. 5o
Le Droit de l'Enfant. . . . . 3 fr. 5o
La Dame en Gris . . . . 3 fr. 5o
L'Inutile Richesse . . . . 3 fr. 5o
L'Ame de Pierre. . . . . 3 fr. 5o
Le Curé de Favières. . . . . 3 fr. 5o
Les Vieilles Rancunes. . . . . 3 fr. 5o
Roi de Paris . . . . 3 fr. 5o
Au fond du Gouffre . . . . 3 fr. 5o
Gens de la Noce. . . . . 3 fr. 5o
La Ténébreuse. . . . . 3 fr. 5o
Le Brasseur d'Affaires . . . . 3 fr. 5o
Le Crépuscule . . . . 3 fr. 5o
La Marche à l'Amour. . . . . 3 fr. 5o

---

Noir et Rose. . . . . 3 fr. 5o

Les Vieilles Rancunes. Illustrations de Simonaire. . . . . 10 fr. »

La Fille du Député (Collection Ollendorff illustrée). Illustrations de René Lelong . . . . 2 fr. »

THÉATRE

Régina Sarpi, drame en cinq actes. . . . . 2 fr. »
Marthe, comédie en quatre actes. . . . . 2 fr. »
Serge Panine, pièce en cinq actes. . . . . 2 fr. »
Le Maître de Forges, pièce en quatre actes et cinq tableaux. 2 fr. »
La Comtesse Sarah, comédie en cinq actes. . . . . 2 fr. »
La Grande Marnière, drame en huit tableaux . . . . 2 fr. »
Dernier Amour, pièce en quatre actes . . . . 2 fr. »
Le Colonel Roquebrune, drame en cinq actes et six tableaux 2 fr. »
Les Rouges et les Blancs, drame en cinq actes. . . . . . 2 fr. »

LES BATAILLES DE LA VIE

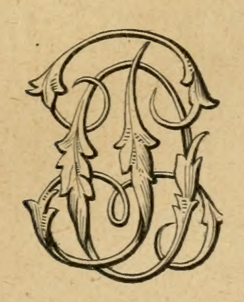
MARCHAND

DE

POISON

PAR

GEORGES OHNET



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Trente-huit exemplaires numérotés à la presse

SAVOIR :

3 exemplaires sur papier de Chine (N°s 1 à 3);
5 exemplaires sur papier du Japon (N°s 4 à 8);
30 exemplaires sur papier de Hollande (N°s 9 à 38).

MARCHAND DE POISON

PREMIÈRE PARTIE

I

Rue de Châteaudun, sur la façade d'un des immeubles qui avoisinent les jardins, derniers vestiges des seigneuriales demeures où habitèrent Talleyrand et la reine Hortense, se lit, sur une plaque de marbre, cette inscription : *Banque de l'Alimentation — Vernier-Mareuil.* Cette maison, hautement estimée dans le commerce, porte les noms de deux hommes très connus dans le monde parisien pour leur soudaine et rapide ascension vers la grande fortune. En vingt ans, Vernier et son beau-frère Mareuil, partis de rien, sont arrivés à tenir une place prépondérante à la Bourse, et les banques les plus solides sont obligées de compter avec eux. Par l'alimentation, ils étendent leur influence sur le négoce des vins, des eaux-de-vie et des liqueurs, et enlacent le Midi tout entier sous les

mailles d'un gigantesque filet dont ils tiennent la corde dans leurs bureaux de la rue de Châteaudun.

Ils ont établi, pour lutter contre la mévente des vins, un système de prêts sur warrants qui met en leur dépendance tous les viticulteurs de France embarrassés dans leurs affaires. Il est juste de dire qu'ils n'abusent pas de cette puissance formidable, qu'ils ne l'exercent qu'au profit de leurs adhérents, et se bornent, en ce qui les concerne, à se procurer dans des conditions avantageuses les alcools qui leur servent à fabriquer les apéritifs célèbres avec la vente desquels ils ont commencé leur fortune. A la Bourse du Commerce, Vernier-Mareuil sont aussi glorieusement connus, traités avec autant de respectueuse déférence que Rothschild, à la Bourse des Valeurs. Ils sont, au point de vue spécial de l'alimentation, de véritables potentats. Et quand on a dit d'une spéculation : « Les Vernier-Mareuil en sont », il n'y a plus qu'à s'incliner devant la réussite certaine.

Vernier n'avait pas eu des commencements brillants. Après son service militaire, fait, tant bien que mal, dans un régiment de ligne, à Courbevoie, il était entré, à vingt-quatre ans, chez un marchand de vins du quai de Bercy, qui l'avait initié à tous les mystères de la science œnophile. Il avait, pendant quelques mois, manié le campèche, l'acide tartrique, et fabriqué des tonnes de vin, dans lesquelles l'eau de la Seine entrait pour plus que le jus de la vigne. Le commerce lui avait paru si facile et si simple qu'il avait rêvé de l'exercer pour son propre compte. Il avait loué

une petite boutique avenue de Tourville, près de l'École militaire, et s'était mis à pratiquer la falsification des boissons avec autant de suite que de succès.

Mais bientôt la vente du vin, dans lequel il n'y avait pas de vin, lui parut sans intérêt. Il rêva de doter l'ivrognerie nationale d'un produit personnel, et comme ses études en l'art de frelater les liquides lui avaient donné quelques notions de chimie, il se décida à créer un apéritif. Ce n'était encore qu'un « Prunelet », à base d'alcool à quatre-vingt-dix degrés, qui faisait dresser les cheveux sur la tête à tout homme sain, mais procurait une douce sensation de chaleur dans la gorge de tout pochard invétéré. Or, ce n'était que pour les pochards que Vernier-Mareuil travaillait.

Il avait promptement compris qu'il n'y a rien à faire avec les gens sobres, et que la société, détraquée par le socialisme, affolée par la haine de tout ce qui est respectable : la morale, la religion, la patrie, était mûre pour le coup de grâce de l'ivrognerie triomphante. Il lisait les journaux, dans ses heures de chômage, et savait qu'un alcoolique engendre un alcoolique. Il cultivait donc l'abâtardissement de la race avec un soin méthodique, et chaque billet de mille francs qu'il serrait précieusement dans sa caisse représentait, pour lui, la raison, le courage, le génie peut-être des malheureux qu'il avait intoxiqués.

Il était sans remords. « Si ce n'est pas moi qui leur vends ce qu'ils aiment à boire, disait-il, les jours où

il raisonnait avec lui-même, ce sera le voisin, et je n'en aurai pas le bénéfice. On n'empêche pas de boire celui qui a soif. Et qu'est-ce que ça fait que ce soit l'un ou l'autre qui en profite ? » Il ne s'expliquait pas sur la question des poisons qui formaient la base de son breuvage. Il était établi, pour lui, que tous les commerçants se livraient aux mêmes procédés de fabrication. Il n'y avait donc pas à se préoccuper de la moralité du négoce, qui était infâme par destination. Il eut cependant quelques petits ennuis qui auraient pu lui ouvrir les yeux sur la régularité de ses opérations s'il n'avait pas été décidé à rejeter tout scrupule.

Il rentrait, depuis quelques semaines, à la caserne de l'École, tant de soldats dans des états d'abrutissement ou de fureur d'un caractère si morbide, que le médecin-major, qui ne péchait cependant pas par excès de soin, s'inquiéta et crut devoir faire une enquête sur les débits dans lesquels fréquentaient les hommes qui présentaient ces symptômes d'empoisonnement alcoolique. Les adjudants interrogés furent tous d'accord pour désigner le café de l'avenue de Tourville, où trônait, en bras de chemise, le tablier noir du mastroquet sur le ventre, le distillateur Vernier. Le major se fit apporter une bouteille du « Prunelet » au nom engageant et à l'apparence débonnaire, qui ravageait ainsi les cerveaux des hommes de la classe, et, se défiant de ses facultés d'analyse, il envoya purement et simplement le liquide au Laboratoire municipal, avec une apostille du colonel.

Le résultat ne se fit pas attendre. Le rapport de l'expert fut foudroyant, comme la liqueur elle-même. Les substances les plus nocives étaient mélangées dans l'apéritif Vernier-Mareuil, avec une audace qui ressemblait à de la candeur. On aurait précipité un homme sain et vigoureux dans l'épilepsie, en peu de temps, avec un produit moins compliqué. Il y avait exagération dans l'empoisonnement. Une descente de police eut lieu dans la cave où le brave garçon composait sa liqueur. On trouva un matériel bien simple : un coquemard en fonte, un alambic, un fourneau, de l'alcool et des poudres. Le tout n'emplit pas une petite charrette à bras. Sainte-Anne était déjà peuplée de plus d'aliénés dus à Vernier que son matériel ne pesait de décigrammes.

Traduit en police correctionnelle, le délinquant fit preuve d'une telle douceur, exprima de tels regrets que les juges crurent à son inconscience. Il fit, comme pendant le reste de sa vie, aux heures les plus difficiles, la meilleure impression. Il avait reçu du ciel le masque d'un honnête homme et une voix persuasive. Il n'en faut pas plus, dans des temps où la vertu est rare, pour parvenir, avec les actions les plus abominables sur la conscience, aux plus hautes situations.

De sa première rencontre avec la justice de son pays, Vernier se tira avec cinq cents francs d'amende et l'affichage du jugement à la porte de son établissement. Il poussa un ouf de satisfaction. Son avocat — car il s'était fait défendre ; c'est sans doute ce qui lui

valut d'être condamné — lui avait laissé entrevoir six mois de prison. Il rentra donc avenue de Tourville avec la tranquillité d'un homme qui se considère comme innocenté, puisqu'on ne l'a pas jeté sous les verrous. Il protesta de la pureté de ses intentions à l'égard de l'armée française, laissa entendre que le major était un âne. Mais il changea de mixture, supprima les poudres et augmenta le degré d'alcool.

Sa clientèle doubla. On eût dit que, depuis qu'il était avéré que Vernier assassinait ses pratiques, l'engouement pour sa liqueur se fût accru, comme si ce flot de buveurs qui roulait devant son comptoir se précipitait, de son plein gré, à la démence et à la mort. Vainement de nouveaux échantillons avaient été prélevés sur ses produits, par la rancune en éveil du major. Ils ne contenaient plus rien de nuisible que de l'alcool qui corrodait la tôle des tables et brûlait le drap des uniformes. Mais c'était de la production courante. Et, à moins de consigner l'établissement, il n'y avait rien à faire.

Cependant Vernier voyait prospérer son commerce. Il était béni par la Providence comme s'il eut fait le bien. Son orgueil n'en était pas enflé. Mais il songeait au moyen de décupler ses capitaux. C'est alors qu'il se trouva en rapport avec l'homme qui devait donner à son industrie morticole toute l'extension qu'elle méritait de prendre pour le malheur de l'humanité. Il rencontra Mareuil. Celui-ci était un bohème qui battait le pavé de Paris, continuellement à la recherche des dix francs qu'il lui fallait pour

vivre avec sa sœur, dans un petit appartement des Batignolles. Maigre, noir, hâbleur comme un bon méridional, il avait essayé de tout, même de la littérature, sans parvenir à se faire une place. Il ne répugnait à aucune tâche, pourvu qu'elle fût rétribuée.

Cependant il était honnête et n'aurait pas pris un centime à son prochain, à moins que ce ne fût en traitant une affaire. Alors, rouler la partie adverse lui paraissait le premier des devoirs, presque une nécessité professionnelle. Il était sobre, dur et entêté comme un âne. Il n'aimait au monde que sa sœur Félicité, et n'avait qu'un but : lui assurer un avenir tranquille. Elle faisait de la lingerie bien misérablement dans son petit logis, pendant que Mareuil cherchait la fortune sur le pavé de bois de la ville. Il était rabatteur pour le compte d'un annoncier, quand sa déambulation sans répit le conduisit avenue de Tourville. Il entra dans le café de Vernier, et sur les offres du patron qui lui poussait un verre de son fameux Prunelet, il entra en propos. Vernier vanta les vertus de sa liqueur. Mareuil s'étonna qu'il n'eût pas l'idée d'en faire célébrer les mérites par la presse. Il entonna son boniment :

— La réclame, monsieur, n'est-elle pas le plus puissant, le seul levier de l'époque ? Avec la réclame, monsieur, on fait passer un idiot, aux yeux des électeurs, pour un homme de talent et on le pousse au ministère ! Avec la réclame... Tenez, monsieur, la réclame, c'est bien simple... Je vous fais une annonce périodique, pendant un mois, de semaine en se-

maine, dans mes journaux... Ça ne vous coûte rien !

— Rien? s'écria Vernier, alléché par cette déclaration. Alors que gagnez-vous?

— Vous allez comprendre le mécanisme de l'opération... Je vous avance ma publicité... Mais vous, sur toute vente de votre Prunelet que vous ferez hors de votre établissement, vous me paierez un droit de dix centimes par bouteille.

Vernier, qui n'avait jamais débité de sa liqueur que chez lui, regarda son interlocuteur avec un air narquois. Il se dit : « Tu veux m'enfoncer. Je ne sais comment. Mais l'enfoncé, ce sera toi. Qu'est-ce que je risque? Si je ne vends rien, je ne paierai pas. Et si, par hasard, la réclame agissait... si je vendais ! »

Une flamme d'orgueil monta au cerveau de Vernier, qui se vit marchand en gros, expédiant des caisses de Prunelet dans tous les cafés de la province, et, qui sait? de Paris peut-être. Il dit :

— Ça me va. Topez ! Mais vous dînerez bien avec moi pour causer de notre affaire.

Déjà, c'était « notre » affaire ! Les deux complices firent un petit dîner fin, dans l'arrière-boutique du café, et Mareuil rédigea, au dessert, l'annonce dont il comptait bien obtenir de son patron la publicité gratuite. C'était, à peu de chose près, l'annonce si honnêtement alléchante qui servit, plus tard, au lancement du célèbre Royal-Vernier-Mareuil-Carte jaune. On y trouvait déjà « les cognacs supérieurs récoltés, par Vernier lui-même, dans son domaine de Régnac (Charente) ». Brave Vernier, qui achetait de l'eau-de-

vie de grains, à réveiller les morts! Le domaine de Régnac! Il fallut se le procurer, aux jours de la prospérité, et le baptiser ainsi pour sauvegarder la vérité des boniments antérieurs.

Mareuil, vers les dix heures, partit de l'avenue de Tourville, nanti d'une fiole de Prunelet qu'il offrit à son annoncier, en l'honneur des quelques lignes de sa première réclame. Mais ce n'était ni sur la publicité des journaux, ni sur l'excellence de la liqueur que Mareuil comptait, c'était sur son action personnelle. Le Prunelet de Vernier, déposé chez un entrepositaire par les soins de Mareuil, s'enleva par caisses, dès la première quinzaine; et voici comment. Mareuil avait des camarades. Il convint avec eux d'une petite comédie à jouer dans les cafés du boulevard. Mareuil entrait. A la question du garçon : « Que faut-il servir à Monsieur? » il répondait nettement :

— Prunelet-Vernier, et de l'eau frappée...

Naturellement le garçon répondait :

— Prunelet-Vernier? Nous n'avons pas ça...

— Ah! vous n'avez pas ça? Quand vous l'aurez, je reviendrai.

Il sortait. La dame du comptoir appelait le garçon et s'informait. L'explication donnée par lui jetait l'inquiétude dans l'esprit de la caissière. Dans la même journée, deux ou trois amis de Mareuil venaient réclamer tour à tour du Vernier. La conséquence forcée, c'était l'achat d'une caisse de Prunelet. Une fois la caisse achetée, il fallait la vendre. Et alors une autre parade commençait : celle du garçon passionné pour

faire consommer aux clients le Vernier que la maison avait sur les bras. La tactique de Mareuil réussit tellement bien qu'en six mois il toucha quinze cents francs de commission, et que Vernier entama la fabrication de sa liqueur en grand. Il installa un dépôt décent rue Montmartre. Et, comme il fallait une personne de confiance pour tenir les comptes, ce fut Mlle Félicité Mareuil qui, de la lingerie, passa aux écritures. Vernier l'apprécia. Elle était blonde, douce et timide. Il lui fit la cour, et, au moment où il vendait son café de l'avenue de Tourville pour s'établir distillateur à Aubervilliers, il épousa la sœur de Mareuil, devenu son associé.

L'union de ces trois êtres était exemplaire. Ils ne vivaient que pour le travail. Vernier distillait, transvasait, soutirait, emballait. Mareuil courait la France et l'Étranger pour placer le Prunelet. Et Félicité tenait la caisse, qui s'emplissait à mesure que les hangars de la fabrique d'Aubervilliers se vidaient de leurs piles de caisses, répandant l'abrutissement, la folie et la mort aux quatre coins du monde. Jamais gens plus honnêtement laborieux, plus scrupuleusement consciencieux, ne concoururent à une œuvre aussi malsaine. On leur eût donné le prix Montyon, pour l'application et la probité avec lesquelles ils dirigeaient leur commerce. Si on eut mesuré les ravages causés par ce qu'ils fabriquaient, on les eût condamnés au bagne. C'étaient de vertueux assassins. Ils faisaient tout doucement fortune en empoisonnant l'humanité.

Vernier, en quête de progrès, ne s'en tenait pas à la fabrication du Prunelet. Il avait lancé son Royal-Vernier-Carte jaune, et préparait une « Arbouse des Alpes » dont il espérait merveilles. La fabrique d'Aubervilliers s'agrandissait, et les travées succédaient aux travées, multipliant les bouilleurs, les cuiseurs, les alambics. C'était, dans l'intérieur des bâtiments, une succession de tuyaux de cuivre distillant les poisons divers qui se déversaient dans des cuves, puis passaient aux ateliers de saturation, où les divers aromes qui constituaient les secrets de la fabrication leur étaient incorporés.

Un laboratoire de chimie était annexé à l'établissement. Là, dans un cabinet sévère, Vernier recevait avec une magistrale sérénité les représentants de l'administration chargés de contrôler les entrées et les sorties d'alcool. Tout se faisait au grand jour chez lui. Il se savait si bien libre de tout mettre dans ses bouteilles, à la condition de ne pas frauder le fisc! Et n'avait-il pas pour complice l'État, qui se trouvait être son meilleur client? Plus il vendait de liqueurs, plus l'État percevait de droits. Alors la France entière pouvait bien tomber en état d'épilepsie. Qu'importait? Puisque les intérêts de l'État étaient sauvegardés!

Cependant, une ombre vint obscurcir la sérénité splendide avec laquelle Vernier travaillait à faire sa fortune en abâtardissant la race française. Il y avait, attaché au laboratoire, un dégustateur chargé de rendre compte de l'égalité du dosage des produits. Chaque cuvée était goûtée par lui, afin que jamais les liqueurs

ne pussent présenter dans leur composition la moindre différence. Le dégustateur logeait dans un petit pavillon voisin de l'administration, et, toute la journée, il sirotait les échantillons prélevés pour lui à la fabrique. Il ne les avalait jamais. Il les crachait, afin, disait-il en riant, de n'être pas pochard, tous les matins, avant dix heures.

Au bout de deux ans, cet homme, très solide en apparence, mourut. Il fut remplacé par un autre employé, qui ne dura que six mois. Le troisième fit un an et devint phtisique. C'était un garçon de vingt-deux ans qui soutenait sa mère. Il se mit à tousser, à pâlir. Sa mère, affolée, vint trouver Vernier et le pria de changer son fils de service. Le bon Vernier y consentit. Mais le malade était déjà trop gravement atteint. Il mourut, comme son prédécesseur. Alors la mère, dans une crise de désespoir, vint, après l'enterrement, faire une scène horrible à Vernier, l'accusant de la mort de son enfant. Elle criait à travers ses larmes, ameutant le personnel de l'usine :

— Ce sont les infamies que vous lui avez fait boire qui l'ont tué ! Il me le disait : « C'est comme du plomb fondu qui me coule dans la bouche, à la dixième dégustation ! » Sa poitrine n'y a pas résisté... Il est mort pour que vous entassiez des centaines de mille francs. Mais ça ne vous portera pas bonheur !

Vainement Mareuil, qui était présent, essaya de raisonner cette pauvre femme; il lui glissa doucement des billets de banque dans la main. Elle les rejeta avec indignation.

— Est-ce avec de l'argent que vous espérez me payer mon fils? Le tort que vous m'avez fait est impossible à évaluer. C'est mon cœur que vous m'avez pris!

Et comme Mme Vernier, enceinte, paraissait à son tour pour tâcher de calmer la douleur de cette mère farouche, celle-ci reprit avec véhémence :

— Vous serez punis dans votre enfant! Oui, si le ciel est juste, vous aurez un fils qui vous fera expier tout le mal que vous avez fait aux familles!

Mme Vernier rentra consternée chez elle. Les imprécations de cette femme en deuil l'avaient saisie. Elle se sentit frappée d'un pressentiment. Elle se renferma dans un sombre mutisme. Vernier ne savait que lui dire pour dissiper l'impression déplorable produite par cette scène. Il s'en ouvrit au docteur Augagne, qui, déjà très en vue comme gynécologue, avait été appelé auprès de Mme Vernier pour lui donner des soins. Le jeune agrégé l'écouta, pensif. Puis, avec une grande fermeté de langage :

— Il est incontestable que l'industrie que vous avez entreprise et où vous faites fortune est pernicieuse. Vous me répondrez que les fabricants d'allumettes, qui font manier le phosphore par leurs ouvriers, les miroitiers, qui les mettent à même le mercure pour l'étamage des glaces, et les marchands de couleurs, qui leur donnent des coliques de plomb, et tant d'autres qui vivent sur la détérioration humaine ne sont pas plus dangereux ni plus coupables que vous. Je ne vous dirai pas le contraire. Cependant, il faut, pour les

besoins de la vie, des allumettes, des glaces, des couleurs; tandis qu'il n'est pas indispensable de boire des alcools. L'ivrognerie est un vice, et l'exploitation d'un vice est un acte abominable en soi.

— Vous ne pouvez pourtant pas me conseiller de fermer boutique et de renoncer à une industrie qui m'a été si avantageuse.

— Au point de vue de la moralité absolue, je ne devrais pas hésiter. Mais, dans la pratique, et avec la moyenne de tolérance qu'exige l'imperfection humaine, je vous dirai : Tâchez de rendre vos produits aussi peu nocifs que possible. L'idéal serait de n'en pas faire. Si vous en faites, tâchez qu'ils soient sans danger. Mais est-il une boisson alcoolique sans danger?

— Ah! vous me désolez! gémit Vernier. Je me considérerais comme un criminel, si je prenais ce que vous me dites au pied de la lettre. Et je suis un brave homme, je n'ai jamais fait tort d'un centime à personne. Je tâche d'être utile à mes semblables le plus que je peux. Je ne refuse jamais un secours à un malheureux... Ma femme...

— C'est un ange! interrompit le docteur. Je sais le bien qu'elle répand autour d'elle, en votre nom. Mais ceci ne rachète pas cela. Il est mauvais de vivre sur la mort. Votre fortune, qui commence et sera certainement très belle, s'élève sur des tombes. Vous construisez dans un cimetière, avec les ossements de vos victimes. Il faut que vous songiez à cela. Un pays d'imagination comme la France, qui se met à boire de l'alcool, est perdu en vingt ans. La race s'étiole, les

sources de la génération se tarissent, l'intelligence s'obscurcit, et, là où triomphaient la sagesse, l'ordre, la patience, se déchaînent la nervosité, l'incohérence et la fureur. Voilà ce que l'alcool fait d'un peuple fier, brave et spirituel : une brute féroce et dégoûtante. Tous les gouvernements étrangers ont édicté des lois pour arrêter les progrès de l'alcoolisme. Dans tous les pays du Nord, la vente de l'eau-de-vie est interdite et un ivrogne est considéré comme un malade. Aussi les races se relèvent, redeviennent énergiques et entreprenantes. Pendant ce temps, la France passe au premier rang de l'alcoolisme, elle marche en tête, la bouteille à la main. Et pourquoi? Parce que l'État a intérêt à laisser se propager l'ivrognerie, parce que l'alcool est pour lui un moyen de domination et que, par ses milliers de cabaretiers, il a étendu sur la France tout entière un réseau électoral dont il ne veut pas la laisser sortir. L'alcoolisme et la démocratie, dans ce malheureux pays, marchent d'accord. Et quand l'électeur manifeste une velléité de révolte, le débitant d'ivresse est là, qui lui tend son verre et lui dit : « Bois et vote ! » Et peu à peu, en dépit de nos révoltes d'orgueil, nous tombons au dernier rang des nations civilisées. Car il y a une loi inéluctable : la force physique d'un peuple est en raison directe de sa sobriété. Il faut qu'une nation ait du sang dans les veines pour pouvoir travailler et combattre. Or, ce qui fait du sang, c'est le pain. L'alcool ne fait que de la lymphe. Donc une nation qui boit est une nation perdue. Et tous ceux qui l'ont aidée à boire sont des criminels, depuis l'industriel

qui fabrique la boisson jusqu'à l'État qui permet qu'on la vende.

Vernier, consterné, regarda partir avec soulagement l'intransigeant Augagne. Il rentra dans son bureau, où il raconta à Mareuil la scène qui venait de le bouleverser.

— Laisse donc, s'écria l'ancien annoncier, vas-tu te faire de la bile pour des déclamations humanitaires, qui n'ont qu'une portée purement scientifique. Le docteur Augagne est un homme de laboratoire qui t'a fait une conférence sur un sujet abstrait, avec des développements peut-être exacts en théorie, mais sûrement pas dans la pratique. Est-ce d'aujourd'hui qu'on fait de l'eau-de-vie. Mais nos ancètres les Gaulois en vidaient des coupes pleines. Le Vernier-Mareuil-Carte jaune s'appelait, dans ce temps-là, de l'hypocras ou de l'hydromel. Et ils se pochardaient avec des boissons grossières, tout aussi bien, et en se faisant sans doute beaucoup plus de mal qu'avec nos liqueurs de choix. L'histoire de notre pays en est-elle moins glorieuse ? Est-ce que ça a empêché Charlemagne, Henri IV, Louis XIV et Napoléon ? Non, mais il me fait rire, ton Augagne. Ils sont tous pareils, ces médecins, avec leurs manies ! Ils se toquent d'un système, et puis, en dehors de leurs prescriptions, point de salut. Il y a vingt ans, ils se sont ingérés de défendre le vin rouge, et d'ordonner le vin blanc. Pourquoi ? Parce que l'un d'eux, quelque gros bonnet de l'École, aura eu mal à la vessie. Alors il a fallu que tous les malades fassent comme s'ils avaient des calculs.

Ensuite, ils ont proscrit tout à fait le vin : rouge et blanc, et ils ont ordonné la bière. La bière !.. Suivant les théories du brave docteur Augagne, alors, en mettant tous les Français au régime du houblon, ne risquerait-on pas d'en faire des Allemands ou seulement des Belges ? Car, enfin, si l'alcool peut transformer une race, pourquoi la bière n'obtiendrait-elle pas le même résultat ? Maintenant, ce n'est plus la bière qu'ils recommandent, c'est l'eau pure ! Comme s'il y en avait ! Ces gens-là sont tous actionnaires de la Compagnie des Eaux ! Et ceux qui vendent du vin, blanc ou rouge, de la bière, peuvent se brosser le ventre. Ils n'ont plus qu'à fermer boutique. Et c'est le sirop de grenouille, le Château-la-Pompe, tous les bouillons de culture pour microbes variés, vendus sous la dénomination d'eau minérale, qui triomphent ! Et nous autres, qui ne donnons pas la fièvre typhoïde, nous devrions cesser notre commerce ? Attends un peu, pour voir ! Mon vieux, ne te frappe pas ! Tous les professeurs de médecine sont des farceurs. Ils ne se gênent pas pour administrer à leurs clients de la mort aux-rats en pilules, en cachets et en fioles. Ne t'occupe pas de leur opinion. Ils t'appellent : Marchand de poison ? C'est la concurrence ! Va ton petit bonhomme de chemin, et quand tu seras millionnaire, tout le monde te dira que c'est toi qui as raison !

La grosse faconde de Mareuil ranima Vernier. Il pensait au fond comme son beau-frère, mais il y avait des heures où il se laissait influencer par ses scrupules. Il redoubla d'activité, tripla ses annonces, dé-

cupla sa vente. Et quand Mme Vernier mit au monde le petit Christian, la fortune de la maison était déjà en bonne voie. Mais les sinistres malédictions de la mère du dégustateur mort phtisique revenaient toujours à la mémoire de la jeune femme. Elle avait été frappée, et ne pouvait réagir contre son impression. Elle ne parlait point de cet incident. Mais elle y pensait presque continuellement et en était comme empoisonnée. Les imprécations de la femme étaient entrées en elle comme un venin. Et elle ne parvenait pas à s'en débarrasser. Elle s'étiolait, changeait, perdait son activité. A mesure que la prospérité de Vernier augmentait, sa santé à elle déclinait.

Absorbé par le souci de ses affaires, le distillateur prêtait une attention médiocre à l'état physique de sa femme. Pendant que Mareuil courait l'Europe pour propager la vente des liqueurs de la maison, Vernier travaillait, perfectionnait. Il avait inventé un modèle de bouteilles qui était tout à fait original, et qui attirait l'attention. On achetait le Royal-Carte jaune ou l'Arbouse des Alpes à cause du récipient. Vernier venait d'acheter, pour un morceau de pain, à Moret, près de Fontainebleau, une vaste propriété au bord de la Seine, avec un château du temps de François Ier, au milieu d'un parc admirable. Il s'était peu soucié, de prime-abord, du château. Il n'avait vu que la facilité de construire une usine possédant un quai d'embarquement sur le fleuve et une communication, par wagons, avec le chemin de fer Paris-Lyon, qui mettait à sa portée la Bourgogne, d'un côté, pour les vins, et

le Midi, de l'autre, pour les trois-six. Mais quand il visita, avec Mme Vernier, le magnifique château de Gourneville, celle-ci manifesta le désir de s'y installer pour passer l'été. Vernier, qui surveillait la construction de son usine, approuva fort ce projet, et la pauvre femme chancelante vécut six mois avec le petit Christian, âgé de deux ans, dans ce lieu paisible et charmant. Ce fut le dernier bon moment de sa vie. Elle avait paru, dans l'air sain et vivifiant des forêts, retrouver un peu d'énergie et de joie. Elle rentra à Aubervilliers pour s'aliter et mourir.

Vernier, qui n'avait pas prévu la catastrophe, en fut désemparé. Ce n'était pas un sentimental. Il n'avait pas ressenti pour sa femme une de ces tendresses qui emplissent le cœur d'un homme et le laissent inconsolable, quand il en est brusquement privé. Mais il avait apprécié le dévouement et la douceur de Félicité. Elle avait travaillé avec lui courageusement aux premières assises de la fortune. Il la pleurait comme une auxiliaire fidèle. Dans sa vie privée elle ne lui manquait pas. Elle laissait une place vide dans son existence commerciale. Il la cherchait encore aux écritures. Mais les gens très occupés n'ont pas le loisir des douleurs prolongées. Vernier avait trop d'affaires sur les bras pour s'attarder dans les larmes. Il se mit en deuil, et se jeta à corps perdu dans le travail.

Cette année-là décida de l'avenir de la maison. Une habile et incessante réclame entretenue dans les journaux du monde entier lançait définitivement les

liqueurs Vernier-Mareuil. Le chiffre de la vente devint énorme, et les millions commencèrent à entrer dans la caisse. Vernier trouva alors une combinaison qui le conduisit tout naturellement à faire de la banque. Il était en rapport avec les grands viticulteurs du Midi, à qui il achetait les torrents d'eau-de-vie qui lui servaient pour sa fabrication. Souvent il avait affaire à des propriétaires gênés qui lui offraient des récoltes entières dont il n'avait pas besoin, mais sur lesquelles il leur consentait des prêts. Il fit construire des magasins à Moret et travailla dans les warrants avec tous les producteurs charentais.

Il s'aperçut promptement que le commerce de l'argent était encore bien plus productif que la vente des alcools. Et son système d'avances sur marchandises se transforma, peu à peu, en une entreprise colossale d'agiotage. Il devint le maître et le régulateur du marché des eaux-de-vie. Et comme ses affaires augmentaient dans des proportions imprévues, il s'installa à Paris rue de Châteaudun, dans un rez-de-chaussée d'où il déborda bientôt vers l'entresol, et jusqu'au premier étage. Mareuil alors fut précieux. Cet ancien rabatteur de réclames, ce petit courtier qui avait foulé si longtemps le pavé de Paris, crotté comme un barbet, pour gagner dix francs par jour, se révéla homme de finances à larges vues. Il étendit la spéculation de Vernier aux huiles et aux farines. Il fonda des comptoirs dans le Levant pour les grains, il draina la production des oliviers de toute la Sicile. Il importa les arachides et les coprahs et poussa l'in-

fluence de la maison Vernier-Mareuil aux Indes anglaises et jusqu'en Extrême-Orient.

La distillerie n'était déjà plus qu'une des annexes et la moins importante peut-être du négoce qui se faisait dans la maison. Mais Vernier conservait pour cette première industrie, source de sa prospérité, une prédilection réelle. Il avait mis à Aubervilliers et à Moret des ingénieurs à la tête des services de fabrication. Mais, de temps à autre, repris par une curiosité de savoir comment se distillait son Royal-Carte jaune, il arrivait à l'usine, et faisait l'inspection de tous les ateliers ; il entrait au laboratoire, examinait les matières premières, étudiait l'imprimerie des étiquettes, passait la revue de la verrerie. Il paraissait prendre à ces visites un plaisir tout particulier. Il rajeunissait, sa froideur hautaine de grand brasseur d'affaires se fondait dans la bonhomie ancienne, et le Vernier de l'avenue de Tourville reparaissait : celui qui fabriquait sa mixture vitriolesque dans la cave, avec un chaudron et un serpentin.

Car il était aussi changé qu'un homme peut l'être, au physique et au moral. Le Vernier tout rond, barbe rousse et cheveux frisés, qui, les bras nus, trinquait avec ses pratiques sur le zinc, était devenu un gentleman correct et froid, qui tenait les gens à distance et ne se familiarisait qu'à bon escient. Il avait pris, avec le veuvage, des habitudes de cercle, et peu à peu les nécessités du luxe s'étaient imposées à lui. Il avait eu de beaux chevaux, un bel appartement aux Champs-Elysées ; il s'était lancé dans l'automobilisme, et on

lui connaissait une maîtresse très coûteuse. Il n'en fallait pas plus pour poser un homme riche, et Vernier-Mareuil, — car on avait pris l'habitude de le désigner par sa raison sociale, — si réfractaire qu'il fût au snobisme, avait dû se plier aux exigences du monde dans lequel il vivait.

Il avait contracté quelques amitiés dispendieuses, les brillants clubmen ayant souvent de grands besoins et de petites ressources. Mais Vernier-Mareuil avait le billet de mille francs souriant et il conduisait ses camarades aux courses dans une automobile de deux mille louis. Enfin, il avait constitué à Gourneville une chasse de quinze cents hectares, dans laquelle on tuait cinq cents pièces chaque fois qu'on y faisait une battue. Dans de pareilles conditions d'existence, un homme qui n'est ni répugnant, ni sot, ni insolent, ni véreux, trouve des commensaux, plus qu'il n'en cherche. Vernier-Mareuil était donc dans une très bonne situation mondaine, quand il rencontra Mlle de Vernecourt des Essarts. Elle n'avait plus que sa mère et achevait, avec cette vieille dame plus fière que si elle descendait des grands chevaux de Lorraine, de grignoter la mince succession d'un père mort député de la Mayenne et sous-chef du bureau politique de Mgr le comte de Paris.

C'était tout ce qu'on pouvait rêver de plus pur comme faubourg St-Germain. Vernier, dans un déplacement à Deauville, avait fait la connaissance de ces dames, qui habitaient modestement un entresol dans une rue écartée. Leur vie intérieure était fort

simple, mais leur existence extérieure était très brillante. Elles ne quittaient pas, depuis le matin jusqu'au soir, pendant le mois d'août, tout ce que Deauville comptait de plus aristocratique. On traitait ces femmes ruinées, mais bien en cour, comme si elles avaient porté en elles le reflet magnifique du pouvoir royal. On disait couramment : épouser Mlle de Vernecourt, c'est la certitude d'une grande charge le jour où le Roi reviendra.

Mais comme, en dépit des espérances de ses partisans, le Roi ne revenait pas, et ne faisait même pas mine d'essayer de rentrer, les épouseurs restaient à l'écart, et à force de monter dans les équipages armoriés de ses nobles amis, de suivre les séries de chasses dans les grands châteaux de province, et de passer ses nuits au bal pendant la saison mondaine à Paris, la charmante Emmeline de Vernecourt restait fille. Son teint commençait à se faner, ses traits à se durcir. Elle était encore très jolie, mais elle était à la veille de cesser de l'être quand elle rencontra Vernier-Mareuil.

Ce fut par l'intermédiaire d'un homme admirable, qui a repris, en ce temps de misère et de corruption, la tâche de Saint-Vincent-de-Paul et s'est consacré au soulagement des douleurs humaines, que la connaissance se fit. M. Rampin organisait une loterie pour son œuvre de la Protection de l'Enfance, et il était venu faire appel à la charité de ses aristocratiques clientes de Deauville, quand Vernier-Mareuil, qu'il connaissait pour lui soutirer tous les ans de

grasses aumônes, arriva au Grand Hôtel, attiré par les courses. Il l'enrôla immédiatement dans son comité en lui faisant valoir qu'il se trouverait en compagnie des duchesses et des marquises les plus authentiques. Vernier-Mareuil se dévoua donc, et parmi toutes les belles dames de l'aristocratie qui s'évertuaient à placer des billets à leurs amis, il remarqua Mlle de Vernecourt. Ce fut aussitôt, dans le clan des vendeuses, un mot d'ordre. Il fallait marier Emmeline avec Vernier-Mareuil. Sans doute, il était roturier. Mais il portait un double nom, ce qui avait déjà un petit air de noblesse. Et puis le Saint-Père n'était-il pas là pour octroyer un titre de comte à un brave millionnaire qui donnerait des gages à la bonne cause en épousant une fille de haute naissance dans l'infortune?

Vernier, pressé, chapitré, et, de son côté, séduit par la nouveauté de la situation, se laissa aller à tenter l'aventure. A quarante-cinq ans, il épousa Mlle Emmeline de Vernecourt des Essarts, qui n'en avait que vingt-six, mais qui comptaient doubles comme des années de campagnes. De plus, elle avait sa mère. Mais lui, il avait un fils, le jeune Christian, qui venait de terminer ses études, et entrait dans la vie avec des idées bien différentes de celles de son père sur la plupart des sujets. C'était un produit de la nouvelle éducation sportive, qui a désintellectualisé la jeunesse. Il avait au cours de ses études appris beaucoup moins le latin que la gymnastique, et s'il était faible sur la version, il était champion au footbal. Le racing, le

tennis, le polo, le cyclisme, puis plus tard l'automobilisme s'étaient partagé ses faveurs.

Il était sorti de l'École des hautes études commerciales dans un rang convenable, grâce à sa connaissance parfaite des langues allemande et anglaise. Son année de service s'était passée dans la cavalerie, au 4e chasseurs. Là il avait fait la connaissance des cavaliers Longin, Vertemousse et Fabreguier, jeunes fils de famille, riches et sans vocation, qui tiraient avec effort et ennui leurs mois de service. En cette compagnie, Christian, qui jusqu'alors avait été sobre, prit des habitudes d'intempérance, et son nom ne fut pas pour peu dans l'aventure. Chez tous les débitants de la ville, le Vernier-Mareuil triomphait. Et lorsque le chasseur Christian apparaissait dans un établissement, il y était reçu comme M. de Rothschild chez un changeur. Sa vanité en était chatouillée, et par ostentation, il se faisait servir, pour ses camarades et pour lui, toutes les variétés de liqueurs que le caprice des buveurs imposait aux cafetiers. On dégustait, on comparait, et c'était généralement le Royal-Carte jaune qui l'emportait sur les poisons divers qui avaient circulé à la ronde, au milieu des félicitations générales.

— C'est papa qui est encore le plus chic!

— Ah! il doit en fourrer dans ses bottes, avec la consommation qui se fait de ses fioles!

— Tout ça, pour Christian! Ah! sacré Christian! Même s'il voulait boire sa succession, il ne le pourrait pas!

— Dis donc, fiston, tu devrais bien t'en faire envoyer des caisses par ta famille !

— Eh bien ! Et l'adjudant ? Ah ! il y en aurait du raffut !

— Caisse pour lui ! Et voilà tout !

— Ah ! il s'en ferait claquer son ceinturon !

— Mais il ne nous laisserait pas siroter un verre !

Les cartes, au milieu des bouteilles, à leur tour apparaissaient. Le jeu achevait ce qu'avait commencé l'absinthe. Et ces jeunes gens rentraient au quartier abrutis par l'ivresse méchante de l'alcool. Christian, malgré le peu de zèle avec lequel il servait, n'était pas mal noté. Il avait, quand il était lucide, une grâce aimable et une générosité facile, qui le faisaient bien venir de ses supérieurs. Il avait un jour tiré d'affaire le brigadier-fourrier qui, pour les beaux yeux d'une fille de café-concert, s'était laissé aller à manger la grenouille. Il fallait trouver treize cents francs, en vingt-quatre heures, pour arracher ce malheureux au conseil de guerre. A l'instant même, Christian les avait donnés. Tout l'escadron connaissait l'histoire. Les officiers avaient fermé les yeux. Le brigadier avait été changé. On lui avait retiré le maniement des fonds de l'ordinaire. Mais Christian avait bénéficié de son bon mouvement. Il avait sauvé un accroc à l'honneur militaire. Et chacun lui en savait gré, par solidarité. Il avait donc réussi à passer sans crises graves, sans sérieuses punitions, son année de service, et il était rentré à Paris, pour assister au mariage de son père avec Mlle de Vernecourt. Cette soudaine modifi-

cation de l'existence paternelle ne l'avait pas comblé d'aise. Outre que les façons d'être de la jeune personne avec Vernier-Mareuil, ne lui avient pas paru empreintes d'une tendresse impressionnante, il trouvait assez inutile qu'un homme arrivé à l'âge mur, et ayant tant de facilités pour se distraire, se chargeât du souci d'une femme légitime. Il s'en était expliqué avec ses amis, en toute ouverture de cœur et sans aucun ménagement pour l'auteur de ses jours :

— Voyez-vous, mes enfants, papa s'est laissé placer un laissé-pour-compte de l'aristocratie... La petite Vernecourt était montée en graine. Madame sa mère, avec ses panaches, ses prétentions et ses bas percés, avait découragé tous les amateurs... On s'est jeté sur Vernier-Mareuil, comme la misère sur le pauvre monde... Les nobles amis de papa ont tous aidé à le pousser dans la nasse... Et ça n'est pas très chic, ce qu'ils ont fait là... Mais, quand il s'agit de caser un des leurs qui est dans la purée, tous ces fils des Croisés remettraient Dieu en croix... Papa n'a pas pu se dépêtrer. Il a fallu qu'il marche, et me voilà avec une belle-mère qui me fait l'effet d'avoir des dispositions pour colorer fâcheusement le front vénérable de mon auteur. Vernier-Mareuil saura ce que ça va lui coûter d'avoir coupé dans l'armorial. Mais, après tout, il a le droit de faire ce qui lui plaît : il est majeur.

Cette façon d'apprécier la conduite de son père donne la mesure de la cordialité qui régla les rapports de la jeune Mme Vernier-Mareuil avec le fils de la maison. Ils vécurent sur un pied de paix armée, jusqu'au

jour où la belle-mère trouva l'occasion de rendre à Christian un important service qui les mit en confiance l'un et l'autre. La fortune de la maison ne datant que de la mort de sa mère, la part d'héritage de Christian avait été modeste. Il jouissait de trente mille francs de rente, que son père doublait par des libéralités supplémentaires. Avec ses cinq mille francs par mois, Christian avait bien de la peine à joindre les deux bouts, et quand l'année était mauvaise, le baccara cruel ou les femmes exigeantes, il fallait aller faire à la caisse une petite visite, qui amenait entre le père et le fils des débats orageux.

Mareuil, l'oncle, était encore plus terrible que Vernier. Sans besoins, il ne comprenait pas les dépenses somptuaires. Il vivait dans son bureau de la rue de Châteaudun, à conduire les affaires de la maison, n'en sortait que pour rentrer chez lui, boulevard Haussmann, et, excepté une quotidienne partie de bridge au Cercle des Chemins de fer, il ne connaissait d'autre plaisir que de signer des traites pour l'encaissement des fournitures faites dans les cinq parties du monde. La situation financière de Christian, qui n'avait jamais été bien bonne, devint un beau jour tout à fait mauvaise. Il fit la connaissance de Mlle Étiennette Dhariel.

C'était une très belle personne, qui passait pour avoir la plus jolie gorge de Paris et qui la montrait pour que chacun pût s'en convaincre. Elle avait joué les grues dans un théâtre du boulevard, et soudainement s'était découvert une voix de mezzo qu'elle avait

travaillée avec zèle. C'était une fille extrêmement intelligente, vicieuse comme un cheval de fiacre, et capable d'un crime pour arriver à ses fins. Elle se vantait de ne savoir pas ce que c'était que l'amour. Un homme, pour elle, représentait un capital exploitable dont elle s'appliquait les revenus, et qu'elle rejetait impitoyablement quand il ne répondait plus à ses exigences. Ruineuse par principes, elle mettait son orgueil à faire dépenser de l'argent à ses amants. Elle n'admettait pas qu'on sortît de ses mains sans y laisser toutes ses plumes. Elle faisait commerce de la galanterie comme les Anglais font commerce de la guerre : pour le gain.

Christian Vernier avait dès le premier moment, représenté pour cette fille avide une proie superbe. Derrière lui, il y avait la maison de banque Vernier-Mareuil, et le Royal-Carte jaune dont les affiches, collées sur tous les murs des villes d'Europe, célébraient la prospérité. On annonçait les millions de litres vendus chaque année. Et Mareuil avait trouvé une réclame admirable pour ce produit de la maison : il l'appelait la liqueur laïque. On voyait ainsi que c'était ce qui convenait à tous les bons démocrates, et point ces liqueurs de moines qui se fabriquaient dans des couvents, avec des croix sur les bouteilles.

En trois mois, la charmante Étiennette trouva moyen de faire souscrire à Christian pour deux cent vingt mille francs de lettres de change, mais — fait beaucoup plus surprenant — elle se toqua de lui. Pour la première fois de sa vie, elle sut ce que c'était

que le plaisir, mais elle ne modéra pas pour cela ses prétentions pécuniaires. Elle consentit à aimer, mais elle n'admit pas que ce fût pour rien. Vernier, cependant, en voyant présenter les billets de Christian, était entré dans une fureur dont les échos étaient arrivés jusqu'à sa femme. Celle-ci, fort indifférente en matière d'intérêt et n'estimant l'argent que pour ce qu'il représentait de satisfactions, se fit expliquer le cas du fils par le père et, à la grande stupéfaction de Vernier, donna complètement raison à Christian.

— A quoi vous sert votre fortune, je vous prie, dit-elle à son mari, si vous poussez des cris, comme un petit bourgeois, parce que ce garçon a fait une frasque un peu vive ? Tâchez donc d'apprendre à vous conduire comme un homme dans votre situation. Christian est votre fils, ce qui n'est pas la même chose que d'être le fils de votre père. Il a pris des habitudes, des besoins, des idées que vous ne pouvez pas avoir et que vous ne comprenez même pas. Au lieu de lui savoir mauvais gré de faire sauter vos écus, vous devriez vous en réjouir. Il vous fait honneur en ayant les mains larges ; il prouve qu'il est déjà grand seigneur. Sorti de vous, il ne peut appartenir qu'à l'aristocratie de l'argent. Voulez-vous qu'il se rabaisse en thésaurisant ? Le fils de Vernier-Mareuil maudit par son père, parce qu'il a fait des dettes pour une femme ? Vraiment, épargnez-vous ce ridicule. Et n'espérez pas que je vous donne raison en cette occasion. Vous m'humiliez, vous agissez comme un

petit esprit, et, pour tout dire, comme un homme de rien.

— Eh! je suis parti de rien! Je ne veux pas retomber à rien! cria Vernier, enragé de se voir malmené, quand il comptait être plaint et encouragé. Ce garçon, si je le laisse aller, me ruinera!

— Ne dites donc pas de sottises! Vous savez bien que c'est impossible. Vous vous mettriez vous-même à entretenir des Étiennette Dhariel — ce qui vous coûterait encore bien plus cher qu'à Christian — que vous ne réussiriez pas à manger vos bénéfices. D'ailleurs, elle est gentille, cette petite... Il a bon goût, votre fils.

— Comment la connaissez-vous? grogna Vernier.

— Comment ne la connaîtrais-je pas? Nous avons la même modiste. Je la rencontre au bois, au théâtre, aux courses. Elle était à Deauville, cette année. C'est même là que Christian a dû faire sa connaissance. Clamiron l'avait amenée chez lui, avec quelques autres de la même ondulation...

— Ce voyou?

— Oui, Pavé, comme on l'appelle, parce que son père était entrepreneur de travaux publics. Elle était trop coûteuse pour lui. Il l'a repassée à Christian... On dit qu'elle est folle de lui!

— L'idiot! Alors pourquoi paye-t-il?

— Vous voudriez peut-être qu'il se fît entretenir par elle?

— Enfin, vous paraissez trouver ce qu'il a fait tout naturel?

— Je n'y vois rien d'exorbitant! Les sottises d'un fils doivent être en proportion des moyens de son père.

— Vous êtes d'une immoralité inconcevable. Avec de pareils principes, je m'étonne que...

Emmeline ne laissa pas achever Vernier; elle le coupa avec un geste de dédain, et, de sa voix la plus sèche, elle répliqua :

— Je vous serai obligée de ne vous étonner de rien, en ce qui me concerne... Je vous fais grâce, moi, de mes étonnements, qui sont quotidiens, et sur toutes sortes de sujets... Je ne vous déclare pas, chaque fois que je le pense, que vous êtes commun, maladroit, sot, et...

— Ah! je vous en prie, interrompit Vernier, devenu écarlate.

— Non! Je suis pour vous d'une indulgence parfaite. Je m'arrange pour pallier toutes vos maladresses, toutes vos vilenies... Vous ne m'en savez aucun gré, vous ne vous en apercevez même pas... Mais ne soyez pas impertinent. Cela, je ne le tolérerai jamais.

— Ma chère..., intercéda Vernier, très ennuyé de la tournure que prenait l'entretien.

— Non! Vous êtes peuple avec ivresse! Vous aimez ce qui est brutal et vulgaire, vous faites sonner votre argent dans votre gousset avec ostentation, et quand on vous en demande, vous affectez de ne pas comprendre...

— Mais, enfin!... s'écria Vernier, pressé de sortir de ce guêpier, que me conseillez vous de faire?

— Eh! voilà une heure que je vous le dis : payez! Et surtout payez proprement, sans histoires.

— Vous n'espérez pas que je vais donner à ce polisson deux cent mille francs sans observations... Mais, le mois prochain, il recommencera!

— Il recommencera, si ça lui plaît. Et ce n'est pas vous qui pourrez l'en empêcher.

— Je lui flanquerai un conseil judiciaire.

— Vous, Vernier-Mareuil?

— Moi, Vernier-Mareuil, répéta le banquier, rouge comme un coq.

— Eh bien, il ira chez des usuriers, et ce sera encore plus ruineux!

Vernier, abattu par cette implacable logique, laissa tomber ses bras le long de son corps avec désolation. Emmeline, le voyant rendu, lui dit :

— Allons! envoyez-moi votre fils. Je vais le chapitrer, comme il convient. Je lui ferai entendre ce qu'il ne voudrait pas écouter de vous... Et je vous renseignerai sur ses dispositions...

— Ah! je vous en remercie bien, dit Vernier, soulagé de sa corvée et délivré de son ennui. Oui, de vous, qui lui êtes si supérieure, il acceptera des conseils et des remontrances...

— Surtout si je lui rends ses billets...

— Vous les aurez dans un instant.

— Alors comptez sur mon zèle.

A la suite de cette négociation, les rapports entre la jeune belle-mère et Christian se détendirent et devinrent même amicaux. Emmeline n'était pas une

méchante femme, et à la condition de faire tout ce qui lui plaisait, elle s'arrangeait pour porter convenablement le nom de Vernier-Mareuil. Au bout de deux ans de mariage, elle avait commencé à tromper son mari avec un très joli garçon, auditeur à la Cour des Comptes, nommé le baron Templier. Raymond était un ami de Christian, un peu plus âgé que lui et fort riche. Cette liaison avait été approuvée dans le monde. On avait trouvé le choix de la jeune femme extrêmement judicieux. Vernier, lui-même, s'il l'avait connu, n'aurait pu que le ratifier. Destiné à être trompé, il ne pouvait l'être plus honorablement et plus sagement. Sa femme, dans ses torts envers lui, avait encore des égards. Pouvait-on exiger davantage, à moins de manquer tout à fait de goût?

Mais Vernier étai bien ignorant de sa situation. Il avait pris en affection le baron Templier. Il le martyrisait de ses attentions et, quand il ne le voyait pas chez lui, il allait jusqu'à lui faire des scènes de jalousie. Il subissait son influence d'une façon presque irrésistible. Entre Christian et Raymond, il y avait des instants où il n'aurait pas fallu lui donner le choix. Il aimait l'amant de sa femme comme un second fils. Et pour lui complaire, on ne sait de quoi il n'eût pas été capable. Lorsque, dans la maison, il s'agissait d'obtenir de Vernier quelque chose de tout à fait contraire à ses idées ou même à ses goûts, c'était Raymond que l'on chargeait de la négociation. Et, soit tour de main particulier, soit ascendant intellectuel spécial, ou fascination physique réelle, il réussissait toujours.

Vernier avait le mépris né de tout ce qui touchait au monde hippique. Il affectait de n'attacher de prix à un cheval qu'à raison des services qu'il pouvait rendre en trottant dans les brancards. Raymond l'amena à avoir une écurie de courses et le força à s'intéresser à l'entraînement de ses poulains. Cela lui coûtait horriblement cher, il ne gagnait que rarement. Mais il allait sur les hippodromes, avec une lorgnette, et revenait radieux quand il avait vu triompher ses couleurs. Templier fit plus fort. Il obtint que Vernier eût un yacht, parce que Emmeline désirait aller visiter les fiords de Norwège et voir le soleil de minuit. Vernier, qui avait le mal de mer, consentit à être malade pour être agréable à Raymond et parce que celui-ci lui promit d'être du voyage.

Il est juste de dire que jamais personne ne se montra plus attentif et plus déférent que ce jeune homme pour le mari de sa maîtresse. Mareuil lui-même, qui, au début de la liaison, avait pris la situation au tragique et avait délibéré s'il n'avertirait pas son beau-frère de sa mésaventure, avait fini par être conquis et acceptait le baron Templier, comme s'il était de la famille. Il s'en était expliqué avec son ami le docteur Augagne :

— Évidemment, ce n'est pas le comble de la régularité. Mais voyez-vous, mon cher, dans ce monde-là et avec la différence d'âge qu'il y a entre Vernier et sa femme, il était certain qu'il serait trompé. Eh bien! cet animal-là a tant de chance que, même dans ce qui lui arrive de fâcheux, il est favorisé. Jamais il n'au-

rait pu rêver de tomber sur un garçon plus charmant, plus discret, plus serviable. Vous n'imaginez pas le tact de ce jeune homme. Jamais une maladresse, jamais une faute de goût. Il est pour moi bien plus respectueux et plus affectueux que mon neveu. Et riche, avec cela! On n'aura pas à craindre, avec lui, un krack, comme on n'en voit que trop souvent chez ces petits jeunes gens du monde. Il ne joue pas à la Bourse, il ne court pas les gueuses, il est sobre, il est rangé...

— Si vous aviez une fille, enfin, dit en riant le docteur Augagne, vous la lui donneriez.

— Tout de suite!

— Et vous ne la donneriez pas à Christian?

— Non, certes!

— Il n'est pas encore las de cette petite rousse avec laquelle on le rencontre partout?

— Elle n'est pas si sotte de se laisser quitter! Le fils de Vernier-Mareuil! C'est le plus beau pigeon qu'il y ait à Paris.

— Et elle le plume?

— Vous pouvez m'en croire!

— Quel âge a-t-il?

— Vingt-quatre ans!

— Eh bien! il en a encore pour trois ans à faire des bêtises, dit le docteur, puis vous le marierez, et il se mettra à fabriquer de votre affreux Royal-Carte jaune.

— Affreux? Vous êtes bon, là! Huit cent mille francs de bénéfices, pour le dernier semestre...

— Et deux millions de Français abrutis, déséquilibrés, mûrs pour l'hôpital, à moins que ce ne soit pour le bagne... Car, ne vous y trompez pas, mon cher ami, vous êtes les plus redoutables agents de décomposition sociale qui existent!

— Ouath! Le Royal-Carte jaune est tonique, stimulant, reconstituant...

— Ne me défilez pas les phrases de votre prospectus... Il est mensonger, comme toutes les réclames. Mais ce qui n'est pas mensonger, ce sont nos statistiques. Or, elles prouvent que la France tient, à l'heure présente, la tête du mouvement européen...

— Pour l'intelligence?

— Non: pour l'ivrognerie! Et vous et vos confrères, les marchands de poison, qui intoxiquez la race, l'abâtardissez et la tuez, vous êtes des criminels! Si j'étais l'État...

— Eh bien! qu'est-ce que vous feriez?

— Je frapperais l'alcool de droits si formidables qu'on ne pourrait en boire un petit verre, en France, sans qu'il en coutât au moins dix francs.

— Ah! ah! ah! s'exclama Mareuil. Alors il faudrait commencer par ne pas être la créature des marchands de vins! L'État? Tenez, vous me faites rire! Voyez-vous la Chambre mettant à la portion congrue ses grands électeurs, tous les débitants de France? Le suicide, tout de suite, alors? Non, mon cher docteur, nous ne sommes pas dans ce courant d'idées-là! L'alcool est roi! Les bouilleurs de cru s'en font des rentes, et, dans certaines provinces, il est si abondant,

étant frelaté, que les patrons payent leurs ouvriers avec de l'eau-de-vie. Nous avons le litre-monnaie! Voilà comme nous nous préparons à frapper l'alcool! Croyez-moi, au lieu de dénigrer nos grandes marques, fabriquées avec tant de soin, vous devriez les recommander à vos clients. Le Royal-Carte jaune est sincère et loyal. On sait ce qu'il contient...

— Du poison, comme le casse-poitrine à vingt sous. Il n'y a que le prix qui diffère. Le résultat est le même: la folie, le crime, la mort! Tenez, Mareuil, je souhaite que jamais un des vôtres ne soit atteint de ce mal terrible qu'est l'ivrognerie. Si ce malheur vous arrivait, vous comprendriez qu'il est des industries contraires à la morale, et qu'il faudrait interdire, comme on a défendu la traite des nègres, qui, cependant, était un commerce très lucratif. Spéculer sur le vice est une mauvaise action. Et je suis con vaincu que, tôt ou tard, on en est puni.

— Au diable! Vous devenez fou avec votre antialcoolisme. Ne buvez pas, vous, si cela vous paraît nuisible. Mais laissez boire ceux à qui cela fait plaisir.

— Adieu, corrupteur!

— Au revoir, philanthrope!

Ils se séparèrent avec une poignée de main. C'était ainsi que leurs querelles finissaient toujours. Cependant la vente des produits de la maison Vernier-Mareuil, l'extension des affaires de warrantage, les bénéfices de la Banque avaient pris de telles proportions que Vernier s'était fait construire place Males-

herbes un hôtel seigneurial, et qu'il avait fini par considérer comme absolument insignifiantes les dépenses que sa femme faisait chez les couturiers les plus chers de Paris, et les dettes que contractait Christian pour les beaux yeux d'Étiennette Dhariel.

II

C'était une des créatures les plus dangereuses à rencontrer pour un fils de famille, que la charmante rousse qui s'était emparée de Christian Vernier-Mareuil. Elle avait commencé par être mannequin chez Doucet, et avait tourné, marché, viré, sous l'œil des clientes pour faire admirer les modèles nouveaux. Un coup de cœur pour un cabotin des Variétés, à figure simiesque et qui pourtant avait des bonnes fortunes étonnantes, l'avait conduite sur les planches. Là, sa beauté, sa grâce et la splendeur de sa chevelure dorée avaient séduit le jeune Goldscheider, qui l'avait mise dans ses meubles. En un an, Étiennette avait fait dépenser de telles sommes au petit baron que la caisse de son père, cependant solide, en avait été ébranlée. La belle, partie d'un appartement rue Pasquier et d'une voiture en location, en était arrivée, dans les douze mois, à un hôtel avenue du Bois de Boulogne, lui appartenant par contrat, avec, dans son salon, le fameux mobilier en tapisserie des Gobelins

du prince de Thurigny, payé cent quinze mille francs chez Wertheimer.

Quant à ses équipages, ils rivalisaient avec ceux des plus brillantes écuries de la capitale. Elle avait pris à son service le piqueur de lord Bloodberry, que ce grand seigneur avait trouvé trop cher pour lui. Cette mangeuse, qui savait si bien faire payer les hommes, possédait au même degré l'art de se constituer des rentes. Elle montrait dans la tenue de sa maison une économie intelligente, qui, tout en laissant à son luxe un éclat incomparable, lui permettait chaque mois des placements sérieux. De Goldscheider, elle avait passé à Pierre Thuraux, le vermicellier millionnaire. Celui-là n'avait duré que six mois. Puis elle avait mis la main sur Sir Julius Harvey, qui dirigeait à Paris le trust du caoutchouc pour le monde entier. L'ennui profond que lui causait sa liaison avec le richissime Américain l'avait entraînée à un caprice pour le loustic Clamiron, prince des fumistes parisiens. Mais les caprices d'Étiennette n'étaient jamais gratuits et Clamiron avait été attelé en volée au char de la belle, pendant que Harvey tirait dans les brancards.

Depuis son singe des Variétés, jamais Mlle Dhariel n'avait aimé un homme assez pour ne pas le faire contribuer à son budget. Chez elle, payer était la règle. Elle prouvait sa bienveillance par le plus ou moins de laisser-aller qu'elle permettait à ses amants. Elle n'avait jamais toléré que Harvey la tutoyât en public. Mais elle donnait à Clamiron la liberté de tout dire,

et il en abusait. Cependant le jour où Christian lui avait été présenté par le fantaisiste Pavé, aux courses de Deauville, elle avait éprouvé une sorte d'émotion. Ce joli garçon brun, à gure pâle, éclairée par de grands yeux bleus, lui avait plu singulièrement. Si l'héritier des Vernier-Mareuil avait été pauvre, Étiennette eût été capable peut-être d'une dernière passion. Mais, malheureusement pour lui, Christian était un des plus riches héritiers que l'on connût au Bois. Et, sur le point d'être traité exceptionnellement, il eut le sort de tous ses devanciers : il paya. Un jour, Étiennette, en veine de franchise, lui raconta son hésitation et termina par cette déclaration :

— Voyons! Tu n'aurais pourtant pas voulu que je te garde à l'œil? C'eût été humiliant pour le crédit de ton père!

Christian ne tenait pas à être humilié, aussi il marchait comme avec des pieds d'or. Jamais plus belle cascade d'écus ne coula à grand bruit des mains d'un viveur. C'était à ce moment précis que Vernier-Mareuil était intervenu et avait fait à son héritier des représentations sévères. Mais celui-ci était trop bien bridé pour pouvoir reprendre sa liberté facilement. Étiennette, elle s'en faisait gloire, n'était point de ces femmes que l'on quitte. Elle avait toujours mis ses amants à la porte. Jamais un seul ne s'en était allé de lui-même. Sa devise hautainement impudique était : « Je colle! » Elle n'y avait pas encore manqué. La vie que menait Christian avec elle était, du reste, destructrice de toute indépendance. Cette femme endiablée,

pétillante d'esprit et riche en fantaisies, asservissait complètement les hommes. Il était impossible, quand on avait goûté de son intimité, de se passer d'elle. Les heures s'écoulaient, s'envolaient en sa compagnie.

L'ennui, cette plaie des gens oisifs, n'existait pas pour ceux qui vivaient auprès d'elle. Avec un art très particulier, elle trouvait moyen de les tenir en haleine, de les occuper, de les distraire. Et pour obtenir ce résultat, elle exploitait le vice sous toutes ses formes. Elle excellait à donner des passions à ceux qui n'en avaient pas. Elle avait rendu Clamiron joueur, elle avait fait de Bloodberry un morphinomane. Ce fut dans ses mains, sous son impulsion, que le malheureux Christian apprit à boire. Cela commença par des dîners fins où ils firent la comparaison entre les diverses maisons où l'on se pique de bien manger. Ils allèrent de Joseph à Paillard, en passant par Voisin, Durand et tous les autres. Ils poussèrent jusqu'à la Tour d'argent, et s'égarèrent sur le quai de Bercy, dans un bouchon mal fréquenté où la matelote marinière est célèbre.

Mais, dans les cabinets des grands restaurants, ou dans les salles des cabarets populaires, ils s'attachèrent à la dégustation des vins. Ils firent la connaissance des crus les plus illustres et burent des années les plus renommées. Ils connurent des bordeaux dignes des rois et firent fête à des bourgognes comme on n'en trouve qu'en Belgique. Huit jours de suite, ils revinrent rue Rambuteau, dans un petit restaurant où ils avaient découvert une Côte-rôtie, qui ac-

compagnait le salmis de bécassines de façon prodigieuse. Étiennette, avec une verve et un brio sans pareils, telle une grande dame Louis XV s'encanaillant aux Porcherons, tenait tête à Christian dans ces agapes joyeuses. Elle commandait, ordonnait le repas, lampait le vin avec une sensualité singulière, et, toujours la tête froide, maîtresse d'elle-même, ramenait son jeune compagnon quand son cerveau s'embrumait des fumées de l'ivresse.

Elle se l'attacha si bien par ces noces coutumières qu'elle jugea indispensable de monter sa cave. Lui offrir sa distraction gastronomique à domicile devint le souci constant de Mlle Dhariel. Dès lors ce furent avec des invités que les petites fêtes se donnèrent. Clamiron, Vertemousse, Longin et Mariette de Fontenoy, Jeanne Buzancy prirent leurs habitudes chez Étiennette. On y tint des congrès culinaires et Christian ne dédaigna pas de descendre avec Clamiron dans les cuisines de l'hôtel, pour élaborer des plats de sa façon. Et ce furent des apéritifs avant le dîner, des kyrielles de bouteilles vidées pendant le repas et les plus bas appétits matériels déchaînés. Étiennette y faisait des économies de tendresse. Quand Christian, les jambes tremblantes, se levait de table, il ne pensait plus qu'à dormir et c'était autant de repos assuré pour la belle.

Cette affreuse habitude prise par le fils de Vernier-Mareuil échappa à l'attention des siens pendant plus d'une année. Au déjeuner de famille, Christian avait repris sa lucidité, après une nuit passée à cuver sa

débauche. Un hasard amena la découverte de la vérité. Un soir que M. et Mme Vernier-Mareuil étaient allés aux Variétés avec Raymond Templier, pour applaudir la pièce nouvelle, ils virent arriver dans une avant-scène, au milieu de la soirée, Étiennette, Jeanne Buzancy, escortées de Vertemousse et de Christian. Leur entrée fit un tel tapage que la moitié de la salle, indignée, se tourna vers la loge avec des protestations et que Brasseur, qui était en scène avec Granier, s'interrompit pendant quelques secondes. Au même moment, comme pour répondre aux protestations, Christian se dressa au fond de l'avant-scène, et son père le vit blême, les yeux troubles, le sourire vague, le geste indécis, offrant dans toute sa personne l'image navrante de l'ivresse. Le mouvement parut avoir épuisé ses forces, car il retomba sur son siège et ne se montra plus. Vernier et Emmeline, stupéfaits par cette apparition, le cœur serré, se regardèrent sans oser parler, tant ce qu'ils avaient à dire leur paraissait pénible. Puis, par une réaction de son caractère énergique, Vernier poussa une violente exclamation et se leva :

— Où allez-vous? dit Emmeline.

— Je vais chercher ce polisson par les oreilles! cria Vernier, rouge de colère.

— Restez! fit le baron Templier. Vous ne pouvez vous commettre avec les filles que Christian accompagne. Votre place n'est pas dans la loge de Mlle Dhariel, même pour y relancer votre fils... J'y vais, moi, si vous voulez...

— Je vous en prie, cher ami...

— Et que ferai-je?

— Amenez-moi Christian immédiatement, je veux lui parler...

— Et s'il refuse de me suivre?

— Alors nous verrons!

Dans la loge, Raymond fut accueilli par des acclamations :

— Ah! voilà l'ami de la maison! Qu'est-ce que tu fais ici? Viens avec nous, mon petit baron...

L'air de componction de Templier arrêta cette effervescence :

— Qu'est-ce que tu as? dit Christian. Y a quelqu'un de malade?

— Non. Mais, mon cher, ton père est avec Mme Vernier dans la salle. Il m'envoie te prier de venir lui parler...

— Quoi? Un cheveu?

Le jeune homme se levait. Il tituba et dut se rasseoir.

— Dans quel état es-tu, malheureux garçon! dit Templier avec chagrin.

— Oh! je n'y comprends rien! C'est la chaleur de la salle. J'étais frais comme une rose en arrivant. Mais on crève ici!... Enfin, raconte toujours ce qu'il y a.

— Il y a que ton père t'a vu tout à l'heure, et qu'il n'a pu ne point se rendre compte que tu étais très troublé... Tu penses quel effet cela lui a produit... Il voulait venir te chercher lui-même... Et sans moi...

— Ah! des scènes de famille, en public! Il n'en fau-

drait pas! Hein! Étiennette, la malédiction paternelle dans une loge des Variétés... On se croirait à une revue... La scène dans la salle!... Vois-tu papa jouant les Lassouche... Il ne ferait pas ses frais!

Il eut un rire épais, que ses amis ne partagèrent pas. Une gêne pesait sur les auditeurs de ce dialogue. Vertemousse crut devoir dire :

— C'est une guigne que tes parents soient justement venus ici, ce soir! Tu vas avoir des histoires!

Le regard de Christian, à ces mots, s'alluma; sa bouche se crispa :

— Il serait un peu fort que mon père m'embêtât pour une pauvre petite bordée! Je lui laisse faire ce qu'il veut, n'est-ce pas? Qu'il ne s'occupe donc pas de ce que je fais de mon côté.

— Mais, mon cher, regimba le baron Templier.

— Mais, mon petit, reprit brutalement Christian, tu devrais comprendre que si quelqu'un a des observations à présenter sur les convenances ou la morale, ce n'est pas toi! Et puis, zut, tu sais! Je suis ici pour m'amuser, et je ne veux pas qu'on me rase.

— C'est fort bien! dit Raymond d'un air glacé. Il se leva et, saluant les dames, s'apprêtait à sortir. Mais Étiennette, trop fine pour laisser le baron partir fâché, intervint avec son autorité coutumière :

— Mon cher Templier, ne vous guindez pas. Christian est un serin...

— Moi? Eh bien! Par exemple! Tu en as une santé de me...

Elle lui coupa la parole :

— Tu es un serin, parfaitement. D'abord parce que tu reçois mal ce gentil garçon qui vient ici pour te rendre service ; ensuite, parce que tu risques, en manquant d'égards, de mécontenter ton père... Et enfin...

— Ça suffit, grogna Christian. La paix, baron. Tu diras à mon père que j'irai le voir demain matin, à son bureau. Ce soir, j'ai vraiment, pour causer avec lui, un peu trop de vent dans mes voiles.

— Bonsoir, alors.

Sur cette demi-satisfaction, Raymond serra les mains, en souriant à la ronde, et s'en alla.

Le lendemain, vers onze heures, Vernier était dans son cabinet de la rue de Châteaudun, assis en face de Mareuil, et fort occupé à dépouiller un volumineux courier, lorsque Christian entra sans frapper. Il était fort dispos, l'œil vif et la lèvre souriante. Une nuit tranquille l'avait remis d'aplomb. Il alla à son oncle qu'il embrassa, comme un bébé, et voulut en faire autant pour son père. Mais Vernier le tint à distance d'un geste énergique, et, le regardant avec un air pincé :

— Je suis bien aise, monsieur, dit-il, de voir que vous avez repris possession de vous-même.

Christian laissa tomber ses bras le long de son corps ; son visage exprima le plus complet découragement ; il soupira :

— Tu me dis : vous, et tu m'appelles : monsieur Ah ! papa !

Vernier devint pourpre ; il frappa un grand coup de poing sur son bureau, et cria :

— Un garçon qui se conduit de pareille façon devient un étranger pour moi ! Quoi ! en public, se montrer dans un état si dégoûtant ! N'est-ce pas plutôt de la folie que de l'inconduite ?

Christian s'allongea dans un fauteuil et, baissant le front, se résigna à subir le déchaînement de l'indignation paternelle. Pendant que Vernier, bouillonnant, se répandait en périodes virulentes, prenant de temps en temps à témoin Mareuil, qui opinait de la tête, Christian se disait : « Ah ! voilà un coup de rasoir qui peut compter ! J'en ai au moins pour trois quarts d'heure de morale à haute pression, et, pendant toute une semaine, la tête de bois, à déjeuner, si j'ai l'imprudence de déplier ma serviette à la table de famille. Et tout ça, pour une pauvre petite pistache avec des camarades. Il peut se flatter, papa, qu'il me le fait payer à un joli taux, l'intérêt de l'argent qu'il me donne. En lâche-t-il ? Il va, il va : c'est Cicéron ! Mais il m'embête crânement ! »

Il fit un geste de protestation accablée. Vernier avait pris, dans son tiroir, un dossier volumineux, et l'étalait sur son bureau. C'était l'état, dressé par lui, des sommes versées à Christian. Rien n'horripilait le jeune homme autant que le relevé de sa situation financière. Il retrouva la force de s'écrier :

— Ah ! non ! Pas les comptes ! Tu me les sors chaque fois, à nouveau. C'est fini, ça ! C'est payé ! Tu n'as pas le droit de me rejeter à la tête toutes ces vieilles histoires-là. Si c'est pour me dire des choses désagréables tout le temps que tu m'as fait venir, j'aime

mieux m'en aller. Je repasserai dans huit jours. Ça te laissera le temps de te calmer !

— Tu me manques de respect, cria Vernier exaspéré.

— Je ne te manque pas de respect. Mais je trouve que tu me traites comme un gibier de police correctionnelle. Tout ça est disproportionné. Tu cries comme un mercier à qui son héritier aurait fait un pouf de trois cents francs. C'est humiliant !

— Il ne s'agit pas de l'argent que tu me coûtes, reprit Vernier avec force, mais de tes habitudes qui sont déplorables. Tu vis avec une bande de scélérats qui te conduiront aux pires excès.

— Des scélérats ! Clamiron, qui est aussi connu à Paris qu'Yvette Guilbert ; Vertemousse, qui fréquente les chasses princières ; et Longin, dont le père est aussi riche que toi... Si jamais ceux-là arrêtent les passants après minuit, on pourra assurer que ce n'est pas pour leur prendre de l'argent, mais pour leur en donner !

— Enfin ! Tu ne défendras pas, au moins, la gourgandine qui te perd ? Car c'est depuis que tu la fréquentes que tu commets toutes tes folies.

— Étiennette ? Elle n'est pas plus mauvaise que toutes les autres !

— C'est la femme la plus dangereuse de Paris ! J'ai sur elle des renseignements. Ah ! si tu savais !

La figure de Christian retrouva de l'animation. Il se redressa, et avec une curiosité très vive :

— Raconte un peu ?

Vernier prit dans son tiroir une chemise de papier bleu et, la posant sur le bureau à côté du dossier de Christian, il l'ouvrit:

— D'abord, elle est inscrite à la préfecture de police... Elle avait été prise au cours d'une rafle, il y a sept ans, le 26 novembre 1894, dans un hôtel garni du faubourg Montmartre... L'année suivante, elle était entretenue par un attaché à l'ambassade de Turquie, Fuad-Effendi, qu'elle trompait avec un commis de la maison Belvern, robes et manteaux. Ce malheureux était réduit par elle à voler dans la caisse de son patron et était condamné à cinq ans de prison. Elle faisait alors la connaissance de la baronne de Rodeville, avec qui elle nouait des relations intimes... La baronne dépensait pour elle des sommes importantes... Son mari intervenait, et Étiennette Dhariel était jetée par lui, à la volée, dans l'escalier, et ramassée par le concierge, la tête en sang...

— J'en ai vu les marques! Elle prétend que c'est un accident de voiture.

— Mensonge! C'est une ignoble coquine, et elle reçoit de l'argent des femmes aussi bien que des hommes.

— Ça, je ne m'en doutais pas! Elle est épatante, cette Étiennette! Quelle nature!

Vernier eut un retour de colère.

— Voilà tout l'effet que ces révélations te produisent! Tu es devenu tellement corrompu, toi-même, que l'abjection la plus basse ne t'inspire que de l'étonnement, pour ne pas dire de l'admiration!

— Dans son genre, cette femme-là est unique. On n'a jamais fini de la connaître. Je t'accorde qu'elle est tout ce qu'on peut rêver de plus vicieux. Mais, avec elle, il n'y a pas moyen de s'embêter une minute.

— Si tu travaillais, tu ne t'embêterais pas.

Christian goguenarda :

— Ah! Si je travaillais, qu'est-ce que tu ferais donc?

— Il y a de la place ici pour toi, intervint l'oncle Mareuil, en voyant que les choses allaient encore se gâter entre le père et le fils. Tu pourrais nous aider très efficacement. Et, d'ailleurs, ton père, si tu étais capable de diriger la maison, prendrait très volontiers des vacances... Moi aussi.

— Il ne saurait être question de diriger la maison, dit Vernier rudement; avant de commander, il faut apprendre à obéir. Mais si tu venais passer tes journées au bureau, au lieu de promener ta paresse dans un tas d'endroits malpropres ou malsains, tout irait mieux, toi le premier. Tu ne t'imagines pas, je pense, que ce soit bon pour la santé de se mettre dans des états dégoûtants comme celui où nous t'avons vu hier soir. Il faut que tu aies vraiment bien peu d'amour-propre pour te ravaler ainsi au niveau de la brute!... Si encore tu allais te coucher quand tu ne peux plus te tenir. Mais, non, tu vas t'exhiber en public, et cette sale fille, avec qui tu te dégrades, met sa gloire à te traîner derrière elle, pour mieux prouver que tu es à sa discrétion. Eh bien! je lui apprendrai ce qu'il en coûte de me braver, cria Vernier, repris de fureur à force de remâcher ses griefs. J'irai trouver le préfet

de police, et je la ferai emballer comme la dernière des clientes de Saint-Lazare!

— Ne fais pas ça! Tu n'en aurais que du désagrément. Elle est très cotée dans le monde officiel. Elle a trois ou quatre députés qui mangent chez elle. Le préfet bondirait, si tu allais lui demander de s'occuper de Mlle Dhariel. Il y aurait une campagne de presse le lendemain, et il sait très bien qu'on le ferait sauter.

— Sauter le préfet, cette drôlesse?

— Comme un bouchon de champagne!

— Tiens! tais-toi, tu finirais par me mettre en colère!

— Eh! tu ne dérages pas, depuis une heure.

Vernier, pendant quelques minutes, se promena de long en large avec agitation.

— Voyons! Soyons pratiques et nets. Tu me contraries par ta façon de te conduire en ce moment... Je vois bien que je n'obtiendrai pas que tu travailles comme un garçon sérieux... Il faut donc que je m'attaque à la cause pour supprimer l'effet. Paris ne te vaut rien. Veux-tu voyager?

— Ah! non!

— Une belle croisière, avec tes amis, à bord du yacht?

— J'ai le mal de mer!

— Le long des côtes de la Méditerranée.

— A Monte-Carlo?

— Non! cette fille irait t'y retrouver.

— Tu ne veux pourtant pas que je fasse vœu de chasteté...

— Je veux que tu ne te détruises pas la santé et que tu ne deviennes pas un idiot.

Le père eut une détente. Il vint à Christian, le fit asseoir près de lui, le prit dans ses bras, et les yeux pleins de larmes :

— Voyons, mon petit bonhomme, tu n'es pourtant pas méchant, tu ne veux pas me faire de peine ? Réfléchis un peu à la situation dans laquelle tu me mets... Je n'ai que toi... Si ta pauvre mère était là, tu la torturerais donc ? Eh bien ! pour l'amour d'elle, ne te laisse pas entraîner au vice le plus crapuleux... Promets-moi que tu seras raisonnable... Je te donnerai ce que tu voudras, si tu me prouves un peu de bonne volonté. Voyons, ne nous quittons pas fâchés : tu m'obéiras, n'est-ce pas ? Lâche-moi cette Dhariel, qui est ton mauvais génie. Que diable, il ne manque pas de femmes à Paris. Ne t'entête pas à rester avec la plus dangereuse... Hein ? Au fond, tu n'y tiens pas... Étudie-la : tu verras comme elle est mauvaise... Et puis profite d'une bonne occasion, et adieu !...

— Allons ! Ne te fais pas de bile comme ça, dit Christian. Tout s'arrangera. Mon Dieu ! voilà bien du bruit pour une Étiennette... Si tu ne m'en parlais pas tant, il y a beau temps, sans doute, que je l'aurais plaquée... C'est fini, hein ?

Il embrassa son père, serra la main de Mareuil et partit.

— Il n'a rien promis, dit Vernier, avec un air soucieux, quand il se retrouva seul avec son beau-frère.

Cette fille le tient bien! Mais, moi, je la tiendrai mieux encore, s'il le faut!

Dès lors Vernier fit surveiller discrètement Étiennette et Christian. Ce qu'il apprit n'était pas fait pour lui plaire. Chaque nuit, Christian et ses amis, sans qu'Étiennette fût de la fête, s'en allaient en tournée dans les bars ou les cafés qui avoisinent l'Opéra. Juchés sur de hauts tabourets, ils s'ingurgitaient avec des pailles des liquides variés, entrecoupant chaque consommation de cigares qu'ils fumaient silencieusement. Car la marque très particulière de leurs petites fêtes, c'est qu'elles étaient d'une tristesse mortelle. Seul, Clamiron, de temps en temps, se secouait pour ranimer sa verve éteinte, et tentait quelque extravagance qui soulevait les protestations du patron de l'établissement et les acclamations de la galerie. Il s'amusait, par exemple, à lancer des soucoupes de porcelaine à la volée dans les glaces, ce qui faisait hurler d'angoisse les filles superstitieuses. Ou bien, il prenait la veste, le tablier et la serviette d'un garçon, et pendant toute la nuit il servait la clientèle, recevant gravement les pourboires. Ses amis continuaient à boire, et pleins de genièvre ou de wisky, à des heures tardives, se levaient lourdement sur leurs jambes tremblantes, et rentraient chez eux.

Cette misérable existence, passée parmi les filles et les ivrognes, avait détendu le ressort de la volonté chez Christian. Il refaisait chaque jour ce qu'il avait fait la veille, sans initiative, sans effort, tournant, comme un cheval de manège, dans le cercle inva-

riable de ses habitudes dégradantes. Il ne sortait de cette routine lamentable que pour se livrer à des excentricités révélant un commencement de délire alcoolique et qui risquaient de le conduire devant la justice. Pris d'une sorte de frénésie, il avait, un soir, au bar américain, parié cinquante louis avec une fille, qu'elle ne boirait pas un litre d'absinthe en une heure. La malheureuse s'était entêtée à tenir la gageure, et, aux deux tiers de la bouteille, elle était tombée foudroyée. Une autre fois, il avait mis le couteau à la main de deux tziganes qui s'étaient enflammés pour les beaux yeux d'Étiennette Dhariel. A force de pousser les malheureux musiciens à boire, il les avait lancés l'un contre l'autre, et le sang avait coulé. Une enquête s'en était suivie, qui avait amené Christian chez le juge d'instruction.

Peu à peu, grâce à ces fantaisies excessives, une réputation exécrable s'était attachée à l'héritier de Vernier-Mareuil. La presse aidant, qui avait parlé de ce jeune gentleman avec des initiales transparentes, Christian avait été dûment catalogué dans la galerie des types « bien parisiens ». Triste notoriété qui lui valait les ironiques citations des échotiers dans les comptes rendus des fêtes nocturnes, et le dédain attristé des gens raisonnables. Mais le plus réel résultat de ces excès se traduisait par un délabrement de la santé du malheureux, qui changeait à vue d'œil. Sa taille se voûtait, ses joues se creusaient, et ses yeux vagues accentuaient encore l'hébétude de son sourire. Jusqu'à quatre heures, il était morne et sans

énergie. Il lui fallait l'apéritif pour retrouver un peu de vie. Alors son visage s'animait, ses idées retrouvaient un lien. L'alcool faisait son œuvre excitatrice. Il donnait le coup de fouet à la machine physique détendue. Et le poison, pour une soirée, rendait l'apparence de la vigueur à l'organisme affaibli. Le malheureux Christian en était arrivé à ne plus pouvoir vivre sans l'alcool qui le tuait. Et, par une affreuse équivoque, le toxique abominable semblait vivifier ce qu'il détruissait.

Étiennette, sans pitié pour son amant, le voyait s'enfoncer chaque jour un peu plus dans son ivrognerie meurtrière. Elle n'avait pas un retour de faiblesse pour ce garçon, qu'elle avait peut-être aimé pendant une heure et qu'elle exploitait maintenant jusqu'à la mort. Le mépris de l'humanité, dont elle avait subi les ignobles caprices et dont elle voyait si crûment les tares, l'avait amenée à un cynisme féroce. Elle vivait sur le monde, en l'exploitant dans ses vices, avec la tranquille impudeur d'une créature qui se venge de ses propres souillures en poussant la société à l'imbécillité et au crime. Elle avait une unique confidente devant laquelle, sans réserve, elle disait sa pensée. C'était sa manucure, Mme Mauduit, une petite femme de cinquante ans, toujours munie d'un sac, dans lequel elle transportait de l'argent à prêter, des bijoux d'occasion à vendre, du papier timbré pour faire des billets, et l'adresse de tous les hommes de plaisir de Paris.

Quand une de ses clientes avait besoin d'argent,

suivant qu'elle offrait ou non des garanties sérieuses, la manucure donnait des espèces ou des bijoux. Les espèces rapportaient environ soixante pour cent par an, à cinq par mois. Les bijoux étaient mis au mont-de-piété par Mme Mauduit elle-même, qui gardait la reconnaissance. En échange de quoi, elle se chargeait d'indiquer un client masculin qui payait les billets, ou fournissait le prix de la parure, engagée pour moitié de sa valeur réelle. Étiennette, dans sa jeunesse, avait fait avec Mme Mauduit des affaires et s'en était bien trouvée. Il existait entre ces deux femmes des secrets de débauche qui les liaient l'une à l'autre. Mme Mauduit et Mlle Dhariel se tutoyaient, et parlaient à mots couverts de gens et de choses que, seules, elles connaissaient et qui les intéressaient passionnément, car elles étaient intarissables sur ces sujets-là. Il n'était pas rare d'entendre Étiennette poser à Mme Mauduit des questions dans ce genre :

— Et la Poignarde, qu'est-ce qu'elle devient?

— Ah! elle a été épousée par un Hongrois qui l'a emmenée dans son pays...

— Et Frédéric, qu'a-t-il dit de ça?

— Il était tellement dans la purée qu'il n'a rien pu faire... L'enfant est grand maintenant... Quant à la sœur, elle est venue l'autre jour pour me taper de vingt-cinq louis... Mais, pas plan!

— Méfie-toi... Le Costeau a le « lingue » facile...

— J'ai toujours sous la main mon « rigolo »... Je le moucherais! Et il le sai

Lorsque ces dialogues s'échangeaient devant Chris-

tian, très intrigué, il demandait des explications sur la Poignarde, le Costeau, ou Frédéric. Mais Étiennette répondait laconiquement :

— C'est des anciens camarades à nous.

— Jolie société où on joue du couteau, et où on n'est en sûreté que le revolver au poing !

— Elle vaut bien la tienne, où on vole avec des gants blancs et où on assassine avec des sourires.

— C'est égal, je voudrais voir Mme Mauduit, le « rigolo » à la main, faisant la partie du Costeau avec son « lingue ». Ça doit être un coup d'œil peu ordinaire !

— Mon petit, si Mme Mauduit voulait te raconter sa vie, et si tu étais fichu d'écrire quatre lignes en français, tu pourrais faire un feuilleton, avec lequel tu dégoterais les maîtres du genre...

— *Les Mémoires d'une Manucure*? Fameux ! Il faudra que j'en parle à Clamiron, qui connaît quelqu'un à la *Revue des Deux-Mondes*.

Il n'en restait pas moins dans l'esprit de Christian, malgré ses railleries, que Mlle Dhariel était une personne avec laquelle il ne fallait pas badiner, et que, dans sa vie passée, grouillaient de mystérieux personnages, capables de jouer du couteau et du revolver avec une dangereuse facilité.

Il y avait plus de deux ans que le malheureux garçon était dans les mains de cette coquine, et, chaque jour, il descendait plus bas dans la dégradation physique et l'affaiblissement intellectuel, lorsque la circonstance la plus imprévue bouleversa les plans d'Étiennette, et parut devoir assurer le salut de Chris-

tian. Mlle Dhariel, comme tous les ans, ayant manifesté le désir d'aller passer les mois de juillet et d'août au bord de la mer, Christian s'était mis en quête d'une villa à louer. Un agent lui avait indiqué une vaste et luxueuse propriété à Tourgeville, entre Deauville et Villers. L'habitation comptait de nombreuses chambres, ce qui facilitait le séjour des amies d'Étiennette et des familiers de Christian. Les communs, très vastes, permettaient d'installer des chevaux, des voitures, et les indispensables automobiles. Vernier-Mareuil, lui, habitait Deauville, ce qui ne paraissait nullement gêner ni son fils, ni Étiennette.

Les premières semaines s'étaient écoulées assez tranquillement. Christian, ranimé par l'air de la mer, avait retrouvé des forces nouvelles. Il sillonnait les routes de l'arrondissement dans son phaéton de vingt chevaux, et, la plupart du temps, seul avec son chauffeur, car Mlle Dhariel avait constaté que le fouettement de l'air lui irritait la figure, et elle n'était pas femme à sacrifier son hygiène à un caprice de Christian. Alors, pris du vertige de la vitesse, sur ces belles et larges routes de Normandie, le jeune homme faisait du soixante à l'heure, et roulait comme un ouragan, à travers les villages, laissant derrière lui un nuage de poussière, les mugissements de sa trompe et l'infection du pétrole.

Un jour, en passant par un chemin de traverse, aux environs de Pont-l'Évêque, Christian, qui avait forcément ralenti sa folle vitesse, rencontra, à un tournant, un vieil homme qui, en le voyant arriver, agita

ses bras, comme pour le faire aller en arrière, et cria des paroles inintelligibles. Habitué aux clabaudages des paysans, aux oppositions des propriétaires de passages interdits, Christian ne tint nul compte de cette pantomime et de ces cris, et continua de marcher à une bonne allure. Il parcourut encore un demi-kilomètre, puis, brusquement, il arriva à un carrefour entouré de talus et libre seulement du côté d'un herbage dont la barrière, heureusement, était ouverte. Christian, sans hésiter, entra dans l'herbage, fit encore vingt-cinq mètres sur le gazon; puis, rencontrant une saignée pratiquée pour l'écoulement des eaux, il bondit sur ses pneus, comme un volant sur une raquette, franchit le fossé, mais, retombant à faux, versa avec un terrible bruit de ferraille. Son chauffeur sauta et se remit sur ses pieds. Christian, qui n'avait pas voulu lâcher sa direction, roula sur le sol, et resta la jambe gauche engagée sous la voiture, qui, sur le flanc, grondait, soufflait, s'agitait, comme une bête à l'agonie.

— Êtes-vous blessé, monsieur, cria le chauffeur, venant à l'aide de son maître.

— Je ne peux pas bouger... dit Christian... Mais je souffre horriblement de la jambe... Vite, tâchez de me dégager, je crains que la voiture ne s'enflamme.

L'homme saisit le panneau de la voiture, essaya de la soulever, ne put y parvenir, mais, par précaution, vida son réservoir d'essence. Il se perdait en efforts, lorsque, d'une habitation située sous de grands arbres,

des secours arrivèrent. Deux hommes et une jeune fille accouraient.

— Vite, dit à son compagnon le plus âgé des deux assistants, prenez la poutre de la barrière... Bien! Passez la, pour faire levier, sous la voiture... Allons, le chauffeur, placez cette pierre pour faire point d'appui... Hardi! Appuyez... Encore un coup... Aussitôt que vous vous sentirez libre de remuer, mon jeune ami, glissez-vous en arrière... Y êtes-vous? Ah! mon Dieu, il s'évanouit!

Dans la tentative qu'il venait de faire pour arracher sa jambe à l'étreinte desserrée de la voiture, Christian avait éprouvé une telle douleur qu'il avait poussé un gémissement et était resté inerte sur le sol.

— Ma fille, vite, prends-le sous les bras, et tire-le vers nous. Il est impossible que nous lâchions le levier... Allons! Allons! Dépêche-toi! Parfait!

Christian, dégagé, gisait maintenant sur l'herbe, entouré par la jeune fille et par les trois hommes. Revenu à lui, et palpé par son chauffeur, il avait poussé un cri affreux, suppliant qu'on ne le touchât plus.

— J'ai la jambe cassée, je le sens... Ne me bougez pas...

— Vous ne pouvez cependant rester au milieu de l'herbage, dit le maître du logis... Mon enfant, cours à la maison avec Claude, fais descendre un matelas, et que ta mère prépare un lit... Ah! Claude, apportez une échelle, nous en ferons une civière.

Un quart d'heure plus tard, Christian était installé dans une chambre, au rez-de-chaussée d'une confor-

table maison normande, et envoyait son chauffeur chercher le docteur Augagne, qui, justement, était à Trouville en villégiature. La maison dans laquelle le hasard venait de faire entrer si malheureusement Christian appartenait à la famille Harnoy. Très simplement, le père, la mère et la fille, passaient dans cette propriété, moitié ferme, moitié cottage, deux mois tous les ans, à l'époque de la morte-saison. M. Sébastien Harnoy, commisionnaire en marchandises, était fort libre pendant les mois d'août et de septembre. Il allait, une fois par semaine, à Paris pour régler le courant de ses affaires. Mais comme ses clients étaient, ainsi que lui, en vacances, il se déplaçait plutôt pour surveiller ses employés que pour leur donner de la besogne. Du reste, la commission, depuis plusieurs années, ne marchait plus. La maison Harnoy qui, sous la direction du père de Sébastien, avait été une des plus fortes de la place, s'était amoindrie peu à peu. Des faillites successives dans l'Amérique du Sud avaient porté à la prospérité de l'entreprise un préjudice très grave. Le crédit de Harnoy, qui avait été de premier ordre, n'offrait plus des garanties absolues. Les transactions avaient diminué comme la confiance. Et Sébastien, avec une amertume qu'il dissimulait mal, assistait, sans pouvoir l'arrêter, à la ruine de sa maison. Il déblatérait :

— Les affaires sont devenues impossibles. Le gouvernement n'offre aucune sécurité. Il n'est seulement pas capable de faire des traités de commerce avantageux avec les nations étrangères. Hypnotisé par sa

stupide politique qui est radicale, quand elle n'est pas socialiste, il passe son temps à alarmer les intérêts. Tous les ans, il annonce aux rentiers qu'on va leur diminuer leurs revenus au moyen d'impôts nouveaux, et aux capitalistes que la propriété ne sera pas longtemps transmissible. Et on s'étonne que les capitaux émigrent à l'étranger et que les industries françaises chôment. Nous aurions affaire à des gens bien fermement décidés à ruiner la France qu'ils ne s'y prendraient pas autrement. C'est ce qu'ils appellent un gouvernement de réformes et d'action républicaines. Qu'on nous ramène à l'Empire! Au prix d'un cataclysme tous les vingt ans, ce régime était préférable à celui dont nous jouissons. Au moins, pendant un temps, on pouvait vivre tranquille. Et il ne me paraît pas certain que le grabuge à jet continu soit moins néfaste qu'un grand coup de chien, une fois par hasard.

Sa femme, plus intelligente que lui, préconisait comme solution la liquidation de la maison. En partant pour l'Amérique du Sud, il devrait être possible, sur place, et en parlant aux débiteurs, de recouvrer une partie des créances en souffrance. Par lettres, il était impraticable d'obtenir quoi que ce fût de gens intéressés à ne pas répondre. En vendant le fonds de commerce, il serait facile de vivre modestement. Mais si Harnoy s'obstinait à lutter contre le courant qui l'entraînait vers la ruine, il fallait craindre les pires revers.

Quant à Mlle Geneviève Harnoy, c'était la douceur et

le charme mêmes. Elle avait dix-sept ans, et une blancheur nacrée de blonde aux cheveux de soie pâle. Ses yeux noirs éclairaient un visage délicat où le rouge des lèvres souriantes mettait une animation délicieuse. Simple, courageuse, franche, elle était la joie de la maison, qu'elle égayait de son rire. De son père elle tenait un peu d'entêtement, et quand la question de la liquidation de la maison venait à être agitée en sa présence, volontiers elle opinait pour que l'on continuât la lutte. Aussi son père disait avec un peu d'orgueil : « Geneviève, c'est une véritable Harnoy, elle ressemble à son grand'père. »

C'était dans cette famille de braves gens que Christian, comme un bolide, était venu tomber. Il y avait quatre heures qu'il suait d'angoisse entre ses draps, sous le regard inquiet et amical de M. Harnoy, quand une voiture à deux chevaux s'arrêta devant la grille de l'herbage, amenant Vernier-Mareuil et le docteur Augagne. Un domestique descendit du siège, portant une caisse contenant, à tout hasard, les instruments nécessaires à une opération, et tout ce qui pouvait servir au pansement. Essoufflé, anxieux, rouge, Vernier entra dans la chambre, conduit par Mme Harnoy, et voyant son héritier qui, la tête sur l'oreiller, l'accueillait d'un sourire pâle :

— Eh bien! te voilà ravi, je pense? bougonna-t-il, comme entrée en matière. Tu t'es massacré avec ta stupidité de machine! Tu ne seras pas content avant de m'avoir laissé seul sur la terre, n'est-ce pas?

Ayant ainsi exhalé son mécontentement, il se dé-

cida à embrasser Christian, à lui tâter les mains, qu'il trouva brûlantes, et à dire au docteur :

— Enfin, il n'est pas mort! C'est déjà quelque chose!

Augagne, sans phrases, avait relevé la couverture et commencé à examiner le blessé. Il découvrit une ecchymose insignifiante au côté gauche, une éraflure à la hanche droite, puis il vint à la jambe, qui restait immobile, déjà enflée. Il l'examina avec soin, la mania délicatement, tâta le tibia, arracha un cri de douleur à Christian et dit, fort calme :

— Allons! il s'en tire à bon compte. Il n'y a qu'une fracture simple... Eh bien! mon cher ami, en voilà pour quarante jours! Mais, pour cette fois, on ne vous coupera rien. Seulement n'y revenez pas. Vous n'aurez pas toujours la chance de recevoir un poids de mille kilos sur la jambe sans qu'elle soit broyée.

Il procéda à la réduction de la fracture, banda la jambe, ordonna le plus grand calme et annonça qu'il reviendrait le lendemain. Pendant ce temps, Vernier se promenait avec la famille Harnoy dans un petit parterre fleuri, qui ornait la façade principale de la maison. Il avait su trouver les paroles convenables pour remercier de l'accueil qui avait été fait à son fils et l'excuser de la gêne qu'il causait. Il était cependant préoccupé de savoir si ses hôtes le connaissaient. Il risqua quelques allusions à son séjour annuel sur la plage de Deauville et s'étonna de ne pas connaître le charmant pays où était située la propriété de M. Harnoy.

— C'est un endroit assez écarté du passage des excursionnistes, dit Sébastien. Nous sommes ici en pleine campagne. De vrais sauvages... Cependant, nous allons quelquefois passer la journée au bord de la mer...

— Si vous venez à Deauville, je n'ai pas besoin de vous assurer que vous me ferez le plus grand plaisir en descendant chez moi... Mme Vernier-Mareuil sera heureuse de vous recevoir...

Il avait enfin réussi à placer son nom. Il fut content de l'effet produit. M. Harnoy leva la tête, pour regarder plus attentivement celui qui lui parlait, comme s'il découvrait en lui un homme nouveau. Mme Harnoy hocha la tête avec condescendance. Quant à Geneviève, elle dit gaiement :

— Ah! monsieur, j'ai vu bien souvent votre nom sur les belles affiches représentant une femme avec des ailes, qui tient une corne d'abondance entre ses bras, et qui, dans son vol, verse sur le globe du monde une pluie de bouteilles sur lesquelles il y a écrit Royal-Carte jaune... Quand j'étais petite, je restais en extase devant toutes ces bouteilles... Et j'aurais voulu goûter à ce qu'il y avait dedans...

— Ce ne sont pas précisément des liqueurs de demoiselles, dit Vernier avec rondeur. Mais nous fabriquons cependant une Cerisette, dont vous me permettrez, je l'espère, de vous envoyer quelques échantillons...

— Geneviève, tu vois, protesta Mme Harnoy...

— Ah! madame, je vous en prie, interrompit Ver-

nier, ne grondez pas cette gentille enfant de sa charmante franchise. Estimez-vous heureuse d'avoir une fille qui dit tout simplement ce qu'elle pense... Cela devient bien rare.

La conversation dévia sur l'éducation des enfants, et Vernier ne put se retenir de blâmer amèrement la façon d'être des générations nouvelles. Pas d'idées sérieuses, nulle application au travail, aucune déférence pour la volonté des parents. En quelques minutes, il trouva moyen d'édifier indirectement la famille Harnoy sur la conduite de Christian, en faisant le procès de la jeunesse. Cependant, à cause de la présence de Geneviève, il omit le chapitre des mœurs et ne fit point d'allusion aux diverses Étiennettes qui sévissaient sur les fils de famille.

Le docteur Augagne vint interrompre la conversation en annonçant à Vernier que son fils demandait à le voir. Le temps avait marché et le soir tombait dans la fraîcheur des bois. Une buée légère montait des prés chauffés tout le jour par le soleil et, dans le ciel d'un bleu pâli, un mince croissant de lune se montrait déjà, pendant que, derrière une noire hêtraie, les rougeurs du couchant s'allumaient comme un incendie. Lentement, vers la maison paisible, la famille Harnoy revint avec Vernier et le médecin. Une paix délicieuse s'étendait sur l'herbage ; au loin, un pivert, dans les massifs, faisait entendre son cri railleur. Vernier et Augagne se regardèrent en silence. Tous deux avaient eu la même impression de sérénité réconfortante et salutaire.

— Je vous prie, monsieur, de ne vous préoccuper en rien pour M. votre fils, dit Mme Harnoy à Vernier. Il ne nous gêne en aucune façon. Nous le garderons tant que son état l'exigera... Et de très grand cœur, croyez-le bien...

— Acceptez, mon cher, dit le docteur Augagne, au moins pour une huitaine... Ce gaillard-là pourrait, sans doute, être transportable dès demain. Mais, pour cent raisons, que vous savez aussi bien que moi, il est ici beaucoup mieux qu'il ne saurait être nulle part ailleurs. Seulement, il faut qu'on l'y laisse en repos...

Vernier fit à son ami un signe de tête qui signifiait : Soyez tranquille, j'y mettrai bon ordre. Et serrant les mains de l'excellente femme qui offrait si cordialement l'hospitalité au blessé, il répondit :

— Je vous suis très reconnaissant, madame, et puisque notre cher docteur m'y encourage, je pousserai donc l'indiscrétion jusqu'à profiter largement de votre bonne volonté vraiment maternelle pour mon fils... Ce galopin aura été, dans son malheur, plus favorisé que ne le méritait son imprudence.

Il entra dans la maison avec le docteur, et un quart d'heure plus tard il laissait Christian, calme, souriant, prêt à dormir, et reprenait le chemin de Deauville. Son premier soin, le soir, quand il eut fini de dîner, fut de se faire conduire à Tourgeville, chez Mlle Dhariel. Il avait promis à Christian de la faire prévenir et estimait que cette mission ne serait remplie par personne mieux que par lui-même. Depuis longtemps, il avait envie de se rencontrer avec cette fameuse

Étiennette. L'occasion était admirable. Il s'empressait de la saisir. La camarade de Christian ne passait pas précisément pour manquer d'aplomb. On l'avait vue, dans des circonstances difficiles, manœuvrer avec la sûreté et la fermeté d'une intelligence supérieure. Elle fut cependant très émue quand sa femme de chambre lui apporta au salon une carte sur le bristol de laquelle elle lut ces deux noms : Vernier-Mareuil.

Elle était occupée à faire un bésigue chinois avec Mariette de Fontenoy, pendant que Clamiron dormait le nez en l'air, dans un fauteuil. Elle jeta son jeu, fit un geste d'étonnement et dit :

— Nom de nom!

— Quoi? demanda Mariette. Qu'est-ce qui t'arrive?

— Le père Vernier qui s'amène.

— Où est l'enfant?

— Parti, ce matin, en balade, tout seul avec son chauffeur...

— Est-ce qu'il te lâche?

Étiennette eut un sourire d'orgueil.

— Ce serait donc le premier.

— Il en faut toujours un!

— Ce ne sera pas lui.

— Alors?

— Nous allons voir.

Elle dit à sa femme de chambre :

— Où a-t-on fait entrer M. Vernier-Mareuil?

— Dans le boudoir de Madame.

— Bien. Dites que j'y vais.

Clamiron, du fond de son fauteuil, gouailla sans même bouger :

— *Dame aux camélias* — acte 3 — scène du père Duval... Chouette !

— Tiens ! tu ne roupilles plus, toi ?

— J'ai déclos mes paupières pour assister à ta joie. Tu as vraiment l'air d'être dans le délire du bonheur.

Étiennette se regarda dans la glace. Elle était fort pâle.

— Est-ce bête ? grogna-t-elle... Qu'est-ce que j'ai à craindre de ce vieux serin ? Il ne m'avalera pas !

— Ah ! il est si riche ! dit Mariette. Ça impressionne toujours !

Étiennette fit un geste d'insouciance :

— Je n'en suis plus à me laisser épater pour si peu. J'ai eu affaire à plus calé ! Attendez-moi, je reviens dans cinq minutes...

Au fond, elle était très intriguée. D'une main nerveuse, elle tourna le bouton de la porte et fit une entrée hautaine, regardant bien en face le visiteur, qui se tenait debout devant la cheminée. Il ne parut pas du tout saisi par l'allure majestueuse de Mlle Dhariel. Il la salua d'un signe de tête très familier, et parlant d'une voix lente et basse, il dit tout net :

— Mademoiselle, j'ai le regret de vous apporter de mauvaises nouvelles de mon fils... Il a eu dans la journée un accident d'automobile. Sa voiture a versé, il est resté malheureusement engagé dessous, et quand on a pu le relever, il avait la jambe cassée.

— Ah ! mon Dieu ! Où est-il ?

— Rassurez-vous, il a été recueilli par de braves gens chez lesquels il est parfaitement soigné. Je l'ai vu avant dîner. Sa fracture est réduite, tout est pour le mieux...

— Mais je vais le faire transporter ici.

— C'est interdit par le médecin.

— Alors, j'irai le soigner...

— Vous n'y songez pas ! Il est chez de bons bourgeois... Je ne crois pas que votre place soit dans leur maison.

A cette simple déclaration, formulée d'une façon très nette, mais sans aigreur, Mlle Dhariel tressaillit. C'était le premier coup porté par l'adversaire, et elle se sentait atteinte. Elle voulut riposter, et se redressant.

— Mais, monsieur, l'affection qui m'attache à votre fils ne me donne-t-elle pas des droits particuliers ?..

Vernier la coupa d'un geste sec et dit :

— Aucun droit. Si des soins étaient nécessaires, en dehors de ceux qui lui seront donnés, je serais là pour y pourvoir. Christian n'est pas orphelin, il a encore son père; je suis bien aise de vous l'apprendre. N'essayez donc pas, je vous prie, de vous substituer, en quoi que ce soit, à moi ou aux miens... J'ai dû supporter beaucoup d'empiétements de votre part... Mais, en cette occasion, je n'en tolèrerais aucun.

Étiennette éprouva le besoin de changer le terrain sur lequel elle évoluait, depuis un instant, et qui ne

paraissait pas lui être favorable. Elle pencha la tête avec tristesse, et dit d'une voix tremblante :

— Est-ce donc pour me faire entendre des paroles si mortifiantes que vous êtes venu chez moi ?

— Pas du tout. Je ne suis venu que pour vous avertir de la part de Christian qu'il ne rentrerait pas à Tourgeville ce soir. J'aurais pu vous envoyer tout simplement une dépêche. J'ai trouvé plus convenable de vous apprendre moi-même l'accident de mon fils, afin d'amortir, dans la mesure du possible, le coup que cette nouvelle ne devait pas manquer de vous porter.

Étiennette serra les poings et baissa ses paupières pour que Vernier ne vît pas l'éclair de son regard. Elle pensa : « Ah ! vieille canaille ! Tu te fiches de moi par-dessus marché ! Tu me le paieras ! Mais, puisque tu veux blaguer, blaguons ! »

Elle eut un sourire d'angoisse et dit :

— Je vous suis reconnaissante, monsieur, de tant de bonté. Vous n'avez pas douté du chagrin que j'allais ressentir... Merci, merci de tout mon cœur ! Voudrez-vous bien, puisque j'ai la douleur de ne pouvoir soigner Christian, me faire savoir chaque jour comment il se porte ?

— I vous en informera lui-même, je n'en doute pas.

Il fit deux pas vers la porte avec une tranquille assurance. Étiennette, au hasard, lui décocha son plus irrésistible sourire et lui coula une de ces œillades auxquelles peu d'hommes avaient su résister. Il eut une moue dédaigneuse, la regarda par dessus son

épaule, et saluant d'un signe de tête, comme au début, il dit :

— Mademoiselle, votre serviteur.

Et il s'en alla, sans se retourner, comme s'il sortait d'un endroit public. Derrière lui, Étiennette eut un brusque mouvement de rage ; elle donna un violent coup de pied à un pouf et, avec toute sa canaillerie naturelle librement épanchée :

— Ah ! vieux monstre ! Ah ! sac à millions ! Je t'apprendrai à venir m'insolenter chez moi ! J'épouserai ton fils pour que tu saches à qui tu as affaire ! Et je vous mettrai tous sur la paille ! En voilà un vieux qui a une santé ! Et cocu avec ça, comme on ne peut pas l'être mieux, ni plus publiquement ! Attends, va !

Elle fulminait encore quand elle rentra dans le salon où Mariette et Clamiron l'attendaient.

— Eh bien ! dit l'ami de Christian, tu as l'air tout encharibotté. Est-ce que le père Vernier t'a fait des propositions déshonnêtes ?

— Ah ! bien, oui ! Il venait m'apprendre que Christian s'est cassé une patte tantôt, et qu'on le soignait à la campagne.

— Ah ! pauvre garçon ! s'écria Clamiron.

— Eh ! dis donc, fit Mariette avec un sourire malicieux, méfie-toi qu'on ne te chambre pas ton petit homme ! Il vaut cher, le jeune Christian...

— Bon ! Bon ! La poule qui me le prendra n'est pas encore pondue !

Elle s'assit à la table de jeu, et dit, affectant une grande liberté d'esprit :

— Où en étions-nous?

Mariette releva ses cartes, et abattant son jeu:

— J'allais faire cinq cents... Je les marque. Tu es rubiconnée, ma belle.

Clamiron, du fond de son fauteuil, nasilla:

— J'en ai peur!

Étiennette répliqua froidement:

— C'est ce qu'on verra!

III

Le lendemain matin, le docteur Augagne éveilla Christian en entrant dans sa chambre. Le soleil dorait les feuillages des pommiers, et les vaches paissaient lourdement l'herbe drue. La fenêtre ouverte laissa entrer un air tiède, et le parfum des luzernes en fleurs. Depuis bien des nuits, le fils de Vernier n'avait si longtemps ni si bien dormi. Il avait le teint clair et la figure reposée :

— Ça vous réussit d'avoir la jambe cassée! dit le docteur à son malade. Il y a beau jour que je ne vous ai vu une mine pareille. Si votre père vous voyait, il serait agréablement surpris...

— Quelle heure est-il?

— Il est dix heures. Les chevaux de M. Vernier marchent bien. Je suis parti de Trouville à huit heures et demie... Et me voilà... Voyons cette jambe... Eh bien! mais cela ne va pas mal, l'enflure a disparu, nous allons pouvoir vous poser un appareil...

— Avec lequel je marcherai?

— N'allons pas si vite ! Vous n'avez rien à faire, n'est-ce pas ? J'ai ouï dire que vous aviez quelques loisirs... Employez-les à vous soigner... Quand vous serez remis en état, vous vous recasserez la jambe si vous voulez... Mais, avant tout, il faut que je vous la raccommode.

— Je ne vais pas m'éterniser ici... Je dois gêner incroyablement mes hôtes...

— Ils n'en ont pas l'air...

— Ce sont d'excellentes gens... Mais j'ai un chez moi... Et on m'y attend...

— « On » aura de la patience. Et si « on » n'en a pas, ce sera le même prix. Votre père a prévenu lui-même...

— Il a vu Étiennette ?

— Il l'a vue hier soir.

— Oh ! c'est épatant ! Et comment l'a-t-il trouvée ?

— Fort ordinaire !

— Non !

— C'est ce qu'il m'a dit. Il a ajouté : « Je ne comprends pas Christian de faire tant de sottises pour une si vieille dame... Pour mon argent, il pourrait avoir mieux que cela ! »

Christian parut stupéfait.

— Bon ! Mais quand il a eu causé avec elle, il a changé d'opinion...

— Ma foi, non. Il l'a trouvée stupide. Elle a paru d'abord pétrifiée par sa présence. Ensuite, elle a été trop aimable et lui a fait de l'œil.

— Étiennette ?

— Étiennette Dhariel, en personne. Ah! c'est que votre père serait encore un peu plus avantageux que vous... Mais Vernier n'est pas du bois dont on fait les entreteneurs de cocottes.

— Cette Étiennette est vraiment unique! Croyez-vous! Essayer de détourner papa! Ah! on n'en trouve pas souvent comme elle! Vous pouvez être sûr que c'est par amour-propre qu'elle a fait cela. Et si le patron avait paru vouloir marcher, elle te vous l'aurait remis à sa place!..

— Pas sûr!

— Ah! vous ne la connaissez pas, docteur.

— Je m'en félicite!

— Quand croyez-vous que je pourrai partir d'ici?

— Nous vous le dirons en temps utile.

— Mais je vais m'assommer, moi, dans ce patelin familial!

— Mon ami, il fallait vous arranger pour ne pas attraper une pelle.

— Va-t-on me donner tout ce que je demanderai, au moins?

— Tout ce qui me paraîtra compatible avec votre état.

— D'abord, j'ai soif.

— Eh bien! mais, il doit y avoir du lait excellent. J'aperçois des vaches dans l'herbage...

— Vous moquez-vous, docteur?

— En aucune façon. Je veux vous soigner, mon ami. Et mon premier soin est de vous sevrer de toutes les saletés que vous avez coutume de boire avant,

pendant et après vos repas... Vous allez suivre un régime, entendez-vous, et très sévère. Il y a longtemps que je souhaitais vous tenir dans un petit coin, pour expérimenter sur vous un procédé anti-alcoolique que je crois infaillible...

— Docteur, cria Christian avec fureur, nous ne sommes pas à l'hôpital, ici. Je n'obéirai pas à votre fantaisie...

— Alors commencez par vous tenir tranquille. Ne criez pas, ne réclamez rien... Sinon, je vous traite sans la moindre modération... Sommes-nous d'accord?

Christian se laissa aller sur son oreiller, avec découragement, et concéda :

— Il le faut bien!

Tout en faisant son pansement, le docteur continuait à causer, et c'était comme toujours son sujet favori qui sollicitait sa verve ;

— Ah! mon cher enfant, si vous saviez le mal que vous vous faites en buvant autre chose que de l'eau, vous ne voudriez plus, de votre vie, toucher à un verre de liqueur, de vin, ou même de bière... Savez-vous qu'à l'heure actuelle, la France vient en tête des nations du monde entier, pour la consommation de l'alcool... Oui, nous avons rejoint les Allemands, dépassé les Anglais et nous détenons le record de l'ivrognerie. Les hommes, les femmes, les enfants même s'empoisonnent à qui mieux mieux. Et le résultat de ces excès : la décadence de la race, l'amoindrissement de sa vigueur, son abrutissement. Les hôpitaux

regorgent de fous, et les prisons sont remplies de criminels... Les uns et les autres irresponsables, car la grande coupable, c'est l'ivrognerie, qui détraque les cervelles. Et ne me dites as que vos liqueurs de luxe, coûteuses, exquises, sont moins nocives que le fil en quatre ou le vitriol du peuple. C'est une erreur! Le cognac à un louis la bouteille contient autant de principes délétères que l'eau-de-vie blanche à un franc le litre. C'est le même toxique. Il n'y a que l'étiquette qui diffère...

Christian, très ennuyé, profita d'un moment où le docteur reprenait haleine, pour lui lancer :

— Racontez donc tout ça à mon père. Il en vend!

— Je ne me gène pas pour le lui dire!

— Ça doit lui être agréable !

Le docteur regarda tristement le jeune homme :

— Ah ! autrefois, il en riait et se moquait de moi. Depuis qu'il vous a vu atteint par la contagion, il n'est pas loin de partager ma manière de voir... Tant que les fils des autres seuls étaient touchés, il fermait les yeux à la vérité. Mais maintenant que le sien est en danger...

— Ah! quelle exagération!

— Mon ami, i n'y a pas de demi-alcoolique, souvenez-vous de ceci. Il n'y a que des alcooliques complets... Quand on a touché au poison, on est perdu! A moins d'un sérieux effort de volonté et d'une renonciation absolue. Mais, du reste, quel plaisir éprouvez-vous à boire?

— Ah! docteur, c'est un état délicieux. dans lequel

on se sent plus vigoureux, plus lucide, et comme dégagé des liens matériels. On était maussade, atone, sans goût, même pour le plaisir. Un brouillard enveloppait le cerveau, les membres étaient lourds. Brusquement la vie revient, la tête se dégage, la pensée renaît. C'est comme un changement à vue au théâtre : de l'obscurité on passe à la clarté. L'instant d'avant, c'était la nuit, avec sa torpeur et sa tristesse ; maintenant, c'est le jour avec sa joie. Le philtre a agi, la métamorphose a eu lieu. Et comment ne pas chercher à se la procurer encore ?

— Même si on vous dit que le philtre est un poison mortel ?

— Mais voyons, docteur, dans la vie tout est mortel. Nous ne faisons pas un pas qui ne nous rapproche de notre fin. Et vraiment si l'on écoutait les hygiénistes, on finirait par ne plus oser respirer de peur de se donner une congestion pulmonaire ; ni avoir une émotion, car il en peut résulter une maladie de cœur. Tout est menace, tout est danger. Mais ce qu'il importe avant tout, c'est de choisir, parmi les menaces, celles qui sont les moins ennuyeuses, et parmi les dangers ceux qui procurent le plus d'agrément. Vous me parlez de l'ivrognerie avec une horreur toute professionnelle. Mais laissez-moi vous dire que je connais des gens qui n'ont pas cessé de boire comme des trous, depuis leur première jeunesse, et qui sont arrivés à un âge avancé auquel vos buveurs d'eau n'atteindront très probablement pas.

— Mais, malheureux garçon, vous ne voyez donc

pas que, indépendamment du trouble que vous portez dans votre organisme, vous vous faites, au point de vue social, un tort immense. Croyez-vous qu'on ignore vos excès? Comment voulez-vous qu'on les justifie? Vous n'avez pas, vous, l'excuse de la fatigue qui peut, en apparence, exiger le stimulant que donne passagèrement l'alcool. Vous n'avez pas besoin d'oublier vos misères, puisque vous êtes riche et heureux. Vous êtes donc un dilettante du vice, et vous buvez pour la satisfaction malsaine que vous venez de me décrire. Rien n'est plus bas, ni plus condamnable! Et si encore ce n'était qu'un tort personnel que vous vous faites, et si les conséquences s'en arrêtaient à vous. Mais vous tuez votre pays en même temps que vous-même. La race française est atteinte dans sa source par les excès que vous commettez. Et vous, petit malheureux, et tous ceux qui vous imitent, vous êtes les plus sûrs alliés de nos ennemis, car vous leur assurez, pour l'avenir, la suprématie sur notre pays.

— Ah! Écoutez donc, docteur, je n'ai pas la charge du salut de la France. Je crois que si elle était bien gouvernée, elle aurait, malgré tous les petits verres qu'on y consomme et qu'on y consommera, des chances pour se tirer d'affaire. Vous mettez sur le compte des buveurs de bien gros méfaits. Je les crois moins dangereux, entre nous, que les collectivistes qui veulent dépouiller leurs concitoyens de ce qu'ils possèdent, et les anarchistes qui rêvent la suppression de toute autorité.

— Eh! mon ami, tous ces gens-là boivent, ou recrutent leurs partisans parmi ceux qui boivent...

— Tout le monde alors! Voyons, docteur, il y a un peu de manie dans votre cas... Vous ne voyez que des alcooliques, comme d'autres de vos confrères ne voient que des aliénés... Depuis que le vieux Noé s'est oublié dans les vignes, on use du jus de la grappe... L'humanité s'est cependant développée et a fait de grandes choses... Si vous vouliez chercher dans l'histoire les hommes illustres qui ont été des buveurs émérites, la liste en serait longue. Vous y trouveriez des philosophes, des poètes, des savants, des hommes d'état, des hommes de guerre, des hommes d'église, et même des médecins...

— Jamais de médecins !

— Allons donc! Vous pratiquez admirablement le *sic vos non vobis*... Et les excès que vous défendez à un client, vous vous les permettez parfaitement à vous-mêmes... C'est comme pour le tabac. Ne fumez pas!... Et, en sortant, le médecin allume son cigare dans l'escalier... Allons, allons! Ne soyez pas plus rigoriste qu'il ne faut! Et, pour ce qui me concerne, rassurez-vous : tout n'a qu'un temps. Je serai probablement sobre la semaine ou l'année prochaine.

— Oui, à Pâques ou à la Trinité!

— En attendant, faites-moi donner à boire, car vous m'avez fait parler, et cela m'a desséché le gosier...

— De la tisane?...

— Non, du grog...

— Alors très léger?

— Américain!

— Tenez, voici votre hôtesse, demandez-le lui à elle-même.

Mme Harnoy entrait dans la chambre de Christian, le sourire du bon accueil sur les lèvres. Derrière elle son mari apparaissait dans le couloir.

— Avez-vous bien dormi? demanda-t-elle à son pensionnaire.

— Admirablement...

— Voici votre déjeuner qui arrive.

Sur un plateau, la domestique apportait du chocolat fumant, des rôties et du beurre. Mme Harnoy auprès du malade glissa une petite table qu'elle couvrit d'une serviette éclatante de blancheur. Une odeur appétissante monta aux narines de Christian et son estomac, d'ordinaire nonchalant, eut une contraction soudaine. Tout était flatteur dans ce petit couvert soigneusement préparé. Le chocolat moussait dans la tasse, le pain grillé sentait bon, le beurre offrait ses ronds historiés d'arabesques. Avec une satisfaction étonnée, Christian constata qu'il avait faim et qu'il mangerait avec plaisir. Il fit un mouvement pour se dresser, mais Mme Harnoy l'arrêta :

— Ne bougez pas. Je vais vous servir...

Délicatement elle prit les tartines, les beurra, les coupa, et, avec une grâce affable, attacha une serviette autour du cou de Christian. Puis elle commença de le faire manger, trempant les tartines dans le chocolat et les portant à la bouche du jeune homme. Un

peu d'émotion se peignit sur le visage de Christian. Il se rappela, avec un battement de cœur, les soins dont sa mère entourait son enfance. C'était ainsi qu'elle le faisait manger quand il était tout petit et malade. Il ferma les yeux, comme pour se donner l'illusion que c'était elle qui se penchait là sur son lit, et sans parler, sans bouger, il continua à se laisser gâter affectueusement par cette bonne femme qui, en soulageant sa faiblesse, lui apportait en un instant l'illusion de son innocence recouvrée. M. Harnoy et le docteur Augagne regardaient avec satisfaction ce tableau.

Le lendemain, le médecin trouva son malade dans une si bonne condition qu'il lui posa un appareil, grâce auquel Christian put sortir de son lit et passer une partie de la journée dans le jardin. Ce fut là que, pour la première fois, depuis le jour de son accident, il revit Geneviève. La jeune fille revenait par les prés, portant à son bras un panier plein de champignons rosés. Elle s'approcha sans embarras du jeune homme et lui demanda des nouvelles de sa santé. Elle était rose et fraîche ; ses cheveux blonds, un peu en désordre sous son chapeau de paille, se répandaient en mèches folles. Elle les releva d'un geste gracieux, après s'être débarrassée de son panier.

— Vous êtes plus fier que le jour où nous vous avons ramassé dans l'herbage, dit-elle gaîment. Vous nous avez fait bien peur !... Votre machine est réparée.. Le charron du village, qui est un habile ouvrier, a très bien compris ce que demandait votre chauffeur.

— Ma jambe sera malheureusement plus longue à raccommoder... Mais le docteur Augagne aussi, mademoiselle, est un habile ouvrier...

— Il nous a affirmé, hier, que si vous étiez bien raisonnable, pendant une semaine, vous ne boiteriez pas... Mais il ne faut pas bouger !

— Et moi qui voulais partir demain...

— Ce serait de la dernière imprudence !... A moins de vous faire porter à bras sur une civière... Et il y dix lieues d'ici à Deauville... Et puis vous ne goûteriez donc pas à mes champignons ?

Elle lui montrait, en disant cela, son panier, et remuait de ses doigts blancs les girolles roses.

— Ne sont-ils pas appétissants ?

— Mais ne craignez-vous pas de vous empoisonner ? On assure que c'est très dangereux !

Elle éclata de rire :

— Non, monsieur, je ne le crains pas, et ni mon père, ni ma mère, ni les gens d'ici ne le craignent... Tous les ans, nous faisons des débauches de champignons... Et nous n'en sommes jamais morts... Du moins jusqu'à présent... Mais vous en mangerez, vous-même, ou bien je croirai que vous avez peur...

— J'en mangerai, mademoiselle, n'en doutez pas, dit Christian, et si je n'avais pas de si bonnes raisons de rester chez vous, celle-là me suffirait pour ne pas partir.

Mme Harnoy, entendant sa fille causer avec Christian sous sa fenêtre, vint dans le jardin les rejoindre, et, jusqu'au coucher du soleil, ils restèrent là tous

les trois. Le temps passa avec une rapidité incroyable pour le malade, et la journée était terminée qu'il n'avait pas eu un seul de ces instants de dégoût et d'ennui pendant lesquels il cherchait furieusement l'oubli de lui-même. Il se sentait las d'une bonne fatigue, détendu et comme amolli par le grand air, pris par le calme endormeur des vastes plaines et des bois sourds. Il se laissa reporter dans son lit, dîna gaiment, et s'endormit de bonne heure, ce qui ne l'empêcha pas de ne se réveiller qu'au matin.

Quand il ouvrit les yeux et vit le jour blanchir sa fenêtre, il eut un mouvement de satisfaction. L'insomnie, qu'il redoutait tant, paraissait l'avoir fui. C'était comme une transformation de son être. Il accueillit la visite de son père et du docteur Augagne avec un si visible plaisir que Vernier en fut profondément heureux. Quant au médecin, il suivait avec une attention méditative l'évolution qui commençait dans l'état général de son malade. La crise qu'il attendait de la suppression totale et brusque de l'alcool ne s'était pas produite. Au lieu d'un état de fébrilité inquiète, d'irritation hargneuse, il ne voyait qu'une torpeur salutaire et une souriante résignation. Christian s'accommodait du régime qu'on lui imposait, il ne réclamait plus d'excitants. Il ne parlait plus de s'en aller. Il y avait à ces effets surprenants une cause déterminante, physique ou morale. Il la chercha et ne fut pas long à la trouver.

Christian n'était dans un équilibre parfait que quand Mlle Harnoy restait auprès de lui. Si Geneviève

était obligée de s'absenter pour le service de la maison, pour se promener avec son père, ou pour travailler dans sa chambre, le jeune homme devenait nerveux, presque irritable. Mme Harnoy ne pouvait plus tirer de lui que des réponses monosyllabiques. Quant au père, il était visible qu il l'agaçait supérieurement. Geneviève reparaissait-elle auprès de la guérite en osier dans laquelle, sa jambe étendue sur un escabeau, Christian passait ses journées, aussitôt le rayonnement de la satisfaction illuminait le visage du blessé. D'un coup d'œil, elle le calmait; d'un geste, elle lui imposait l'obéissance. Pour lui complaire, il se contraignait à faire d'interminables parties de piquet avec M. Harnoy. Mais il fallait qu'elle fût là, son ouvrage sur les genoux, ou causant avec sa mère. Alors tout paraissait supportable à Christian. Il ne demandait plus rien. Le docteur Augagne, pour en avoir le cœur net, dit au bout de quinze jours à son malade :

— Mon cher ami, vous avez eu une patience d'ange. Mais les corvées les plus lourdes ont une limite. Je crois pouvoir vous rendre votre liberté. Vous avez la jambe dans du plâtre. Par conséquent, rien ne vous empêche de monter en voiture. Quand vous voudrez rentrer à Tourgeville, vous en êtes le maître...

Christian accueillit cette ouverture avec une froideur marquée. Son visage se rembrunit. Il garda le silence. Puis au bout d'un instant :

— Je crois que vous vous exagérez singulièrement mon état... Je ne me sens pas si bien que vous le

dites... J'ai eu encore, hier, de violentes douleurs dans la cheville... Sans doute, je pourrais, je crois, rentrer à Tourgeville... Mais quelle figure y ferais-je? Me montrer à l'état d'invalide, avec une jambe en bandoulière, me portant sur des béquilles... Autant rester ici, où je me guérirai promptement et mieux.

— Oui, sans doute, mais la discrétion?... La famille Harnoy...

— Ah! ce sont des gens parfaits! Ils ne me mettront pas à la porte! interrompit Christian avec vivacité. Je sais ce qu'ils pensent... Ils me verront partir à regret... Et moi je n'ai pas envie de les quitter... Pour être discret, je ne veux pas risquer de me montrer ingrat.

— Bon! bon! A votre guise. C'est affaire à vous et à votre père. Il y a toujours moyen de s'acquitter envers les gens. Et avec un beau cadeau...

Cette fois, Christian se mit pour tout de bon en colère :

— Plaisantez-vous? Un cadeau! Pour s'acquitter de pareils soins, et d'une telle bonté? Sommes-nous des pleutres?

Le docteur Augagne hocha la tête :

— Mon cher, la famille Harnoy ne roule pas sur l'or. J'ai pris mes informations. Le père est dans des affaires difficiles... Et la situation où il se trouve fait que votre présence chez lui est une assez lourde charge pour ses finances... On met pour vous les petits plats dans les grands... Au lieu de vivre économiquement, on fait du luxe...

— Mais je ne me doutais pas de cela! s'écria Christian avec émotion. Voilà donc pourquoi Mlle Geneviève raccommode ses robes, et travaille avec tant d'activité? Et je demande, à chaque instant, des choses coûteuses à ces bonnes gens! Suis-je bête? Et ne pouviez-vous m'avertir plus tôt?

— Je ne savais rien. C'est un ami de Paris que j'ai rencontré, hier, qui m'a renseigné sur la famille Harnoy.

— Eh bien! voyons, dites ce que vous avez appris...

— Il n'y a pas très longtemps, il s'en est fallu de peu que le père Harnoy ne fût obligé de suspendre ses paiements... Les créances qu'il a sur de grosses maisons Argentines ne rentraient pas... Il dut faire flèche de tout bois... En ce moment, les affaires sont tout à fait arrêtées... On vit à la campagne avec les revenus de la fortune très réduite de Mme Harnoy... Mais c'est modeste... modeste!

— On ne s'en douterait pas. Comment font-ils? Moi, je les aurais crus à l'aise...

— Les femmes sont si adroites quand elles s'en donnent la peine!

— Maintenant que je connais la situation exacte, je vais en causer avec mon père... Il n'est pas admissible qu'il ne puisse pas aider M. Harnoy à sortir d'embarras...

Le docteur Augagne se frotta les mains :

— Il est certain que si la puissante maison Vernier-Mareuil veut s'intéresser à l'affaire de M. Harnoy, c'est fini des difficultés... Il suffira qu'on sache que

votre père le patronne pour qu'il trouve du crédit partout...

— C'est donc parce qu'il est tourmenté que ce pauvre homme est si souvent maussade? Mme et Mlle Harnoy ne sont pas tous les jours à la fête avec lui...

— Elles n'en ont que plus de mérite à montrer une si parfaite égalité d'humeur.

— Ah! il est vrai qu'elles sont exquises! La mère et la fille rivalisent de soins et d'affection... Qu'un homme est heureux de vivre entouré d'une tendresse pareille!

— Qu'est-ce qui vous prend? s'écria le docteur Augagne. C'est vous, Christian, qui me tenez de pareils propos? Voilà bien la chose la plus inattendue! Que dirait le brillant et verveux Clamiron s'il vous entendait?

— Ah! Clamiron est un idiot!

— Et la délicieuse Étiennette Dhariel, qu'est-ce qu'elle penserait si elle vous découvrait des tendances aussi bourgeoises? Quoi! Des idées de famille?

Christian s'assombrit. Il resta un moment silencieux. Puis avec une gravité inusitée :

— Vous vous moquez de moi, mon cher docteur. Et je le mérite. Car tout ce que je pense-là est en désaccord complet avec ce que je pensais auparavant. Quand avais-je tort? Je crois bien que c'est quand je menais une vie enragée, avec des compagnons aussi fous que moi, et non pas aujourd'hui, où je comprends l'avantage qu'il y a à être doux, dévoué et simple, en voyant, sous mes yeux, le dévouement, la simplicité et

la douceur incarnés en ces deux femmes qui sont la vertu même. Il y a donc des créatures pareilles dans le monde? Et comment ai-je été assez malheureux pour n'en pas connaître jusqu'ici? Vous savez ce qu'est mon entourage. Où aurais-je pris le goût de la modestie et de la bonté? Je ne vois que des gens acharnés à la conquête de la fortune, et par tous les moyens. Je ne connais que des êtres égoïstes jusqu'à la férocité. Les hommes, les femmes se ruent aux affaires et au plaisir, comme à une bataille. Les amis n'ont qu'une pensée : tirer de vous tout ce qui sera à leur convenance, quitte à vous délaisser dès que vous ne leur offrez plus la somme de satisfaction qu'ils réclament. Les maîtresses vous exploitent et vous dépravent, avec la joie affreuse de se venger des sujétions qui leur sont imposées par votre caprice. Ce n'est partout que duplicité et concupiscence. L'atmosphère dans laquelle on vit est empoisonnée d'hypocrisie et de haine. Et c'est alors que pour s'étourdir, pour ne plus voir toute l'infamie qui vous environne et toute la boue qui vous submerge, on se jette dans l'ivresse qui fait oublier. Et puis c'est une habitude qui paraît bonne et à laquelle on s'attache désespérément. On se fuit soi-même, ce qui est plus commode que de se corriger. Bientôt on n'a plus même la force de réagir, et on est une épave de plus emportée par le courant du vice. J'en étais là, il n'y a pas quinze jours. Un hasard m'a ouvert les yeux. Je comprends tout ce que vous me disiez de sensé et que je tournais en dérision. Vous

aviez raison : j'étais une bête brute, je désolais mon père, je dégoûtais les gens raisonnables, et je courais à la folie. Mais c'est fini. Je suis en état de faire la différence entre ce que j'ai fait jusqu'ici et ce que je dois faire désormais. C'est un grand bonheur pour moi de m'être cassé la jambe. Car si j'avais continué à vivre encore un an, entre des Clamiron et des Dhariel, j'étais perdu.

Le docteur Augagne parut abasourdi par une telle déclaration. Il regarda son malade avec inquiétude :

— Mais comment allez-vous faire pour rompre avec eux?

— Comment? Oh! mon Dieu, de la manière la plus simple du monde. Je donnerai de l'argent à Étiennette et je mettrai Clamiron à la porte. Étiennette me trompe à l'heure et à la course, pour peu qu'on y mette le prix. Quant à Clamiron, qui vit à mes crochets, il me déteste de tout son cœur. Si vous croyez que je vais prendre des gants avec eux!

— Mais vous êtes bien décidé?

— Vous aurais-je parlé comme je viens de le faire? J'ai eu le temps de réfléchir, depuis que je suis ici. C'est la première fois que cela m'arrive depuis plusieurs années. Je ne vois pas très bien pourquoi je continuerais à me ruiner la santé, à désoler mon père et à scandaliser le monde, pour l'unique satisfaction de faire des rentes à une coquine et de bourrer un pique-assiette. Je les ai assez vus, ces gaillards-là! Passons à un autre divertissement.

— Lequel?

— N'importe lequel, pourvu que ce ne soit pas le même. En attendant, priez mon père de venir demain me voir, afin que je m'entende avec lui au sujet de ce qu'il convient de faire pour M. Harnoy.

La conversation prit fin. Mme Harnoy et sa fille arrivaient dans un tonneau d'osier, attelé d'un vieux poney ébouriffé, seule voiture de la maison. Aidé par le docteur, le jeune homme prit place auprès des deux femmes. Mlle Harnoy rassembla les guides, donna du fouet à son cheval qui partit d'un trot résigné. Et par les chemins creux, bordés de grands hêtres, dans la fraîcheur du soir, ils s'en allèrent, paisibles, faire leur petit tour de promenade quotidienne.

A Tourgeville, cependant, le beau calme avec lequel Étiennette avait accueilli la nouvelle de l'accident arrivé à Christian commençait à s'altérer. La visite de M. Vernier à la villa avait, pendant deux jours, défrayé la conversation des amies de Mlle Dhariel et des camarades de Christian. Un valet de pied, envoyé à cheval, le troisième jour, pour prendre des nouvelles du blessé, avait, en échange d'une lettre fort tendre écrite par Étiennette, rapporté cette simple réponse verbale : « Le mieux continue ». Le valet, interrogé, avait donné les renseignements suivants : « La propriété dans laquelle M. Vernier était soigné s'appelait Saint-Georges-lès-Berneville. On arrivait à la maison, située en pleine campagne, par des chemins affreux. Ce n'était pas étonnant que M. Christian eût démoli son automobile dans des fondrières pareilles. Par temps de pluie, on pourrait bien y res-

ter avec un cheval. Et l'habitation, fallait voir! Deux étages, couverture de tuiles, et pas même de cour d'entrée. On s'amenait par un enclos dans lequel les poules, les cochons, sauf votre respect, et les vaches se promenaient en liberté. Comme personnel, une cuisinière et une bonne. C'était le jardinier qui soignait le cheval, un biquot couronné, dont on ne trouverait pas soixante francs au Tattersall. Et les dames portaient des robes dont des femmes de chambre qui se respectent ne voudraient certes pas les jours ordinaires! »

Ces racontars, colportés par Étiennette, avaient mis Longin et Vertemousse en veine de curiosité. Ces seigneurs, venus pour tirer au pigeon à Deauville, formèrent le projet d'aller surprendre leur ami sur son lit de misère. Ils frétèrent un breack et partirent bon train pour Saint-Georges-lès-Berneville. C'était le douzième jour après l'accident. Il était entendu qu'à leur retour, ils viendraient dîner à Tourgeville pour apporter à Étiennette leurs impressions personnelles. Fort différentes de celles du valet de pied, elles eurent le privilège d'agacer extraordinairement Mlle Dhariel. Les deux boscards avaient trouvé Christian étendu sous l'ombrage, parmi les fleurs, et leur arrivée avait mis en fuite une très jolie personne blonde qui paraissait faire la lecture au blessé.

Celui-ci avait plutôt paru contrarié de les voir. Il ne les avait pas mal reçus. Après une course de dix lieues, à travers champs, c'eût été raide. Mais il ne s'en était fallu que de peu. Il les avait rassurés sur

son état, qui, du reste, paraissait excellent, et, sans l'arrivée d'une vieille dame, qui leur avait apporté de la bière, il y avait gros à parier que Christian les aurait laissés repartir sans leur offrir un verre d'eau. Du reste, la propriété était charmante, quoique modeste, et les gens qui l'habitaient paraissaient être de bons bourgeois de Paris en villégiature. D'après ce qu'avaient compris Vertemousse et Longin, la jolie personne blonde était la fille de la vieille dame. Et Christian, qui paressait à l'ombre, en se faisant faire la lecture par elle, n'avait pas du tout l'air pressé de revenir en des lieux moins agrestes.

Ces communications rendirent Étiennette sérieuse. Elle devina qu'il y avait anguille sous roche et, transportée de fureur à la pensée qu'elle pourrait être roulée par Christian, elle s'apprêta à intervenir de la façon la plus énergique. Pour cette seule raison que Vernier lui avait interdit de se présenter à Saint-Georges et d'y relancer son amant, elle se sentait portée à y courir. Évidemment, le père avait intérêt à empêcher tout rapprochement entre son fils et elle. Donc son intérêt à elle exigeait qu'elle tâchât de voir Christian. Mais comment? Arriver là, tout de go, avec sa voiture, ou même, comme Vertemousse et Longin, avec un locatis? Son apparition ne ferait-elle pas sensation? N'était-elle pas, du reste, consignée et rien qu'à l'aspect de son ombrelle, toutes les portes ne se fermeraient-elles pas? Elle était plutôt un peu voyante, même quand elle se piquait d'être simple, la charmante Étiennette. Comme disait Clamiron : « Elle dé-

plaçait beaucoup d'eau ». Et il lui était bien difficile de passer inaperçue partout où elle allait. Dès lors, comment forcer la consigne, surprendre Christian, lui parler à loisir et l'enlever de bon gré ou de haute lutte? Étiennette, qui avait été comédienne, s'ingénia d'un moyen de théâtre. Elle acheta à Trouville un costume de garçon et décida d'aller, en travesti, à la recherche de son amant.

Christian, rasséréné, paisible, ne se doutait guère des projets formés contre sa libération. Il était redevenu tout simple, tout naïf, et y prenait un plaisir extrême. Son père, mandé par le docteur Augagne, avait amené cette fois, avec lui, Mme Vernier et l'indispensable baron Templier. L'élégance et la beauté d'Emmeline avaient produit leur effet sur Mme Harnoy, qui s'était répandue en regrets de n'avoir pas été avertie de cette aimable visite. Geneviève, avec sa grâce naturelle et aisée, avait fait à la famille de Christian les honneurs de son petit domaine. Elle avait improvisé un goûter avec de belles fraises et de la crème. Pendant ce temps-là, Christian s'expliquait avec son père.

Le résultat de leur entretien ne s'était pas fait attendre. Vernier, stupéfait, et ravi d'entendre Christian parler sagement et d'un ton posé, avait écouté, avec une faveur toute particulière, le résumé de la situation embarrassée de M. Harnoy. Mais le sens des affaires dominant toujours dans ses résolutions, il avait tout de suite exposé à son fils que M. Harnoy, n'ayant pas bien géré son commerce, quand il était

aisé, le gérerait encore moins bien maintenant qu'il était difficile. Mettre de l'argent dans la maison de commission, c'était le jeter dans un trou. Et comme Christian se récriait, en reprochant à son père de se montrer trop positif, celui-ci avait répondu en souriant :

— Il y a mieux à faire. Je ne veux pas donner à M. Harnoy le moyen de végéter ; je veux lui fournir l'occasion de s'enrichir. Je le charge de la représentation de la maison Vernier-Mareuil pour toute l'Amérique du Sud. Il connaît le pays. Je sais qu'il y a des correspondants. Nous y avons, nous-mêmes, de gros débouchés. Je l'intéresserai dans la vente. Il sera donc hors de peine.

— Eh bien ! cause de ce projet avec lui, mais prends quelques précautions. Le bonhomme est susceptible, comme tous ceux qui ne sont pas favorisés par la réussite... Et si tu lui posais ça tout net, dans la main, il pourrait regimber. Et il ne le faut pas.

— Sois tranquille ! Mais toi, quels sont tes projets? Est-ce que tu vas rester encore ici ?

— Ah ! tant que je pourrai ! Le séjour de cette maison est excellent pour moi. J'y mange, j'y dors, comme cela ne m'est pas arrivé depuis longtemps. L'air des champs me réussit. Je me demande si je ne suis pas né pour être agriculteur...

— Eh bien ! qu'est-ce qui t'arrête ? Tu n'as qu'à aller à Moret, t'installer, et prendre l'exploitation de la ferme en main...

— Oh ! Moret ? non. Je ne me vois pas à Moret...

Ici, oui... Et qui sait?... Pas longtemps, peut-être!...

M. Vernier vit le visage de Christian s'assombrir. Il n'insista pas. La métamorphose de son fils était si extraordinaire, qu'il n'en voulut pas mesurer plus exactement la portée. Il se tint pour satisfait du résultat acquis, et pensa que l'avenir se chargerait de débrouiller la situation. Il se dit bien que ce n'était pas l'air particulier qu'on respirait à Saint Georges-lès-Berneville qui avait modifié aussi profondément les goûts de Christian. Il entrevoyait que Mlle Harnoy, si bonne garde-malade qu'elle eût été, n'avait pas, à elle seule, pu attacher si solidement Christian à la petite maison normande cachée parmi les pommiers de l'herbage. Il y découvrait clairement l'influence de la jeune fille blonde qui leur avait fait si gracieux accueil, avec ses beaux yeux et ses lèvres riantes. Mais si cette influence devait devenir souveraine et aider à sortir Christian de la mauvaise voie où il était engagé, ne serait-ce pas une faveur du ciel? Très prudemment, il se décida à laisser travailler la jeunesse, l'innocence et la beauté à une cure si difficile, et il prit congé de la famille Harnoy, en engageant le père à venir le voir à Deauville, pour causer de différentes affaires d'exportation sur lesquelles il désirait avoir son avis.

Christian vit partir avec soulagement son père, sa belle-mère et l'ami de celle-ci. Tout ce qui troublait maintenant sa quiétude monotone et délicieuse lui paraissait insupportable. Il commençait à marcher tout seul, en s'aidant d'une canne, et profitait de sa

nouvelle liberté de mouvements pour aller, dans l'après-midi, à l'heure où Mlle Harnoy était occupée à la maison, s'asseoir dans un petit bosquet de chênes où, sur un banc de gazon, il restait à fumer en rêvant. Un saut de loup, dont l'escarpement éboulé était devenu praticable, séparait le jardin de la route. Il ne passait jamais personne dans ce chemin, si ce n'est quelque faucheur se rendant à son travail, ou un bûcheron regagnant sa coupe.

Le lendemain de la visite de M. Vernier, Christian, suivant son habitude, avait, après le déjeuner, gagné sa retraite fraîche et silencieuse. Il lisait vaguement un journal, et prêtait l'oreille au bourdonnement des grillons dans l'herbe. La chaleur était violente, et l'air vibrait comme embrasé par le soleil. Tout à coup, il reçut une petite motte de terre sur son journal. Il leva les yeux, et, sur la route, de l'autre côté du fossé, appuyé sur une bicyclette, il aperçut un jeune garçon, qui lui faisait un salut en riant. Comme il restait interdit, le bicycliste se décida à parler d'une voix gaie :

— Eh bien ! est-ce que tu ne me reconnais pas ? Serais-tu devenu myope à la campagne ?

Christian fronça le sourcil. Il avait devant lui Étiennette.

— Par où entre-t-on ? demanda la jeune femme, quand on veut causer avec toi ? L'intimité, avec ce saut de loup entre nous deux, me paraît médiocre. Bah ! je le franchis ! Si on y trouve à redire, tu m'excuseras.

Elle avait appuyé sa bicyclette à un arbre, et, d'un

bond de ses jambes fines, elle avait franchi l'obstacle. Malgré son mécontentement, Christian ne put se dispenser de reconnaître qu'elle avait ainsi, en costume masculin, la plus charmante tournure qu'on pût voir. Son visage, encadré d'une perruque blonde, avait une mutinerie délicieuse. Elle semblait grande, tant elle était bien proportionnée. Elle prit Christian par les épaules, l'embrassa sur les deux joues, en camarade, et, s'asseyant à côté de lui, sur le banc de verdure :

— Eh bien ! mon petit, te voilà rafistolé ? Tu penses si j'avais envie de te voir ! Mais dis donc, tu n'as pas fait grand accueil à ma correspondance. Tu aurais pu me répondre. Ce n'était pas le bras que tu t'étais cassé, pourtant ! Mais, passons : je mets ta paresse sur le compte de l'accablement. A présent que tu es bien d'aplomb, causons. Tu ne vas pas t'éterniser ici, je suppose ? Tes amis et moi, nous sommes dans la douleur. Deauville, sans ta présence, a perdu tout éclat, et le Casino n'a plus de charme. La mer, elle-même, est devenue jaune. Allons ! Reviens, chéri, ne tiens pas rigueur à cette station balnéaire. Voilà la saison des courses qui s'amène. C'est le moment de reparaître.

Elle riait en lui débitant, d'une voix gaie, son boniment, et, peu à peu, câline, elle s'était rapprochée. Elle lui passa les bras autour du cou et, l'enveloppant du parfum qui lui rappelait tant d'heures de volupté, elle s'efforça de le troubler, de l'échauffer, de le reprendre. Il ne la repoussa pas. Il lui parla d'une voix calme :

— Ma chère amie, j'aurais infiniment préféré que tu ne vinsses pas ici. Je t'en avais fait prier par mon père. Mais je vois que tu es toujours la même, et que c'est justement ce que l'on t'interdit qui te tente.

— Dame! mets-toi à ma place!

— C'est à la mienne qu'il faut te mettre. Je suis chez de bons bourgeois, bien tranquilles et très timorés. Vois-tu l'effet que je produirais si quelqu'un venait nous surprendre en tête-à-tête. Assurément, tu pourrais repasser le fossé, comme tu l'as fait tout à l'heure, et prendre le large à grands tours de bécane. Mais il faudrait me répandre en explications, et ce serait fastidieux. Le plus sage était de rester à Tourgeville, à attendre ma guérison complète...

— Comment donc! interrompit Étiennette, à reverdir, pendant que tu fais une cure de petit lait dans les campagnes?... Est-ce que tu te fiches de moi, mon petit Christian?

— J'aurais pensé que le souci de ma santé saurait t'imposer plus de patience.

— Je ne vois pas très clairement ce que ta santé aurait à gagner à un prolongement de séjour ici... Tu es frais comme une rose. Tu marches avec une canne. Tu marcheras encore bien mieux en t'appuyant sur mon bras. Si tu n'as que des raisons d'hygiène pour t'attarder ici, je m'engage à te mettre dans les mêmes conditions à Tourgeville...

— Eh! que veux-tu donc qu'il y ait? s'écria Christian avec une irritation qu'il ne parvenait plus à contenir.

Ils se regardaient tous les deux fixement : elle, railleuse, lui, très décidé. Pour la première fois, Étiennette trouvait en lui de la résistance à ses caprices. Elle eut la sensation très nette que moralement déjà il lui avait échappé, et que matériellement il s'apprêtait à se libérer. Un petit frémissement, qui ne pouvait pas passer pour un sourire, agita le coin de ses lèvres. Mais, très maîtresse d'elle-même, elle se fit câline et douce :

— Ah ! mon chéri, que sait-on? Avec les hommes, il faut s'attendre au pire, surtout quand ce sont des petits hommes comme toi, si convoités à cause de leur gentillesse. Tu ne vas pas, au moins, t'étonner que je sois un peu jalouse?...

Il eut un accès de rire :

— Toi? Non! Écoute, ne me fais pas le grand jeu! Je sais à quoi m'en tenir sur tes sentiments envers moi. Je ne t'ai jamais demandé de fidélité. Permets que je ne m'inquiète pas de ta jalousie. Je suis d'un bon rapport, c'est certain. Mais, mon enfant, nous ne sommes pas mariés ensemble. Il n'y a pas besoin du divorce pour reprendre chacun notre liberté. Oh! rassure-toi, je n'ai pas l'intention de te quitter salement. Je saurai tenir compte de tes besoins, et je ferai bien les choses.

Elle ne discuta pas. Ses yeux devinrent noirs sous ses sourcils froncés, et forçant Christian à se tourner vers elle, elle dit d'une voix âpre :

— C'était donc vrai que tu filais le parfait amour, ici, avec une petite bourgeoise finaude? Ah! elles en

ont du vice, ces demoiselles, qui se manifestent un cataplasme d'une main et une tasse de tisane de l'autre. Elles connaissent leur métier. Elles la font à la pureté, à la candeur! Et mon imbécile coupe dans la mise en scène, et se laisse pincer comme un collégien à sa première aventure. Ah ça, tu ne vois donc pas qu'on te joue la comédie de l'amour pur, mais que la jeune fille vise tes millions, comme si elle n'avait fait que cela de sa vie!... Ah! tu l'es jobard pour ton âge et après tout ce que tu as vu!

Christian laissa passer ce flot de paroles, puis il demanda posément :

— Tu as fini?

Elle devint rouge de colère, et cria :

— Non! Je commence!

— Eh bien! alors, j'aime mieux te dire tout de suite que tu ne sais pas de quoi tu parles. On ne m'a joué aucune comédie, je ne soupçonne aucun projet, et c'est toi, la première, qui fais allusion à des sentiments qui, s'ils existent, sont, en tout cas, bien soigneusement dissimulés. Le hasard a tout fait en me mettant dans l'obligation de me tenir tranquille pendant trois semaines et de réfléchir. Il est bien probable que, si j'avais continué à m'abrutir dans la société où je vivais, je n'aurais jamais eu la pensée de m'écarter de toi. Je me serais contenté du mouvement et du bruit de la fête qui occupait tous mes instants, et j'aurais persisté à prendre toute cette agitation pour le bonheur. Malheureusement pour toi, j'ai eu l'occasion de faire un retour sur moi-même. J'ai

vu clairement que je faisais fausse route, et j'ai pris le parti de m'arrêter. Je ne trouve pas utile de désoler ma famille, de scandaliser mes amis et de me détruire la santé, pour les minces joies que j'ai goûtées jusqu'ici et que, avec beaucoup d'habileté, tu étais arrivée à me faire accepter comme le comble du plaisir. Tout cela a fait son temps. Je change de programme. Je ne dis pas que je vais devenir sérieux : ce serait aller un peu vite en besogne. Mais je vais tâcher d'être raisonnable. J'ai été si fou, jusqu'ici, qu'avec un rien de raison je suis sûr de faire beaucoup d'effet!

Une lueur flamba, menaçante, dans les yeux d'Étiennette.

— Alors, tu me quittes?

— Tu n'avais pas cru que l'on resterait toujours ensemble? Je n'ai pas été le premier. Je ne serai pas le dernier.

— Qu'en sais-tu?

— Oh! je ne me considère pas comme irremplaçable! Il y en a d'autres!

— Je tiens à toi.

— Beaucoup d'honneur!

Elle blêmit, fit un geste violent :

— Prends garde!

Il sourit, très calme :

— Tu me menaces?C'est le comble de la tendresse. Aime-moi, ou je te fais du mal! Crois-tu m'intimider?

Elle changea brusquement d'attitude et de physionomie :

— Ah! comme tu es méchant avec moi! Tu sais trop bien que je suis incapable de te nuire. Ah! Christian, est-ce possible? Après tout ce que je t'ai donné de moi-même...

Elle éclata en sanglots, s'abattit aux pieds du jeune homme et, roulant sa tête sur ses genoux, elle resta appuyée à lui, dans une pose ravissante qui montrait le développement harmonieux de ses reins, et ses jambes fines sur lesquelles frissonnait la soie de ses bas noirs. Mais elle n'avait plus d'action sur les sens de Christian. Il fut inattentif à ses grâces habilement offertes, et très ennuyé seulement de la sensiblerie à laquelle tournait l'entretien. Il aurait préféré les menaces aux larmes. Il était de ces hommes qui ne peuvent pas voir pleurer les femmes. Et Étiennette le savait bien. Accablée, paraissant toute à sa douleur, elle arrosait le genou de Christian de pleurs véritables, en baisant doucement sa peau à travers l'étoffe du pantalon. Il sentait la chaleur de sa bouche. Il se demandait comment la relever. Il n'osait plus lui parler, et tremblait que quelqu'un de la maison ne vînt à paraître. Il aurait donné cent mille francs pour faire partir Étiennette. Il ne savait comment s'y prendre pour la mettre en route. Elle sentit son embarras et comprit son silence. Elle releva lentement sa tête, et offrant au regard de Christian un visage bouleversé par le chagrin et gonflé par les larmes :

— Tu n'as jamais su combien je t'aimais! Ah! comme tu es dur pour moi! Tu me punis d'avoir cédé à tous tes caprices. La vie que je t'ai faite, c'était

celle que tu préférais; je n'ai cherché qu'à te complaire. Et aujourd'hui tu me le reproches! Mais c'est bien! J'accepte tout de toi. Je te prouverai par mon sacrifice la sincérité de mes sentiments. Tu veux m'abandonner, tu en es libre. Je ne dirai rien, je ne ferai rien qui puisse te causer de l'ennui. Je ne me plaindrai même pas. Et, cependant, tu vois si j'ai de la peine!...

Elle eut une nouvelle crise de sanglots, et, cette fois, cacha son visage dans le cou de Christian, qu'elle se mit à embrasser follement, à pleines lèvres, le mordant, avec des cris étouffés, de la pointe de ses dents fines. Il commença à s'agiter et essaya de la repousser en disant :

— Étiennette! Voyons!... Sois raisonnable! Tu m'as vraiment touché par tes dernières paroles... Ne gâtons pas cela... Restons bons amis... Je ne demande pas mieux pour ma part... Hein?

Elle se redressa et, comme par enchantement, redevint souriante. Son visage exprima la joie et, toute rose, avec des larmes encore tremblantes au bord des yeux, elle était vraiment délicieuse. Mais l'heure des triomphes était passée pour elle. Trop intelligente pour ne pas comprendre qu'elle n'avait plus rien à espérer des roueries de l'amour, elle se résigna à dissimuler, pour essayer de se préparer une revanche :

— Amis? Oh! serait-ce possible? s'écria-t-elle. Je ne te perdrais donc pas tout à fait?

— Tu veux bien alors?

Elle hocha la tête et sa physionomie instantanément redevint triste.

— Ah! Christian, s'il le faut, pour te plaire... Mais, quelle différence! Ah! comment m'y résigner? Non, vois-tu, il vaut mieux nous séparer pour toujours. Je souffrirais trop. Je sens que mon cœur se déchirerait si tu étais près de moi sans m'aimer...

Elle se dressa sur ses pieds et, avec un geste de désespoir :

— Ah! tout est fini pour moi! Adieu!

Ce fut lui qui la retint :

— Étiennette, ne t'en va pas comme ça. Je t'assure que tu me fais du chagrin...

— Petit chagrin! murmura-t-elle avec un mélancolique sourire. Mais, je ne me plains pas, va, je ne voudrais pas te voir souffrir. C'est bien assez de moi!

Elle eut l'adresse de sentir que c'était le moment précis où elle devait disparaître, afin de laisser Christian sous une impression excellente. Elle ne fit pas une tentative pour se rapprocher de lui. Elle se tint à distance, et marchant vers le saut de loup, elle le franchit avec prestesse. De l'autre côté, au bord de la route, elle approcha ses doigts de sa bouche et, sans un mot, avec un seul baiser accompagné d'un regard de ses yeux bleus, elle lui dit adieu. Il la vit poser la main sur le guidon de sa bicyclette et, la poussant devant elle, disparaître derrière les arbres. Le bruit du grelot tinta dans le silence, rythmant le départ de la maîtresse autrefois si puissante, s'affaiblit peu à peu, et cessa. Il sembla à Christian que toutes les at-

taches mauvaises qui le liaient encore à son passé venaient de se rompre. Il tendit l'oreille pour percevoir le bruit lointain du grelot. Il ne l'entendit plus et pensa qu'il était débarrassé d'Étiennette pour toujours.

IV

Lorsque Christian revint à Deauville, il était accompagné de la famille Harnoy. Il avait paru à Vernier que la plus élémentaire convenance exigeait qu'il rendît aux hôtes de son fils leur hospitalité. L'ancien liquoriste était allé, la veille, faire visite à Mlle Étiennette Dhariel et lui avait remis un chèque qui devait, suivant lui, apaiser complètement sa douleur. En échange de la somme, il avait réclamé le départ de la jolie fille pour Paris. Elle avait acquiescé à ces exigences, sans faire la moindre observation. Le terrain était donc parfaitement déblayé de tout obstacle, quand le convalescent reparut chez son père. L'oncle Mareuil était arrivé de la veille. Vernier avait tenu particulièrement à avoir l'opinion de son beau-frère sur la famille Harnoy. L'idée se précisait dans l'esprit de Vernier que le changement radical survenu dans les habitudes de Christian était dû à l'influence de la gentille Geneviève. Et comme il avait pour règle de conduite de ne jamais rien négliger de ce qui pouvait

être utile, il songeait déjà à tirer parti de cette autorité pour obtenir la conversion définitive de son fils. Mais comment ?

Emmeline, qui abordait toujours franchement les situations, le lui avait dit tout net :

— Si notre Christian a du goût pour cette petite, donnez-la lui sans hésiter. Elle n'a pas le sou ? Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Les parents sont d'honnêtes gens, cela doit vous suffire. Et une femme qui n'apportera pas de fortune à votre fils, mais l'empêchera de dissiper stupidement la vôtre, sera, à coup sûr, un parti très avantageux. Ce qui vous arrive là était inespéré. A la façon dont Christian tournait, vous pouviez tout craindre. Brusquement il s'arrête sur la pente où il glissait. Profitez de l'arrêt, attachez-vous celle qui vous le procure. Fasse le ciel que cet arrêt soit sérieux et que, en faisant épouser à votre fils cette enfant, vous ne la destiniez pas aux plus affreux malheurs.

— Eh ! que prévoyez-vous donc ?

— Je m'en rapporte à la sagesse populaire qui a formulé ce dicton : « Qui a bu, boira ».

— Vous êtes bien pessimiste ! C'est une forme d'opinion très commode parce qu'elle permet de paraître avoir prévu ce qui pourra arriver de mauvais, tout en laissant le droit de se réjouir de ce qui arrive d'heureux !

— Pensez-vous que je cherche à me donner des mérites à vos yeux ? Je vous exprime une crainte. Voilà tout ! Et j'y insiste : si vous avez une chance de

sortir Christian du bourbier où il s'enfonce, c'est de le marier. Avec la réputation qu'il a déjà, ce ne serait pas facile!

— Ah! il est vrai qu'il a fait bien des sottises! Il se modèle comme à plaisir sur les plus mauvais sujets. Et cependant il connaît des jeunes gens parfaits, comme le cher Templier...

Emmeline eut un geste de mécontentement:

— Laissez-là les comparaisons... Le baron a ses défauts, tout comme les autres...

Il dit naïvement, en regardant sa femme d'un air de reproche?

— Ma foi! vous êtes sévère! Je ne lui en connais pas. Il est rangé, sobre, poli...

— C'est entendu! Il a toutes les qualités! C'est votre ami!

— Allez-vous le prendre en grippe? Je ne puis plus parler de lui sans que vous l'attaquiez! Ne m'avez-vous pas reproché l'autre jour de me montrer trop souvent en public avec lui? Pourquoi, je vous le demande? Ce garçon m'agrée. Il a tous mes goûts, toutes mes manières de voir. Nous ne sommes jamais en désaccord sur rien. J'ai un plaisir extrême à me trouver en sa compagnie. Êtes-vous jalouse de notre intimité?

— Ah! voilà autre chose, maintenant! Eh! faites-en ce qui vous plaira, mais si l'on se moque de vous parce que vous frayez avec des gens qui ne sont pas de votre âge, vous saurez que je vous en avais prévenu.

— Se moque qui voudra! Raymond m'est agréable. Il se plaît avec moi. C'est un compagnon charmant. Que n'ai-je un fils comme lui! Mais il m'a déjà donné à moi d'excellents conseils, il en donnera aussi à Christian... Je le lui demanderai...

— Riante perspective! Voilà un garçon qui ne se doute pas de son bonheur!

Il était donc reconnu, avant même que Geneviève fût arrivée chez Vernier, qu'il serait, à tous égards, avantageux qu'elle épousât l'héritier des Vernier-Mareuil. Elle ne soupçonnait pas qu'elle fût réservée à une si brillante et si redoutable fortune. Très innocemment, avec une naturelle bonne grâce, elle avait soigné Christian. Pas une fois, la pensée que l'intéressant blessé, tombé à la porte de ses parents et recueilli par eux, pourrait cesser d'être un étranger pour elle, ne s'était présentée à son esprit. Elle le savait très riche, elle se savait très pauvre. Dans ce monde positif, des rigueurs duquel son père avait tant souffert, elle ne devait pas prévoir qu'une union fût probable entre Geneviève Harnoy et le fils de Vernier-Mareuil.

Elle ne pouvait découvrir les raisons mystérieuses qui faisaient admettre cette union à ceux mêmes qui, en toute autre circonstance, auraient été le plus portés à s'y opposer. Si elle les avait connues sans réserve, dans toute leur égoïste rigueur, elle eût sans doute été épouvantée et, au lieu de partir pour Deauville avec un naïf contentement, elle aurait refusé de quitter la tranquille maison de Saint-Georges-lès-

Berneville. Mais elle ne voyait que l'orgueil de son père, ravi d'aller passer quelques jours chez le grand industriel qui avait fait luire à ses yeux l'espoir d'une prompte restauration de sa fortune, que la joie de sa mère, soulagée de toutes ses inquiétudes pour l'avenir. Et peut-être aussi, dans son cœur candide, la satisfaction de ne pas quitter brusquement l'intéressant malade qu'elle avait contribué à guérir entrait-elle pour une part plus grande qu'elle ne croyait dans son plaisir.

Les curiosités de l'arrivée dans la superbe villa Vernier-Mareuil une fois épuisées, Christian se fit un amusement de guider Geneviève dans le magnifique jardin qui s'étend le long de la plage, et borde une terrasse de ses somptueux parterres de fleurs. De là une vue splendide s'offre sur la mer et s'étend jusqu'au Havre, dont les grands navires animent l'horizon. Ils étaient là tous les deux, assis, car la marche prolongée fatiguait encore Christian, regardant le panorama qui se déployait devant eux.

— Ah! ce n'est plus Saint-Georges, avec sa tranquillité et son silence, dit la jeune fille. Vous voilà ressaisi par votre vie élégante, et vous allez bien vite oublier les calmes journées que vous passiez dans le jardin, à l'ombre du grand tilleul...

— Je les regretterai plus d'une fois. Ce sont peut-être les meilleures de ma vie.

— Vous vous moquez! Maintenant que je connais votre maison et tout le luxe auquel vous êtes habitué, j'ai peine à comprendre comment vous vous êtes

si facilement contenté de notre vie toute simple.

— N'aurais-je pas été bien ingrat? Vos parents m'offraient la plus cordiale hospitalité et elle a été pour moi si favorable... Mais vous ne pouvez savoir...

Il se tut et son visage prit une expression de gravité recueillie, comme s'il faisait intérieurement l'examen de toute une situation qui échappait à Geneviève et qu'elle pressentait sérieuse. Il reprit avec un peu de tristesse :

— A présent, comme vous dites, tout est changé et il va falloir rentrer dans le courant des habitudes mondaines... Et c'est bien dommage !

Geneviève le regarda étonnée :

— Si cela ne vous plaît pas, qui vous oblige à le faire?

— Rien, sans doute. Mais alors à quoi m'occuper ?

— Il me semble que, à votre place, je ne serais pas embarrassée. N'avez-vous pas le choix des occupations ? Votre père, qui est si bon, ne doit penser qu'à vous plaire et vous faciliterait toutes les carrières...

— Ah! c'est que je crois que je ne suis bon à rien.

— Comment serait-ce possible? Vous êtes très intelligent...

— Vous êtes bien aimable ; mais c'est que je suis aussi très paresseux !

— Avec de la volonté, vous vous corrigerez.

— C'est que j'ai très peu de volonté.

— Vous vous calomniez, je pense. Je ne croirai jamais que vous n'ayez pas le courage de vous imposer une règle et de la suivre.

— C'est pourtant l'exacte vérité. Pas de caractère plus faible et plus indécis que le mien. La lutte me asse et la résistance m'excède.

— Vous avez été affreusement gâté! dit Geneviève avec un sourire.

— Non ! j'ai perdu ma mère très jeune, et mon père, pris par le mouvement de ses affaires, n'a pas eu le temps de s'occuper de moi. J'ai été élevé par des gouvernantes, par des précepteurs, et livré de bonne heure à moi-même, avec beaucoup d'argent dans ma poche. J'ai donc passé à côté de l'existence de travail, pour me livrer à l'existence de plaisir. Aussi je vous assure que je ne vaux pas grand'chose.

— Si vous vous en rendez compte, il est temps de de changer.

— Ah! quelle affaire! On voit bien que vous ne me connaissez pas!

Elle le regarda plus sérieusement:

— Vous êtes en train de me dépeindre un personnage tout nouveau pour moi, et que je ne pouvais soupçonner dans le jeune homme facile, doux et reconnaissant que j'ai vu, pendant trois semaines, sous le toit de mes parents. Seriez-vous un hypocrite, ou auriez-vous un talent de comédien assez parfait pour donner l'illusion de tout ce que vous n'êtes pas et cependant paraissiez être?

— Pas du tout! J'étais très naturel chez vous, et je n'ai pas prononcé une parole que je n'aie pensée. C'était affaire de circonstances. L'absence de volonté que je vous signalais tout à l'heure m'a permis de

m'adapter à votre milieu familial et d'y vivre avec une satisfaction profonde. Le contraste si grand et vraiment exquis avec mon existence ordinaire a été aussi pour quelque chose dans le plaisir que j'éprouvais.

— Mon Dieu! Mais vous m'effrayez! A vous entendre, vous seriez une sorte de diable qu'un accident aurait contraint à se faire ermite, et qui retourne à son enfer!

— Il y a du vrai, et ce diable, comme je vous le disais tout à l'heure, regrettera bien souvent l'ermitage.

Elle rit un peu nerveusement :

— Alors, qu'il garde son froc et qu'il repousse les tentations! Les plaintes platoniques et les aspirations sans effet me paraissent les pires des faussetés. On sait ce que l'on veut et on essaye de le faire. Mais désirer une chose et en faire une autre, je vous le répète, c'est incompréhensible pour moi.

Christian hocha la tête d'un air découragé :

— Ah! si j'étais seulement soutenu, conseillé...

— Les appuis et les conseils ne peuvent vous manquer.

— De qui les attendrais-je?

— Mais, tout naturellement, de votre famille, de vos amis...

— On voit bien que vous les ignorez encore! Certes mon père m'aime. Mais ce qu'il n'a pas fait pour moi, dans mon enfance, comment le ferait-il aujourd'hui? Il n'a pas une minute à lui. C'est un homme très occupé. Il manie des millions et le souci de ses multiples

affaires le tient sans cesse en haleine. Quand il a fini de travailler à s'enrichir, il travaille à se divertir. Et ce n'est pas une sinécure, je vous prie de le croire. Il a épousé une jeune femme, que vous avez vue et qui est charmante, mais qui a les goûts et les habitudes du monde dans lequel elle a toujours vécu. Il lui faut du mouvement, des réceptions chez elle, des fêtes au dehors, tout le roulement de la haute vie. Et mon père, qui n'a pas su prendre sur elle assez d'autorité pour la conduire, est obligé de la suivre. Il marche donc, — que dis-je : il marche? — il court, et à grandes guides. Il y a vingt chevaux dans les écuries, ici, dix domestiques à l'antichambre. Et, à Paris, c'est encore bien autre chose. Tous les soirs, le dîner est préparé pour quinze personnes, et ne fût-on que deux, monsieur et madame, en tête-à-tête, c'est la robe décolletée et l'habit noir. Mais, rassurez-vous, il y a toujours du monde. Et après le dîner, on part pour aller, ici, au Casino ; à Paris, dans un théâtre, un cabaret littéraire, ou un beuglant quelconque. Après quoi, on va souper. Le lendemain, à huit heures, mon père est à son bureau, comme si de rien n'était, et, là, il reçoit ses chefs de chais pour les eaux de vie, ses ingénieurs pour la fabrication des liqueurs, mon oncle Mareuil pour la marche de la maison de banque, l'entraîneur qui fait le rapport sur le travail des chevaux, et les innombrables hommes d'affaires, inventeurs et quémandeurs, qui se pressent à la porte. L'heure du déjeuner arrive. Il est midi. Quand il y a des courses, mon père y va ; quand il n'y en a pas, il prend

l'automobile et s'élance vers Moret — du quatre-vingts à l'heure — pour inspecter l'usine. Entre temps, ma belle-mère a des exigences, et il faut la conduire à des réceptions, quoiqu'elle ait ses amis particuliers qui l'entourent et l'accompagnent. C'est pour mon père un surmenage effréné, auquel il ne résiste que parce qu'il a une santé de fer. A peine a-t-il le temps de souffler pour son compte. Comment voudriez-vous qu'il eût le temps de s'occuper de son fils ? C'est ainsi qu'il m'a laissé la bride sur le cou et que j'ai joui, étant enfant, d'une liberté dont j'ai abusé, comme chacun vous le dira. Par quel miracle serait-il possible que, les conditions de mon existence passée restant les mêmes, mon existence à venir changeât ? Je suis une victime sociale. Je me vois pris dans l'engrenage de la vaste machine mondaine, il faut que je tourne avec elle. Et d'après le peu que je vous ai montré de ma condition, vous voyez qu'il y a de grandes chances pour que je ne tourne pas bien.

Geneviève resta un instant absorbée. Elle réfléchissait douloureusement à ce qu'elle venait d'entendre. Enfin, elle dit :

— J'ai trop peu d'expérience de la vie pour me permettre de raisonner sur le cas que vous m'exposez. Comment vous conseillerais-je ? Et, d'ailleurs, à quel titre ? Vous me traitez, en quelque sorte, comme une sœur, en me témoignant tant de confiance. Mais je ne puis oublier que je vous suis étrangère, et qu'il ne m'appartient pas de vous parler sévèrement. C'est pourtant le devoir que j'aurais à remplir.

Il l'interrompit avec une étrange vivacité :

— Oh ! je vous en prie, ne vous imposez aucune réserve. Dites-moi, en toute franchise, ce que vous pensez.

Elle agita sa tête d'un air triste :

— Non ! Je n'aurais qu'un langage déplaisant à vous faire entendre. A quoi bon ?

— A m'éclairer sur ce que je dois faire ! De vous j'accepterai tous les conseils.

Elle sourit :

— Vous accepterez tous mes conseils ! Mais les suivrez-vous ? Voilà ce que vous négligez d'affirmer. Un autre viendra après moi, et détruira l'effet de ma morale ; un de vos mauvais amis, qui trouvera un malin plaisir à vous entraîner, comme vous avouez vous-même que cela est arrivé si souvent. Et vous rirez avec lui de la pauvre fille qui aura pris des airs de réformatrice parce que vous l'en priiez et dont le prestige aura duré tout juste le temps que le son de ses paroles aura mis à s'éteindre. Non, mon cher monsieur, ne comptez pas que je joue ce rôle auprès de vous. Je n'y suis préparée par rien. Et laissez-moi croire que si vous voulez redevenir un garçon raisonnable, vous saurez bien en trouver le moyen sans que je m'en mêle.

Christian n'était pas l'homme des longs efforts. Il se sentit à bout d'arguments. Sa sensibilité déjà s'était manifestée d'une façon anormale. Il dit d'un ton boudeur :

— Ah ! vous êtes comme tous les autres ! Vous

m'engagez à me réformer, mais, quant à m'y aider, bernique !

— Voyons, franchement, vous êtes d'une exigence ! J'ai contribué à vous raccommoder la jambe. Est-ce une raison pour que je vous raccommode le caractère ?

— Et vous vous moquez de moi par-dessus le marché ! gémit Christian. Je ne vous connaissais pas sous ce jour. Jusqu'alors vous ne vous étiez montrée à moi que comme une bonne et gentille personne.

— Un peu bébête, n'est-ce pas ?

— Ah ! non ! par exemple ! Mais si claire et si fraîche, qu'on eût dit une eau de source... Et voilà qu'aussitôt qu'on veut s'y mirer, vous la troublez, et sa surface n'offre plus que des vagues où l'on ne se reconnaît plus... Je vous crois très méchante, maintenant... Est-ce que vous êtes méchante ? Confessez-vous à moi ?

Elle se leva d'un mouvement un peu brusque. La conversation prenait une tournure qui ne lui plaisait plus. Elle répliqua nettement :

— Votre confession suffira, si vous le voulez bien, et nous passerons sur la mienne.

Décontenancé par le ton et l'attitude qu'il lui voyait tout à coup, Christian se mit avec un peu d'effort sur ses pieds. M. Vernier et les Harnoy s'avançaient sur la terrasse. La conversation cessa d'elle-même, et de toute la journée le jeune homme ne rencontra pas l'occasion de se trouver seul avec Geneviève. L'aspect tout nouveau sous lequel elle venait de se révéler piquait au vif sa curiosité. C'était une femme

si différente de celle connue par lui jusqu'à ce jour, qu'il se demandait comment il avait pu se méprendre à ce point sur son compte. La jeune fille douce et simple, dont le charme candide lui avait tant plu, s'était évanouie pour laisser la place à une personne réfléchie et ferme, qui lui plaisait peut-être plus encore. Il fut occupé toute la soirée à l'observer, et il découvrit en elle toutes sortes de particularités qu'il n'avait pas remarquées, sans doute parce que, dans la tranquille vie de la campagne, elles n'avaient pas eu l'occasion de se manifester, tandis que, dans un milieu mondain, les nuances de ce caractère s'éclairaient comme les facettes d'un diamant à la lumière.

Après le dîner, les amis de Christian ayant appris son retour, arrivèrent et Mlle Harnoy eut la satisfaction de contempler, dans toute leur correcte élégance, MM. Clamiron, Longin et Vertemousse. Ce dernier avait dans la journée gagné au tir aux pigeons le prix international, et il se présentait couvert de gloire. Il fut surpris du peu d'effet qu'il produisit sur les hôtes de la famille Vernier. Geneviève ne lui laissa pas ignorer qu'elle trouvait répugnante cette tuerie d'innocents volatiles, et se coula à jamais dans l'esprit de ce sportsman. Quant à Clamiron, ses plaisanteries à froid et ses excentricités longuement combinées n'obtinrent aucune approbation. Christian lui-même demeura de glace et ces messieurs, suivant la franche expression de Longin, le trouvèrent complètement « empaillé ».

Ils se levèrent, comme sonnaient onze heures, dans

le but de se remettre en joie au moyen de quelques cocktails. Ils essayèrent d'emmener leur ami en faisant luire à ses yeux le mirage d'un séjour prolongé au bar, où l'on rencontrerait le jockey américain Pistor, qui pourrait donner quelque bon tuyau. Christian déclara qu'il avait pris l'habitude de se coucher avant minuit et s'en trouvait bien. Sur cette affirmation de principes, Clamiron, Vertemousse et Longin secouèrent les mains de toutes les personnes présentes, en levant le coude à la hauteur de l'oreille, ce qui était le dernier chic, et à la file, comme ils étaient arrivés, ils s'en allèrent.

Cette fois, Christian découvrit la transition qu'il cherchait vainement, depuis plusieurs heures, pour reprendre avec Geneviève la conversation du matin. Il se glissa auprès d'elle et lui dit :

— Voilà comme j'étais avant d'arriver à Saint-Georges. Un quatrième exemplaire du sympathique et joli modèle sur lequel sont taillés ces gaillards-là ! Et, ce qu'il y a de plus fort, c'est que, très réellement, je me plaisais dans leur compagnie et dans le milieu où ils vivent. C'est ce que je n'arrive plus à comprendre. Maintenant ils m'assomment, ils me dégoûtent; je les trouve idiots et malfaisants. Que s'est-il donc passé en moi ?

— Caprice ! répliqua Mlle Harnoy. Dans quinze jours, vous aurez été repris par les habitudes anciennes, et ce que vous ne parviendrez plus à comprendre, c'est comment vous avez pu rompre avec elles pendant si longtemps.

— Ah ! vraiment, s'écria Christian avec une émotion sincère, vous me méprisez trop !

— Nullement ! reprit avec fermeté Geneviève ; mais, après vos confidences de ce matin, il m'est impossible de vous croire autrement que sur preuves. Quand vous aurez donné des garanties de conversion sérieuse, vous pourrez prétendre à ma confiance ; jusque-là, vous ne devrez pas vous étonner de me trouver sceptique.

— Eh bien ! ces preuves qu'il vous faut, je vous les fournirai.

— Faites attention que c'est vous qui les offrez. Moi, je ne vous demande rien. Je n'ai aucun droit, pas même celui de vous juger, quoique vous me le donniez avec insistance.

— C'est que vous êtes la personne dont l'opinion m'est la plus précieuse.

Elle rompit encore avec lui l'entretien, et se levant, elle dit :

— Allons, vous avez besoin de dormir, vous êtes un peu agité ce soir. Demain vous serez plus calme.

Elle lui tendit la main avec un franc et clair sourire et se retira, accompagnée de sa mère. Le lendemain, elle eut une surprise. Avant le déjeuner, son père la prit à part d'un air tout agité et lui dit sans aucune préparation :

— Il vient de m'arriver une aventure fantastique. M. Vernier m'a emmené dans son cabinet pour parler de nos affaires commerciales, et, au bout de quelques minutes, il a changé de ton et de sujet, puis,

tout bonnement, il m'a demandé si tu étais en humeur de te marier et ce que tu penserais d'une union avec son fils. Comprends-tu ? Avec Christian Vernier, l'unique héritier de la maison Vernier-Mareuil... J'en suis encore abasourdi. Qu'est-ce qui peut nous valoir une fortune pareille ? Ah ça, ce jeune homme t'a donc fait la cour ? Il faut qu'il soit amoureux fou de toi ! Ah ! qu'est-ce que va dire ta mère, quand je lui annoncerai une si incroyable nouvelle ?

— Mais je voudrais bien, avant tout, savoir ce que tu as répondu à M. Vernier.

— Ah ! naturellement, que je vous consulterais, ta mère et toi... Certes, la recherche est honorable et la proposition magnifique. Mais il y a l'opinion de ta mère qui comptera, et tes sentiments personnels qui primeront tout. Je pense bien que tu n'as pas d'idée préconçue. Tu as vécu si à l'écart, depuis nos malheurs, que tu n'as pu aimer personne... Ton cœur est libre, n'est-ce pas, chère petite ?

Il tremblait d'inquiétude en parlant ainsi, tant il craignait de rencontrer des obstacles à la réalisation d'un projet si beau. Il fut soulagé promptement. Geneviève lui répondit :

— Mon cœur est libre, rassure-toi.

Alors il exulta :

— Ah ! qui aurait pu prévoir pour nous une pareille chance ! La première maison de France, pour la fabrication des liqueurs ! Et les affaires de banque qui sont si considérables ! Et je doutais de l'avenir !

Sa fille le calma d'un mot :

— Parce que je suis libre d'accepter la proposition qui t'est faite, ce n'est pas une raison pour que je ne la refuse pas.

— Qu'est-ce que tu dis? gémit M. Harnoy. Malheureuse enfant, n'empoisonne pas les derniers jours de ton père, en repoussant un si beau parti! Pense donc à ce qu'un mariage avec Christian Vernier ferait de toi...

— Peut-être une femme très malheureuse!

— Pourquoi? Comment être malheureuse quand on n'a rien à souhaiter? Quand tout vous est facile, agréable et avantageux...

— Le premier avantage pour une femme est d'avoir un bon mari!

— Supposes-tu donc que Christian Vernier serait un mauvais sujet?

— J'en suis à peu près sûre!

— Oh! gémit M. Harnoy avec un air navré. Qui t'a renseignée d'une façon si fâcheuse?

— M. Christian lui-même.

— Qu'est-ce que tu me racontes là?

— La vérité simple. Hier soir, pris d'un accès de franchise sentimentale, ce jeune homme a trouvé utile de me faire un exposé très net de sa vie passée et de ce qu'elle avait eu d'irrégulier et de blâmable. Je me suis demandé alors à quoi rimaient ces confidences bizarres. Je le comprends à présent. Avec une franchise que j'apprécie, M. Christian voulait me donner le moyen de le juger. De tout ce que je connais de lui, c'est l'action qui peut le faire apprécier le

plus favorablement. Mais le reste, cher papa, le reste, hélas! comparé à la richesse matérielle que tu prônes si fort, quelle lamentable misère morale!

— Mais qu'a-t-il donc fait? soupira M. Harnoy effrayé.

— Oh! pas grand chose de très mal. Mais rien de très bien. C'est l'inutilité néfaste de la jeunesse oisive, avec tout ce qui s'ensuit. Il n'a pas eu l'inconvenance de me le raconter, mais je l'ai clairement compris. M. Christian Vernier est un viveur, très blasé, très ennuyé, très disposé à faire des sottises par désœuvrement; avec cela, entouré de gens qui le flattent et l'exploitent, en le poussant aux pires actions.

— Malheureuse enfant! s'écria M. Harnoy. Quelle clairvoyance inattendue possèdes-tu donc, pour avoir deviné toutes ces choses qui m'ont échappé à moi, et qui n'ont pas frappé ta mère? Car, hier soir, elle ne tarissait pas d'éloges sur la famille Vernier, et sur Christian lui-même! Mais enfin, pendant trois semaines, nous l'avons eu sous notre toit, ce garçon. Nous avons pu le connaître. Il est charmant, doux, facile. Et brusquement, si je t'en croyais, il se changerait en un être malfaisant et redoutable! Ma fille, tu as un défaut immense: tu es exagérée. Tu grossis les choses avec des préoccupations imaginaires. Je crois que ta mère et moi nous ne sommes pas des imbéciles. Eh bien! nous n'avons aucune des craintes que tu ressens. Et, si tu épousais le fils Vernier, nous pour-

rions envisager l'avenir sans aucun souci. Et ce serait un bien grand soulagement pour nous !

— Crois, mon cher père, que je ferai tout ce que je pourrai pour te contenter, sans aller cependant jusqu'à compromettre ma sécurité.

— Allons ! c'est bien ! je ne t'en demande pas davantage. D'ailleurs, tu auras le temps de réfléchir, de consulter.

— C'est bien mon intention.

— Mais qui? Nous ne connaissons personne dans l'entourage de la famille Vernier.

— Ah ! ce ne sera que trop facile, et aux premières questions que vous poserez, les renseignements les plus sévères, et peut-être les plus exagérés, vous seront donnés. Il faut vous attendre, en même temps qu'aux éloges les plus outrés, aux plus violentes calomnies. On n'est pas riche et luxueux impunément dans la société actuelle.

— Mais d'où te vient cette expérience? demanda M. Harnoy plein d'étonnement, en regardant sa fille. Toi qui ne parlais jamais à la maison, voilà que tu enfiles des phrases, et très bien, ma foi ! C'est ébouriffant ! Ces petites filles sont pleines de malice ! On les croit occupées à leur broderie, et elles réfléchissent, elles observent, elles jugent. Ah ! on ne se méfie pas assez de ces silencieuses. Pendant qu'elles se taisent, elles vous prennent mesure.

— Je vous demanderai de ne faire aucune démarche avant que j'aie causé avec Mme Vernier.

— Quoi ! tu veux...

— Mais sans doute. Elle est la belle-mère de M. Christian. Elle n'aura pas l'aveuglement affectueux d'une mère. Elle me dira avec plus de franchise ce que j'ai intérêt à savoir. Et puis, entre femmes, on s'entend toujours, à la fin, quand il s'agit d'un homme. L'esprit de corps se manifeste.

Elle riait avec tranquillité, maintenant. Et son père demeurait devant elle, à la considérer, plein d'effroi, comme si, croyant caresser une belle et douce brebis, il la voyait soudainement se changer en une souple et redoutable lionne. A cette métamorphose causée par les difficultés d'une situation nouvelle, il ne pouvait s'habituer. Cependant il se sentait dominé par la claire intelligence et la ferme résolution de sa fille, et déjà il la reconnaissait supérieure à lui-même.

— Je me conformerai à ton désir. Mais, moi, qu'est-ce qu'il faudra que je fasse? consulta-t-il avec déférence.

— Toi, cher papa, tu vas aller demander à M. Vernier-Mareuil de t'autoriser à causer avec le médecin de la famille...

— Et si ce médecin se retranche, comme c'est l'usage, derrière le secret professionnel?

— Alors tu sauras à quoi t'en tenir sur la santé de M. Christian. Et cela suffira.

— Comme tu vas! Comme tu vas! Mais qui t'a donc donné toutes ces idées?

— C'est toi! Je t'ai entendu vingt fois te répandre en violentes critiques sur le compte des parents qui ne prennent pas les informations les plus minutieu-

ses quand ils marient leurs filles. Alors je te demande d'être aussi exigeant pour la tienne que tu jugeais nécessaire qu'on le fût pour celles des autres.

— C'est convenu ! Mais tu me promets de ne pas mettre de parti pris dans ton jugement? Tu me parais bien mal disposée.

Geneviève sourit. Elle embrassa son père avec tendresse :

— Ne crains rien. Et même, si je n'étais qu'à demi rassurée, je me déciderais sans doute, pour ne pas te faire de la peine.

— Oh! que tu es gentille!

Ainsi, avec l'inconscience habituelle aux pères de famille hypnotisés par les splendeurs d'un beau mariage, M. Harnoy acceptait déjà, avec transport, le demi-sacrifice que sa fille lui faisait de ses chances de bonheur. Vernier, consulté par le père de Geneviève, fit une grimace, qui aurait pu éclairer un esprit moins prévenu, quand il s'entendit demander le droit à la franchise absolue pour le docteur Augagne. Il savait trop combien le savant médecin était sincère pour ne pas tout craindre d'un entretien entre lui et M. Harnoy. Pourtant il lui paraissait impossible de ne pas consentir à ce qui était réclamé de lui. Il répondit donc d'un air contraint qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que M. Harnoy causât avec le docteur Augagne, mais il prit des précautions contre toute révélation inopportune en insinuant que les savants sont gens à système, qu'il faut, de ce qu'ils avancent, en prendre et en laisser. La préoccupation

spéciale de ce brave docteur Augagne était l'alcoolisme et il n'était pas loin de faire un crime aux Vernier-Mareuil de l'extension considérable de leur industrie. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce qu'un peu de défaveur, à cause de sa situation même d'héritier de la maison, ne s'attachât à Christian. Mais il tenait M. Harnoy pour un homme d'affaires avisé, qui saurait faire la part de l'exagération dans les théories médicales du docteur, et ne pas enfourcher bénévolement son dada avec lui.

Harnoy trouva inconcevables, dans toute la sincérité de son admiration pour Vernier, les théories du docteur Augagne.

— Quoi! l'alcool n'était-il pas un produit du sol, et des plus avantageux pour la richesse de la France? Que deviendrait tout le Midi, sans la distillation des vins? Et que serait la misère du petit propriétaire si on lui refusait le privilège du bouilleur de cru? Condamner l'alcool, c'était bien vite dit! Et de quel droit refuser à l'ouvrier le salutaire réconfort d'un petit verre qui donne le coup de fouet à ses énergies. Et attaquer la puissante maison Vernier-Mareuil, qui servait si utilement l'expansion nationale en répandant ses admirables liqueurs dans tout l'univers, n'était-ce pas de la folie?

Vernier, voyant Harnoy monté à ce degré de lyrisme, le jugea en état de supporter toutes les confidences du docteur Augagne, et lui donna une lettre par laquelle il priait celui-ci de se mettre à la disposition du porteur et de répondre à toutes les questions qu'il

lui poserait. Harnoy, qui ne voulait pas retarder d'une heure la conclusion d'une affaire qui lui semblait si belle, prit le chemin de la maison du docteur Augagne, et le trouva dans son cabinet en compagnie d'un grand garçon brun, barbu, au visage basané, éclairé par des yeux clairs qui donnaient à sa physionomie un peu rude une expression de grande douceur. Les deux hommes se levèrent et le médecin dit, en présentant le jeune homme, d'un air de satisfaction :

— Mon neveu, le docteur Jean Augagne.

Harnoy s'inclina et dit d'un ton indifférent :

— Monsieur, très enchanté de faire votre connaissance... Puis, abordant le sujet de sa visite : Je venais, docteur, vous parler de la part de M. Vernier... La lettre que voici vous expliquera de quoi il s'agit... Et vous comprendrez la hâte avec laquelle je me suis présenté chez vous...

— Oh ! oh ! fit le docteur en levant la tête après les premières lignes. Il regarda son neveu, parut contrarié d'être obligé de se séparer de lui, mais finit par dire :

— Jean, passe donc, pour un instant, dans la salle à manger... Il s'agit de choses confidentielles... Ou plutôt, non, reste... J'ai un malade à voir, je m'en vais avec M. Harnoy, nous causerons en route... Cela vous convient-il, monsieur ?

— Tout ce qui vous plaira, docteur.

En ce moment-là, on aurait pu demander à Harnoy ce qu'on aurait voulu, il était homme à tout promettre. Emporté par son rêve d'opulence, il ne connaissait

plus d'obstacles. Le docteur prit son chapeau, sa canne, serra en souriant la main de son neveu, et sortit avec Harnoy.

— Voyez-vous, commença-t-il en marchant, mon neveu arrive d'Indo-Chine, où il est allé avec le docteur Yersin faire des expériences de vaccination sur les indigènes atteints de la peste... Il y avait dix-huit mois que je ne l'avais vu... C'est un beau garçon, n'est-ce pas?

— Oui, certes, répondit évasivement Harnoy, qui se souciait fort peu de savoir ce qu'était le neveu du docteur, mais avait grande hâte de recevoir des renseignements sur Christian. Et que me direz-vous du fils Vernier?

— Ah! le fils Vernier, c'est un charmant jeune homme... Charmant jeune homme... Charmant jeune homme...

— Bon! ça, nous le voyons de reste, nous n'avons pas les yeux bouchés... Mais sa santé... hein? Bonne, sa santé?

Il parut guetter la réponse sur les lèvres du médecin. Il tremblait qu'elle ne fût pas satisfaisante. Comme le docteur semblait réfléchir :

— Eh bien! vous pouvez parler, vous êtes délié du secret professionnel... La santé de Christian est excellente, n'est-ce pas?

De bonne, Harnoy était déjà arrivé à excellente. Il secoua le bras du médecin, dans son impatience :

— Ce n'est pas une consultation que je vous de-

mande, c'est un oui, ou un non. Dites oui ou non, je vous tiens quitte du reste.

— Évidemment sa santé n'est pas mauvaise, se décida à déclarer le docteur. Il faut même qu'il ait un coffre solide, pour avoir résisté, comme il l'a fait, à toutes les sottises, que je lui ai vu commettre...

— Entraînement de la jeunesse! ponctua Harnoy. On sait ce que c'est, on n'a pas toujours eu les cheveux gris.

— Ah! fichtre! C'est qu'il y a entraînement et entraînement.

— Enfin, la santé est-elle avariée?

— Point! Mais il y a des habitudes déplorables, qui pourront, à un moment donné, avoir une influence funeste sur l'avenir de ce garçon...

— Quelles habitudes? Venons au fait!

— Eh! je lui voudrais plus de tempérance.

— Il ne boit pas d'eau, c'est entendu. Docteur, si tout le monde buvait de l'eau, que deviendrait la viticulture?

— Ceci, mon cher monsieur, m'est complètement indifférent, dit tranquillement Augagne, je ne suis pas vigneron, mais médecin. Je suis frappé par les ravages que fait tous les jours l'alcoolisme, et...

— Bon! s'écria Harnoy, nous y voilà! Moi, docteur, je ne suis pas médecin, je suis père de famille, et je ne m'occupe pas d'autre chose que de bien marier ma fille. Ce que deviendra le reste de l'humanité m'intéresse infiniment moins que le sort de Christian Ver-

nier. Prétendez-vous établir qu'il est dans un état de santé qui lui interdit de prendre femme?

— Je ne dis pas cela!

— Alors qu'est-ce que vous dites?

— Je dis, monsieur, que Christian a fait une vie du diable, qu'il a usé et abusé de tout, et qu'à vingt-six ans, il est plus blasé qu'un homme de cinquante...

Harnoy regarda sévèrement Augagne :

— Je vous croyais l'ami de son père!

— Me demandez-vous un témoignage de complaisance, ou bien la vérité?

— La vérité, certes, la vérité! se récria Harnoy, impressionné, malgré son parti pris, par l'attitude du docteur.

— Veuillez me poser une question précise : j'y répondrai.

Harnoy eut le sentiment qu'en cette seconde allait se décider l'avenir de sa fille. La fortune d'un côté, le bonheur de l'autre. Et il s'agissait de choisir. Le docteur paraissait décidé à ne conserver aucun ménagement. Tout allait dépendre de la façon dont Harnoy formulerait sa demande. Certes il aimait bien Geneviève, mais le mariage qu'il entrevoyait pour elle était si beau! Malgré lui, il restreignit à une simple condition de santé actuelle les exigences qu'il était en droit de manifester. Il dit :

— Pouvez-vous m'affirmer qu'à ce jour l'état de santé de M. Christian Vernier est satisfaisant.

Augagne répliqua d'un ton bourru :

— Eh! il avait la jambe cassée, le mois dernier, et

je la lui ai remise. Il ne tousse pas, il digère bien, il n'a pas le foie malade. Il a été trouvé bon pour le service militaire. Cela vous suffit-il ?

— Parfaitement! déclara Harnoy.

— Eh bien! mon cher monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer, me voilà arrivé chez mon client...

— Au revoir, docteur, et merci.

— Il n'y a pas de quoi ! bougonna Augagne en entrant dans la maison, et, entre haut et bas, il ajouta :

— Diable soit du bonhomme qui interroge avec l'ardent désir de ne rien savoir! Après tout, qu'il marie sa fille à ce frénétique de Christian, si c'est son rêve. Cela m'est bien égal!

Il fit ses affaires et s'efforça de songer à autre chose. Mais le sentiment de la responsabilité par lui prise le troublait, et il ne pouvait se défendre de plaindre la jeune fille qui allait courir la périlleuse aventure d'épouser Christian. Avait-il le droit, étant maître de dire toute sa pensée, d'en retenir une partie : la plus grave? Il s'en alla tout seul sur la plage et marcha du côté de Deauville, réfléchissant profondément. Geneviève Harnoy en épousant Christian Vernier, assurément risquait sa tranquillité. Quel avantage pouvait-elle retirer de cette union? Et, là, toute une face du problème qu'il étudiait se révéla à lui, et philosophiquement si impressionnante, qu'il en demeura tout illuminé.

Il avait bien aperçu les difficultés au-devant desquelles marchait Geneviève, mais il avait méconnu les services que la jeune fille pouvait rendre. Certes,

elle jouerait une partie terrible dont l'enjeu était son bonheur. Mais qui pouvait savoir si, au lieu de perdre le sien, elle ne gagnerait pas celui de Christian? Quelle influence une femme aimée et sage n'exercerait-elle pas sur l'esprit de ce garçon en voie de se perdre? Et pourquoi cette solution : Geneviève perdue par Christian? et point cette autre : Christian sauvé par Geneviève? Envisagée sous cet aspect, la question prenait une grandeur d'humanité saisissante. Avait-on le droit de contrarier les desseins secrets de la destinée qui mettait en présence ce jeune homme et cette jeune fille, peut-être pour le rachat providentiel de l'un par l'autre? Le crime serait-il de les laisser s'unir, ou bien de risquer de les séparer? Le brave docteur, en toute sincérité de conscience, hésitait maintenant. Il revint vers sa maison, le front penché, se demandant où était la vérité et trouvant, pour l'une ou l'autre conclusion, autant de raisons probantes. Il lui sembla qu'une précaution suprême concilierait toutes les conditions contraires de prudence et de générosité, et il se décida à parler à Geneviève.

Il dînait ce même jour à la villa Vernier, avec son neveu, ami d'enfance du baron Templier. Le jeune docteur, très savant, très moderne, imbu des idées vitalistes du grand Appel, préparait son concours d'agrégation et se spécialisait dans des travaux de biologie qui devaient promptement le mettre en évidence. L'oncle et le neveu, affablement accueillis par Emmeline, qui traitait avec faveur toutes les personnes bien vues par Raymond, anxieusement par Harnoy, qui

ressassait les confidences du docteur, furent, dès le premier instant, accaparés par Vernier. Avant tout, l'industriel voulait connaître le résultat de l'entrevue entre Augagne et le père de Geneviève.

La jeune fille, très simplement vêtue, était assise auprès de Mme Vernier, et la modestie de sa mise donnait une valeur toute particulière à la grâce de sa figure. La coquette la plus habile n'aurait pas mieux combiné l'effet à produire et n'en aurait pas tiré un parti plus heureux que cette enfant par son charme sans préparation. Dès le premier instant, elle avait attiré les regards de Jean Augagne, et pendant que le docteur causait avec Vernier sur la terrasse, un petit groupe s'était formé, composé de Chistian, d'Emmeline, du jeune médecin et de Raymond. Geneviève en était le centre et l'attrait. Mme Vernier questionna Jean Augagne sur sa campagne d'Indo-Chine. Il la raconta d'une voix très douce, avec une réserve parfaite, mettant tout le mérite des travaux entrepris au compte de son chef, et ne cherchant pas à se tailler une part dans sa gloire.

— Ah! vous êtes tous ainsi, les Pastoriens, dit le baron Templier. Votre caractéristique est l'effacement de vous-même. Il semble que vous teniez cette vêrtu de votre illustre maître, qui ne songeait jamais qu'aux autres et ne travaillait que pour le bien de l'humanité.

— N'est-ce pas le but que tout travailleur doit se proposer? répliqua le jeune médecin avec une chaleur soudaine. Qu'est la science si on ne la subordonne pas à l'utilité sociale? Rendre des services,

sauver des existences, se dévouer pour ses semblables, n'est-ce pas la tâche la plus enviable?

— Et la plus difficile! déclara Emmeline.

— Pourquoi, madame? Il suffit de vouloir.

— Et aussi de pouvoir! Mais, pour moi, c'est la marque de la supériorité.

— Et pouvoir sans vouloir, dit Geneviève d'une voix grave en regardant Christian, c'est la preuve de la déchéance.

Christian rougit, ses yeux se fixèrent sur ceux de la jeune fille, et il murmura :

— Que d'efforts sont restés stériles, et que de tentatives ont avorté faute d'un peu d'aide matérielle ou de réconfort moral! Il est aisé de blâmer. Sait-on ce que l'on ferait soi-même aux prises avec les difficultés?

— Il est certain, dit Jean Augagne, sans deviner le sens caché de ces paroles, qu'il faut toujours prêcher exemple. Ainsi, dans le Yunnan, au milieu d'un foyer d'infection pesteuse, quand nous avions affaire à des familles rebelles aux moyens de préservation, nous étions obligés de nous faire publiquement des piqûres de sérum afin d'entraîner les réfractaires. Cela nous rendait quelquefois très malades; mais nous faisions notre devoir et nous sauvions des milliers de malheureux.

La conversation fut interrompue par l'apparition de Vernier et d'Augagne, très animés. Le maître de la maison, avec sa décision coutumière, dit à Geneviève, en lui offrant son bras :

— Venez avec moi, un instant, chère enfant.

Il la conduisit hors du cercle, près d'une des vastes baies qui donnaient sur la terrasse et, là, lui montrant le vieux médecin, qui semblait les attendre :

— Voici notre ami, le docteur Augagne, qui voudrait causer quelques instants avec vous. Il s'agit d'un projet qui nous est cher et dont la réalisation ne dépend que de vous. Écoutez ce qui va vous être confié, mesurez-en la portée, et, ensuite, consultez votre raison et votre cœur.

— Quel début impressionnant! fit Geneviève un peu pâle, en s'efforçant de sourire. Suis-je donc l'arbitre des destinées ?

— Vous ne croyez pas si bien dire, répondit Vernier avec un grand sérieux.

Il s'inclina en laissant la jeune fille seule avec le médecin, et alla rejoindre Harnoy, qui s'agitait dans l'attente des événements. Le soleil se couchait sur la mer, incendiant de ses derniers rayons la surface des flots calmés. Un air délicieux, chargé de l'odeur des roses, montait du jardin. Il faisait bon vivre, et la jeune fille aspira avec allégresse cette brise si douce et si parfumée. Elle marcha lentement d'abord, aux côtés du vieil homme, très ému, qui la regardait à la dérobée, puis, avec la netteté qui marquait toutes ses actions, se tournant vers lui :

— Eh bien! docteur, je suis prête à vous écouter. Il s'agit sans doute de M. Christian Vernier ? Mon père est allé vous trouver à son sujet, ce matin. Ne lui

avez-vous donc pas tout dit, à lui, et me réservez-vous un supplément d'information ?

— Oui, ma chère enfant, c'est bien cela. Et vous me voyez fort troublé. J'ai pourtant l'habitude de parler en public, mais je ne crois pas avoir jamais abordé thèse si délicate.

— Voulez-vous que je vous aide ? M. Christian est-il malade ?

— Nullement. Il a même une très bonne santé. Physiquement, son état est, pour l'instant, tout à fait normal. Mais, moralement, il n'en est pas de même, hélas ! et c'est de là que vient tout le mal.

Geneviève fixa sur le vieux médecin ses yeux perspicaces :

— M. Christian avait abordé très loyalement son examen de conscience avec moi, hier, sans que je me rendisse bien compte des raisons auxquelles il obéissait. Je comprends maintenant qu'il voulait me préparer à recevoir sur sa conduite des révélations fâcheuses. C'est bien cela n'est-ce pas ?

Augagne baissa la tête en silence.

— Eh bien ! poursuivit la jeune fille, cette manière de faire n'était pas d'un homme sans esprit et sans cœur. Car, en admettant que ce que j'apprendrais me parût inacceptable, M. Christian risquait une rupture sans recours. Il n'a pas hésité pourtant.

— Non. Et je dois constater que, sous l'influence des sentiments que vous lui avez inspirés, dit le docteur, il s'est amélioré sensiblement et paraît vouloir continuer. Mais le pourra-t-il ? Oh ! ce serait admirable !

— De quels vices doit-il donc se corriger? demanda Geneviève avec inquiétude.

— D'un seul! Mais le plus terrible de tous!

La jeune fille et le médecin se regardèrent, l'un hésitant à parler, l'autre à interroger, comme si la révélation à faire et à entendre leur eût paru trop pénible. Cependant, ce fut encore Geneviève qui prouva son énergie en disant :

— Allons, pas de détours, ni d'atténuations. Quel est ce vice ?

— L'ivrognerie !

Elle fit un geste de dégoût et son visage exprima l'effroi. Il poursuivit, sans dureté, avec pitié même :

— Oui, ce malheureux enfant, par désœuvrement, par faiblesse, entraîné par de mauvais compagnons, est tombé dans les pires excès. Il boit, et s'enivre comme un malheureux de la plus basse condition. Et, quand il est dans cet état, il ne recule devant aucune excentricité, ni aucune violence. Je l'ai vu revenir couvert de sang, ses habits déchirés, pour s'être battu dans les cabarets du port, avec des pêcheurs ivres comme lui. Il a écrasé, l'an dernier, un enfant sous son automobile lancée à une allure enragée, et qu'il était impuissant à retenir. Quand il est possédé par l'alcool, il ne connaît plus rien, ni l'âge, ni la condition, ni le sexe de ceux à qui il a affaire. Il frappera une femme, il outragera son père : c'est un démoniaque ! Puis, le lendemain, revenu à la raison, il pleurera de repentir, il s'humiliera, implorera, quitte à recommencer, le soir même, s'il a été

repris et entraîné par ses camarades de débauche.

Le médecin se tut. Geneviève marchait auprès de lui, le front penché, comme sous le poids de ces terribles révélations. Enfin, elle s'arrêta et, avec un grand calme :

— Son père vous a autorisé à me dire toutes ces choses?

— Sans cela, aurais-je pu parler?

— Pourquoi est-ce vous qui avez été chargé de m'éclairer?

— Parce que j'étais le mieux en mesure de vous faire comprendre les conséquences physiologiques de ce vice affreux.

— Il a donc une répercussion sur l'état physique?

— Très grave, pour celui qui en est affecté; plus grave encore pour les enfants qui naissent de lui. Un alcoolique, sachez-le bien, donne la vie à de pauvres innocents qui peuvent devenir des tuberculeux, des fous ou des criminels, étant, de naissance, alcooliques eux-mêmes.

— Mon Dieu! quelles effroyables conséquences!

— Voilà ce qu'on ne saurait trop enseigner, mon enfant, car on ne veut pas le croire. Tous les malheureux qui vont dans les cafés ou dans les cabarets boire tranquillement, presque innocemment, des apéritifs, s'intoxiquent et, par avance, intoxiquent leur descendance. S'ils sont assez vigoureux pour ne pas subir la déchéance eux-mêmes, ils la préparent pour leur postérité. Quand ils boivent leur absinthe quotidienne, en ne pensant pas mal faire, ils empoi-

sonnent leurs futurs enfants. Ils feront souche de scrofuleux, d'épileptiques, et seront très étonnés de voir les pauvres petites créatures étiolées et chétives. En buvant, ils ne se croient pas coupables. Ils imitent leurs parents, leurs amis, et, dans leur ignorance, pour quelques misérables satisfactions présentes, ils détruisent l'avenir.

— Mais ne peut-on pas les guérir ?

— Rien n'est plus difficile.

— Vous avouez cependant, vous-même, que M. Christian, depuis qu'il a vécu à Saint-Georges, s'est sérieusement corrigé.

— Oui. Son intention de modifier ses habitudes est évidente, mais le pourra-t-il ?

Geneviève releva la tête, et d'un ton ferme :

— Monsieur votre neveu, à l'instant, disait que, pour pouvoir, il suffisait de vouloir.

— C'est que justement ce funeste, cet horrible vice est destructeur de la volonté. Que j'en ai vu de ces malheureux qui disaient : « Je ne boirai plus ! » et qui, le lendemain même, couraient satisfaire leur passion !

— Avaient-ils des raisons impérieuses de s'en abstenir ?

— Des raisons de vie ou de mort. Rien ne les arrêtait !

— Même l'affection d'une femme dévouée ?

Le vieux médecin regarda, avec une sincère angoisse, la jeune fille, et, d'un ton très bas, comme s'il faisait un aveu très douloureux :

— Même l'affection la plus tendre et la plus clairvoyante. Ils se sauvaient comme des malfaiteurs, ils mentaient, ils devenaient capables de tout. J'en ai vu qu'on enfermait, et qui s'enivraient avec de l'eau de Cologne, de l'élixir dentifrice, et même du vernis à bottines.

— Des fous!

— Des alcooliques.

— N'y a-t-il donc pas de remède? Vous luttez, vous, docteur, cependant. Je sais que vous êtes un des promoteurs de la ligue contre ce véritable fléau social.

— Oui, nous luttons, par la parole, par la plume, dans des conférences, dans des brochures, dans des journaux. Mais quels résultats obtenons-nous? De bien médiocres. Faire appel à la raison humaine? Quelle chimère! Pour déraciner l'alcoolisme, il faut fermer tous les cabarets de France, ceux où il y a de la dorure et des tables de marbre, comme ceux où l'on consomme sur le zinc du comptoir. Et pour cela, une loi est nécessaire. Vous m'entendez, on n'obtiendra le salut de ce pays, pourri par l'alcoolisme, qu'en défendant de vendre de l'alcool, comme si c'était du poison. Tant qu'on n'aura pas pris chez nous les mesures qu'on a édictées en Suède, en Russie, et ailleurs, on boira, on s'enivrera, on se tuera, et les hôpitaux regorgeront, ainsi que les prisons et les bagnes.

Geneviève avait écouté les paroles enflammées du médecin avec une attention extrême. Elle hocha la tête, puis :

— Un dernier mot, docteur. A l'âge qu'a M. Chris-

tian, l'organisme est-il encore capable de se purger des germes malfaisants qui y ont été introduits? Enfin, est-il encore temps de sauver ce malheureux garçon?

— Certes!

— Que faudrait-il pour avoir des chances de réussir!

— Lui imposer une expérience de sobriété absolue pendant trois mois.

— Qu'appelez-vous sobriété absolue?

— Boire de l'eau. Si, dans trois mois, il a observé ce régime, sans une infraction, on pourra espérer sa guérison physique et morale.

La jeune fille tendit la main au vieillard. Il la prit avec un respect attendri :

— Je crains, mon enfant, que, dupe de votre générosité, vous n'entamiez une lutte bien périlleuse pour vous.

Elle dit d'un ton grave :

— Réussit-on jamais sans peine? Et réussir, quelle joie! Surtout quand il s'agit de sauver un être en danger de se perdre!

Elle fit un gracieux signe de tête :

— Je vous remercie de tout ce que vous m'avez dit de bon et de raisonnable, docteur. Je vais essayer d'en tirer parti. Nous verrons, dans trois mois, ce que vous penserez de ma tentative.

Et, souriante, elle rentra dans le salon.

V

Étiennette Dhariel, dans son magnifique cabinet de toilette, était fort occupée à se tirer les cartes, lorsque Mme Mauduit, sa manucure, vêtue ainsi qu'une bourgeoise cossue, un sac noir à la main, entra sans être annoncée, comme chez elle.

— Bonjour, Nénette, dit la manucure en posant son sac sur un canapé Louis XVI foncé de canne dorée, tu vas bien, ce matin?

— Pas trop! J'ai un rossard de valet de trèfle qui ne veut pas marcher dans mon jeu!

— Ah! ah! Toujours le jeune Christian? J'en apporte des nouvelles, plus fraîches et plus sûres que celles fournies par tes cartes...

— Dis voir!

— Avant, fais-moi donc donner un biscuit et un verre de Porto. J'ai l'estomac dans les talons... J'ai fait tout Paris, depuis ce matin...

— Fouille dans le bonheur du jour... Tu vas y trouver ton affaire...

Mme Mauduit ouvrit le battant d'un délicieux petit meuble en marqueterie, et, au lieu de tout ce qu'il fallait pour écrire, elle découvrit un plateau en verre de Bohême, des gâteaux secs, des carafons de vin d'Espagne. Elle prit deux verres, les emplit, en offrit un à Étiennette, qui le plaça, sans y toucher, sur la table; et, après s'être restaurée convenablement :

— J'ai vu Pavé, ce matin, chez Lise Taupin... Il m'a donné sur ton fugitif des tuyaux très sûrs... Il paraît qu'il est devenu tout à fait vertueux... Un petit saint!

Étiennette fit seulement :

— Ah!

Mais cette interjection claqua comme la batterie d'un pistolet qu'on arme.

— C'est une jolie cure qu'elle vient de faire, la mijaurée qui t'a soufflé ton petit homme. Elle vaut un sanatorium, cette enfant-là! Je ne croyais pas qu'il existât ta pareille. Et cependant, la voilà. Mais dans l'autre sens.

Étiennette se tut, mais ses mâchoires se serrèrent et devinrent anguleuses comme celles d'une bête de carnage. La Mauduit continua :

— Notre cher Christian se couche à onze heures, fait le bridge de son papa, ne va plus qu'à la Comédie-Française, et boit de l'eau à tous ses repas. Dans l'intervalle, rien. Il est sage comme une image. Pavé en est malade d'indignation.

— C'est tout ce qu'il sait faire, cette moule-là? Quelle influence a-t-il sur Christian?

— Aucune. Personne n'en a plus que la jolie blonde

qui tient notre petit Vernier à la laisse, comme un caniche.

Étiennette, devenue soucieuse, dit avec amertume :

— Si c'est pour me raconter ces choses-là que tu es venue me siffler mon Porto, tu aurais pu aussi bien prendre une correspondance et rentrer chez toi.

— Ne te frappe pas, ma bichette. Il faut savoir entendre la vérité, ne fût-ce que pour en tirer parti. Est-ce que tu vas jeter le manche après la cognée? Ça ne serait pas digne de toi. Comment, la femme à qui on n'a jamais pris ses amants et qui les mettait tous à la porte, toi, Étiennette Dhariel, tu resterais avec la honte d'avoir été plaquée? Et tu ne t'en vengerais pas?

— Je ne pense qu'à ça!

— A la bonne heure. La petite n'est pas encore dans sa robe de mariée! Tu as le temps de travailler. Et tant qu'il y a place entre le pot et la gueule, il ne faut pas désespérer. Imagine-toi que Clamiron m'a raconté quelles conditions la chaste enfant avait posées à notre Christian.... Ah! c'est vraiment fort! Et il faut qu'il soit rudement pincé pour y avoir consenti.

— Eh bien?

— Pendant trois mois, il doit vivre chez son père. S'il a le malheur, pendant ce temps d'épreuve, de faire une seule frasque et qu'on le sache, il est rasé, sans rémission. L'épreuve est sévère. Le baccalauréat ès-mœurs, quoi!

Étiennette resta un moment pensive, et la Mauduit

en profita pour boire le verre de Porto qu'elle avait versé pour son amie. Convenablement lestée, elle prit sur la table, dans une coupe en bronze d'un splendide travail italien, une cigarette, et l'alluma. La belle Dhariel parut sourire à une idée qui venait de s'offrir à elle. De sa main blanche elle prit une cigarette, comme la Mauduit, puis d'un ton presque indifférent :

— Ah! ce pauvre Pavé est si vexé d'assister à la conversion de Christian? Eh bien! dis lui donc de passer ici. Je lui apprendrai la résignation.

— Toi?

— Mais, oui, fit Étiennette avec un sourire.

— Oh! ma fille, s'écria la Mauduit, tu as dû trouver quelque chose : tu n'as plus les mêmes yeux qu'il y a un instant. Qu'est-ce que tu mijotes? Dis-le moi...

— Tu es trop curieuse. Tu le sauras en temps utile.... Ah ça, qu'est-ce que tu m'apportes aujourd'hui?

– Ah! du soigné!

La manucure se leva, prit sur le canapé son sac noir, l'ouvrit, et en tira un écrin, dans lequel étincelaient deux perles grosses comme des noisettes, d'un orient admirable et d'une rondeur parfaite.

— Mais ce sont les boucles d'oreilles de Maud Gray que tu as là...

— Ce sont elles.

— Elle s'en défait?

— Elle les donne en nantissement. Elle a besoin de trente mille.

— Pour Poivrier ?

— Non, pour le petit marquis d'Aubusserolles...

— Quoi ? Elle s'est toquée de ce gigolo ?

— Non ! Il lui a promis de l'épouser à la mort de son père, le duc de Candare.

— Tu m'en diras tant ! Et alors il lui faut quinze cents louis ? Pourquoi ?

— Pour payer une culotte du marquis au club...

— Mince !

Elle prit les perles, les mania comme un orfèvre, les soupesa, les respira, semblant jouir, par le toucher, la vue et l'odorat, de ce splendide joyau. Puis elle les remit dans l'écrin.

— Elles valent cinquante mille, au bas mot.

— Tu parles ! Il n'y a pas les pareilles à Paris. Fontana les prendrait tout de suite. Mais Maud ne veut pas vendre et « ma tante » n'offre que vingt mille... Elle donne en gage les perles, pour six mois, avec trois mille de commission... Si, dans six mois, elle ne paye pas, le nantissement se transforme en vente moyennant cinq mille francs de plus...

— Trois mille pour six mois, c'est du 20 p. 100. Ça peut aller... Mais pas les cinq mille de plus ! Elle rendra les trente mille, plus trois... Ou on gardera les perles...

— On, c'est-à-dire toi, Étiennette...

— Non, toi, Mme Mauduit, moyennant tes 10 p. 100 habituels. Moi, je ne fais pas d'affaires.

— Convenu. Où est l'argent ?

— Le voici.

Étiennette ouvrit le bas d'un petit meuble décoré en vernis martin, et démasqua une caisse de fer. Dans un tiroir elle prit trente billets de mille francs, referma avec précision son coffre-fort, et posa la somme sur la table. Puis elle dit :

— C'est tout?

— Non! J'ai encore là des dentelles anciennes, du point de Venise...

— Des dentelles... j'en ai trop. J'en vendrai si l'on veut.

— Elles sont avantageuses.

— Je m'en moque!

— Alors veux-tu un tableau de Van Dyck? Il vient de chez le comte de Conflans... C'est le portrait de Lord Sommerset enfant, un chef-d'œuvre!

— Où le voit-on?

— Je te l'enverrai.

De son sac noir, la Mauduit sortit ses outils, ses flacons et ses brosses :

— Si nous nous occupions de tes mains, à présent...

— Tu es pressée?...

— Non. C'est pour que tu sois libre...

— Je ne sors pas aujourd'hui. J'ai à détacher les coupons de ma rente russe...

— Veux-tu que je t'aide?

— Avec plaisir. Tu dîneras avec moi...

— Donne-moi des ciseaux.

Étiennette étala une énorme liasse de titres. Les deux femmes en prirent chacune la moitié, et, avec

application, elles commencèrent à couper les petits carrés de papier.

A la suite de cette conversation entre Mme Mauduit et Étiennette Dhariel, Clamiron, qui, depuis la conversion de Christian n'avait pas mis les pieds chez son ami, reparut un beau matin. Il trouva le fiancé de Geneviève dans son fumoir, très occupé à examiner des chiffres dans lesquels étaient entrelacées les lettres H et V. Sans paraître avoir remarqué la longue abstention de Clamiron, Christian le consulta sur différents modèles, le recevant comme s'il l'avait vu la veille. Pavé, avec sa malice à froid, retrouva rapidement le ton de la familiarité, et d'un air goguenard interrogea son ami sur son état d'esprit :

— Eh bien! mon jeune seigneur, nous voilà décidément rentré dans le giron de la famille? C'est un bel exemple que tu donnes aux camarades. Le père Clamiron en pleure d'admiration, tous les soirs, à l'heure de la soupe, qui, pour cet ancien maçon devenu, du reste, un des richards de Paris, est demeuré un aliment de première nécessité... Il m'embête bien, avec ta conversion! Dis donc, comment t'en trouves-tu? Est-ce que ça rend très malade?

— Mais non, ça rend, au contraire, très bien portant.

— Il est vrai que tu es moins « vanochard » que jadis, au temps de nos fêtes. Ah! vieux Christian, c'est égal, nous en avons fait des fameuses ensemble, hein? Moi, je continue; mais si tu savais ce que tu me manques!

— Bah! tu me remplaceras. Il y en a d'autres.

— Pas comme toi!... Ah! dis donc, je viens de me payer une Mercédès de trente chevaux... Elle est à la porte; veux-tu la voir?

— Avec plaisir.

— Prends ta pelure et une casquette, nous irons faire un tour.

Christian fit un pas en arrière et marqua très nettement sa volonté de résister à la tentation.

— Impossible. Mon père m'attend dans une heure, rue de Châteaudun, au bureau...

— Je t'y conduis.

— Non! non! Ma voiture est commandée. Je te remercie.

— Ah! tu te défies de moi, gémit Pavé, avec un geste plein de reproche. Mon vieux copain! Qu'est-ce que tu crains donc?

— Rien du tout! Mais j'ai affaire, je ne peux pas aller en balade...

— Es-tu changé! Qu'est-ce qu'on t'a fait? Ah! mon coco, si on le savait!

— Il est inutile de le dire, répliqua Christian avec une soudaine vivacité.

— Allons! on ne parlera pas. On ménagera ta renommée. Mais, avec tes idées nouvelles, est-ce que cela t'est agréable de me recevoir? Si je t'embête, il faut prévenir.

— Pas du tout. J'ai plaisir à te voir, au contraire...

— Bon! Mais il était possible de s'y tromper. Alors, à un de ces jours.

Le soir même, après le dîner qui avait réuni les familles Harnoy et Vernier, Christian raconta la visite de Clamiron et, quoiqu'il eût, par politesse, affirmé à son ami que sa présence lui avait été agréable, il manifesta l'intention de s'arranger pour ne plus le rencontrer. Comme Vernier applaudissait à cette détermination et encourageait son fils à rompre avec tous ses anciens compagnons, Geneviève intervint :

— Peut-être serait-il préférable de s'en écarter peu à peu. Toute mesure de rigueur pourra paraître dictée par la famille de Christian. Et comme il n'en est rien, et que tout ce qu'il fait provient de son initiative personnelle, il vaudrait mieux, je crois, ne pas rompre brusquement. D'ailleurs, ne serait-ce pas avoir l'air de craindre le contact des anciens amis ? Et même, dans une certaine mesure, ne serait-ce pas se dérober à leur influence ? Christian n'a plus rien à redouter et peut risquer l'aventure, s'il lui plaît.

En prononçant ces paroles, Geneviève regardait Christian. Elle se pencha vers lui et ajouta ce commentaire :

— Êtes-vous assez sûr de vous pour affronter vos anciens compagnons de folies ? C'est là que, vraiment, on verra si vous êtes radicalement guéri, ou si vous êtes capable d'une rechute. Si vous éloignez de vous Clamiron, est-ce parce que vous avez peur qu'il ne vous entraîne à mal faire ? Et si vous avez pareille crainte, quelle garantie est-ce que j'ai, moi, que vous ne retomberez pas dans vos fautes anciennes ? Allons ! il faut être beau joueur et accepter la partie telle qu'elle

se présente, avec toutes ses tentations et tous ses périls. Il faut voir Clamiron, il faut voir aussi les autres : les Vertemousse, les Longin et les Fabreguier. Leur fréquentation sera la pierre de touche de votre conversion. Sans elle, l'expérience ne serait pas complète.

Christian écouta en souriant la jeune fille et répondit :

— Oh! je crains plutôt l'ennui que la tentation, dans leur compagnie. Heureusement pour moi, je sais faire la différence entre les plaisirs d'autrefois et les satisfactions d'aujourd'hui. Je n'affligerai pas Clamiron, en le consignant à ma porte. Mais je me montrerais dehors, auprès de lui, avec une certaine répugnance. Il a une forme d'esprit qui ne me plaît plus. Il me semble que nous ne parlons plus le même langage.

— Surtout, vous ne pensez plus de même. Et c'est cela qui vous choque. Mais vous ne devez pas vous exposer à la raillerie des sots. Et comme il est impossible que, dans la vie, vous vous dérobiez à tout ce qui ne vous plaira pas et ne voyiez que les gens avec qui vous sympathiserez, il faut, dès maintenant, prendre l'habitude de supporter les corvées avec sérénité.

— Hein? Christian, s'écria l'oncle Mareuil, qui eût dit qu'un jour tu considérerais comme une corvée de rencontrer tes inséparables? Ah! la vie offre des surprises! C'est égal, ma chère enfant, vous avez fait là une belle cure!

Ce que venait d'exprimer le vieux garçon était pro-

fondément senti par toute la famille. Vernier s'était mis à chérir sa future belle-fille. Il la gâtait de toutes les manières et s'apprêtait à la combler. Il avait chargé Emmeline de choisir la corbeille, et Mme Vernier s'entendait, avec un goût exquis, à jeter l'argent par les fenêtres. Geneviève, très virile d'esprit, peu sensible aux séductions du luxe, trouvait tout trop beau et laissait tomber des regards presque indifférents sur les parures splendides et les dentelles précieuses que des commis attentionnés faisaient passer cérémonieusement devant ses yeux. Elle n'observait avec un intérêt réel que l'attitude de Christian et n'était attentive qu'à ses paroles. L'entreprise qu'elle avait tentée la passionnait et sa victoire morale l'enthousiasmait bien autrement que son triomphe mondain.

Elle était cependant l'objet de tous les commentaires et de toutes les jalousies de la part des mères de famille ayant des filles à marier. Certaines d'entre elles possédaient un répertoire des plus riches héritiers de France. Et sur leur grand livre matrimonial Christian était coté comme un des plus beaux partis. Même débauché et vicieux, le fils de Vernier était couché en joue par toutes les marieuses de Paris. Et ses fiançailles avec Mlle Harnoy, annoncées officieusement, avaient causé une déception profonde dans la haute finance et l'aristocratie. Le faubourg Saint-Germain avait compté recommencer avec le fils l'admirable spéculation réussie, une première fois, avec le père. Et c'était la fille d'un petit négo-

ciant presque en mauvaises affaires qui l'emportait.

Étiennette Dhariel en était devenue presque sympathique. L'Ariane de Christian se cloîtrait depuis sa séparation, cuvant sa colère. Elle n'avait pas publié le chiffre de l'indemnité énorme allouée par le père Vernier à la veuve illégitime de son fils. Elle se donnait donc tout à fait l'air d'une victime. On la plaignait. D'autant plus qu'elle avait repoussé, assez brutalement, les propositions d'un Russe très épris d'elle et qui mettait à ses pieds le fruit de ses déprédations dans le gouvernement d'une province limitrophe de la Chine. Étiennette jouait son rôle avec une habileté extrême et passait véritablement pour inconsolable dans le monde de la galanterie. Toutes ces histoires, racontées par Clamiron, divertissaient Christian et le chatouillaient même dans sa vanité. Il n'était pas ordinaire d'inspirer de pareils regrets à une femme aussi positive qu'Étiennette. Et tout en étant bien décidé à ne jamais la revoir, le jeune homme ne pouvait se défendre d'un peu d'attendrissement, bien humain, pour l'abandonnée.

— Qui diable aurait pu la croire si sensible? dit-il à Clamiron. Elle qui se vantait si haut de ne pas connaître la pitié et d'avoir laissé ce pauvre Kennedy se loger une balle dans la tête, à Monte-Carlo, parce qu'elle refusait de rentrer à Paris avec lui!

— Kennedy était décavé, tu sais, et Étiennette n'a jamais eu de considération pour les gens dans la purée. Tandis que toi! Mais j'ai tort de comparer. Pour toi, c'est le cœur qui parle. Oh! mon cher, elle en

devient stupide ! Elle m'a chargé de te demander si tu ne consentirais pas à lui dire un dernier adieu avant de te marier...

— Rien du tout ! En voilà une idée ! C'est rompu. Restons comme nous sommes.

— Ah ! tu en as une force de caractère ! Moi, quand elle m'a flanqué à la porte pour te prendre, je n'ai pas pu me résigner à ne plus la voir et je suis revenu chez elle, en ami.

— Et même autrement.

— Ça, jamais ! Christian, je te le jure.

— Si tu crois que ça me fait quelque chose, à présent ! Je n'ai jamais eu de grandes illusions sur Étiennette. Je sais qu'elle m'a trompé tant qu'elle a pu. Je ne restais pas avec elle à cause de ses qualités de cœur, mais parce qu'elle savait me distraire. Avec cette femme-là, il n'y avait pas moyen de s'ennuyer une minute. Et c'est capital.

— Et maintenant, insinua Clamiron, t'amuses-tu ?

— Je ne m'amuse pas, dit Christian avec tranquillité, je suis heureux.

— C'est épatant ! Toi, Christian, tu es heureux, dans les conditions où tu vis ?

— Oui, mon garçon. Et tu peux le proclamer.

Peu à peu, à la faveur de ces entretiens, où Clamiron, avec une singulière adresse, naturelle ou enseignée, flattait Christian, les deux anciens copains étaient sortis ensemble. Pavé avait décidé son ami à essayer la fameuse automobile de trente chevaux et il avait amené triomphalement Christian au Pavillon

Bleu. Là, s'étaient trouvés Vertemousse, Longin et Fabreguier. Toute la bande s'était embarquée et on avait fait du quatre-vingts à l'heure dans la direction de Versailles. Le soir, à l'heure du dîner, sans accident et sans rencontre inopportune, Christian avait été déposé à sa porte par Clamiron.

Cette partie avait ramené la confiance dans l'esprit du fiancé de Geneviève. Il n'avait plus appréhendé de revoir ses camarades. Il était retourné au cercle avec une assurance nouvelle. Il s'était senti maître de lui. Désormais, il ne craignait plus rien. Il y avait près de trois mois que durait l'épreuve imposée par Geneviève. Pas un jour il n'avait contrevenu à sa volonté. Il demeurait d'une sobriété parfaite, il s'occupait au bureau, il allait à Moret inspecter l'usine. Il faisait, par la même occasion, remettre en état, au château, l'appartement de sa mère, qui était resté inhabité et dans lequel il comptait s'installer avec sa femme pour passer les premières semaines de sa vie conjugale. Les bans venaient d'être publiés, lorsque Clamiron dit à Christian :

— Cette fois, c'est fini, nous te perdons. Il n'y a plus à s'en dédire, tu es affiché à la mairie et on t'a annoncé au prône, à l'église. Nous n'avons plus qu'à endosser nos habits pour te servir de garçons d'honneur...

— Tu ne le voudrais pas, s'écria Christian. On ne pourrait pas te prendre au sérieux. On attendrait toujours de toi quelque blague. Non, mes enfants, ce seront de bons petits cousins en bas âge qui rempli-

ront cet office... Vous vous réserverez pour donner à la quête.

— Alors tu vas au moins nous payer à dîner, pour enterrer ta vie de garçon?

— Pas davantage!

— Quoi! tu auras le cœur de nous quitter à sec?... Après avoir tant de fois trinqué avec nous!

— C'est justement parce que j'ai trop trinqué avec vous que je juge inutile de le faire une fois de plus.

— Tu deviens économe, mon vieux.

— Ah! ça n'est pas pour l'argent! Je vous régalerai, si vous voulez, mais à la condition de ne paraître qu'au dessert.

— Ça serait déjà ça! Mais tu es vraiment chiche de tes faveurs.

Ils ne parlèrent plus de cette idée de dîner. Mais les paroles de Clamiron avaient fait leur trajet dans l'esprit de Christian. Qu'est-ce qu'il risquait à convier ses amis au Café de Paris, dans un salon, pour leur faire ses adieux? N'allait-il pas, maintenant, à chaque instant, en leur compagnie, au Chalet du Cycle, à Madrid, déjeuner, sans qu'il en résultât aucun inconvénient? Il ferait les invitations lui-même. Il n'y aurait que des hommes, et, dans ces conditions, il ne courait pas grand danger. Cependant il ne prit pas de décision. Une incertitude troublait sa pensée. Il avait le pressentiment qu'il allait faire là une chose au moins inutile. Mais sa vanité le poussait à ne pas reculer. Entre ces deux impressions, il hésitait, lorsque Pavé

se chargea de mettre fin à ses irrésolutions. Il arriva triomphant un matin, et dit :

— Eh bien ! mon fils, les camarades sont plus chics que toi : le repas des adieux que tu ne veux pas leur payer, ce sont eux qui te l'offrent. On ne dînera pas, puisque ça te fait si peur. On déjeunera tout bonnement. Ça colle-t-il ?

— Eh bien ! oui ! s'écria Christian. Quel jour ?

— La veille du mariage à la mairie.

— Il y a soirée de contrat chez mon père.

— Eh bien, on déjeunera à midi, chez Joseph... A deux heures, tu seras libre, vieux frère. Tu nous laisseras, dans les larmes, achever nos cigares, et tu rentreras mettre des fleurs dans les vases pour ta fiancée.

— Convenu.

— A la bonne heure !

Pourtant, une sorte d'inquiétude subsistait dans l'esprit de Christian. Malgré l'épreuve jusqu'à ce jour victorieusement supportée, il savait combien ses nerfs étaient facilement excitables. Et le milieu tapageur dans lequel il allait se trouver une fois de plus lui inspirait une sage défiance. Il avait promis. Il lui était impossible de se dédire sans s'exposer aux plaisanteries, il ne le voulut pas, mais il résolut de se surveiller avec soin, de ne boire que d'un seul vin, quoi qu'on en pût penser, et de parler avec une extrême réserve. Il voyait juste, en cette circonstance, et le péril qu'il appréhendait était plus sérieux qu'il ne pouvait le soupçonner.

Le soir même du jour où il avait accepté l'invitation de Clamiron, celui-ci était allé chez Mlle Dhariel qui l'attendait. Il avait trouvé la jolie fille en grande tenue, son chapeau sur la tête. Il lui avait dit sans même s'asseoir :

— Tu sors ?

— Oui, je vais à la première du Palais-Royal. Mais j'ai le temps, j'en verrai toujours assez. Cause.

— Eh bien ! c'est une affaire bâclée. Christian viendra.

— Vrai ?

— Puisque je te le dis.

— Comment as-tu obtenu ça ?

— En lui assurant qu'on se ficherait de lui s'il ne marchait pas. Tu sais comme il a de l'amour-propre. Il n'a pas voulu renacler.

— Et ça se passe ?

— Chez Joseph, lundi. Rien que des hommes, mais choisis. Les « poteaux » ! Et des biberons, tu les connais ! L'addition sera corsée !

— Bien ! Tu me retiendras le cabinet voisin, je ne veux pas aller le retenir moi-même, crainte d'indiscrétion...

— Oui, mais dis-donc, si Christian apprend que c'est moi qui ai manigancé l'affaire, il m'en voudra.

— As-tu peur de lui ?

— Peur de rien ! Mais le procédé...

— Eh ! une farce comme tu en as fait cent, dans ta belle carrière de fantaisiste. Es-tu Pavé, ou ne l'es-tu plus ? Si tu l'es, tu dois à l'honneur de ton nom de

faire des excentricités énormes... Ou bien donne ta démission de prince des loustics parisiens. On en couronnera un autre. Et ce sera tout!

— Oui, tu as raison! Mais si ça allait tout de même faire rater le mariage?

— Parce que Christian aura assisté à une dernière fête avec ses amis, et qu'il se sera pochardé à leur santé... D'abord, qui dit qu'il se pochardera?...

— Moi, je le dis! Sacredieu! Car s'il ne se met pas dans les brindezingues, nous sommes tous de petits garçons bons à jouer au cerceau, et non les joyeux noceurs que tout Paris connaît...

— Et admire!

— Il faut donc que la partie soit complète, triomphale, féerique!

— Et moi je serai là pour couronner le héros, au moment de l'apothéose.

— Il en aura une surprise!

— S'il est en état d'en jouir.

— Ah! prends garde, s'il est à moitié gris, qu'il ne se fâche. Alors tout rate. Et nous en sommes pour notre honte.

— J'en fais mon affaire. Alors, à lundi, je compte sur toi. Viens me mettre en voiture.

La semaine se passa pour Christian en préparatifs. Il eut à peine le temps de penser à la fête projetée par ses amis. Il ne quittait pas Geneviève, dont le père, mis en possession de ses nouvelles attributions dans la maison Vernier, exultait de joie et ne tarissait pas en éloges sur son futur gendre et sur toute la famille.

Le dimanche soir, cependant, Christian dit à sa fiancée :

— Je déjeune demain avec mes amis. Ils ont tenu à se réunir tous pour enterrer ma vie de garçon... Cela m'ennuie prodigieusement, mais il m'a été impossible de refuser...

— Eh bien! amusez-vous. Je trouve cela très naturel. Du reste, le baron Templier doit en être, je pense...

— Oh! non! Il n'est pas de la bande... Il a horreur de tous les joyeux garçons qui seront présents... C'est un homme rangé, lui.

Le sourcil de Geneviève se fronça légèrement, mais elle continua de sourire :

— J'aurais préféré qu'il fût présent. Pourtant je ne pense pas que vous ayez besoin d'être accompagné, ni surveillé. Vous n'avez pas de meilleur censeur que vous-même.

— Je suis vraiment touché de votre confiance, dit Christian avec une soudaine émotion. Je ferai tout pour la justifier... Comptez sur ma sagesse.

Elle ne répondit pas, mais elle lui serra la main. Il eut une vive poussée de joie, et dit:

— Oh ! moralement gardé par vous, car votre souvenir est sans cesse présent à ma pensée, je n'ai rien à redouter.

Le lundi matin, vers onze heures et demie, Clamiron vint prendre Christian dans son automobile. Ils arrivèrent rue Marivaux, descendirent à la porte du restaurateur, gravirent l'escalier et, conduits par les

garçons empressés, firent leur entrée dans le salon où devait avoir lieu le déjeuner. La table était couverte de fleurs toutes blanches, comme pour une fiancée. De gros nœuds de moire blanche cravataient les candélabres, et le lustre était orné de boutons d'oranger. A peine sur le seuil, Christian fut accueilli par une acclamation, et tous les convives, avec un ensemble parfait, imitèrent avec leur bouche la sonnerie « aux champs ». Clamiron, prenant Christian par le bras, passa devant les amis, comme pour une revue solennelle. Puis, s'arrêtant devant Vertemousse, qui courba sa haute taille avec condescendance, il le fit sortir des rangs, prit dans son gilet une énorme rosette du Mérite agricole, la mit à la boutonnière de la jaquette du tireur de pigeons stupéfait, l'embrassa sur les deux joues, en disant avec la voix de M. Prudhomme :

— C'est vous qui êtes le maigre? Continuez, mon ami, continuez!

Puis il fit asseoir Christian, se plaça à côté de lui, et se tournant vers le maître d'hôtel, il cria :

— Que la fête commence!

Ils étaient douze, tous connus sur le pavé de Paris. Le plus vieux comptait trente ans. Il y avait déjà deux divorcés dans le nombre, et cinq jouissaient de conseils judiciaires, ce qui ne les empêchait pas de se ruiner, bien au contraire, les usuriers étant devenus leur suprême recours. Presque aucun de ces brillants seigneurs n'avait fait de folies pour les femmes. La passion n'était point leur affaire. Ils

s'adonnaient aux sports, se livraient à de grandes dépenses de vigueur, mangeaient et buvaient solidement, mais méprisaient l'amour, qui leur paraissait beaucoup trop énervant. La plupart étaient joueurs, et c'était sur les tables des cercles ou aux baraques du pari mutuel qu'ils laissaient leur argent.

Génération très particulière et nouvelle en France, qui n'avait plus rien de la fougueuse spontanéité de l'espèce, se montrait très pratique, très avertie, très froide, et d'une férocité d'égoïsme indicible. Ces gaillards-là étaient bien incapables d'aller chez le bijoutier acheter une parure ou un bracelet pour donner à une jolie fille, mais ils ne dédaignaient pas de s'offrir à eux-mêmes des boutons de chemises en pierres précieuses, des épingles et des coulants de cravate somptueux, des chaînes de montre variées, pour toutes les circonstances de la vie, des cannes à monture d'or, et des bagues qui faisaient étinceler leurs mains à chaque geste. Curieux de sensations imprévues, jusqu'à la manie, ils réalisaient dans toute son intégrité le type du *snob*, plein d'admirations factices, qui court avec empressement au divertissement à la mode, et s'en régale pendant le temps qu'il sera bon genre de s'y amuser. Race inquiétante qui a contribué à pervertir le goût, par la bassesse instinctive de ses tendances et par une recherche de tout ce qui était outrancier dans la vulgarité, comme si sa veulerie blasée avait besoin d'être excitée par des sensations ordurières. Mais toujours regardant, jamais agissant, voyeuse émasculée de la décadence, inca-

pable d'un sursaut viril, dans son avachissement progressif.

Et cette réunion de douze jeunes gens, sans femmes, dans ce salon de restaurant, était symptomatique de cet état moral et physique qui poussait toute une génération à une chasteté presque honteuse. Ils mangeaient et buvaient entre eux, joyeux viveurs dont la dégénérescence eût humilié les ancêtres. Mais ils buvaient et mangeaient ferme, car ils savaient ce qu'était la gastronomie et appréciaient à leur juste mérite les vins que le sommelier versait dans leurs verres. Le menu avait été soigneusement rédigé et les crus étaient de choix. Clamiron avait bien fait les choses, et le chef célèbre qui officiait avait su être à la hauteur de sa mission. Déjà les cailles en caisses apparaissaient escortées d'un Yquem 84, et Christian, qui faisait honneur au déjeuner, n'avait pas encore touché à son verre. Clamiron se pencha vers lui :

— Tu vas avoir la pépie ! Bois au moins de l'eau, si tu ne bois pas de vin... Crains-tu qu'on ne t'ait versé du poison ?

Christian sourit, et prenant sa coupe à champagne :

— Mais, non, je vais porter votre santé à tous.

Il se leva, et s'adressant à ses compagnons avec une souriante ironie :

— Mes chers amis, je suis très touché de la pensée affectueuse qui vous a réunis, aujourd'hui, autour de moi. Nous avons fait bien des bêtises ensemble. Nous n'en ferons plus à l'avenir. Je compte me ranger et devenir aussi sérieux que j'ai été déraison-

nable. Cela n'est pas aussi difficile que vous pouvez l'imaginer. C'est une habitude à prendre, et une fois le trantran commencé, il n'y a plus qu'à suivre... On se figure que c'est ennuyeux de s'occuper à des choses qui ne sont pas stupides ou ruineuses, et quelquefois ruineuses et stupides à la fois, c'est une complète erreur. On trouve autant d'intérêt à gagner de l'argent qu'à le dépenser. Je crois même pouvoir affirmer qu'à partir d'un certain moment de la vie, gagner de l'argent devient un besoin et n'en pas dépenser une passion...

Il ne put aller plus loin. Une tempête de cris s'éleva autour de lui :

— Hourrah pour Christian! Il se paye notre tête! Ah! tu en as un culot, mon garcon! Non! mais il nous fait un cours de bonnes mœurs! A ta santé! A tes futurs enfants!

Sans se démonter, le jeune homme leva sa coupe et la vida d'un trait, puis il se rassit au milieu du tapage général. La voix perçante de Clamiron parvint à dominer le tumulte :

— Messieurs, le jeune récipiendaire a fort bien parlé. On peut lui ouvrir les portes de l'institution du mariage. Il est digne d'y entrer. Sa future est, du reste, charmante... Je propose la santé de Mlle Harnoy.

Il remplit la coupe de Christian et lui dit chaleureusement :

— Choquons nos verres, mon vieux, et de tout cœur!

Christian lui fit raison sans hésiter. Une légère

rougeur monta à ses pommettes, une excitation soudaine tendit ses nerfs. Et comme Clamiron avait versé du vin dans la coupe reposée sur la table, le fiancé de Geneviève cria dans le bruit des verres tintant aux mains des convives :

— Je vous en souhaite une pareille à chacun, mes petits !

Et, sans qu'on l'y eût invité, il porta encore une fois la coupe à sa bouche. Ses yeux s'allumèrent, comme une lampe dont la flamme s'avive. Dans son cerveau purifié par une abstinence prolongée, un trouble soudain se manifesta. Machinalement, et comme retrouvant ses habitudes anciennes, il but de nouveau. Au milieu du tapage, parmi les interpellations qui s'échangeaient dans la chaleur de la pièce où flottaient les odeurs des mets et le bouquet des vins,il eut le sentiment qu'il se laissait entraîner à un danger certain. Il regarda autour de lui d'un air de défi, et ne vit que des physionomies souriantes, des yeux bienveillants, n'entendit que des rires. Nul dessein de lui nuire, le seul projet de se divertir entre soi, et bien tranquillement. Le dessert était servi, et la glace circulait autour de la table. Vertemousse avait même allumé une cigarette et fumait en contant ses exploits cynégétiques. Christian se rassura, mais il sentit que sa tête était déjà plus échauffée qu'il ne convenait, il se pencha vers Clamiron et lui dit :

— Fais-moi donc donner un verre d'eau.

— Tout de suite.

Pavé appela le maître d'hôtel et lui parla à voix basse. Celui-ci mit sur la table une bouteille qui avait la forme et la couleur d'une bouteille d'eau d'Evian, Christian prit la bouteille et emplit lui-même son verre. Puis, distraitement, il le vida aux trois quarts. Il lâcha un juron, reposa le verre si fort sur la table qu'il le brisa, et, d'un ton furieux, il cria :

— Maître d'hôtel, est-ce que vous êtes fou ? C'est du kirsch que vous me donnez là

Une longue acclamation étouffa sa voix. Ainsi qu'à travers un brouillard, il voyait tous ses amis debout, des fleurs dans les mains, et s'avançant vers lui. Il sentit que Clamiron lui couronnait la tête avec une guirlande de boutons d'oranger qu'il avait décrochée du lustre. Une stupeur commençait à l'envahir, contre laquelle il voulut réagir. Mais l'alcool maintenant était redevenu son maître. Il réussit à dompter son engourdissement ; il se mit sur ses pieds, et comme pris de frénésie, oubliant ses craintes, mentant à ses promesses :

— Si c'est ma dernière fête, qu'elle soit mémorable !

Et d'une main mal assurée il but le vin qui remplissait les verres laissés intacts par lui, depuis le commencement du repas.

Ses amis hurlèrent avec enthousiasme :

— Ah ! vieil ami, tu es toujours notre chef !

— Et puis, qu'est-ce que tu crains ? Il est deux heures. Jusqu'à ce soir, tu as le temps de prendre l'air.

— Au lieu d'enterrer ta vie de garçon, flambons-la ; Du punch !

— Une belle incinération !

Dans l'atmosphère obscurcie par la fumée des cigares, les flammes du rhum dansèrent, bleues, blanches, se courbant, près de s'éteindre, puis ravivées, s'élevant en langues ardentes. Emporté par une sorte de fureur, comme si sa raison submergée luttait encore contre le vice triomphant, Christian, avec des éclats de rire terribles, se mit à arroser la nappe de punch brûlant. La toile s'alluma, les mousses des compotiers crépitèrent. Les garçons durent intervenir pour que le feu ne prît pas aux tentures. Le patron, inquiet, risqua un œil par l'entrebâillement de la porte. Mais Christian semblait en proie aux bizarreries de ses plus mauvais jours d'ivresse. Il avait amassé des réserves de folie pendant ses jours de sagesse, et maintenant laissait libre cours à sa fantasque brutalité. Vertemousse ayant voulu le raisonner, reçut une carafe à la tête, qu'il évita à grand'peine, et qui brisa une glace derrière lui. En même temps, Christian éclatait d'un rire nerveux que rien n'arrêtait, et qui crispait ses traits, contractait ses lèvres, le montrait impuissant et hagard, à la merci du délire alcoolique.

— Il va faire quelque malheur ! murmura Longin.

— Finissons-le, dit cyniquement Clamiron. Quand il sera sous la table, il n'essaiera plus de nous tuer.

Et, prenant la cuillère à punch, il en emplit un verre qu'il plaça devant Christian. Silencieux, sombre, le front bas, celui-ci buvait à présent, d'une main trem-

blante. Ses amis, effrayés de leur crime, l'entouraient sans mot dire. Il cria tout à coup :

— Eh bien ! Tas de fêtards ! Vous avez l'air tout ahuris ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous me regardez comme un phénomène ! Vous m'avez mis en train et vous restez en route ? En voilà des gaillards ! Nous n'avons pas encore commencé les liqueurs. Allons qu'on apporte du Vernier-Mareuil-Carte jaune ! Il ne serait pas convenable qu'on ne dégustât pas à cette table des produits de la maison ! M'entendez-vous, maître d'hôtel...

Et comme le garçon, inquiet, restait immobile devant lui, il brailla :

— Vous dormez ! Je vais vous réveiller !

Il saisit deux assiettes et les brisa l'une contre l'autre, puis il écrasa ses verres avec la cuillère à punch, et il se préparait, avec un ricanement féroce, à renverser la table sur les convives, lorsque, ses forces le trahissant, il poussa un faible soupir et retomba sur le dossier de sa chaise, les yeux chavirés par l'ivresse, balançant sa tête de gauche à droite, inconscient, perdu. Au même moment, la porte du salon s'ouvrit et, vêtue d'une longue robe noire, une dentelle sur ses blonds cheveux, un peu pâle, mais pleine d'assurance, Étiennette Dhariel parut.

— Ah ! vous manquiez à la fête ! dit amèrement Longin à la belle fille. Voyez dans quel état s'est mis ce malheureux !

— Eh bien, il est mûr pour le mariage, il me semble, dit Étiennette avec un ironique sourire.

Qu'est-ce que vous allez faire de ce brillant fiancé ?

— Le diable m'emporte si nous le savons, dit Vertemousse. On ne peut pas le laisser là, on ne peut pas le reconduire chez lui. Le voilà propre !

— On s'amuse entre soi, chacun a sa petite pointe, ajouta Clamiron. Mais, lui, il fait tout en grand. Et mon animal se charge à éclater !

— Je vais vous en débarrasser, répondit Étiennette. Descendez-le jusqu'à mon coupé, qui est à la porte. Je le conduis chez moi, je le soigne, et le remets sur pied.

— Ah ! vous êtes une vraie amie, ma petite Dhariel.

— N'est-ce pas ? Voilà ma façon de me venger des saletés que Christian m'a faites.

Une lueur diabolique flambait dans les regards de la délaissée. Elle ajouta :

— Je passe devant pour avertir mon cocher... Suivez-moi... Si, après ça, la famille n'est pas reconnaissante, c'est à guérir pour toujours du dévouement !

— Ange, va ! murmura Clamiron. Si jamais tu as besoin de mon témoignage pour le prix Montyon, ne te gêne pas !

Il prit Christian sous un bras, Longin le prit pardessous l'autre. Ils réussirent à le mettre sur ses jambes. Vertemousse lui campa son chapeau sur la tête, et portant presque ce cadavre vivant, qui marchait mécaniquement, les jambes tremblantes, livide et sans regard, ils descendirent l'escalier, traversèrent le trottoir et poussèrent Christian dans le coupé

d'Étiennette. Ce brusque mouvement sembla tirer l'ivrogne de son engourdissement; il releva ses paupières alourdies, jeta un regard autour de lui, et, d'une voix sourde, grommela;

— Allons, bon! une femme, maintenant! Qu'est-ce qu'ils veulent que j'en fasse?

Et, se calant dans le coin de la voiture, il se mit à dormir près d'Étiennette sans même l'avoir reconnue.

La belle fille se pencha vers Clamiron et Longin, leur sourit, et s'adressant à son cocher:

— A la maison.

VI

L'hôtel Vernier-Mareuil, ce soir-là, flamboyait, par toutes ses fenêtres, dans la nuit. Sur la place Malesherbes, une foule, difficilement contenue par un service d'ordre, se pressait aux abords de la porte cochère pour voir entrer les voitures amenant chez le grand industriel la fleur du Paris élégant, riche et titré. Un brouhaha joyeux saluait le passage des femmes éclairées brusquement, au fond de leurs voitures, par les lampadaires, élevés de chaque côté du large trottoir. La file des coupés et des landaus se succédait, lente et solennelle, s'engouffrant, avec des roulements sourds, dans la cour verdoyante et fleurie, rayonnante de lumière électrique, comme une scène de théâtre pour l'apothéose d'une féerie.

Sur chaque marche du haut perron, surmonté d'une marquise dorée, se tenait un valet de pied immobile dans sa livrée rouge, bas de soie et chevelure poudrée. Dans le vestibule, les maîtres d'hôtel, en habit noir à la française, faisaient la haie devant la

porte du vestiaire. Et c'était sur le dallage de marbre une suite ininterrompue de couples souriants et compassés, femmes vêtues de leurs élégants manteaux de bal, coiffées de fleurs, maris ou pères enveloppés dans leurs fourrures, et se saluant, causant, dans la sonorité de l'orchestre qui recouvrait, de ses ondes harmonieuses, le roulement incessant des voitures.

A l'entrée de ses salons, dans le grand hall où se trouvent réunis les plus merveilleuses toiles des peintres modernes et les chefs-d'œuvre de la sculpture contemporaine, Vernier, debout, se tenait, recevant ses invités. A trois pas de lui, Emmeline causait avec le baron Templier. Aux arrivants qui venaient la saluer, la jeune femme tendait machinalement la main, adressait un sourire, ou offrait quelques paroles de bienvenue, avec un air de détachement qui accentuait encore la distance morale qui la séparait de son mari. Vernier, cependant, à la vue d'un vieillard tout couvert de cordons et de plaques d'ordres, qui s'avançait, se tourna vers sa femme d'un air d'autorité et dit :

— Emmeline, Son Excellence l'ambassadeur des Pays-Bas...

Mme Vernier s'approcha avec une bonne grâce aisée pour accueillir le personnage officiel. Le jeune baron, profitant de ce court éloignement de la maîtresse de la maison, entra dans les salons et, avisant dès l'entrée un groupe composé des inséparables Vertemousse, Clamiron, Fabreguier et Longin, il se dirigea vers eux avec empressement.

— Enfin ! Templier, s'écria Clamiron, vous avez donc lâché la patronne ? Elle vous tenait de court, cependant, tout à l'heure.

— Il y a temps pour tout, dit Raymond d'un air jovial. J'ai assez fait le planton à la porte. Je prétends me distraire un peu avec vous... Vernier est aux prises avec le corps diplomatique. Sa femme est à faire des révérences et des sourires à un vieux monsieur couvert d'une importante quincaillerie... J'ai pris la tangente... Où en est-on ici ?

— A avaler sa langue, déclara d'une voie enrouée Vertemousse. En voilà un déballage de rasoirs ! Si qu'on s'en irait chez Maxim ?

— Qu'est-ce que tu y feras chez Maxim, à dix heures du soir ? Il n'y aura personne.

— Je pourrai m'y asseoir et y fumer. Ce sera déjà un avantage sur ici. On s'embête vraiment dans cette turne familiale et somnifère. Venez-vous, mes enfants ?

— Et qu'est-ce que Christian dira, s'il ne nous voit pas à sa soirée de contrat ?

A cette question, les quatre copains échangèrent un regard soucieux, mais ne répondirent pas. Ils étaient venus chez Vernier-Mareuil autant pour apprendre des nouvelles que pour faire acte de présence. Mais ils se sentaient mal à l'aise dans cette maison en fête, où les invités compassés et cérémonieux continuaient d'arriver, et où Christian, pour qui se donnait la fête, n'avait pas encore paru. Les harmonies de l'orchestre passaient par bouffées so-

nores, rythmant les valses. Par l'ouverture des larges baies, au travers de l'encombrement des habits noirs, du tourbillon des danseurs, s'apercevait le scintillement des épaules diamantées, l'éparpillement des robes claires dans un cadre de lumière et de joie.

Assise dans le salon d'entrée, à côté de sa mère, complimentée et saluée par les arrivants, Geneviève Harnoy accueillait avec un doux et modeste sourire les paroles flatteuses. Une expression d'inquiétude, au milieu de cette cérémonie, assombrissait son délicat et charmant visage. Elle était, ce soir-là, un objet d'envie. Elle épousait le fils unique de la puissante maison Vernier-Mareuil. Elle était destinée à une colossale fortune. Et pourtant elle était triste. Christian, elle le savait, n'avait pas paru de la journée chez son père. Vernier, plein de trouble, cachait sous un air de joie ses appréhensions. Chacun des membres de la famille s'efforçait de sourire. Tous tremblaient, comme sous le coup d'un malheur. Cependant, le chœur des mères dépitées daubait à l'envi sur le mariage de Geneviève.

— Certes, cette petite Harnoy fait un beau rêve... Mais que de risques elle court ! Il a fallu la fâcheuse position du père pour la décider, sans doute, à devenir la femme de ce fou furieux de Christian ?

— Vous savez qu'il passe pour s'être rangé complètement.

— Ah ! qui peut répondre de l'avenir ? Il a de trop mauvaises fréquentations ! Des Vertemousse, des Cla-

miron, que voulez-vous qu'un pauvre garçon devienne dans un milieu pareil? Ils l'entraîneront de nouveau.

— Oui, mais le père Vernier est si riche!

— Quarante millions de fortune. Et le Royal-Carte jaune rapporte quinze à seize cent mille francs de bénéfices nets tous les ans...

— Ça n'empêche pas qu'il a eu de sales aventures au début de sa vie. On a parlé de la police correctionnelle, pour falsification. Il fabriquait on ne sait quel infâme mélange, avec des sulfitartres et des acides acétiques. Si l'on cherchait bien à la préfecture, on trouverait de fâcheux dossiers sur son compte...

— Si l'on s'en donnait la peine, on découvrirait des horreurs à l'origine de toutes les grandes fortunes... C'est impossible autrement! On ne devient pas très riche sans commettre des infamies... Moi, je vous avouerai que j'ai reculé devant l'alliance des Vernier-Mareuil.

— Ce qui ne vous empêche pas de conduire votre charmante fille chez eux.

— Ah! Tout Paris y vient...

— Et on peut y trouver d'autres jeunes gens à marier que le fils de la maison...

— En somme, les Harnoy sacrifient ignoblement leur fille à leur ambition...

— Vernier-Mareuil a sauvé Harnoy de la faillite...

— Elle n'est pas mal, cette petite Geneviève...

— L'air un peu bécasse.

— C'est ce qu'il faut pour vivre avec un scélérat comme Christian...

La conversation fut interrompue par l'entrée dans le salon de la jeune Mme Vernier. Elle traversa, souriante et gracieuse, la presse des invités qui encombraient le passage ; elle s'avança vers le groupe où se trouvait le baron Templier, et d'un signe de son éventail elle l'appela auprès d'elle. Il s'empressa, et penché dans un salut :

— Qu'y a-t-il ? Vous avez besoin de moi ?

— Oui. Mon mari et moi, nous sommes tout à fait tourmentés. Il est onze heures et Christian n'est pas encore rentré à l'hôtel. Que fait-il ? Où est-il ? Quand sa présence est indispensable ici...

— Voulez-vous que je monte chez lui et que je m'informe ?

— Je vous en serai obligée... Son père ne peut quitter la place... Il reçoit nos invités, mais il est au supplice... Faites le nécessaire... Je m'en remets à vous...

— Comptez sur moi...

— Et surtout, le silence.

— Naturellement.

Il s'inclina et, traversant le salon, gagna une porte donnant sur les dégagements intérieurs de l'hôtel. Il suivit un couloir et montant un large escalier de cinq marches, il pénétra dans une antichambre sur la banquette de laquelle un valet de chambre, assis, attendait.

En voyant entrer Templier le domestique se leva précipitamment et prit une attitude respectueuse.

— M. Christian n'est donc pas encore rentré, Edmond ? interrogea le jeune homme.

— Non, monsieur le baron... J'attends M. Christian. Ah! monsieur le baron doit comprendre combien je suis tourmenté... un jour pareil!

— Où croyez-vous qu'il soit?

Le valet baissa la tète avec un air navré, il laissa tomber ses bras le long de son corps :

— M. Christian est parti ce matin, à midi moins le quart, avec M. Clamiron. Il devait déjeuner avec ses amis... En voyant que M. Christian n'était pas rentré pour dîner à l'hôtel, j'ai, sur l'ordre de Mme Vernier, été m'informer au restaurant, et là j'ai appris...

— Eh bien, terminez.

— Là, j'ai appris que M. Christian, vers quatre heures, avait été emmené par Mlle Dhariel...

— Étiennette! Elle avait pourtant bien promis de se tenir tranquille! On l'a payée assez cher pour cela!

— Ah! monsieur le baron, on ne lâche pas si facilement un amant comme M. Christian. Elle l'a emmené chez elle, et je suis sûr qu'il y est encore.

— Ah! c'est trop fort! grommela Templier. La coquine! Elle aura affaire à moi. Je vais chez elle...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Une porte battit, un pas lourd se fit entendre sur les marches, la porte s'ouvrit, et celui qu'on attendait si impatiemment se présenta, chancelant, sur le seuil. Il était vêtu d'une pelisse de loutre déboutonnée, sous laquelle apparaissaient sa jaquette froissée et sa cravate dénouée, comme s'il avait dormi tout habillé. Son chapeau, enfoncé sur le derrière de la tête, laissait voir crûment, sous la clarté blanche de l'électricité, son beau

visage livide, marbré de taches rouges, dans lequel ses yeux vacillaient sans regard, pendant qu'un rictus tirait nerveusement ses lèvres. Malgré les stigmates affreux de l'ivresse, l'hébétude de sa physionomie, l'incertitude de sa démarche, il conservait cependant encore le charme de l'élégance et la séduction de la jeunesse. Il jeta son chapeau loin de lui, laissa glisser à terre sa fourrure, aussitôt ramassée par le domestique, et dit d'une voix railleuse.

— Hé! c'est le sire de Templier! Quel bon vent t'amène, mon cher? Edmond, des cigares, et du thé avec du rhum... J'ai soif!

Son ami le saisit par le bras d'un geste brusque qui fit chanceler le malheureux :

— Christian, ne sais-tu plus véritablement ce que tu fais? D'où viens-tu? A quoi as-tu pensé? Quoi! après toutes les promesses et les gages que tu as donnés! Oublies-tu que la maison est pleine de tous nos amis et que c'est en ton honneur?

— Ah! c'est donc cela qu'il y avait foule sur la place quand ma voiture est arrivée?... Il y avait là des voyous : je crois qu'on m'a un peu attrapé!... Mon cocher alors est entré par la cour des écuries... Templier, qu'est-ce que tous ces gens-là viennent faire chez nous?...

— Mais, insensé, n'es-tu donc plus capable de raisonner?...

— Ah! je suis tout ce qu'il y a de plus lucide! Mais je ne sais pas pourquoi il y a tant de monde ici, ce soir... Écoute, on va s'y assommer! J'ai eu tort de

rentrer... Allons au bal de l'Opéra... Nous y retrouverons Clamiron, Vertemousse et Longin... On finira la soirée ensemble.

— La soirée est finie, Christian, et tes amis sont ici qui t'attendent...

— Envoie-les chercher... Nous nous enfermerons pour éviter les raseurs...

— Et demain, dans tout Paris, on racontera qu'à la fête donnée en l'honneur de ton mariage, il ne manquait que toi... Ton père sera bafoué, ta fiancée insultée par la pitié hypocrite des jaloux... Est-ce cela que tu veux?,..

— Je veux qu'on me fiche la paix!

Il eut un geste d'insouciance, hocha la tête d'un air résolu et entra dans sa chambre, où il se laissa aller dans un fauteuil profond. Il soupira avec béatitude, ses yeux se fermèrent, et il parut prêt à s'endormir. Templier regarda un instant, avec une douloureuse émotion, ce beau garçon de vingt-six ans, aux traits fins, à la svelte tournure, étendu inerte, sans regard et sans pensée, comme une véritable brute. Mais il ne voulut pas s'avouer vaincu. Il le prit par la main, le secoua pour réveiller la vie dans ce corps paralysé par l'ivresse :

— Voyons, Christian, écoute-moi... Tu sais que je t'aime... Ne me fais pas le chagrin de ne pas tenter un effort pour me satisfaire... Tous nos amis sont en bas... Paris entier s'est donné, ce soir, rendez-vous dans ta maison, pour te voir, te complimenter. Il est inadmissible que tu ne descendes pas... Ta belle-mère

est au désespoir. Elle m'a envoyé te chercher... Christian... m'entends-tu?

— Très bien! dit le jeune homme, en soulevant ses paupières et en lançant sur son ami un regard railleur... Tu m'apportes les doléances de Mme Vernier-Mareuil... Entre nous, tu as un rude toupet!...

— Christian! protesta le baron.

— Oh! moi, tu sais, quand je suis dans mes heures de franchise, je dis tout ce que je pense... Mon ami, tu as tort d'abuser de ce que tu es l'amant de ma belle-mère, pour me faire de la morale... Je ne te demande pas de respecter la maison de mon père, moi... Alors pourquoi es-tu plus royaliste que le roi?...

Il s'était soulevé en parlant ainsi, et sa figure avait pris une soudaine expression de dignité douloureuse :

— Nous sommes de bien jolis spécimens de l'éducation moderne, mon cher baron, et on ne donnerait pas cher de nos consciences, si on avait le loisir de les connaître à fond. Moi, je suis une sale crapule, qui bois comme un cocher de fiacre. On avait essayé de me corriger, mais mes amis m'ont entraîné, et tu vois dans quel état je reviens! Est-ce qu'on guérit un ivrogne?... C'est si bon de boire, d'oublier le vide de ses jours, l'inutilité de sa vie, l'ennui effrayant de son oisiveté... Ah! oui, je sais ce que tu vas me raconter... Je suis le fils de Vernier-Mareuil, riche à millions, et je ne sais même pas manger proprement la fortune de mon père... Mais toi, baron Templier, qu'est-ce que tu es? Un joli jeune homme qui vis dans la maison de l'homme dont tu as détourné la

femme... On dit que le mari t'intéresse dans ses spéculations et augmente ainsi ton revenu... Tu payes donc les libéralités de l'un en gentillesses avec l'autre... C'est un brillant métier que tu as là... Et qui nourrit bien son homme ! Mais tu es sobre, toi... Tu dois conserver toute ta tête pour conduire tes affaires... Sans ça, qu'est-ce qui prouve que tu ne boirais pas comme moi?... Nous nous valons, va. Nous sommes frères dans la débauche... Seulement, écoute ça, baron, moi, la mienne me coûte, et la tienne te rapporte!

— Malheureux! cria Templier, avec un geste terrible pour frapper Christian.

Mais il se calma aussitôt, et murmura :

— Il ne sait pas ce qu'il dit!... Il aura tout oublié demain...

Il se pencha sur son ami, retombé au fond de son demi-sommeil, et l'examinant avec soin :

— Jamais je ne pourrai le remettre sur ses pieds à temps pour qu'il paraisse au salon. Que faire?...

Il ouvrit la porte du vestibule et à voix basse :

— Edmond, descendez et prévenez M. Vernier qu'il est urgent qu'il monte. Le docteur Augagne est dans la maison... Cherchez-le et priez-le de monter aussi. Ne perdez pas un instant.

— Bien, monsieur le baron... J'y cours...

Templier revint auprès du malheureux, étendu dans le fauteuil et cuvant son ivresse :

— Oui, son père et un médecin, voilà ce qu'il lui faut.

Il s'accouda à la cheminée, et, assombri, car il pré-

voyait les désastreuses conséquences que pouvait entraîner cet incident, il attendit. Dans l'éloignement la musique des danses se faisait entendre, et le contraste était lugubre de l'inertie accablée du malheureux qui soufflait péniblement, noyé dans l'ivresse, avec la fête qui se poursuivait joyeuse, donnée en son honneur. La voix brève et un peu rude de Vernier résonna dans le vestibule et, précédant le docteur Augagne, le père entra dans la chambre.

D'un geste désolé, Templier montra Christian, qui n'avait même pas bougé et, saluant le médecin qui accompagnait Vernier, il dit :

— Je me retire, je vais prévenir Mme Vernier que vous êtes auprès de votre fils...

— Oui, c'est cela, mon cher baron, allez...

Le père se tourna vers Augagne et, la bouche crispée, pâle de douloureuse angoisse :

— Voyez, mon ami. Voilà où est retombé ce malheureux !

Le docteur hocha tristement la tête, prit la main de Christian, tâta le pouls, et demanda au valet de chambre empressé et attentif :

— Une serviette et de l'eau...

Il trempa la serviette, lotionna le front et les joues du jeune homme. Celui-ci poussa un long soupir, et se détendit, comme sous une impression de soulagement. Le docteur reprit :

— Avez-vous une pharmacie, ici ? Il me faudrait de l'alcali, un verre et une cuillère...

Déjà, le domestique revenait du cabinet de toilette,

avec un flacon marqué d'une étiquette rouge, un gobelet de cristal et une cuillère d'argent. Augagne versa de l'eau dans le gobelet, dosa l'alcali et, avec la cuillère prenant quelques gouttes du mélange, il écarta les lèvres de Christian, puis lui renversant la tête comme à un enfant, il le contraignit à avaler. Le jeune homme fit une grimace de dégoût, ses yeux s'entr'ouvrirent, il reconnut le docteur et son père. Un sourire détendit sa bouche ; il balbutia :

— Ah ! c'est vous, docteur ? J'aurais dû m'en douter au sale goût de ce que vous venez de me faire avaler...

— Alors, encore une cuillerée, pendant que nous y sommes ? dit Augagne en introduisant à nouveau son médicament dans la bouche de Christian.

Une faible rougeur monta aux joues du malade. Son cerveau parut se dégager ; il fit un mouvement pour se redresser, mais le médecin s'y opposa :

— Restez-là, ne bougez pas encore.

Un pli creusa le front de Christian. Son père venait de sortir du coin où il se tenait dans l'ombre et de s'avancer vers lui. Il gardait le silence, mais son visage exprimait une telle colère contenue que le jeune homme, avec une ironique inquiétude, murmura :

— Ah ! il n'a pas l'air content, M. Vernier-Mareuil !..

Le père crispa ses mains, mais retenu par un impérieux regard du docteur, il ne répondit pas. Il marcha, mâchant sa fureur et sacrifiant le plaisir de la laisser se répandre librement à la nécessité de ménager le

malheureux qu'il fallait essayer de rendre à lui-même. Mais Christian, comme excité par un irrésistible besoin de pousser à bout ce père à qui la patience paraissait si lourde, reprit d'un ton gouailleur :

— Rassure-toi, je ne t'ai pas fait d'infidélités. Ce n'est pas avec les produits de tes concurrents que je me suis chargé...

— Oh! c'en est trop! bégaya Vernier, en s'élançant vers son fils. Brute! Brute affreuse!... Ah! c'est lui qui ose parler ainsi... Et à moi... à moi! Oh! qu'ai-je fait pour cela?

Il resta muet, le visage injecté, ne trouvant plus un mot, et des larmes se répandirent sur ses joues.

— Ce que tu as fait? reprit Christian avec une lucidité de plus en plus grande. Tu as fait, parbleu, ta liqueur de grande marque, le Vernier-Mareuil-Carte jaune... Voilà ce que tu as fait!... Il n'en faut pas davantage pour gagner une grosse fortune, en empoisonnant l'humanité!... Tu te plains que j'en boive?... Eh! pour qui donc le fabriques-tu? Pour ceux que tu ne connais pas, dont tu ignores la déchéance, et dont les excès ne frappent pas tes regards... La multitude des buveurs attablés dans tous les cafés du monde et qui vident leur apéritif pour que tu récoltes des millions... Eh bien! moi, je fais comme eux, qu'est-ce que tu as à dire? Tu es marchand de poison! Ne te plains pas qu'on en boive!

— Oh! misérable! cria le père bouleversé par l'horreur de ces effroyables paroles. Ne t'ai-je pas élevé avec l'exemple de la sobriété sous les yeux?...

— Ah ! c'est une justice à te rendre... Il n'y a que chez toi qu'on ne trouve pas tes liqueurs...

— Ce sont d'infâmes créatures qui t'ont perdu ! T'ai-je assez supplié de renoncer à les fréquenter ? Ne l'avais-tu pas promis ? N'avais-tu pas commencé même à t'assagir ?.. Et c'est quand tu nous avais donné l'espoir de ta guérison que tu retombes plus bas que jamais ! Malheureux ! Et tu as l'atroce cruauté de me reprocher ton vice... A moi ! Ah ! c'est une dérision trop cruelle !

— Que tu es difficile à satisfaire, reprit Christian avec une sorte de joie farouche. J'ai été pour toi une réclame vivante. On ne pouvait pas dire que tu fabriquais de mauvaises liqueurs puisque je ne consommais que celles-là ! Si elles étaient inférieures, n'est-ce pas, je le saurais !... Mais elles sont remarquables, il n'y a pas à dire ! Et si on se tue, au moins, c'est pour quelque chose !

Le docteur Augagne avait pris Vernier par le bras, et l'emmenant à l'autre bout de la chambre :

— Ne lui répondez pas. Il n'est pas responsable de ses paroles. Il est dans un état de demi-lucidité, où il suit ses idées, sans se rendre compte de leur portée. Dans quelques instants, quand il aura retrouvé complètement la raison, s'il se souvient de ce qu'il a dit, ce sera pour en rougir et s'en excuser. Je n'ai plus besoin de vous. Redescendez ; je vous conduirai Christian tout à l'heure. Racontez ce que vous voudrez pour expliquer son retard... Moi, je vous réponds qu'il fera son entrée dans vos salons avant une heure.

— Merci. Je vous obéis.

Le père étouffa un profond soupir, jeta sur son fils un regard navré et s'éloigna. Le docteur Augagne s'assit près de son malade, sa belle tête penchée vers ce jeune homme qu'il avait vu naître. Et il pensait avec mélancolie aux fatalités de la vie qui avaient donné pour fils ce faible, inconscient et voluptueux Christian à ce rude, laborieux et tenace Vernier. Comme si la destinée décevante se plaisait à renverser l'échafaudage des ambitions humaines, à Vernier, acharné à construire vaste et haut l'édifice de sa fortune, elle donnait Christian, agent de destruction, chargé de ruiner l'œuvre paternel.

Cependant, le docteur Augagne le regardait dormir, suivant sur sa physionomie, peu à peu calmée et adoucie, les progrès de l'apaisement du système nerveux.

Enfin Christian poussa un soupir. La pendule venait de sonner une heure du matin et le timbre vibrant paraissait réveiller la pensée du malade. Il ouvrit les yeux et son regard n'était plus le même. Il était clair et intelligent. Il s'étira sans se redresser, comme s'il se trouvait bien, couché dans ce fauteuil. Il sourit au médecin et, d'une voix tranquille, comme s'il ne se souvenait plus de la scène affreuse où il venait de déchirer le cœur de son père :

— Tiens ! c'est ce bon docteur... Ah ! j'ai eu besoin de votre secours, cher monsieur Augagne ?

Il roula d'un air dolent sa tête sur le dossier du fauteuil :

— J'ai encore fait des bêtises, tantôt... Et vous êtes venu pour me soigner?...

Le médecin lui fit signe de ne pas parler; et prenant sur la table le gobelet au fond duquel restait encore une partie de la potion préparée par lui :

— Buvez ceci, dit-il, après nous causerons.

Christian, avec la docilité d'un enfant, vida le gobelet que le docteur lui présentait. Alors seulement il parut vaguement se souvenir :

— Mon père n'était-il pas là tout à l'heure?

— Oui. Il est redescendu auprès de ses invités.

— Ne lui ai-je pas adressé quelques paroles malsonnantes?

— Ne pensons pas à cela, dit le docteur avec autorité, il s'agit de choses plus importantes. Votre père sait la part qu'il faut faire à la déraison dans votre façon de vous conduire. Mais les étrangers ne sont pas tenus à une semblable indulgence. Or, en ce moment, mon ami, la maison est pleine des invités qui se sont rendus à la fête donnée en l'honneur de votre mariage. Depuis deux heures, on vous attend, on vous cherche. Et déjà les commentaires vont leur train. Il est donc indispensable que vous paraissiez sans retard. Vous mettre en état d'affronter les regards, voilà à quoi je me suis engagé vis-à-vis de votre père. C'est à cela seulement qu'il faut tendre, entendez-vous, Christian, afin que demain, dans tous les journaux, on ne raconte pas à mots couverts, ou même clairement, que pendant que votre fiancée vous attendait en compagnie de sa famille et de la vôtre, au mi-

lieu de tous les amis de votre père, vous étiez incapable de vous montrer, anéanti, paralysé par la débauche.

Christian eut une douloureuse contraction du visage. Il passa lentement la main sur son front :

— Ah! docteur, dit-il tristement, quelle brute indomptable suis-je donc?

Comme Augagne faisait un geste de protestation, le jeune homme l'arrêta d'un regard :

— Ne me ménagez pas. Je connais votre affectueux dévouement, reprit-il, et je sais ce que je vous dois. S'il y avait seulement un homme tel que vous sur cent, le monde pourrait espérer le progrès moral. Vous êtes de ces braves gens qui sont durs pour eux-mêmes et indulgents pour les autres. Moi, voyez-vous, je suis une brute immonde. Il n'y a pas d'être plus abject et plus méprisable que celui qui a tout pour être bon, loyal, fier, utile, et qui est méchant, fourbe, lâche et nuisible. La destinée m'a tout prodigué et j'ai gâché à plaisir tous ses dons. Que m'a-t-il donc manqué pour être un brave garçon comme j'en connais tant, et qui vivent tranquilles et heureux?

— Peut-être d'avoir conservé votre mère, dit, avec une gravité pensive, le docteur Augagne.

— Hélas! si elle avait vécu, elle eût été une victime de plus! Je l'aurais désolée, comme j'ai désolé mon père, comme je désole en ce moment cette charmante Geneviève qui avait rêvé de me sauver. Ai-je été arrêté par la crainte de la faire souffrir? Que doit-elle penser de moi, en ce moment? Oserai-je paraître de-

vant elle? Ne suis-je pas un être incorrigible? Qu'a-t-il fallu pour me rejeter dans mon bourbier? Un simple prétexte, la première occasion venue. Une table, des convives, des bouteilles, et me voilà retombé au vice. Quelle misère! J'avais pourtant promis d'être prudent, je me l'étais juré à moi-même. Il a suffi d'un déjeuner de garçon pour me faire tout oublier!

Des larmes coulèrent sur ses joues.

— Calmez-vous, dit le docteur. N'exagérez pas votre responsabilité. Vous avez été entraîné...

— Non! Je suis allé au devant de la faute. Ah! vous le savez bien. Je vous l'ai avoué, un jour, à Saint-Georges, pendant que vous me soigniez : il y a dans l'ivresse un attrait mystérieux et irrésistible. J'étais parti pour déjeuner avec des amis, sagement, raisonnablement, et, au fond de moi, une voix s'élevait qui me criait : « On va boire! Tu voudras résister, tu ne le pourras pas! Et tu boiras comme autrefois, comme toujours, malgré toi, malgré tout! » Tenez! il vaudrait mieux disparaître. Je deviendrai un objet d'horreur pour les miens, et à certaines heures, quand je fais des retours sur moi-même, je me trouve tellement méprisable, que je suis près d'en finir... Oui, une bonne balle de revolver dans la tête de Christian Vernier. Cela simplifierait tout! Mais y trouverait-elle une cervelle?

— Malheureux! que dites-vous là?

— Je vous explique un des symptômes de ma maladie... Car, et c'est ma seule excuse, je suis un malade, un maniaque, une espèce de fou... Oui, quand je me trouve à l'état lucide, en face de moi-même,

alors je me demande ce que je fais sur la terre, et je n'ai rien de bon à me répondre.

— Allons ! Prenons pour ce qu'il est l'accident qui vous est arrivé aujourd'hui. Rechute, soit, mais que vous déplorez, et dont vous pouvez tirer parti pour vous amender définitivement. Au lieu de vous laisser aller au découragement, redressez-vous courageusement pour lutter... Vous n'êtes pas seul à porter la responsabilité de vos actes, pensez-y. Vous êtes fiancé à une jeune fille qui a accepté la tâche de vous aider dans l'œuvre de votre régénération. Allez-vous la trahir définitivement en vous abandonnant vous-même ?

— Hélas ! ne serait-ce pas lui rendre un service immense de ne point la lier à moi ? A quelle aventure tragique court-elle ? Que peut-elle attendre et espérer ?

— Elle attend la réalisation de vos promesses. Elle espère votre salut. C'est une âme ardente, prête au dévouement. Rendez-lui la tâche facile. Remplissez, d'un cœur simple, vos devoirs envers elle. Soyez affectueux et dévoué. Elle sera heureuse, et vous, tout étonné de voir que la régularité et la tendresse soient si faciles et si douces, vous renierez votre passé de misère et d'angoisse, et vous serez sauvé.

La tête penchée, écoutant avec un mélancolique sourire la parole du vieux médecin, Christian, complètement dégagé des brumes de l'ivresse, s'attardait avec une satisfaction évidente dans la tranquillité de sa chambre.

— Ah ! il faudrait me débarrasser de tous les com-

pagnons de ma vie stupide, dit-il ; je suis si faible que je retombe sans cesse sous leur domination, et qu'ils m'entraînent comme à plaisir...

— Quel mérite auriez vous à bien faire, si c'était si aisé ? Je ne prétends pas que vous vous corrigerez sans efforts. Mais on vous y aidera.

La demie sonna à la pendule.

— Allons, Christian, le moment est venu de vous montrer. J'ai promis à votre père de vous mener à lui avant qu'une heure s'écoule... Le temps a marché... Descendons.

— Laissez-moi me passer de l'eau sur le visage, changer de vêtements... Et je suis à vous...

Dans les salons, le flot des arrivants commençait à se ralentir. Cependant, Vernier se tenait toujours à l'entrée de ses appartements, entouré de ses familiers, comme s'il se sentait moins exposé aux curiosités narquoises des invités rassemblés chez lui. L'absence du fils de la maison, en un pareil soir, servait de texte à toutes les conversations. Le bruit venait d'être répandu, on ne sut jamais par qui, que Christian était parti, par le train de luxe de huit heures du soir, pour Monte-Carlo, avec Étiennette Dhariel. On l'avait vu à la gare. Il avait même dit à la personne qui l'avait rencontré : « On veut me marier de force. Je mets la frontière entre moi et le sacrement ! » La nouvelle se précisait, enflée et agrémentée par chacun de ceux qui la colportaient à leur tour. Un imaginatif, plus fort que les autres venait même, de dire à Clamiron, à voix basse et avec de grandes précau-

tions, que Christian avait pris cinq cent mille francs dans la caisse de son père avant de partir, et que Vernier-Mareuil se demandait s'il ne devait pas faire arrêter Étiennette Dhariel.

— Vous vous trompez, avait répondu le fantaisiste ami de Christian, avec un regard aigu et une bouche féroce, ce n'est pas cinq cent mille francs qu'il a pris : c'est quinze cent mille. J'étais avec lui. Le caissier voulait résister. Je lui ai mis mon revolver sous le menton. Alors il a donné ses clefs sans faire le malin. Christian a gardé treize cent mille francs pour lui et m'a donné deux cent mille francs pour moi... Je les ai encore là, dans la poche de mon habit... Voulez-vous les voir?...

— Mais, mon cher..., avait faiblement interjeté l'autre, médusé par le redoutable mystificateur.

— Il n'y a pas de mais, mon cher, continua Clamiron, menaçant. Je ne pouvais pas refuser un pareil service à Christian, qui m'a, autrefois, aidé à battre ma mère...

— Vous dites? s'écria la victime éperdue.

— Je dis : battre ma mère, répéta sévèrement Clamiron. On est l'ami des gens ou on ne l'est pas!.. Quant à Christian, il n'est pas parti pour si peu... Il est resté à Paris... Il ne veut pas manger son argent avec Étiennette Dhariel, qui a cessé de nous plaire, mais avec une dompteuse d'animaux de chez Pezon... Oui, monsieur, nous allons subventionner les ménageries. Du reste, si vous ne me croyez pas, interrogez Christian lui-même. Le voilà!

Aux yeux stupéfaits de ceux qui déjà le blâmaient, le déchiraient à plaisir, Christian, calme, souriant, venait de paraître. Il se laissa serrer la main par ceux qui répandaient sur lui, l'instant d'avant, les plus dégradantes calomnies. Il écoutait avec un air d'insouciance heureuse les félicitations que lui adressait la foule des indifférents. Il allait devant lui, lentement, comme s'il cherchait quelqu'un. Il apercut Geneviève, assise auprès de sa mère, et se dirigea vers elle :

— J'ai bien des excuses à vous faire, dit-il, mais je pense que mon père a dû vous prévenir. Il m'est arrivé, comme je rentrais, un terrible accident.

Il eut un sourire à l'adresse du docteur Augagne, qui se tenait auprès de la jeune fille.

— Mais notre cher médecin était là, et ce ne sera rien. Déjà, il n'y paraît plus.

Il se courba devant elle, et avec la bonne grâce tendre qui le rendait si séduisant quand il voulait :

— Prenez mon bras, Geneviève, nous allons faire le tour des salons. Notre présence sera plus décisive que tous les discours.

Elle le regarda de ses yeux profonds, et avec une voix un peu basse :

— Je ne vous ferai pas l'injure d'hésiter, au moment où tout le monde a les yeux fixés sur nous. On n'a déjà fait que trop de commentaires sur votre absence... Mais nous devons avoir ensemble une explication, et il ne me paraît pas possible de la différer.

Christian, pâlissant, s'inclina avec déférence :

— J'accepte tout ce que vous voudrez m'imposer.

Ils se mirent en marche, lentement, à travers les salons, distribuant sur leur passage les poignées de mains, les paroles gracieuses, les sourires joyeux. Aux accords harmonieux de l'orchestre, les danses continuaient, animées. Et les jeunes fiancés, le cœur serré, mais le visage exprimant une joie de commande, s'éloignaient parmi les félicitations et les vœux. Une portière, soulevée par Christian, démasqua l'entrée du boudoir de Mme Vernier. Déjà, le bruit des instruments et les rumeurs de la fête n'arrivaient plus jusqu'à eux qu'assourdis. Ils étaient encore en communication avec leurs invités, mais ils en étaient séparés, cependant, et libres de parler sans contrainte. Geneviève s'assit près de la cheminée, silencieusement. Elle tendit à la flamme de l'âtre ses pieds chaussés de satin, semblant attendre que Christian prît l'initiative du grave débat qui allait s'ouvrir entre eux. Il poussa un soupir, et se penchant vers elle :

— Que vous a-t-on dit de moi, Geneviève ? fit-il. De quoi m'a-t-on accusé ?

— On ne m'a rien dit, nul ne vous a accusé que vous-même. Mais votre absence était assez significative... Vous avez manqué à tous vos engagements envers moi, Christian. Et cela, à quel moment ?

— Ah ! vous avez raison, et je suis aussi coupable qu'on peut l'être ! s'écria-t-il avec véhémence, l'arrêtant dans son accusation, tant il lui paraissait pénible de l'entendre tomber de cette bouche charmante. Vous êtes bien indulgente de m'écouter encore, je ne le mérite pas.

Elle parut consternée par l'aveu si complet qu'il faisait de sa culpabilité, elle le regarda avec un peu d'inquiétude, et demanda :

— Mais, n'invoquerez-vous aucune excuse ? Acceptez-vous donc la responsabilité entière de la faute commise ?

Il pâlit, ses yeux s'emplirent de larmes :

— A quoi me servirait d'incriminer les autres ? Est-ce que cela pourrait m'innocenter ? Je suis un malheureux, Geneviève, je vous ai offensée, j'ai menti. Abandonnez-moi, je ne vaux pas la peine que vous cherchiez à me sauver. Malgré toutes mes promesses, je suis retombé dans mon vice. Et, puisque vous n'avez pu réussir à m'en corriger, qui donc oserait, maintenant, espérer y parvenir ?

Il s'était mis à genoux près d'elle, et, la tête appuyée au bras du fauteuil, les yeux baissés, il pleurait désespérément. Elle, très émue par cette douleur, restait silencieuse, en face de son destin qu'il lui appartenait de fixer. Elle se rendait bien compte qu'elle jouait son avenir en ce moment. Elle sentait surtout, très impérieusement, qu'elle avait dans ses mains la vie de ce malheureux garçon, triste jouet des influences extérieures, livré au caprice des méchants, et qu'une volonté aimante et sage parviendrait, peut-être, à maintenir dans le bon chemin. Elle éprouvait pour lui une pitié profonde, comme en face d'un enfant malade qui n'est pas responsable de ses écarts de caractère ou de ses poussées de déraison. Elle recommença très doucement à l'interroger.

— Je sais bien que vous avez été entraîné à cette partie qui a eu une si mauvaise fin. J'ai été témoin de vos irrésolutions, quand il s'agissait d'accepter. Je suis peut-être responsable, pour une part, de ce qui est advenu, car je vous ai engagé à ne pas refuser... Voyons, Christian, on s'est amusé à vous pousser, à vous exciter. Ce fut un jeu cruel, n'est-ce pas, et stupide, d'amis inconsidérés ?

Il ne consentit pas à entrer dans la voie qu'elle lui ouvrait elle-même. Il se sentait coupable, il répugnait à rejeter sur d'autres le fardeau de la faute. Il balbutia :

— Je n'avais qu'à me souvenir de mes promesses, et à ne pas boire. On ne m'a pas forcé. J'étais libre. Je suis un misérable lâche! Quand j'ai en moi le poison, je deviens une vraie brute. Écartez-vous de moi, Geneviève. Je vous aime trop pour vouloir que vous soyez malheureuse, et je vous ferais souffrir malgré moi, je le sens... Vous ne me dompterez pas, je suis perdu. Abandonnez-moi.

Dans sa sincérité désespérée, il prononçait là les paroles que l'habileté la plus déliée lui eût inspirées. Offrir à cette noble fille de trahir la cause de la régénération entreprise, c'était la lui rendre sacrée. Lui conseiller de le laisser à sa souffrance physique et à sa misère morale, c'était la toucher au plus sensible de son généreux cœur. Elle lui prit la main, et, le forçant à relever le front :

— Regardez-moi, Christian. Je veux voir vos yeux. Sont-ils donc si troubles que je ne puisse y lire la

vérité ? Vous paraissez sentir profondément l'indignité de votre conduite. Mais vous n'avez que des paroles amères et des cris de découragement. N'avez-vous pas, au fond du cœur, le désir de réparer ce que vous avez fait ? Ou bien ne me dites-vous pas tout ce que vous pensez, et voulez-vous reprendre votre liberté en me rendant la mienne ?

Il éclata, cette fois, dans le paroxysme de sa désolation :

— Oh ! vous rendre votre liberté, oui, c'est le devoir que je m'impose, dans une heure de suprême honnêteté ! Mais vouloir reprendre la mienne ? Hélas ! qu'en ferais-je ? Si je pouvais obtenir cette grâce que vous me pardonniez, je ne demanderais qu'à vivre dans votre ombre, comme un pauvre malheureux dont on a pitié, et qu'on tolère près de soi. Geneniève, que devenir sans vous ? Et, cependant, si vous vous liez à moi, vous risquez de vous perdre !

Elle sourit avec une bonté adorable, la bouche tout près de l'oreille de Christian :

— Et si je veux risquer de me perdre pour vous sauver ! Ne sera-ce pas rendre plus étroit le devoir que vous aurez de vous bien conduire ? Et puis, ne serons-nous pas plus forts, à deux, pour combattre les mauvais instincts et en triompher ? Relevez la tête, Christian, reprenez possession de vous-même, chassez le souvenir de l'heure mauvaise, ne soyez plus qu'à vos saines résolutions. Redevenez le Christian d'hier, qui voulait m'obéir, et qui disait m'aimer...

— Oh ! oui, je vous aime ! Et je vous obéirai ! Par

pitié, soyez mon guide et mon appui. Près de vous, je ne faillirai jamais. Ne me laissez pas m'écarter de votre regard. Sous vos yeux, la tentation même ne peut m'atteindre, et je suis sûr de moi.

Il s'était relevé, transfiguré par un nouvel espoir. Les musiques chantaient toujours au loin, dans les salons, les valses se déroulaient en cercles gracieux, et le murmure bourdonnant des invités parvenait jusqu'à ce boudoir retiré, rappelant aux deux jeunes gens que le monde était là, tout près d'eux, qui les attendait pour les reprendre. Ils firent quelques pas vers la lumière, vers le bruit, vers le danger, et, sur le seuil, au moment de soulever la portière qui, seule, les séparait de la fête :

— Nous partirons, Christian, dit Geneviève. Nous irons dans le calme et la solitude chercher le remède à votre faiblesse. Nous vivrons l'un près de l'autre, l'un pour l'autre. Et, j'en ai l'espoir, j'arriverai à guérir votre âme. A compter de cet instant, nous ne parlerons plus de ce qui nous a fait, à tous deux, tant de peine. Rien du passé ne compte plus, il est effacé. Ne nous occupons que de l'avenir.

Il ne répondit pas, mais, sur sa main qu'elle lui tendait, il se courba, et, en même temps qu'un baiser, il y mit une larme.

DEUXIÈME PARTIE

VII

Dans la grande cour du château de Gourneville, l'immense automobile à dix places de Christian attendait, sous pression, trépidante, et poussant des mugissements comme le taureau en bronze de Phalaris. Mme Vernier-Mareuil, dans une ravissante robe de drap blanc, parut sur le perron avec son beau-fils et le baron Templier. Il faisait un temps délicieux; le ciel, lavé par une petite pluie matinale, se fondait sous les rayons du soleil printanier; les verdures naissantes et les fleurs des arbres fruitiers piquaient les massifs du parc de leurs notes vives. Des senteurs exquises montaient de la terre, et une langueur répandue dans l'air doux et tiède amollissait les cœurs. Par une échappée, à travers les arbres, au loin, l'usine apparaissait, dressant ses hautes cheminées rouges; puis la ville de Moret, sur l'autre berge de la Seine, étageait ses maisons en amphithéâtre. Les champs, couverts de moissons ver-

doyantes, s'étendaient au-delà des bois profonds. Un silence heureux et une paix sereine enveloppaient les choses et les êtres. Et, sur le haut perron du château, immobiles devant ce riant tableau, les hôtes de Gourneville demeuraient complaisamment arrêtés.

— Ah ça, que fait donc ma belle-fille, demanda Mme Vernier au bout d'un instant de contemplation.

— Elle sera restée avec papa dans le fumoir, dit Christian. Ils étaient en grande conférence quand je suis descendu pour les prévenir qu'il était temps de monter en voiture.

— Tu sais, Christian, que ta femme prend sur ton père une telle influence, que nous allons bientôt ne plus compter pour lui, reprit Mme Vernier en riant. Cette petite-là, avec ses airs de n'y pas toucher, est plus habile que nous tous. Et elle a mis son beau-père dans sa poche avec autant de bonne grâce que de facilité.

— Quel mal y a-t-il à cela? fit le baron Templier. La jeune Mme Vernier...

— Merci! interrompit Emmeline gaîment. Alors moi, je suis la vieille?

— Oh! comme vous savez bien que non! répliqua Templier.

— Bien certainement! Sans cela, je ne le dirais pas!

— Donc, Mme Christian Vernier, puisque mon épithète est, en l'espèce, inapplicable, reprit Templier avec tranquillité, exerce sur son beau-père la plus heureuse influence, et il n'est pas un des membres

de la famille, ni des amis de la maison qui ne doive s'en féliciter...

— Mon Dieu! que tu parles donc bien, fit Christian avec un geste d'admiration. Comme tu aurais été brillant dans un congrès! Ah! on peut dire que tu as fait une boulette en quittant la diplomatie...

La conversation fut interrompue par l'arrivée même de ceux dont on parlait. Vernier, en complet gris, accompagnait sa belle-fille, vêtue d'un pardessus beige et coiffée d'un chapeau tout en bleuets qui mettait en valeur l'or de sa chevelure.

— Alors, on part? demanda Emmeline.

— Oh! nous vous demandons bien pardon de vous avoir fait attendre un petit instant, dit Vernier, mais Geneviève m'expliquait les améliorations qu'il faut faire aux bâtiments du sanatorium de Saint-Rémy... Du reste, nous jugerons de la situation par nous-mêmes... Nous y passerons, si vous voulez bien, en allant à Fontainebleau...

— Ah! c'est de Jean Augagne qu'il s'agissait? dit Christian... Heureusement que je ne suis pas jaloux! Sans cela...

— Sans cela, tu n'empêcherais pas davantage ta femme de s'intéresser à une œuvre de bienfaisance admirable, dit Vernier, et tu aurais raison.

— Allons! En voiture!

Ils se placèrent sur les banquettes de l'automobile. Christian prit sa direction en main, appuya sur la pédale de débrayage. Et, avec un long sifflement, la lourde machine se mit en mouvement, bientôt ra-

pide, franchit la grille d'honneur et disparut au tournant de la route.

Depuis six mois qu'ils étaient installés à Gourneville, Christian et sa femme avaient vécu dans un isolement complet. L'un et l'autre étaient désireux d'oublier les incidents qui s'étaient si fâcheusement produits au moment du mariage. Christian, sincèrement épris de sa jeune femme, manifestait son souci de lui plaire par les plus tendres attentions. Geneviève, sérieuse, appliquée à exercer sur Christian l'influence qu'elle savait nécessaire, suivait avec une habileté remarquable la ligne de conduite qu'elle s'était tracée. Tout d'abord, elle avait obtenu de son mari qu'il s'occupât des affaires de la maison. Tous les jours, elle s'était astreinte à aller à l'usine pour accompagner Christian. Pendant qu'il était dans les bureaux ou dans les ateliers, elle se rendait à l'école, à l'infirmerie, et visitait les femmes des ouvriers.

Vernier, par un souci philanthropique que lui avait inspiré le sentiment du tort qu'il faisait à l'humanité en l'abreuvant de ses redoutables liqueurs, s'efforçait de répandre le bien-être parmi ses ouvriers. Il avait construit des maisons économiques entourées de jardinets qu'il louait pour un prix dérisoire. Une boulangerie, une épicerie, une crèmerie offraient la nourriture à la population dans des conditions de bon marché si avantageuses que le nombre des habitants de Gourneville avait triplé. Non content de faciliter l'existence aux travailleurs, il s'était efforcé de soigner les malades, et sur les conseils du docteur Augagne,

il avait fondé sur la hauteur entre Moret et Fontainebleau, dans l'ancienne abbaye de Saint-Rémy, un sanatorium pour les tuberculeux, qui était un modèle d'organisation.

Depuis quelques mois, le jeune docteur Jean Augagne avait été placé à la tête du sanatorium de Saint-Rémy. Il continuait là les recherches intéressantes qu'il avait commencées sur la sérumthérapie du cancer. Un magnifique laboratoire existait à Saint-Rémy et le savant pastorien passait son temps à soigner les pensionnaires du sanatorium et à poursuivre patiemment la cure des infirmités humaines suivant la méthode de son génial initiateur. Souvent Christian et Geneviève allaient jusqu'à Saint-Rémy pour s'enquérir des besoins de l'œuvre. C'était une occasion pour eux de rencontrer le docteur, qui, par une sorte de farouche ascétisme, se refusait avec obstination à venir à Gourneville.

Il leur était sympathique, et leur désir de l'attirer vers eux s'était heurté à une réserve presque revêche. Le médecin s'était retranché derrière ses devoirs professionnels, ses travaux entamés et qu'il ne pouvait interrompre, sa sauvagerie qui l'éloignait du monde. Vainement Christian, avec son bon garçonnisme, avait objecté qu'il fallait toujours que le docteur se donnât le temps de dîner, et que ce fût à Gourneville ou à Saint-Rémy, c'était forcément un repas qu'il fallait prendre. Il avait rappelé qu'à Deauville, avant son mariage, il avait eu le plaisir de voir le docteur en soirée chez M. Vernier, et fort aimable, sans qu'il en

parût exagérement souffrir dans sa sauvagerie. Geneviève avait gracieusement insisté pour que, au moins de temps en temps, une exception fût faite, en faveur de son mari, à cette claustration absolue. Elle avait constaté que son aimable intervention paraissait mettre Jean Augagne au supplice, mais elle n'avait rien obtenu de plus que Christian.

Ne pouvant donc amener le docteur chez eux, les châtelains de Gourneville avaient pris le parti d'aller chez lui. Et c'était toujours pour apporter quelque adoucissement au sort des malades ou quelque amélioration aux ressources dont disposait le docteur pour ses travaux. Peu à peu, rebuté par cette froideur, Christian, qui, suivant sa propre déclaration, « n'était pas entêté », laissait Geneviève aller seule à Saint-Rémy et restait à l'usine avec les ingénieurs. La jeune femme, sa visite au sanatorium faite, revenait prendre son mari et ils rentraient à la fin de la journée, par les bois, à Gourneville.

Leur existence se passait ainsi, merveilleusement facile. Christian s'était intéressé aux travaux de culture de la ferme, qui était gérée, pour le compte de Vernier, par un élève de Grignon très partisan des méthodes nouvelles. A eux deux, ils faisaient de l'agronomie extrêmement coûteuse, mais cherchaient à obtenir des rendements qui pouvaient avoir, au point de vue du progrès, une très réelle importance. Ils s'attaquaient au problème si intéressant de l'application de l'alcool à l'industrie. La distillerie de Gourneville, alimentée par une culture de betteraves

intensive, produisait un fleuve d'alcool que Vernier employait en partie dans sa fabrication de liqueurs. Mais le gérant s'était attaché à distiller des pommes de terre, et il espérait arriver à produire de l'alcool à bas prix qui pourrait être utilisé dans les appareils d'éclairage, les moteurs des machines, et fournir ainsi une ressource considérable à la culture française. Christian, associé à ces travaux, aiguillonné par l'espoir d'une appropriation importante d'un produit sans valeur, ne s'ennuyait plus et offrait à sa jeune femme ravie tous les meilleurs symptômes d'une guérison morale certaine. Cependant, un point d'inquiétude persistait dans sa pensée. Elle ne s'en expliquait avec personne, non plus avec elle-même. Mais le germe du souci était dans son esprit et elle ne pouvait l'en arracher. Voici comment il avait pris naissance. Un jour qu'elle visitait le sanatorium, accompagnée du docteur Jean, celui-ci avait montré à la jeune femme, occupé à bêcher une plate-bande, un homme jeune à l'apparence vigoureuse, et lui avait dit :

— Voilà un garçon qui est arrivé ici, il y a six mois, épuisé, se traînant, presque mort, Voyez, madame, dans quel état florissant il est aujourd'hui. Il n'y a pas dans la campagne environnante un ouvrier plus solide et plus dispos que lui.

— Alors, guéri ?

— Guéri, pour le moment du moins.

— Comment cela, et pourquoi cette restriction ?

— Parce qu'elle est indispensable. Tant que ce

brave garçon sera notre pensionnaire, je réponds de lui. Les règles de la maison, sévères et ponctuelles, le défendent contre toute imprudence, et par conséquent toute rechute. Mais qu'il sorte d'ici, et il peut retomber...

— Vos guérisons alors ne sont que momentanées?

— Hélas! Mes malades ont tous leur sort entre leurs mains. S'ils ont la force morale de résister à la tentation des excès, quels qu'ils soient, ils sont sauvés. Mais qui pourrait espérer qu'ils auront une telle puissance sur eux-mêmes? Ainsi ce travailleur acharné, qui nous montre une si belle ardeur à bêcher sa platebande, qu'il rentre dans la vie et qu'il rencontre une femme, et tout le bénéfice de sa cure sera perdu... Il est condamné à la chasteté ou à la mort... Il faudrait pouvoir le garder ici. Or nous ne sommes pas une auberge, mais un sanatorium, et il faut laisser la place à d'autres qui sont en danger.

Geneviève ne parlait plus, elle restait sous le coup de ce que le docteur venait de lui déclarer des rechutes probables de ses malades les mieux guéris en apparence. Certes, il n'avait pas parlé de ceux qui s'étaient livrés à des excès de boisson. Il n'avait visé que le cas de ce phtisique conduit à la consomption par l'amour. Mais ne pouvait-on conclure du particulier au général, et assimiler toutes les guérisons à celle de ce malheureux? Sans que le docteur protestât, Geneviève les avait qualifiées de momentanées. Celle de Christian, si assurée, si évidente, risquait-elle donc d'être passagère? Et, à la moindre oc-

casion, pouvait-il être repris par son vice hideux? Elle ne s'ouvrit pas de ses craintes à Jean Augagne. Elle eût trop redouté qu'il ne les confirmât. Elle abrégea, ce jour-là, sa visite et rentra préoccupée à Gourneville. Depuis ce moment, elle gardait dans un coin de son cœur une angoisse incessante qui se réveillait au moindre prétexte et lui causait une douleur soudaine.

Roulant sur la route qui conduit à Saint-Rémy, l'automobile, adroitement dirigée par Christian, filait entre les arbres dans un nuage de poussière. Les bâtiments de l'usine grandissaient à vue d'œil, comme s'ils venaient au-devant des touristes. Puis les toits pointus du sanatorium se dressèrent dans la verdure, et, avec un sifflement de bête domptée, la lourde voiture s'arrêta devant le perron. On eût pu croire que le jeune docteur guettait l'arrivée des visiteurs, car il parut sur le perron avant même qu'ils eussent mis pied à terre. Il s'empressait au devant d'Emmeline, mais tous ses regards étaient pour Geneviève.

— J'ai vu votre oncle hier avant de partir, Jean, dit Vernier-Mareuil. Il m'a chargé de toutes ses tendresses pour vous. Il va bien, du reste, et travaille comme un débutant... Et vous, ici, où en êtes vous?

Dans un harmonieux jardin à la française, reste des magnificences créées par Le Nôtre lors du séjour fait à Saint-Rémy par Mme de Plessis-Bellière, pendant que Fouquet trônait à Vaux, la compagnie se promenait à petits pas, sous la conduite du jeune médecin. Ainsi interrogé, Jean Augagne se tourna vers le père de

Christian et sur son front vaste un rayon de joie brilla :

— Les expériences que vous m'avez facilitées sont en bonne voie, et je prépare une communication à l'Académie de médecine qui vous prouvera l'utilité des efforts que vous avez faits. Le laboratoire installé ici par vos soins a coûté cher, mais je réponds que vous ne regretterez pas la dépense, en voyant les résultats obtenus...

— C'est donc important?

— Capital! répliqua le jeune médecin avec enthousiasme. La sérumthérapie du cancer est trouvée... Les expériences que j'ai faites, et que mon oncle a pratiquées dans son service à Paris, ne nous permettent plus d'en douter. C'est pour l'humanité un gain immense!... Et quand nous aurons réussi pour la tuberculose...

— Vous espérez donc arriver à vaincre cette affreuse maladie?

— Roux a bien triomphé de la diphtérie, Yersin de la peste, Chantemesse de la typhoïde... Pourquoi n'obtiendrions-nous pas, enfin, cette récompense suprême de tous nos efforts? La tuberculose jugulée, ce serait le triomphe de la vie sur la mort. Mais tout viendra à son heure. Pour le moment il ne s'agit que du cancer. Comptez les victimes qui succombent chaque année à des affections cancéreuses, vous comprendrez que jamais plus importante conquête n'aura été faite. Et c'est à M. Vernier qu'elle sera due.

— Oui, mon cher ami, dit Vernier avec bonhomie,

comme est due au terrassier, qui a pioché le sol pour en tirer la glaise, la statue que le sculpteur a modelée avec elle. Je n'ai eu qu'un bien petit mérite, en cette circonstance : ça a été de mettre à votre disposition les moyens de travailler à vos recherches... Si vous réussissez, comme je l'espère, n'essayez pas de détourner sur moi la moindre part de votre succès... Je ne laisserais personne prendre le change. Mais j'aurai la joie d'avoir servi à sauver mes semblables, et, cela, j'en jouirai pleinement. Vous n'ignorez pas que votre cher oncle m'a accusé souvent de contribuer à la destruction de l'espèce humaine, en vendant les liqueurs qui sont bues avec avidité par les gourmets du monde entier. Comme si on pouvait empêcher l'armurier de vendre des armes parce que des scélérats s'en servent pour tuer, ou le pharmacien de livrer de la morphine sous prétexte que des maniaques en usent pour se stupéfier... A ce compte-là, il n'y aurait plus de commerce possible, car on peut abuser de tout. Et un goinfre peut mourir d'indigestion, ce qui ne prouve pas que le pain, la viande et les légumes soient nuisibles... Mais, malgré tout ce que je pouvais répondre de sérieux à votre excellent oncle, j'ai toujours été impressionné par ses raisonnements. Aussi ai-je saisi avec empressement l'occasion que vous m'avez fournie de faire besogne utile en vous aidant à réaliser vos découvertes... Ainsi on n'aura pas le droit de me juger indifférent à l'avenir de la race française, et si je gagne quelque argent en vendant des apéritifs, on m'en absoudra, je l'espère, en voyant que vous sauvez

beaucoup de malades. Vos cures seront la rançon de mes méfaits !

Une sincère émotion faisait trembler la voix de Vernier, non de ce qu'il disait, sans doute, mais de ce qu'il pensait : car, devant lui, côte à côte avec Geneviève, marchait Christian, ce fils unique si gravement atteint par le poison, et qui lui avait causé de si grandes inquiétudes. C'était comme un commentaire vivant à ses paroles, et le mal que pouvait faire à l'humanité la folie affreuse de l'alcool, il l'avait sous les yeux, menace perpétuelle pour son bonheur. Le docteur Jean se pencha vers le châtelain de Gourneville, et sur le ton d'une confidence il lui dit :

— J'ai mieux encore à vous annoncer, mais je ne veux pas que mes paroles soient entendues de tout le monde ici... Je suis sur la trace d'un antidote de l'alcool... Par un moyen très simple, j'espère arriver à guérir l'ivrognerie en donnant au malade le dégoût insurmontable de son vice. Je n'ose encore annoncer le résultat certain, parce que, dans quelques cas, le remède a produit sur l'organisme des sujets auxquels il a été appliqué des effets nerveux qui avaient l'apparence de la folie. La surexcitation cérébrale, l'ébranlement nerveux, pour certains malades que je soigne ici, en ce moment, ont été tels qu'ils offraient les symptômes d'un véritable *delirium tremens*. Mais le calme a succédé aux crises, le cerveau s'est dégagé, les nerfs se sont détendus, et je vois mes sujets soumis, doux, et surtout rebelles aux tentations de l'alcool. Je le leur ai offert sous toutes les formes, vin, bière, co-

gnac, etc... Ils n'ont pu en supporter même l'odeur... Combien de temps durera l'immunité? Telle est, à l'heure présente, l'étude que je poursuis. Si l'effet n'est que momentané, il suffira de le renouveler. Mais s'il était définitif? Quel triomphe!

Vernier serra la main du jeune médecin avec émotion, et, sur le même ton de confidence :

— Il n'est que trop vrai que l'ivrognerie ne pourra jamais être guérie que de force. Votre découverte serait donc capitale. Quoi qu'elle puisse me coûter, je la bénirai, mon cher enfant... Vous me comprenez, n'est-ce pas? Vous connaissez assez mes préoccupations paternelles. Si jamais une rechute, que je ne prévois pas, heureusement, se produisait pour Christian, promettez-moi que, quelque soit le risque à courir, même pour sa vie, vous essaierez de l'arracher à son vice?... Oh! c'est affreux à dire, mais je préférerais tout au spectacle affreux de sa dégradation!

Le docteur Jean ne répondit pas, son visage s'était empreint d'une gravité soudaine. Comme Vernier, plus pressant, le sollicitait du regard :

— Comptez sur moi, dit le jeune médecin, le salut de votre fils sera le prix dont je prétends payer vos bienfaits. Nul de ceux qui l'aiment n'aura à le pleurer...

Le regard du docteur Jean se fixa sur Geneviève, qui marchait devant lui, svelte et légère, fouettant doucement, du bout de son ombrelle, les bordures des carrés fleuris, et si Vernier n'avait pas été vivement ému par les paroles qu'il venait d'entendre, il

aurait pu se demander si l'amour de l'humanité était bien le seul mobile auquel obéissait le jeune savant. Mais Vernier, très habile homme d'affaires, était un fort médiocre observateur, et il se contenta de recueillir les réconfortantes assurances du neveu de son ami, sans rechercher à quel sentiment il en était redevable. Il n'était pas non plus de complexion à s'attarder sur les sujets douloureux, et, brusquement, il changea de conversation :

— Ma belle-fille m'a expliqué que vous étiez maintenant à l'étroit ici, dit-il au jeune docteur, mais cela est remédiable et mon architecte viendra s'entendre avec vous pour les constructions nouvelles à entreprendre. Voulez-vous une aile de plus au bâtiment principal, ou un pavillon séparé ?

— Un pavillon séparé serait préférable, à tous égards.

— Et bien ! il sera fait comme vous le désirez... Vous avez deux protecteurs bien puissants auprès de moi, ajouta Vernier en souriant : votre talent et Geneviève...

— Madame Vernier est charitable et bonne, dit le docteur Jean avec un peu de trouble. Elle voit de près la misère et elle est plus portée à s'y intéresser... Grâce à elle, et aussi à vous, un plus grand nombre de pauvres gens vont être soulagés. Je vous en remercie de tout mon cœur.

— Allons ! puisque tout est convenu, venez faire un tour en forêt avec nous, dit Vernier. Il ne faut pas vous immobiliser continuellement entre deux tubes

de virus... A votre âge, la distraction est nécessaire.., Avez-vous peur de monter en automobile?

— Ma foi, non! dit le savant avec embarras. Mais c'est l'heure de ma visite aux malades... Il faut m'excuser...

— Je crois vraiment que le docteur a de la répugnance à sortir avec nous, dit Christian, qui s'était rapproché de son père. Jamais nous ne pouvons, ma femme et moi, vous arracher à votre travail... Est-ce moi qui en suis cause, ou est-ce Geneviève?

— Vous ne croyez pas ce que vous dites, dit Jean Augagne en baissant la tête. Je sens, croyez-bien, tout le prix des gracieusetés que vous me faites. Mais je suis un sauvage, et il faut me laisser à mon isolement. Je vous le demande comme une faveur.

— A votre guise, dit Christian avec un peu d'humeur. Il ne faut contraindre personne. Mais il est deux heures... Partons...

Sous la conduite du docteur Jean, les visiteurs traversèrent à nouveau les parterres, gagnèrent la vaste cour entourée de tilleuls centenaires. Une brise légère, venant du fleuve, faisait frissonner les feuilles. et, sur la rive opposée, les premiers massifs de la forêt de Fontainebleau s'étageaient, profonds et noirs.

— Vous ne vous ennuyez pas quelquefois dans cette solitude? demanda Mme Vernier au jeune médecin.

— En ai-je le temps? Je suis occupé, depuis le lever du jour jusqu'à la nuit, par mes pensionnaires.

— Mais le soir? N'est-ce pas un peu sévère? Quel

âge avez-vous, docteur? Pas trente ans, je suis sûre? Ne songez-vous pas à vous marier?

Une rougeur monta au visage de Jean Augagne :

— Je me suis donné sans réserve à la science, dit-il. C'est une souveraine qui n'admet pas le partage. Et je n'ai pas trop de toutes mes pensées pour la servir.

Emmeline se mit à rire.

— Pour nous autres gens terre à terre, ceci signifie tout simplement que vous avez une inclination, et que, sans doute, elle est contrariée. Gardez votre secret, cher docteur, conclut-elle, en voyant le jeune homme faire un geste de protestation. Et ne retenez de ce que je viens de vous dire que la certitude de l'intérêt que je vous porte.

Les habitants de Gourneville étaient remontés dans leur automobile. Des adieux s'échangèrent; la fumée du moteur fusa, et, derrière les arbres, le sanatorium disparut. Par la route qui passe à Avon, Christian se dirigeait vers Fontainebleau. L'espace sans un obstacle s'ouvrait devant lui, et pressant sa marche, il roulait à grande allure sur le terrain désert. Les arbres, les champs, les maisons, comme dans un rêve, défilaient de chaque côté de la voiture, aussitôt dépassés qu'atteints, et le vertige de la vitesse emportait les voyageurs dans un mouvement joyeux. Le vent frais les frappait au visage, toute préoccupation autre que celle de toucher le but s'effaçait de leur esprit. Ils se sentaient impondérables. Ils étaient devenus oiseaux pour planer éperdument, flèches

pour fendre l'espace. Ils avaient perdu le sentiment de leur matérialité. Au plus fort de leur envolée, ils arrivèrent à une côte sablonneuse qui montait entre des roches grises, parmi des sapinières profondes et obscures. Le terrain lourd, la raideur de la pente forcèrent Christian à ralentir sa course. Ils eurent ainsi le loisir de respirer et de regarder, car jusque là ils avaient été entraînés comme par un cyclone. Ils se firent part de leurs impressions :

— Vraiment, tu nous mènes à une allure un peu exagérée, dit Vernier à son fils. Passe pour un moment, mais brûler la route pendant longtemps, comme tu viens de le faire, ce serait insupportable. N'est-ce pas ainsi que tu marchais quand tu as versé devant la porte de M. Harnoy.

— Oh! ne le lui reprochez pas, cher père, fit Geneviève.

— J'allais justement très doucement, répondit Christian. C'est ma direction qui a cassé au tournant d'un chemin creux...

— Et si elle avait cassé tout à l'heure.

— Oh! nous aurions été pulvérisés, dit Templier. C'est fou de marcher si vite!...

— On verserait de même à petite allure...

— Ecoutez-donc, fit Emmeline en prêtant l'oreille : n'entendez-vous pas des trompes?

— C'est ma foi vrai, dit Vernier, on dirait que l'on chasse en forêt.

Au même moment, débouchant entre deux cépées de chênes, un dix-cors sauta sur la route, s'im-

mobilisa quelques secondes, comme pour se rendre compte du mouvement de la chasse, regarda d'un air fier et triste la voiture qui s'était arrêtée, puis, prenant son parti, s'élança d'un bond dans le fourré et disparut. Déjà, la voix des chiens se faisait entendre. Le bien-aller, sonné par les piqueurs, résonna de plus près. Deux chiens de tête, collés à la voie, parurent, suivis bientôt d'un groupe plus nombreux aboyant avec ardeur. Puis toute la meute se répandit sur la route, écouta ses conducteurs, qui avaient empaumé la trace, et, se ralliant à grands cris, grimpa la levée du fossé et s'enfonça dans le taillis. Les piqueurs à cheval arrivaient à la suite. Ils mirent leurs chevaux au galop sur la route, prirent un routin transversal qui coupait l'enceinte dans laquelle la chasse se poursuivait, puis le maître d'équipage, bien reconnaissable à son uniforme, s'y engagea, à grand bruit, suivi par la troupe des invités et des curieux. Tout un groupe d'officiers, montant de vifs chevaux, galopait, mettant sur la sombre verdure des bois la chamarrure de ses clairs uniformes. La voix des chiens déjà s'éloignait, les chasseurs avaient pris le large, et ainsi qu'une rapide vision, ce tableau brillant et animé s'était effacé. La forêt retombait à son silence, à sa solitude, et les spectateurs de cet intermède inattendu demeuraient encore arrêtés, comme s'ils attendaient qu'il se renouvelât sous leurs yeux.

— Ah! quel dommage que ce soit fini? déclara Emmeline.

— Eh bien! qui nous empêche de prendre les de-

vants et de nous replacer sur le passage de la chasse ? dit Christian. Le cerf va vers la Seine, au bat l'eau. Nous n'avons qu'à marcher en arrière ; nous le rattraperons, je m'y engage...

Il se tut brusquement et devint pâle. Un couple de chasseurs, au petit trot, semblant suivre de loin et en amateurs, venait de paraître sur la route, débouchant d'un sentier de traverse. Un cavalier et une amazone. L'homme très correct avec sa jaquette rouge, sa culotte grise et sa cape de velours. Joli garçon, avec une large barbe blonde qui lui donnait l'aspect d'un Allemand. La femme pincée dans son corsage de drap noir, coiffée d'un chapeau haut de forme et élégante à miracle. En un instant, tous les assistants, à l'exception de Geneviève, avaient reconnu Étiennette Dhariel. Sans affectation, elle dirigea son cheval, qu'elle montait avec une grâce parfaite, du côté de l'automobile, laissa tomber sur ceux qui l'occupaient un regard indifférent, puis, s'adressant à son compagnon à haute voix :

— Un temps de galop, comte, voulez-vous ?

— Comme il vous plaira, dit le cavalier.

Elle enleva sa monture d'une main ferme, la poussa vers le fossé de la route, qu'elle sauta à la volée, et se lança, suivie de son compagnon, à travers une clairière fleurie de narcisses, au bout de laquelle elle trouva un chemin coupé par une barrière. D'un élan, elle la franchit, et au tournant du taillis, son amazone noire et l'habit rouge de son compagnon se perdirent dans les arbres.

— Brillante sauteuse! dit naïvement Geneviève.

— On ne saurait mieux dire! répliqua Emmeline sans rire, mais avec un vif regard adressé à Templier.

— Eh bien! nous avons, je crois, vu le plus joli épisode de chasse qu'offrira cette journée, dit Vernier, ne le gâtons pas par une réédition moins réussie.

— C'est d'un sage! fit Templier.

— Alors, on rentre? demanda Christian sans insister.

— On rentre.

Il fit virer son automobile et, à une allure très modérée, comme si toute sa hardiesse fut tombée, il reprit la route d'Avon et de Moret.

Le soir, après le dîner, pendant que Vernier, qui ne fumait pas, tenait compagnie aux dames, Christian et Templier, assis dans le hall, au fond de vastes fauteuils, dégustaient lentement leur havane. Brusquement Christian dit à l'ami de sa belle-mère, comme s'il continuait tout haut la pensée qu'il suivait depuis un instant :

— Qu'est-ce que diable Étiennette peut bien venir faire dans le pays?

— Rien de bon, à coup sûr!

— Tu ne le savais pas, toi, qu'elle y fût?

— Mais je ne le sais pas encore. Dans le fait, qu'est-ce qui prouve qu'elle n'est pas en villégiature, pour quelques jours et par hasard, dans les environs?

— Étiennette ne fait rien par hasard.

— Qui est ce monsieur blond avec qui nous l'avons rencontrée?

— Connais pas plus que toi. Ce n'est pas un Parisien, il n'appartient à aucun cercle. Je parierais pour un Russe ou pour un Allemand, rien qu'à sa tournure et à son accent...

— Bon cavalier, en tous cas.

— C'est pour cela que je pencherais assez pour un Allemand.

— Et cette Étiennette, quel chic elle vous a! L'as-tu regardée sauter le fossé et la barrière? Où a-t-elle appris à monter si hardiment?

— Oh! les femmes qui n'ont pas peur montent bien très vite. C'est l'affaire d'un bon cheval et surtout d'une bonne sangle. Car si la sangle casse, adieu!

— Ne pourrait-on savoir qui est ce cavalier et où il habite?

— Qu'est-ce que ça peut te faire, mon cher Christian? Tu n'as pas l'intention, j'imagine, de t'occuper de Mlle Dhariel?

— Ah! Dieu! non!

— Eh bien! alors, laisse-la donc tranquille, avec son compagnon. Évidemment, c'est son nouvel ami. Elle n'est pas femme à rester veuve longtemps, et voilà six mois que tu l'as laissée en plan. Après tout, elle a bien le droit de se distraire comme il lui plaira.

— Certes! Mais cela n'empêche pas que je serais bien aise de savoir qui est le monsieur. Il peut venir de ce côté-là quelque difficulté. Et il faut être préparé à se défendre.

— Ah! comme te voilà devenu prudent! Mais si tu tiens tant à avoir des renseignements sur l'homme à l'habit rouge, je te promets de m'en procurer. Je pars demain matin pour Paris, je trouverai certainement dans le train quelque chasseur qui rentrera comme moi. Je le ferai causer, et je te rapporterai ce qui m'aura été dit.

— Merci.

Christian parut satisfait et changea de conversations. Pourtant il continua de penser à Étiennette. Il aimait tendrement Geneviève. Mais, depuis six mois qu'il était marié, il s'était aperçu que la passion n'avait rien à voir dans ses sentiments pour sa femme. C'était une affection très forte, très sage, très reconnaissante, qui lui donnait une sécurité parfaite. Il savait pouvoir compter sur Geneviève d'une façon absolue, qu'il eût besoin d'être conseillé ou protégé. Il sentait toujours la main ferme de la jeune femme dans la conduite de leur existence commune. Il la trouvait, en toute occasion, clairvoyante, avisée, pratique même, avec un bon sens que rien ne démontait. Un peu plus raisonnable peut-être qu'il n'eût fallu pour plaire complètement. Femme de raison plus que femme de sentiment, et, par cela même, ayant plus de prise sur l'esprit de Christian que sur son cœur. En s'interrogeant sérieusement, le mari n'eût pas osé affirmer qu'il n'éprouvait pas quelque malaise devant cette femme qu'il sentait supérieure à lui. Jamais, en tous cas, il n'avait eu avec elle de ces poussées de folie passionnée qui mettent dans le

souvenir des amants une impérissable trace. Tandis qu'Étiennette...

Il ne voulut pas s'attarder à rêver aux heures passées auprès de la fantasque, brûlante et diabolique maîtresse. Tout cela, c'était fini, condamné, et ne devait jamais recommencer. Rien que d'y penser avec complaisance était misérable. Il se le défendit et, très loyalement, il chassa le fantôme obsédant de sa jeunesse folle.

VIII

Le hasard a presque toujours la plus grande part dans la direction des actions humaines. Le talent et l'intelligence consistent à profiter de ce hasard. Lorsqu'elle avait été, comme disait Clamiron, « plaquée » définitivement par Christian, la vindicative Étiennette n'avait pas perdu son temps à se désoler. C'était une personne qu'on ne prenait jamais au dépourvu, et quand elle s'occupait à faire le bonheur d'un amant, on pouvait être sûr qu'elle en tenait en réserve un ou deux autres qui attendaient leur tour. Elle avait, sur la fin de sa liaison avec Christian et pendant qu'il était soigné chez les Harnoy, fait la connaissance d'un gentilhomme lithuanien de très belle allure et de très grande fortune, qui taillait à banque ouverte au cercle du Casino.

C'était le sympathique Vertemousse qui avait amené l'étranger chez Étiennette. Il avait connu le comte Steingel de Nerhaüsen dans les grandes battues du pays de Bade, et le rencontrant à Trouville,

il l'avait présenté à Mariette de Fontenoy, qui l'avait introduit dans la joyeuse compagnie des Parisiens en déplacement balnéaire. Dès le premier instant, le comte Steingel avait porté son choix sur Mlle Dhariel. Mariette, qui n'avait point de vues personnelles sur le gentilhomme lithuanien, étant très sérieusement attachée, pour l'instant, au petit Béthisy, avait fait part à son amie des désirs du nouveau venu. Étiennette avait accueilli la confidence avec intérêt. Le personnage en valait la peine :

— Trente-cinq ans, ma chère, et, tu vois, fort bien de sa personne. Des domaines immenses du côté de Grodno, et plusieurs brasseries sur le Memel, qui rapportent des sommes énormes. C'est une affaire épatante ! Et il est fou de toi !

— On est toujours fou de moi, répondit Étiennette avec tranquillité. Ma parole, pour la folie, je fais concurrence à Charenton !

— Ne plaisante pas... C'est un monsieur de tout repos. Les hommes de son pays sont à passion et s'attachent extraordinairement... Ils vont jusqu'à épouser, si on les tient un peu serrés...

— Je n'en demande pas tant ! Je ne me vois pas du tout comtesse...

— Avec ça que tu ne ferais pas figure aussi bien qu'une autre !

— Mieux qu'une autre ! Mais c'est affaire d'opportunité. Je ne m'occupe que de Christian...

Le comte Steingel bien chapitré par Mariette, que la sécurité dédaigneuse de son amie avait agacée, s'était

mis très placidement à faire sa cour, ne quittant pas Étiennette, à qui il envoyait chaque jour les plus belles fleurs de Trouville. Il mettait son mail à la disposition de la société dans laquelle il avait été accueilli, considérant avec un féodal dédain les automobiles de ces messieurs et leurs hideux costumes de chauffeurs.

Lorsque le jeune Vernier eut signifié à Étiennette son congé en bonne forme et fait payer par son père l'indemnité de consolation, le comte Steingel se trouva donc à même de prendre la suite de ses affaires. Mariette, qui était au courant de la rupture, dit au Lithuanien :

— La main passe... Mais, vous savez, il y a gros en banque... Votre prédécesseur était un important seigneur...

— J'ignore ce monsieur, et je veux continuer de l'ignorer, dit Steingel froidement. Mais je ne crois pas que qui que ce soit puisse jamais rivaliser avec moi, sous aucun rapport... Du reste, je veux avoir Mlle Dhariel, qui me plaît, et j'y mettrai le prix...

Mariette eut un sourire, et rééditant le mot d'une reine :

— Vous m'en direz tant !

La semaine suivante, le comte était accepté comme seigneur et maître d'Étiennette par le Tout-Paris de la haute noce. Il avait donné, chez la belle, un dîner de fiançailles, suivi d'une soirée où il avait gagné cent quatre-vingt mille francs au poker à Almeda, Renouvin et Goldschreiner. L'argent de son gain avait été,

sur la fin de la partie, versé dans le tablier de dentelles de la robe d'Étiennette :

— Ce sera pour vos petites fantaisies...

Fanny Bréville en était restée syncopée, et n'avait pu s'empêcher de dire :

— Eh bien! si Longin m'en donnait seulement la moitié pour mes grandes!

Dès lors, la liaison du comte Steingel avait été reconnue, et si Christian n'avait pas disparu à la suite de son mariage, il n'aurait pu l'ignorer. Mais, depuis six mois, il vivait à Gourneville, et, dans son heureuse retraite, aucun écho du monde où il avait tenu une place si brillante n'était venu jusqu'à lui. Du reste, Étiennette et Steingel avaient fait un voyage en Lithuanie. Le comte, qui n'avait plus de famille, s'était plu à montrer à sa maîtresse les domaines de ses ancêtres. Il l'avait installée, pendant quelques semaines, au château de Karopol, menant avec elle une existence seigneuriale qu'Étiennette, avec son art incomparable de s'adapter aux diverses circonstances de la vie, avait rendue très agréable. Elle s'était révélée écuyère, et passait des journées à cheval avec le comte, charmant l'esprit un peu gourmé du Lithuanien par la distinction de ses manières et l'agrément de sa conversation.

Il aurait été impossible de reconnaître, dans l'aristocratique personne qui accompagnait Steingel, la diabolique Étiennette, célèbre par ses caprices tapageurs et ses ruineuses fantaisies. Rentrée à Paris, elle eut l'habileté de paraître regretter la solitude de sa

villégiature étrangère. Elle persuada au comte que la vie, telle qu'elle la menait dans son monde de jouisseurs et de filles, lui paraissait insupportable. Que ne pouvaient-ils reprendre leurs agréables tête-à-tête, non pas en Lithuanie, où la mauvaise saison allait rendre le séjour par trop sévère, mais dans les environs de Paris, près de quelque forêt où ils se promèneraient librement, comme ils le faisaient au bord du Memel, et avec la facilité de retrouver le mouvement et la gaieté de Paris quand il leur plairait.

Le comte fut séduit par cette proposition, où il vit la preuve d'une affection qu'il s'était flatté d'obtenir. Il mit des courtiers en campagne, et comme la question d'argent ne l'arrêtait jamais, il acquit, dans la semaine, le château de Dammarie-les-Arcs, à égale distance de Fontainebleau et de Moret, par conséquent, à portée de Gourneville, où habitait Christian. Le hasard n'avait pas seul présidé à l'achat de ce domaine.

M[me] Mauduit, la manucure, avait préparé les voies, et c'était par ses soins, et moyennant finances, que le choix du comte avait été fixé. Étiennette n'avait paru en rien dans la négociation. Elle s'était bornée à acquiescer à la proposition de son amant. En réalité, c'était elle qui avait choisi le lieu d'où elle se proposait d'intervenir dans la vie de Christian. En attendant, comme le lui avait dit son amie Mariette, qu'elle avait invitée avec Vertemousse à passer quelques jours à Dammarie, elle jouait le grand jeu à Steingel, et s'occupait, ne fût-ce que comme exercice, et pour

ne pas se rouiller, à le rendre aussi stupide qu'un homme épris peut l'être.

Un matin, pendant que Vertemousse et le comte chassaient dans le parc, Mme Mauduit et Mariette installées dans le cabinet de toilette de la dame de céans, causaient en toute familiarité. Elles n'avaient point de secrets les unes pour les autres, s'étant connues en des circonstances difficiles et sachant de quoi elles étaient capables pour sortir d'embarras :

— Toi, Étiennette, dit la Mauduit, je t'ai toujours vue plus énergique dans la haine que dans l'amour. Tu as eu certes un béguin pour le petit Vernier. J'en ai été très étonnée : ce garçon t'a plu, et tu y tenais... Je me demande encore pourquoi. Mais jamais tu ne l'as autant aimé que tu le détestes. Est-ce vrai ?

— Il s'est salement conduit avec moi.

— Un homme qui ne fait pas tout ce que nous voulons, dit Mariette, se conduit toujours salement.

— Quelle raison d'être auriez-vous, mes petites chattes, si vous n'étiez pas capricieuses ? Vous n'êtes pas plus jolies que les femmes du monde, vous êtes souvent moins jeunes, vous êtes infiniment moins instruites, et, au faire et au prendre, vous ne leur êtes pas supérieures pour l'amour. Mais vous faites tourner les hommes en bourriques, voilà votre vraie force. C'est la seule explication qu'on puisse donner de votre ascendant.

— Dis donc, Mauduit, quand tu auras fini de nous arranger ?... En voilà une manière !

— Mes petites chéries, je ne fais pas de personna-

lités. Mais toutes les grandes dompteuses d'hommes, depuis Cléopâtre jusqu'à la Dubarry, — et vous voyez, je prends les plus huppées, — ont assuré leur domination par l'abrutissement de leurs amants. Je crois, sans vous faire tort, qu'après ces illustres exemples, je pourrai sans offense dire que Mariette mène Vertemousse en laisse comme un caniche, et que le comte Steingel est fortement domestiqué par Étiennette. J'y applaudis, croyez-le bien, mais je me demande pourquoi ce résultat ne vous paraît pas suffisant, et comment notre chère petite belle, par exemple, se ravage le tempérament à ruminer des projets sinistres contre ce petit serin de Christian. La vie n'est pas si longue, ne l'attristons pas. Et rien n'est malsain comme la rancune.

— Mauduit, tu viens d'exprimer les sentiments d'une concierge, dit Étiennette avec âpreté. Un bon fauteuil au coin du feu, ton café au lait bien sucré et la lecture des petits journaux, cela suffit à ton bonheur. Pas au mien. Tu baisses, ma vieille. Je t'ai connue plus crâne, Tu en es au pardon des injures, dans les engraissements de la vie matérielle. Va aux Petits-Ménages ou à Sainte-Périne, tu trouveras avec qui causer. Mais nous ne nous comprenons plus.

— Bigre ! comme tu es montée !

— Il n'y a de vrai plaisir que dans la vengeance. L'amour n'est qu'une demi-satisfaction. Et puis, c'est toujours la même sensation : donner du plaisir. Tandis que faire du mal !

Les yeux d'Étiennette étincelaient ; son visage ex-

prima la passion la plus ardente. Elle tendit les mains comme pour saisir une proie :

— Et ce n'est pas ce pauvre hère de Christian que je rends responsable de l'affront qui m'a été fait, mais tous ceux qui y ont pris une part, si petite soit-elle. Le père, cette tonne de spiritueux que j'aurais mise en perce, s'il y avait eu moyen ; la mijaurée de belle-mère et son amant, le baron Templier.

— Ceux-là, ma petite, ils se fichent de toi, et tu ne peux rien sur eux. Raymond est un garçon très roublard, qui s'est, de bonne heure, rangé des voitures... Quant à Mme Vernier, elle ne court pas, elle est fabuleusement riche, et elle passe pour avoir beaucoup d'esprit... Alors, cherche !

— On ne sait jamais. L'occasion peut se présenter. Mais il me reste la femme, cette petite blondasse, qui est cause de tout ce qui m'est arrivé. Celle-là, elle me le paiera... Et c'est par elle que je les atteindrai tous...

— Et comment, s'il te plaît ?

— Elle aime son mari. Elle est donc tout à fait vulnérable. Et quant à Christian... Tenez ! s'il passait sous ma fenêtre, je n'aurais qu'à siffler pour qu'il monte.

— Mais il ne passera pas sous ta fenêtre...

— Alors, c'est moi qui passerai sous la sienne.

— Étiennette, tout ce que tu nous racontes là est stupide ! dit résolument la belle Fontenoy, en examinant ses ongles roses avec complaisance. Veux-tu le fond de ma pensée ? Eh bien, nous autres personnes

légères, nous n'avons pas d'autre excuse que d'être de bonnes filles. Servons-nous des hommes pour notre agrément et pour notre avantage, soit! C'est de bonne guerre. Mais ne prétendons pas ériger en droit, à notre profit, l'irrégularité de notre conduite. Nous sommes des farceuses. Restons dans les limites de la farce. Et ne poursuivons pas comme des criminels ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont cessé de se mêler à nos jeux. Ne montrons pas d'amour-propre dans notre profession, qui est absolument exempte de dignité. Montrons seulement de la bonne humeur. Nous vivons d'aimer, soyons aimables! Et pas autre chose. Sinon, nous trompons le monde, et ce n'est pas délicat!

— Oui, tu es une femme à sensibilité, toi, Mariette, Tu as toujours des amants de cœur et tu ne crains pas de faire des cadeaux au petit homme du moment. Moi, pas. Je m'estime plus que cela. Je n'ai pas la larme facile, et malheur à qui me fait pleurer, fût-ce de colère!

— Je te plains, fit la Mauduit. Je suis une vieille, moi, j'ai un passé qui vaut bien le vôtre. J'ai été élevée à Saint-Denis, je me suis mariée, puis j'ai jeté mon bonnet en l'air, et sous l'Empire, vers le tournant de 1867, j'avais ma calèche à deux chevaux, et j'ai fait bande avec Caderousse et Anna Deslions. J'en ai donc vu de toutes les couleurs, à une époque où les hommes étaient plus chics qu'aujourd'hui. Mais je n'ai jamais pris un lâchage au tragique, et je ne me serais pas crue déshonorée parce que le fils d'un banquier

m'aurait donné la forte somme en me quittant pour se marier. Maintenant, je ne marque plus, j'ai cinquante ans et les cheveux teints. Mais j'ai un petit jeune homme de vingt-sept ans qui m'aime...

— Alfred, dit Mariette.

— Oui, Alfred, qui est commis aux écritures chez Dufayel... Certes, je l'adore, à la fois comme un amant et comme un fils... S'il me quittait, malgré tout ce qu'il me doit, j'en aurais le cœur déchiré, car c'est ma suprême affection...

— Les dernières cartouches, quoi !

— Mais je vous jure que je ne le vitriolerais pas pour ça, ni même que je ne lui réclamerais pas tout l'argent que je lui ai prêté... Non ! je lui en ferais cadeau, et si je le savais heureux avec sa nouvelle amie... Eh bien ! c'est bête... Mais j'en serais contente, tout en en pleurant !

— Mauduit, s'écria Mariette gaîment, je te comprends, je t'approuve et je te partage... T'es une brave femme ! Quant à Étiennette, c'est un délicieux monstre. Malheur ! Ma chère, ne lui faisons pas de saletés, elle serait capable de nous condamner à mort !

La conversation fut interrompue par les aboiements des chiens dans la cour. C'étaient les chasseurs qui rentraient. On sonna le déjeuner, et les trois femmes descendirent.

Christian fut promptement informé de ce qui l'intéressait par Templier, qui avait voyagé avec un de ses camarades du cercle, qui rentrait à Paris, après

trois jours de chasse à Fontainebleau. Il le fut aussi de la façon la plus inattendue, par sa femme, un soir qu'elle revenait de Saint-Rémy. Elle raconta :

— Mon cher ami, nous ne sommes plus seuls à nous intéresser au sanatorium, et le docteur Augagne est un homme heureux. Il a eu la visite d'un de ses voisins qui, sachant à quelles recherches il se livre, s'est mis à sa disposition pour subvenir aux dépenses du laboratoire. Qu'est-ce que ton père va dire ?

— Il dira que c'est la concurrence. Mais il ne verra là rien que de très bon. Tant mieux pour la science ! Et quel est ce voisin ?

— C'est un étranger qui s'est installé dernièrement à Dammarie avec une jeune femme très jolie, et qui, à ce qu'on prétend, pourrait bien ne pas être sa femme, quoiqu'elle se présente sous le nom du monsieur.

— Ah ! fit Christian, et il se nomme, cet étranger ?

— Le comte Steingel...

Christian se mordit les lèvres et prit un air indifférent.

— Ils sont venus, hier, le comte et la soi-disant comtesse, visiter Saint-Rémy, et ont laissé au docteur une importante somme d'argent pour la caisse de secours. Il semble que ces gens, qui ne connaissent personne dans le pays, veuillent s'y faire des relations.

— Comment donc ! grommela Christian.

— Après tout, ils sont peut-être très bien, et parfaitement mariés. Tu sais comme le monde est mé-

chant. On dit plus facilement du mal que du bien...

— Tout cela importe peu, déclara Christian, mariés ou pas, qu'ils restent chez eux et ne s'avisent pas de troubler notre solitude. Nous ne sommes pas venus ici pour faire des grâces aux habitants du pays. Autant alors vaudrait retourner à Paris.

Geneviève n'insista pas. Mais Christian, plus agité qu'il n'eût voulu par cette arrivée d'Étiennette dans le voisinage, ne put s'empêcher de penser à elle. Au fond, il était flatté de cette poursuite, car il ne se trompait pas sur les secrètes intentions de son ancienne maîtresse, et comprenait fort bien que c'était pour lui qu'elle venait à Dammarie. Mais il n'était pas sans inquiétude, car il connaissait le caractère résolu d'Étiennette, et se rendait compte que toute intervention de sa part pourrait avoir pour la tranquillité dans laquelle il vivait les plus désastreuses conséquences. Il était heureux assurément que Geneviève ne soupçonnât pas Mlle Dhariel sous la comtesse Steingel. Mais l'identité de celle-ci pouvait être, d'un moment à l'autre, établie, et il prévoyait toutes les difficultés que cette révélation causerait dans son ménage.

Il ne voulait pas que Geneviève fût tourmentée. Il n'avait aucune arrière-pensée à l'égard d'Étiennette et, très sincèrement, si on l'eut consulté, il eût réclamé l'éloignement du couple Steingel, à perpétuité. Et pourtant il avait un petit mouvement d'orgueil, lorsqu'il pensait que cette femme si convoitée, en possession d'un nouvel amant, en passe — on le disait

— de se faire épouser, s'occupait toujours de lui et revenait, invinciblement attirée vers le pays où il s'était réfugié pour la fuir. En se promenant avec Templier, il ne put se retenir de dire, d'un air détaché :

— Après tout, rien ne prouve qu'elle ne soit pas venue en Seine-et-Marne par hasard.

— Rien ne le prouve, en effet.

— Qu'est-ce qu'elle pourrait espérer d'un rapprochement avec moi?

— Avec les femmes, on ne sait jamais. C'est ce qui est le plus absurde qui est le plus probable.

— Baron, tu es idiot avec tes aphorismes! Voyons, tu ne crois pas qu'Étiennette brûle d'une ardeur inextinguible pour moi ?

— Non, je ne le crois pas.

— Alors qu'est-ce qu'elle cherche ici?

— A t'embêter, peut-être.

— Elle n'y réussira pas.

Il changea de ton et regardant son ami :

— Comment l'as-tu trouvée le jour de la chasse à courre, quand elle nous a toisés tous comme du haut de la colonne Vendôme?

— Étonnante! Elle m'a paru rajeunie, et puis un air de reine, c'est vrai!

— N'est-ce pas?

— Allons! Pas d'enthousiasme! Pense au Steingel, qui est le maître du moment. Il est calé, à ce qu'il paraît, dans les grands numéros. Et puis, sacrebleu, il y a ta femme!

— Certainement, il y a ma femme. Et pour rien au monde, je ne voudrais lui faire de peine...

— A la bonne heure !

Le lendemain, comme par hasard, il sortit à cheval. L'auto exigeait la présence d'un chauffeur, et il voulait être seul. Il passa par Saint-Rémy, sans entrer chez le docteur Augagne, et suivant la berge de la Seine, il gagna Dammarie. Il connaissait fort bien le petit castel Louis XIII, en briques, à chaînes de pierres, qui tourne sa façade vers une vue ravissante sur Bourron et ses coteaux. Il avait joué, étant petit garçon, avec les enfants du précédent propriétaire, gros fabricant de la rue des Marais, ami de son père. Les détours du parc lui étaient familiers. Il en savait les coins perdus et les retraites cachées. Une partie était close, c'était le parc réservé. La plus grande partie était bellement percée de larges avenues, et aménagée en tirés, où les faisans se promenaient au soleil, dérangés à peine par les ébats turbulents des lapins au gagnage. Il longea le saut de loup du petit parc, et descendit au pas jusqu'à la berge de la Seine. Là, brusquement, il s'arrêta, en s'entendant appeler par son nom. Il leva la tête, et penchée à la fenêtre d'un kiosque rustique, dressé à l'angle de la muraille, il vit une gracieuse figure qui lui souriait. C'était Mariette de Fontenoy.

Il restait incertain sur ce qu'il devait faire. Elle le tira d'embarras :

— Dis donc, malhonnête, tu pourrais commencer par dire bonjour !

Il tendit la main à la hauteur de la belle fille :

— Bonjour donc, Mariette.

— Ah ! c'est déjà mieux. Maintenant, qu'est-ce que tu fais par ici ?

— C'est le pays de mes ancêtres. Je déambule.

— Tu as l'air de t'embêter cordialement dans ta déambulation.

— Et toi-même, qu'est-ce que tu fais sur ce perchoir ?

— Je lis, en attendant que les autres rentrent de la pêche. Ils sont là-bas sur le fleuve, dans un bateau, qui traînent des filets et qui ramassent des monstres. Le triste de l'affaire, c'est qu'il faudra les manger. Et j'ai horreur de ça !

— Tu dis : les autres ; quels autres ?

— Eh bien ! Steingel, et la mère Mauduit, et ta chère et tendre, la divine Étiennette.

— Elle va bien ?

— Pas mal, et toi ?

— Je me soutiens.

— C'est vrai, tu es chic, tu es requinqué, tu es pimpant. Tes moustaches blondes font bien sur ta peau hâlée. Christian, écoute : nous avons toujours été bons amis, nous deux ? On dit que tu as une petite femme qui est gentille tout plein. Veux-tu un conseil, et seras-tu assez malin pour le suivre ? Eh bien ! ne passe plus jamais par ici.

— Pourquoi donc ?

— Parce que.

— Mais, enfin...

— Ah ! tu es trop curieux. Maintenant, tu es très visible sur ton quadrupède. On peut te voir causer avec moi, d'une demi-lieue ; et il ne faut pas. Bon voyage ! Rumine ce que je t'ai dit. Et va te promener du côté de Montereau, de préférence. Voilà, mon bibi. Fais-moi envoyer chez moi, à Paris, une belle caisse de liqueurs variées pour la peine. Et adieu.

Elle disparut à l'intérieur du kiosque. Et Christian, se voyant seul sur la route, continua sa promenade, non pas, comme le lui avait si sagement conseillé Mariette, dans la direction de Montereau, mais du côté de Moret. Au détour du mur du parc, il comprit la prudente retraite de la belle Fontenoy. Dans deux barques montées par des mariniers, les hôtes de Dammarie traînaient un filet. Dans le premier bateau se tenaient Vertemousse et la mère Mauduit ; dans le second, Étiennette et le comte Steingel. Le Lithuanien, habit bas, manches retroussées, à genoux sur le bordage, halait de toutes ses forces le filet bondissant sous les efforts du poisson pris dans la poche. Par instants, rapides et clairs comme des flèches d'argent, des gardons sautaient par-dessus les flotteurs, et retombaient libres dans le fleuve.

Actionnés à leur besogne, ni Steingel, ni Étiennette n'avaient remarqué le cavalier qui suivait sans se presser la berge. La manœuvre des deux barques touchait à son terme. Elles se rapprochaient l'une de l'autre pour sortir le filet de l'eau et ramasser toutes les prises engagées entre les mailles. Un grouillement faisait déjà bouillonner le fleuve, et des coups

violents signalaient la présence des grosses pièces: barbillons ou brochets. Christian, désireux de ne pas paraître fuir, passa très lentement devant les pêcheurs, regardant avec curiosité leur travail. Puis cent mètres plus loin, sans même s'occuper de voir s'il avait été remarqué et reconnu, il mit son cheval au trot et, poussant à travers terre, il prit un chemin de traverse et s'éloigna.

Ainsi, voilà à quoi s'occupait cette Étiennette qu'on lui montrait comme redoutable. Elle chassait et elle pêchait, sans doute pour complaire à son nouveau seigneur, ce robuste gaillard qui ne dédaignait pas de tremper ses bras dans la vase pour sortir le filet avec ses mariniers. Et lui, sottement, allait se créer des chimères, et troubler sa tranquillité par on ne savait quelles appréhensions injustifiées. Il se jugea prétentieux d'avoir cru à une arrière-pensée d'Étiennette. Elle l'avait remplacé et oublié, comme elle avait fait pour tant d'autres avant lui. Il n'avait qu'à ne plus penser à elle. Et tout était fini.

Il fut, ce soir-là, plus affectueux que d'habitude avec Geneviève. Son père, qui repartait le lendemain pour Paris, le voyant en si bonnes dispositions, le pria de surveiller attentivement la mise en bouteilles très vétilleuse d'un nouveau produit qu'il se préparait à lancer et qui se troublait facilement. Christian promit d'aller à l'usine le jour même. Mais il forma le projet de passer d'abord par le sanatorium. Un besoin d'interroger le docteur Jean sur ce qu'avait dit Étiennette, lors de sa visite, sur ce qu'elle avait

paru être, sur son attitude vis-à-vis de Steingel, poignait Christian. Il se dit : « C'est vraiment absurde ! Vais-je être hanté, maintenant, par le souvenir de cette fille ? Ai-je donc en moi un ferment qu'elle a mis et que je ne puis détruire ? Ce serait alors ce que j'ai si souvent entendu appeler : avoir une femme dans le sang ? Eh bien ! je serais propre ! Quoi ! Lorsque je vivais avec Étiennette, je me souciais fort peu d'elle. Et maintenant je suis comme un hébété à m'occuper sans cesse de ce qu'elle fait. Allons ! allons ! Christian, mon garçon, rappelons nos esprits. Que diraient les anciens camarades s'ils te voyaient ? Clamiron rougirait de honte et Fabreguier cesserait d'aller chez Maxim. »

Il se mit à rire de lui-même, et se dirigea vers l'usine, bien décidé à ne pas aller chez le docteur Augagne. Dès son arrivée, il eut un grave sujet de mécontentement. Il trouva le concierge de l'établissement, ancien soldat, médaillé, attablé dans sa loge avec le garde-champêtre, et buvant des rasades de Prunelet. Ces deux hommes étaient fort gris, et se levèrent péniblement à son approche, en essayant, mais en vain, de faire disparaître la bouteille. Christian, mal disposé, et satisfait de passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un, interpella les buveurs avec véhémence :

— Qu'est-ce que vous fichez ici, vous ? dit-il au garde-champêtre. Au lieu de surveiller les poivrots de la commune, vous venez vous pocharder chez moi ? En voilà des façons ! Allez-vous-en à Gourneville,

voir si j'y suis. Et je parlerai tantôt au maire.

— Ah ! monsieur Christian, pour un pauvre petit verre, vous ne voudriez pas me faire perdre ma place !

— Et vous ? poursuivit-il en s'adressant au concierge, qui avez à surveiller les ouvriers, comment leur ferez-vous des observations, s'ils ont bu, lorsque vous aurez bu plus qu'eux, et devant eux ?

— Ah ! monsieur Christian ! gémit le vieux soldat navré.

— C'est parce que mon père est parti, que vous ne vous gênez plus ! Je vous apprendrai à me respecter !

— Oh ! monsieur Christian, moi qui vous ai vu si petit, comment pouvez-vous penser...

— Taisez-vous, vieille bête !

Christian, détendu, allait s'apaiser, lorsque le garde-champêtre se mit à beugler dans un accès de désespoir :

— Oh ! il n'y a que le peuple qui n'a pas le droit de se consoler avec une petite goutte... Tout est pour le riche, en ce monde !

Il n'eut pas le temps d'achever son apostrophe révolutionnaire. Christian s'était jeté sur lui, l'avait saisi par le collet de son veston, et, sans respect pour son caractère officiel, il le précipitait hors de la loge, avec son pied au derrière. Cela fait, il poussa un soupir de contentement, et se tournant vers le concierge :

— Bon pour une fois ! Mais, si cela se renouvelle, je vous préviens que vous partirez !

Et sans se préoccuper des gémissements du garde-

champêtre qui pleurait à la fois d'ivresse et d'humiliation, il poussa jusqu'à la fabrique. Tout était en mouvement dans les salles, et les alambics distillaient les liqueurs qui passaient par des refroidisseurs, avant de se déverser dans des cuves où la saturation mystérieuse, qui leur donnait un goût particulier, s'élaborait sous l'œil des ingénieurs. L'atelier de remplissage s'ouvrait à la suite. C'était là que se rendait Christian. Des piles de bouteilles brunes, d'une forme élégante et nouvelle, se dressaient tout le long des murs, prêtes à être placées sur le « remplisseur » automatique, qui distribuait la liqueur dans cinq cents bouteilles à la fois, les bouchait, les cachetait, collait l'étiquette et les livrait à la manutention, toutes préparées pour la vente.

C'était sur ce travail de remplissage que Vernier avait attiré l'attention de Christian. A l'ordinaire, le jeune homme n'allait pas dans les ateliers. Il s'installait à la direction, et se faisait rendre compte du travail, par les chefs de service. Il n'avait pas, comme son père, qui avait fabriqué de ses mains les produits primitifs de son commerce, le goût du tripotage dans les cuves, de l'examen minutieux des liquides. Mais ce jour-là, il voulait contrôler les résultats obtenus. Le directeur, M. Moulin, averti de sa présence, s'était hâté de le rejoindre. Ils entrèrent dans les salles de manutention, où la température était toujours très basse, grâce à des appareils réfrigérants. Sur les wagonnets d'un Decauville, les amoncellements de bouteilles remplies s'offraient, prêtes à rou-

ler vers les ateliers d'emballage. Toute l'organisation méthodique qui permettait annuellement la fabrication et le débit de millions de litres de liqueurs se manifestait-là, par le travail régulier et spécialisé des ouvriers. Chacun avait sa tâche bien définie, et s'en acquittait avec un zèle tranquille et silencieux.

Sur le wagonnet, Christian prit au hasard une bouteille. Il la plaça entre le jour et son regard, l'agitant doucement pour faire monter dans la masse du liquide le dépôt possible que lui avait signalé son père. Il ne remarqua rien. La bouteille demeurait parfaitement claire et son contenu, d'une belle couleur verdâtre, ne se décomposait pas. Christian dit à un contremaître :

— Débouchez-moi cette bouteille, et donnez-moi un gobelet...

Dans une vasque pleine d'eau courante, les gobelets de dégustation trempaient. La bouteille débouchée, Christian en porta le goulot à ses narines et en aspira le parfum, puis il versa le liquide aux deux tiers du gobelet, le tourna lentement pour en développer les aromes et le porta à ses lèvres. Il le vida en sirotant, suivant les règles de la dégustation.

— C'est délicieux, dit-il. C'est la nouvelle marque ?...

— Oui, monsieur Christian. Le dernier mot du guignolet. On n'a jamais fait mieux... Personne ne pourra lutter avec nous, ni comme qualité, ni comme prix... Nous vendons cette bouteille-là deux francs cinquante en gros... Et aucun de nos concurrents ne peut fournir l'équivalent à beaucoup près... C'est un

succès assuré ... Il va falloir augmenter les ateliers du double...

— Et comment avez-vous baptisé cette nouvelle création?

— L'Émeraudine... C'est la véritable liqueur de ménage, agréable, stomachique et inoffensive...

Christian eut un sourire :

— Ne contient-elle donc pas d'alcool?

— Elle ne peut pas n'en pas contenir, mais elle contient aussi de la badiane, qui est un puissant anti-spasmodique, de nature à contre-balancer les effets convulsifs de l'alcool... Oh! nous pouvons dire que l'Émeraudine offre aux buveurs le minimum de danger d'intoxication, et qu'à cet égard, sa vulgarisation sera un bienfait pour l'humanité...

— Nous ne vendrons donc, cette fois, que du demi-poison? fit Christian avec ironie.

— A moins d'interdire la vente des liqueurs en France, monsieur Christian, répliqua chaleureusement le directeur, on ne peut livrer au public un meilleur produit...

— Est-ce de l'Émeraudine que buvaient, il n'y a qu'un instant, dans la loge, le concierge et le garde champêtre? Ils étaient, tous les deux, fort ivres, à mon arrivée...

— Ah! ces gens-là sont impossibles! Il faudra bientôt fouiller les ouvriers à la sortie, afin de les empêcher d'emporter de nos liqueurs... C'est pour se concilier les bonnes grâces du portier qu'ils l'approvisionnent... J'y veillerai...

Christian se mit à rire ;

— Ah! mon cher monsieur Moulin, on n'empêche pas un ivrogne de boire. Et vous pourrez prendre toutes les précautions que vous voudrez... Elles seront illusoires...

Il rompit l'entretien et sortit dans la cour. Sur la face qui regardait la Seine, s'étendaient les chais, immenses, contenant les alcools que Vernier fabriquait, achetait et warrantait. Dans des celliers à fleur de sol, dont l'entrée était défendue par de hautes grilles, s'étageaient les fûts, réserve redoutable de l'industrie, arsenal où puisait le malfaisant destructeur de la race humaine. Toutes ces barriques contenaient les éléments de l'abrutissement et de la mort. Dans leurs flancs s'affinait le poison qui devait porter le ravage dans les cerveaux et dans les cœurs. Toute l'ivresse populaire dormait, en germe, dans ces caveaux, profonds et sourds. Il suffisait de les ouvrir, d'en répandre le contenu à travers le monde, et la maladie, l'infirmité, la misère, le crime naissaient, fleurs monstrueuses de l'alcoolisme, comme la moisson verdoyante sous la rosée du ciel.

En passant entre les rangées de tonneaux, qui exhalaient, dans l'air humide des salles voûtées, leur parfum pénétrant et subtil, Christian se disait ces choses, et un pli douloureux creusait son front. Il savait, lui, tout ce que recélait de tentations abominables la liqueur d'oubli. Il se reprochait presque, maintenant, sa dureté pour les deux ivrognes qu'il avait malmenés en arrivant : le garde-champêtre et

le portier. Qui pouvait savoir contre quelles déceptions, quelles souffrances, quels désirs, ils luttaient en obscurcissant leur raison? Et qui pouvait se permettre, en toute équité, de reprocher à de tristes créatures humaines, de chercher à fuir, pour un moment, l'horreur de la vie? Empêcher les êtres de se détruire? De quel droit? L'homme n'était-il plus son maître? Devenait-il l'esclave d'une organisation sociale, qui, sous prétexte de le moraliser, allait lui imposer des règles d'hygiène exclusives de toute joie? Et au nom de quoi? L'intérêt d'une société dont les pauvres diables étaient les dupes et les victimes, et qui ne prétendait leur imposer la sobriété que parce qu'elle lui était avantageuse! N'était-ce pas une dérision? Quels étaient les sages et quels étaient les fous? Ceux qui vivaient dans la sobriété morose, ou ceux qui se livraient à l'intempérance insoucieuse?

Et, avec une amertume découragée, il en vint à cette conclusion que tout n'était qu'affaire de circonstance, et qu'un homme malheureux pouvait avoir aussi bien droit à l'ivresse qu'un désespéré au suicide. Sous l'empire de ces pensées, il prit congé du directeur de l'usine et machinalement suivit la route qui conduisait au sanatorium. Il était en proie à une de ses crises de misanthropie, pendant lesquelles il était autrefois si redoutable, ne faisant cas ni des choses, ni des êtres, et se ruant sur les routes avec son automobile à des vitesses vertigineuses, au risque de ce qui pouvait arriver. Il se trouvait heureusement à pied et son agitation était tout intérieure.

Avec une singulière lucidité, il s'analysait et constatait, plein de dégoût, qu'il avait une âme basse, prête à toutes les infamies. S'il était ainsi, lui qui n'avait jamais commis de fautes graves, comment étaient les criminels? Pas très différents, sans doute, et simplement à la merci des occasions et des nécessités. Il possédait une très grosse fortune, ne comptait pas avec ses fantaisies, cela aidait évidemment à demeurer honnête, si cela ne constituait pas même l'unique fonds de l'honnêteté. Qu'il fût pauvre, harcelé par les besoins, et ne devenait-il pas un parfait coquin instantanément? Quelle indulgence de telles constatations ne devaient-elles pas valoir à ceux qui cédaient à l'impérieux courant du mal? Et que ce fût le vice ou le crime qui triomphât de la volonté individuelle, qui donc, du haut de sa vertu bien protégée, pouvait s'arroger le droit de se montrer implacable pour le malheureux sans défense?

Il entrait dans la cour du sanatorium en philosophant de la sorte. Il se dirigea vers le pavillon où était situé le laboratoire du docteur Augagne, et fut étonné en trouvant à la porte une victoria attelée de deux chevaux. Il entra néanmoins dans le vestibule, où jamais un serviteur ne stationnait pour annoncer, et tout simplement, comme il en avait l'habitude, tourna le bouton de la porte et, sans frapper, pénétra dans le cabinet du jeune savant. Sur le seuil, il s'arrêta stupéfait. Assise au coin du bureau, dans un fauteuil, vêtue d'une robe très simple et avec l'allure tranquille d'une femme comme il faut, il reconnut Étien-

nette. Debout, devant la cheminée, le comte Steingel écoutait attentivement les explications que donnait le docteur Jean, sur une question de chimie agronomique. En voyant paraître Christian, le médecin s'interrompit et, allant au-devant du visiteur avec empressement, il se mit en demeure de le présenter aux habitants de Dammarie :

— Voici justement M. Vernier, qui fait très couramment les expériences culturales dont je vous parlais à l'instant, monsieur le comte... M. Christian Vernier, le fils du fondateur de cet établissement et notre bienfaiteur jamais lassé... M. le comte et Mme la comtesse Steingel...

Christian, impassible, s'inclina devant le Lithuanien, mais ses yeux ne quittaient pas Étiennette, dont il admirait la grâce simple et le maintien aisé. Elle soutenait son regard avec une audace tranquille. Ses yeux ne s'étaient pas baissés, sa bouche était souriante et comme ingénue. Certes, il connaissait le talent prestigieux d'Étiennette pour incarner des personnalités variées, mais il ne l'aurait jamais crue capable de se transformer si parfaitement en grande dame. Elle parla, et Christian ne comprit pas très bien ce qu'elle disait, tant sa voix même lui parut changée. Ce n'était plus l'Étiennette au bagout outrancier et à la blague argotique. Les mots tombaient, précis et froids, d'une lèvre sur laquelle fleurissaient autrefois l'invective et le juron.

Le comte Steingel, en s'adressant à Christian, le rappela au sentiment de la réalité. Il avait un fort

accent étranger et s'exprimait dans un français approximatif. Il se félicitait de ce que le hasard le plaçait « en rapport » avec un voisin qu'il aurait grand pl. isir à consulter pour « le culture ». Il rendit à l'ancien amant d'Étiennette toute sa lucidité, en lui faisant l'éloge des liqueurs de sa maison, qui se buvaient « favorablement » dans toute l'Europe. Au même moment, dans l'œil d'Étiennette, Christian vit s'allumer une petite flamme, tandis qu'un pli léger se creusait au coin de sa lèvre. C'était, au milieu de sa modération feinte, l'indice d'un tel accès de gaieté intérieure que le jeune homme, d'un seul coup, retrouva l'Étiennette d'autrefois. Ils se regardaient, la seconde d'avant, avec une froideur presque hostile. La froideur fondit, les deux regards complices se prirent, s'accordèrent, et la même moue blagueuse détendit leurs lèvres, comme s'ils murmuraient ensemble : « Crois-tu qu'il en a une épaisseur, cet imbécile, qui te parle « du culture » et qui te fait l'article pour tes liqueurs ? Voilà avec qui je vis, maintenant, gourmée, guindée et assommée. Et tout cela, par ta faute ! » Christian ne voulut pas s'attarder à ces compromissions. Il ne lui plaisait pas de fraterniser avec son « ancienne » et il la trouvait fort bien avec le comte Steingel. Il se refit compassé et glacial. Comme le docteur offrait au comte de lui montrer son laboratoire et que la jeune femme paraissait manifester le désir de ne pas l'y accompagner :

— Restez avec M. Vernier, ma chère, dit le Lithuanien, s'il veut bien être assez aimable pour vous tenir

compagnie. Moi, je vais avec M. le docteur... Nous ne resterons pas longtemps...

— Mais ne vous gênez pas, je vous en prie... Je vais descendre dans ce beau jardin et y respirer le parfum des roses, en vous attendant...

Placé, par la plus vulgaire politesse, dans l'obligation de rester avec Étiennette, Christian s'y résigna et la suivit dans le parterre. Là, seuls, en plein air et sûrs de n'être pas entendus, ils s'expliquèrent :

— Qu'est-ce que c'est que cette sale blague que tu viens de me faire là? demanda Christian. Tu es enrégimentée dans les femmes du monde, maintenant, et tu te fais appeler : comtesse?

— Comme tu vois.

— Il va t'épouser, ce gentilhomme?

— Si j'y consens.

— Et il te connaît?

— Et il me connaît. C'est même pour cela.

— Oh! alors, c'est un comte de table d'hôte!

— C'est un vrai gentilhomme, apparenté à la meilleure société de Russie... Et qui passe par dessus toutes les considérations d'ordres divers que tu viens d'indiquer d'un seul trait, avec tant de tact, et cela, tout simplement parce qu'il m'aime.

— Ça, c'est plus vraisemblable.

— Tu m'étonnes!

— Allons, pas d'aigreur. Nous n'en sommes pas à prendre des mitaines pour nous parler. Nous sommes sans aveuglement au sujet l'un de l'autre... Du moins, je le crois...

— Tu dis bien. Seulement il faut que je te prévienne d'une chose, c'est que si Hermann...

— Hermann?

— C'est le comte.

— J'aurais dû m'y attendre!... Eh bien! quoi, Hermann?

— Il est jaloux comme un tigre et s'il fait bon marché de mon passé, il ne badine pas avec le présent...

— Et il nous laisse ensemble avec cette complaisance aimable?

— Il a confiance.

— Fichtre! Il est à couler en bronze!...

— Et pourquoi donc? Qu'est-ce que nous disons qui puisse éveiller seulement sa susceptibilité? Te fais-tu, par hasard, des illusions sur les dangers que je cours auprès de toi? Dissipe tes craintes, cher ami. J'ai pris mes dispositions pour devenir très sérieuse...

— Ah! voilà qui va te changer...

— La variété est tout l'agrément de la vie.

— Alors tu te prépares à devenir comtesse?

— Mais non. Je ne suis pas si bête. Je veux garder ma liberté. Mais j'ai assez des cascades. J'ai une très belle fortune. Je suis à l'abri des désaffections et des caprices... Je prétends ne plus vivre qu'à ma guise. J'ai pendant assez longtemps trimé pour amuser des imbéciles.. A leur tour de me donner la comédie.

— Est-ce que tu me mets dans la pièce?

— Je ne te la raconterais pas d'avance. Non. Soyons

bons camarades, tous les deux. Ne me crée pas de difficultés, je ne te jouerai pas de tours.

— C'est entendu. J'aime mieux cela! J'aurais été contrarié de me trouver en hostilité avec toi. Ainsi, une barre sur le passé. Nous ne nous sommes jamais connus. Et nous vivons en bons voisins. Seulement tu ne t'exposeras pas à être rencontrée par ma femme, qui ne serait pas longue à éventer la mèche...

— Je n'y tiens pas plus que toi. D'ailleurs, cela ne me servirait à rien. Et puis le comte ne désire pas se faire de relations dans le pays. Il chasse, il monte à cheval, il m'aime...

— Voilà plus d'occupations qu'il n'en faut pour absorber la vie. S'il veut avec cela faire des recherches industrielles, je me demande où il en prendra le temps...

— Il le trouvera, je m'en charge. Il a, dans son pays, des kilomètres carrés de grains, de betteraves et de pommes de terre... Il faut qu'il tire parti de cela... Et c'est toi qui vas le lui apprendre...

— Tu m'abrutis! Te voilà maintenant devenue femme d'affaires?

— Entre nous, je me crois bonne à tout. Motus! Voilà le comte...

Accompagné par le docteur Jean, Steingel descendait le perron.

— J'ai arrangé entre M. Vernier et vous, dit Étiennette, une entrevue pour demain, à la distillerie... Vous verrez là comment l'industrie tire parti de la culture, et vous prendrez des leçons utiles...

— Ah ! je suis très reconnaissant...

Hermann, plein de joyeuse expansion, serra, à les broyer, les mains de Christian un peu penaud, et prit congé du docteur. Étiennette adressa un gracieux signe de tête aux deux jeunes gens, et reconduite jusqu'à sa voiture, s'y installa avec une dignité parfaite. Christian, la suivant du regard, se disait :

— Est-elle forte ! Ah ! c'est une femme vraiment supérieure ! Et jamais ce lourdaud avec qui elle s'en va ne se doutera du trésor qu'il a en sa possession. La sensation délicieuse avec Étiennette, c'est de la bien connaître, pour lui voir faire ses exercices. Mais, en somme, elle est terriblement dangereuse. Et il vaut mieux être bien que mal avec elle.

Il ne se doutait pas, au moment où il se livrait à ces naïfs commentaires, que dans sa victoria, accoudée et rêvant, celle dont il vantait l'intelligence cherchait comment elle pourrait le plus facilement le frapper, et se jurait de lui faire payer cher toutes ses impertinences.

IX

Dans la bibliothèque du château de Dammarie, M. Tharde, l'ingénieur-agronome de Saint-Rémy, et Christian achevaient de tracer au comte Steingel un programme de culture intensive. Par la fenêtre ouverte, une odeur mouillée montait des prairies arrosées par une averse récente. Le soleil reparu faisait étinceler chaque feuille perlée d'eau, et la fraîcheur de la fin du jour était délicieuse.

— Monsieur le comte, dit Tharde, rien ne peut s'obtenir en agriculture, si l'on ne restitue pas au sol les quantités de nitrate, de phosphate et de potasse qu'on lui prend à chaque récolte. Le secret de la culture intensive est là, et pas autre part. Les fumiers ne sont pas des engrais. Ils ne servent qu'à diviser et à ameublir la terre. Si vous voulez, je vous ferai pousser du blé sur le parquet de votre salon, c'est une question d'apport chimique. Vous avez, en Allemagne, des gisements de phosphate et de nitrate, servez-vous en. Vous m'en direz des nouvelles... Mais commencez

par faire analyser vos terres, car vous allez, sans cela, à l'aveuglette... Et vous vous exposez à mettre de l'ammoniac là où il faudrait de la chaux...

— Très bien! Je m'empresserai d'essayer votre méthode... Ue verre de bière, hein! Cela donne soif de causer...

Il versa dans un large hanap d'argent le contenu d'une demi-bouteille de bière.

— Eh! monsieur Vernier, vous ne buvez pas?... Ah! vous n'aimez pas la bière... Oui, je sais... Du champagne alors...

Il sonna et dit au valet qui parut :

— Faites apporter du Piper-Heidsik... L'aimez-vous celui-là?... Ah! c'est du champagne d'homme... Extra dry... On sent ce qu'on boit! C'est mon goût favori! Ah! Ah! Ah!

Le comte éclata d'un gros rire, et comme Christian disait :

— Je vous préviens que je ne bois jamais rien...

— Ah! ne me refusez pas une coupe de champagne... Voici des gobelets que l'empereur défunt a donnés à feu mon père, — en souvenir de la campagne de Turquie. Mon père lui avait été bien utile pour pacifier les esprits à la cour de Vienne... Allons! monsieur Vernier, rien qu'un coup...

Il fallut s'exécuter. Avec un ennui qu'il ne cachait pas, Christian porta le gobelet à ses lèvres et le vida. Le comte Steingel lui fit raison. Puis, reprenant la conversation qui l'intéressait :

— Les champs, c'est bien, je les cultiverai, comme

vous indiquez de le faire. Mais les produits des champs, je veux en tirer parti. Et pour les vendre au marché, c'est trop peu avantageux...

— C'est alors qu'intervient l'exploitation industrielle, dit l'ingénieur. Si, comme vous me l'avez dit, monsieur le comte, vous possédez une force hydraulique, vous ferez marcher une distillerie à très peu de frais. Vous tirerez parti de vos betteraves pour la sucrerie; vous vous servirez des pulpes pour engraisser vos bovidés; et, quant aux pommes de terre, grains, etc., vous en ferez de l'alcool, qui, rectifié, sera vendu comme eau-de-vie, ou, à l'état brut, utilisé pour les moteurs et l'éclairage... C'est une source de revenus considérable, car les produits de la terre sont à peine rémunérateurs si on ne les industrialise pas. Dans toute l'Europe, le fermier se serre le ventre à côté de sa récolte, tandis que l'industriel fait sa fortune en transformant les produits naturels en farine, en sucre, en alcool, etc... Toute exploitation qui n'est pas scientifique, aujourd'hui, est vouée à la ruine, et les pays qui font de la politique agrarienne, souvenez-vous de ceci, monsieur le comte, périront de misère entre leurs frontières infranchissables.

— Ah! je ne cesse de le répéter dans nos assemblées politiques, gémit le comte. Mme Steingel, qui est d'une capacité hors ligne en matière financière, m'a prouvé que je pouvais doubler mes revenus ruraux, qui sont déjà considérables, en me conformant à vos vues... Et je vous suis vraiment bien reconnaissant, monsieur Vernier, de vous mettre si obligeam-

ment à ma disposition. Encore une coupe de champagne...

Avec une expansion pleine de tendresse, le comte pressa les mains de Christian et lui emplit son verre. Il y avait deux heures que les trois hommes étaient enfermés avec Steingel dans la bibliothèque, à fumer d'énormes cigares et à boire des liquides variés. M. Tharde, qui ne s'était pas ménagé dans ses démonstrations, était rouge et commençait à éprouver un peu de vague. Le Lithuanien, qui pouvait boire sans limite, commençait à sentir le bien-être de la boisson lui chauffer l'estomac. Christian était maussade. Tharde devenait guilleret. Ils burent encore. Steingel, terrible une fois parti, frappa bruyamment sur la table, et déclara, avec de lourds éclats de rire, qu'il allait bouleverser l'économie rurale dans son pays. Il dit à Tharde :

— Lâchez donc M. Vernier, ah! ah! et venez avec moi... Je fais votre fortune, entendez-vous... Ah! ah! M. Vernier n'a pas besoin de vous ici... Il sait son affaire, M. Vernier... Venez travailler à Karopol... vous verrez... Ah! ah! Encore du champagne...

Il sonna et donna des ordres au valet pour qu'on ne le laissât pas mourir de soif. Très rouge, il alluma une haute pipe en porcelaine et s'enveloppa d'un nuage de fumée. Christian, plus sombre à mesure qu'il voyait l'autre plus gai, surveillait avec des regards mauvais l'exubérance grandissante de son hôte. Tharde, qui commençait à être ivre, dodelinait de la tête et répondait par des hé! hé! aux ah! ah! du

comte lithuanien. Quant à celui-ci, solide comme un hercule, il se versait du vin dans son hanap d'argent, et, chaque fois, il buvait la moitié d'une bouteille de champagne. Christian, mâchonnant une cigarette égyptienne, les yeux rageurs et la bouche crispée, regardait ce magnifique buveur et le déplorable Tharde, en se disant, plein d'amertume : « Qu'est-ce que je fais ici? Pourquoi y suis-je venu? Toujours l'influence infernale de cette Étiennette, qui incarne pour moi le vice. Tout ce que j'ai fait de mal jusqu'ici, c'est elle qui en a été cause. Elle me perdra, si je ne la fuis pas. Et comment ai-je subi sa volonté au point de manquer à tous mes engagements? Quelle puissance a-t-elle sur moi? Ne devrais-je pas la laisser à cette brute, qui s'entonne du liquide, là, comme je le faisais moi-même autrefois? C'est la créature de perdition. On n'échappe à son intoxication morale qu'en la fuyant. Je la fuirai donc ! » Il se leva, et dit en s'approchant de la fenêtre ouverte sur la terrasse :

— Je vous laisse à vos projets... Je vais respirer un peu dehors...

— Ah! demeurez avec nous, monsieur Vernier, demeurez ! cria Steingel. J'ai là un kirsch récolté dans mes propriétés... Vous en devez goûter !...

— Non ! Je vous laisse M. Tharde, fit Christian. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux qu'il reste assis...

— Moi ! s'écria Tharde, mais je suis d'aplomb.

Il tenta de se lever et retomba, en riant, sur sa chaise :

— Ah ! ce sournois de vin de Champagne... Il casse

les jambes... Mais la tête est intacte! A votre santé, monsieur le comte... Alors Niderstein, où sont les beaux gisements de potasse, est près de chez vous?... Grand avantage!...

Christian n'entendit pas la suite de la dissertation de son ingénieur; il marchait sur la terrasse, dans la fraîcheur. Il passa devant la façade du château, et, arrivé à l'angle, il s'entendit appeler. Il leva les yeux. C'était Étiennette, accoudée à la rampe de fer d'un perron, qui le regardait. Il resta immobile, au pied des six marches qui le séparaient d'elle, pendant que d'une main distraite, la jeune femme fourrageait une glycine dont les grappes violettes embaumaient. Elle était vêtue d'un peignoir de dentelles sur un dessous rose, qui donnait à son teint un éclat extraordinaire. Ses manches, serrées au-dessous du coude, laissaient voir son avant-bras nu, et, dans les feuilles vertes, les diamants de ses bagues étincelaient. Sa petite tête, aux cheveux ondulés, se penchait comme lasse, et ses lèvres sans carmin avaient une grâce languissante. Elle dit :

— C'est fini, la conférence?

— Ils ne causent plus, ils boivent... Et moi, j'en ai assez...

— Ah! c'est que le comte est un terrible partenaire...

— Non! Il est déjà parti, à sa troisième bouteille!... Buveur de bière! Et puis, c'est tout! Je voudrais le mettre en face de Clamiron, pour voir, au bar...

— Ah! Clamiron!... Il a eu le dessus sur Jim Williams, le bookmaker...

— Et moi, j'ai mis Clamiron à bas ! ne put se retenir de répondre Christian.

Il se hâta d'ajouter :

— Ah! je n'en tire pas vanité. Et je le regrette même vivement!

Elle se détacha de la balustrade, descendit lentement sur la terrasse, rejoignit Christian et se mit à marcher près de lui. Une odeur délicate et sensuelle émanait de ses vêtements, de son corps, à chaque mouvement qu'elle faisait. Malgré lui, Christian subissait la troublante impression de cette belle fille, dont la voix, les gestes, le parfum rappelaient à ses sens des voluptés impérieuses. Il eut le sentiment qu'il fallait s'écarter d'elle, et retourner plutôt boire avec le comte et avec Tharde. Il resta cependant. Elle s'avançait d'un pas souple, et en silence, la tête penchée. Ils atteignirent un charmant kiosque rustique garni de meubles élégants. Un demi-jour y régnait. Étiennette, avec un soupir, s'assit sur un divan. Christian resta debout devant la porte, comme s'il ne pouvait se décider à entrer. Son cœur était agité d'une palpitation violente et une contraction pénible lui serrait la gorge. Il regardait cette Étiennette qu'il avait possédée, quand et comme il avait voulu, et qui n'était plus à lui. Il se rappela le jour où, à Saint-Georges, dans le petit bois, sur le banc de gazon, elle avait si amèrement pleuré parce qu'il la repoussait, et il se dit, avec une rage de désir, qu'il l'aimait maintenant, plus peut-être qu'il ne l'avait jamais aimée. Il marcha vers elle, les mains tendues, avec cet air

d'égarement qu'elle reconnaissait si bien sur le visage de ceux qu'elle savait affoler. Elle eut un geste de pudique effroi et cria :

— Christian... A quoi penses-tu ? Ne te souviens-tu pas de nos promesses... Ah ! Christian... Tu es fou !...

Il ne s'attarda pas à lui répondre. Il l'avait saisie dans ses bras, et le reste de la phrase se perdit sur la bouche qu'il couvrait de baisers. De loin, dans le silence pesant, la voix grasse du comte se faisait encore entendre, disant :

— Encore une rasade, monsieur Tharde... Mauvais buveur... Ah ! ah ! ah !

Et, dans les massifs autour du kiosque, un merle se mit à siffler, moqueur.

Lorsque, vers cinq heures, M. Tharde et Christian montèrent en voiture pour retourner à Saint-Rémy, l'ingénieur-agronome était dans un état d'égarement qui ne lui aurait pas permis de faire la différence entre du nitrate de soude et du crud ammoniac. Christian, ferme et froid, aida son compagnon à se hisser sur le siège de l'automobile, et prit congé des hôtes de Dammarie. Le baron, très échauffé, demeurait solide et loquace. Étiennette, humble et souriante, levait sur Christian des yeux reconnaissants. Ses lèvres, après l'adieu cérémonieux, se nouèrent comme pour un baiser. Christian prit en main sa direction, démarra, et, sans un mot, partit à une allure telle que le comte cria :

— Eh ! Vous allez tuer ce pauvre Tharde. Prenez garde ! Eh ! Eh !

Le reste se confondit avec le roulement de la machine filant à travers le vent et la poussière. En passant devant l'usine, Christian stoppa. Tharde, un peu remis par le grand air, descendit avec précaution. M. Moulin venait à la rencontre du fils de son patron :

— Monsieur Christian, nous avons réussi nos mises en bouteilles, dit-il avant toute chose, et je viens de téléphoner le résultat à M. Vernier... C'est une question de température... Au-dessous de douze degrés, le liquide ne se trouble pas. Et au bout de quarante-huit heures de repos dans le refroidisseur, la manipulation des bouteilles peut se faire sans danger de séparation des divers éléments de la liqueur. Voulez-vous voir? J'ai fait monter des échantillons dans votre cabinet...

— J'y vais, dit Christian d'un ton bourru. Venez-vous avec moi, monsieur Tharde?

— Avec plaisir...

Laissant M. Moulin dans la cour, ils entrèrent dans le cabinet de Christian, grande pièce au rez-de-chaussée, décorée de gravures anglaises représentant des chasses à courre et des courses d'obstacles. Sur une table, près du bureau, des flacons aux formes originales, décorés d'étiquettes affriolantes, s'offraient au regard, accompagnés des gobelets de métal servant aux dégustations. Christian prit une bouteille, la regarda au jour, l'agita, pour mettre en mouvement le dépôt, s'il y en avait un, constata que le liquide demeurait clair :

— Voilà, monsieur Tharde, dit-il, la dernière créa-

tion de la maison Vernier-Mareuil, c'est l'Émeraudine... Ceci va faire le tour du monde comme le Royal-Carte jaune... Les princes en boiront, et les voyous aussi, car il y a égalité devant la boisson, et on ne se soûle pas mieux sur un trône que dans une soupente... Un millionnaire ne contient pas plus qu'un mendiant... Si le comte Steingel était avec nous, on pourrait lui rendre sa politesse... Il vous a appelé mauvais buveur, monsieur Tharde... Est-il si bon buveur lui-même ?

— Ah ! monsieur Christian, je vous assure qu'il était fort animé, et il criait comme un sourd... Quant à moi, qui ne bois jamais, je lui ai tenu tête parfaitement, en dépit de ses railleries... Mauvais buveur! C'est tôt dit! Parbleu! j'aurais continué s'il avait voulu. C'est lui qui a clos la séance! Entre nous, je crois qu'il était inquiet de ce que vous faisiez avec la comtesse.

M. Tharde eut un clin d'œil badin :

— Elle est bien jolie, Mme la comtesse...

— Très jolie!... Ces bouteilles-là aussi sont jolies. La bouteille est pour beaucoup dans le caprice du buveur... Voyez-vous, ces bouteilles-là ont la taille fine et de larges hanches... On dirait des femmes!

Il faisait, en parlant ainsi, sauter le bouchon d'un flacon d'Émeraudine, et versait de la liqueur plein deux gobelets.

— Goûtez ceci, monsieur Tharde... Je veux avoir votre avis...

Ils vidèrent chacun leur gobelet.

— Excellent ! dit l'ingénieur-agronome. Ah ! fichtre ! c'est chaud !

— Chaud ? allons ! vous plaisantez... C'est de l'alcool distillé par nous-même... Nous savons ce qu'il contient... Il n'y a pas de meilleure eau-de-vie blanche... Cela n'assomme pas... On est ivre quand on en a bu immodérément, mais on sait qu'on l'est : on savoure son ivresse... C'est le fin du fin !... Encore un verre...

— Pour vous faire plaisir !

— C'est à vous que cela fera plaisir, mon cher Tharde. Dans un instant, vous allez, si vous le voulez, vous figurer que vous êtes l'amant de la jolie comtesse Steingel, car cette liqueur c'est de la quintessence de rêve ! Elle donne la plus délicieuse hallucination... L'Émeraudine, c'est comme du haschich... Elle contient un principe délirant qui fait croire à la grandeur, au talent, à l'amour... Le raté, quand il en a bu, se croit sublime ; l'impuissant se sent un hercule ; le miséreux méprise Rothschild... Buvez, Tharde, pour éprouver des sensations si rares... Allons, buvez donc !

Pris d'une sombre fureur, Christian versait à son malheureux compagnon et buvait lui-même. La seconde bouteille avait succédé à la première, et devant Tharde effrayé, Christian, devenu blême, portait sans relâche son gobelet à ses lèvres. Bientôt le gobelet ne lui suffit plus. Il prit la bouteille et but à même. Il parlait fiévreusement maintenant, et ses propos achevaient de terrifier son compagnon :

— Mon cher monsieur, sur cent ivrognes, vous pouvez hardiment affirmer qu'il y a une proportion de soixante-quinze pour cent de canailles... Rien n'endort le remords comme l'ivresse... Les vingt-cinq pour cent qui restent sont des imbéciles... Ainsi, moi, je suis une canaille, mais, vous, vous êtes un imbécile! Vous n'avez jamais fait de tort à personne, vous, monsieur Tharde. Vous n'êtes pas un voleur, vous ne mettez pas dans votre poche l'argent de la ferme... Vous ne trompez pas une femme que vous aimez, avec une sale fille qui vous dégoûte...

Tharde, effaré, eut dans son trouble la perception encore nette des imprudences que Christian pouvait commettre; il voulut l'entraîner hors du cabinet :

— Monsieur Christian, venez avec moi, ne restons pas là... Il faut rentrer à Gourneville. Que dira-t-on si vous vous rendez malade?

— Moi! malade? cria Christian. Jamais! J'ai roulé Clamiron et Longin, et tous les autres... Vous, Tharde, vous crèverez! Mais qu'est-ce que cela fait! Une belle mort que celle du champ de bouteilles! Ah! ah! ah! Riez donc, Tharde... Je fais des mots, vous n'avez pas l'air de les comprendre... Si vous ne riez pas, buvez!

Il voulut de force mettre le goulot d'une bouteille entre les lèvres de l'ingénieur. Celui-ci se débattit, cria, et à bout de résistance tomba assis par terre, la tête appuyée au siège d'un canapé. Il demeura là, hébété, sans force, et brusquement s'endormit. Christian le regarda, haussa les épaules avec mépris :

— Pauvre homme! Brave homme! Un rien le met

hors de jeu. Il en faut plus pour une canaille telle que moi!

Il grinça des dents avec fureur, en répétant plusieurs fois à haute voix : canaille! Et, chaque fois il s'entonna une large rasade. Assis devant le bureau, la tête penchée, le front rouge et les joues blêmes, les yeux égarés, il continua à boire. Et, avec un désordre furieux, les idées se choquaient dans son cerveau. Persistant comme une douleur, le souvenir de sa passade avec Étiennette le poursuivait, l'obsédait, et il ne pouvait le chasser. Il la sentait près de lui, la revoyait, la saisissait encore, et la caresse de ses mains frémissantes autour de son cou le faisait tressaillir. Oui, c'était lui qui l'avait reprise presque de force. Elle ne voulait pas! Mais n'avait-elle pas joué une infâme comédie? Est-ce que toute cette pruderie qui l'avait mis hors de lui n'était pas un des artifices dont elle se servait couramment pour exciter les hommes? Elle, Étiennette, devenue sage? Par quel miracle? Et pourquoi faire?

Il rit sourdement, dans le silence de la pièce, et but encore une fois à la bouteille. Le tumulte de ses pensées redoubla. Dans une sorte de brouillard, il vit Geneviève qui s'avançait vers lui, et elle paraissait si affligée qu'un désespoir soudain lui emplit le cœur. Des larmes amères coulèrent de ses yeux, tombèrent sur ses joues. Et une tristesse de suicide s'empara de lui. A quoi servait-il sur la terre? A faire le malheur des siens. Il avait épousé Geneviève l'aimant, et voilà qu'il la trahissait misérablement, pour

une fille dont il connaissait toutes les attitudes, tous les soupirs et toutes les caresses. Il n'avait pas même pour excuse l'attrait du nouveau. C'était le vice ancien qui le reprenait, banal, usé, ranci, par la force crapuleuse de l'habitude. Et c'était pour cette répugnante parodie de l'amour qu'il délaissait sa jeune femme, si pure et si sincère.

Il pleurait à chaudes larmes, plein de honte, comme toujours, lorsqu'il n'était pas entièrement assommé par l'ivresse. Un degré de plus dans l'énervement, et il allait passer à la fureur. Et alors il devenait terrible. C'était dans ces crises de folie enragée qu'il se montrait capable de tout, même de tuer. Mais il n'avait atteint que la période de l'attendrissement, et il se lamentait sur lui-même, sur sa femme; il plaignait sa famille et faisait les serments les plus solennels de ne plus retomber dans ces déplorables excès. Le temps passait. M. Tharde ronflait, la bouche ouverte, avec un air de béatitude. Peut-être voyait-il, dans son rêve, les chimériques spectacles que lui avait promis Christian. Peut-être seulement son organisme, surexcité jusqu'au paroxysme, se détendait-il dans un anéantissement complet. Christian le regarda avec envie : il est heureux, il dort! Lui ne dormait jamais qu'au dernier degré de l'intoxication, lorsqu'il n'y avait plus entre le délire et la mort qu'un tout petit espace à franchir. Alors sa jeunesse trouvait la nature encore clémente, et de complicité avec elle, le plongeait dans une catalepsie qui permettait aux nerfs de se calmer, au cerveau de se refroidir, au sang

de s'éteindre et à la vie de reprendre son cours.

La nuit venait, et dans l'usine les lumières s'allumaient une à une, éclairant le travail. Une obscurité profonde envahit le cabinet. Sept heures sonnèrent; la cloche annonçant la sortie des ateliers tinta dans le silence. Christian, immobile, songeait toujours et des hallucinations le torturaient. Il voyait devant lui couler un fleuve bourbeux qui charriait des débris de toutes sortes, comme un torrent dévastateur. Et, parmi ces débris, des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, plus nombreux que si la guerre ou la peste eussent ravagé la terre. Les produits des arts, de la science, trésors sans prix, créés par l'humanité en travail, roulaient dans son cours tumultueux avec tous les morts qu'il emportait. Et le redoutable flot se colorait alternativement de teintes rouges, vertes, jaunes, qui le faisaient ressembler à une large coulée de vin, de cognac et d'absinthe. Il rugissait avec un fracas terrible, détruisant tout sur son passage : les fortunes, les chefs-d'œuvre, les découvertes et les existences, oh! les existences par millions, chaque jour. Et une grande barque noire se dressait, haute dans le courant sinistre, à l'avant de laquelle se tenait assise une figure sombre, drapée d'un linceul, et c'était la Mort, grimaçante, qui entraînait à sa suite toutes les victimes de l'alcoolisme universel. Le fleuve empoisonné coulait, enflant son cours d'instant en instant, et sur ses bords ravagés, les ruines, les deuils, les misères, les souffrances florissaient, moissons funèbres du fléau monstrueux. La barque noire

passait, triomphale, et derrière elle s'élevait un long bruit de sanglots.

Christian ne pouvait détacher ses regards de la formidable figure de la Mort conduisant le cortège des désastres, et tout à coup il lui parut que cette tête osseuse, aux orbites caves, changeait d'aspect, et offrait la ressemblance d'Étiennette. Il la dévorait des yeux. Oui, c'était bien Étiennette qui, drapée dans le linceul, terrible et implacable, présidait aux cataclysmes et descendait le fleuve de perdition. Il lui sembla que, de son bras décharné, avec un sourire affreux de sa bouche sans lèvres, elle lui faisait signe de la rejoindre. Il ne voulut pas. Mais le geste se fit plus impérieux, le regard plus menaçant, et il l'entendit qui criait : « Suis-moi, je le veux ! C'est la revanche du poison dont meurt l'humanité qui l'exige. Vois tous ces décombres : ce sont les ruines causées par l'alcoolisme que toi et les tiens vous dispensez au monde entier, pour faire fortune. Regarde ces spectres qui roulent au gré du courant sur le fleuve de la dégradation humaine : ce sont les buveurs qui sont morts pour que vous ayez des hôtels et des châteaux. Marchand de poison, meurs de ton poison ! Viens à ma suite ! Je suis chargée par la fatalité de venger les malheurs que toi et les tiens vous avez causés. Tu ne peux m'échapper. Je te tiens par ton vice. Et tu boiras, si tu veux essayer de m'oublier, tu boiras sans trêve et tu mourras de boire ! » Elle se drapa dans le linceul, qui claquait au vent comme un drapeau funéraire, et Christian crut sentir le bord empesté du suaire

lui balayer le visage. Il fit un mouvement éperdu pour échapper à la vision d'épouvante. Il se trouva incapable de fuir. Dans sa détresse, il poussa un cri. La porte du cabinet s'ouvrit. M. Moulin, précédant Geneviève, entra dans la pièce, et, sans un mot, s'effaça pour laisser passer la jeune femme. Elle eut un geste de désespoir, mais, toujours maîtresse d'elle-même, dit au directeur :

— Assurez-vous qu'on ne nous dérangera pas et que personne ne pourra se douter...

— Oh ! madame, comptez sur moi.

Elle montra le malheureux Tharde dormant sur le tapis, l'air riant :

— Pouvez-vous emporter ce pauvre homme dans la pièce voisine ?

— Je vais essayer.

M. Moulin, qui était grand et vigoureux, prit l'ingénieur-agronome par dessous les bras, le traîna comme une loque, et le déposa dans le bureau voisin, sans même se préoccuper de le relever. L'ingénieur, anéanti, continua de ronfler. Geneviève, restée à la même place, regardait, avec une désolation morne, Christian qui, le front penché, attendait, un sourire hébété sur les lèvres, les yeux ternes, incapable de se mouvoir, mais reconnaissant sa femme et lui tendant les mains comme à une libératrice.

— Prenez ma voiture, je vous prie, dit-elle au directeur, et allez à Saint-Rémy me chercher le docteur Augagne...

— Je vous l'amène dans un quart d'heure...

Restée seule avec Christian, Geneviève versa de l'eau dans un verre, prit son mouchoir, le mouilla et le passa doucement sur le front de son mari. Il poussa un soupir de soulagement, joignit les mains et murmura :

— Geneviève ! Oh !... Geneviève...

— Tais-toi, dit-elle doucement... Ne parle pas maintenant... Reprends possession de toi-même ; tu t'expliqueras plus tard, si tu as à t'expliquer...

Il ne prononça plus une parole, mais de grosses larmes recommencèrent à couler sur ses joues, et dans ses regards une infinie tristesse se peignit, annonçant si sûrement le regret, le désespoir, la honte, que la jeune femme, le cœur navré, accablée par ce retour si brutal de ses tourments, fut incapable de se contenir plus longtemps et se laissa tomber sur une chaise auprès de Christian, le visage caché dans ses mains et s'efforçant d'étouffer ses sanglots. Ils restèrent ainsi, l'un près de l'autre, accablés de douleur, sans un mot, sans un geste, pleurant tous deux, comme s'ils se rendaient compte qu'un désastre brusquement venait de s'accomplir, qui ruinait à jamais leur tranquillité. Et cette amertume qui leur était commune n'allait pas sans douceur. Ils se savaient gré l'un à l'autre de ne pas se répandre en reproches et de ne pas s'abaisser à des excuses. Ils se trouvaient très malheureux, mais ils ne se jugeaient ni durs, ni lâches. Et c'était une sorte de consolation dans leur détresse.

Un pas rapide glissa sur le parquet, un bruit de voix

étouffées, la porte qui s'ouvrait, et Jean Augagne entra avec M. Moulin. Le jeune médecin, le visage crispé par l'inquiétude, s'approcha de Christian, lui prit la main, sans même se préoccuper de saluer Geneviève. Le directeur s'était éclipsé. Ils étaient seuls tous trois, et libres de tout dire :

— Que s'est-il donc passé? demanda le docteur. Il n'est pas admissible que ce pauvre diable de Tharde ait été le metteur en œuvre de cette stupide débauche? Par quel hasard s'est-il trouvé ici pour y prendre part? Comment cela est-il arrivé?

Christian fit un mouvement. Il avait l'ivresse terriblement lucide et rien de ce que venait de dire le docteur ne lui avait échappé :

— C'est moi, murmura-t-il, d'une voix sourde et pâteuse, c'est moi qui suis cause de tout. Tharde ne voulait pas boire... Je l'ai contraint...

— Mais pourquoi, mon Dieu? Que signifie cette frénésie soudaine? s'écria Geneviève, en montrant sur la table les bouteilles vides. Est-ce donc un accès de démence?

Elle tordit ses mains avec désespoir.

— Calmez-vous, je vous en prie, supplia Jean Augagne, ne lui faites pas de reproches... Laissez-le s'expliquer...

— Oh! les reproches, je puis les entendre... On ne m'en fera jamais d'assez violents... Je n'ai point d'excuses...

La langue embarrassée, mais le cerveau net, la raison éveillée dans le corps engourdi, Christian parlait

avec une sincérité complète. Le docteur eut le pressentiment que les révélations que la jeune femme provoquait et que son mari allait faire pouvaient aggraver la situation même. Il voulut laisser à Christian le temps de se reprendre ; il résolut d'épargner une douleur plus amère à Geneviève. Mais l'ivresse de Christian était de celles qui n'obéissent pas et qui s'obstinent dans leurs fantaisies. Il avait décidé de se confesser. Rien ne devait plus l'en détourner. Il suivait sa pensée avec une tenacité hargneuse. Peu lui importait ce qui résulterait de ses révélations. Il avait besoin de s'épancher. Pour l'en empêcher, il eût fallu le tuer. Il reprit avec une pesanteur réfléchie :

— Taisez-vous, docteur. Il faut que Geneviève sache... Non, ce n'est pas le pauvre Tharde... c'est moi qui ai eu l'idée d'entrer ici... Et c'est M. Moulin qui nous a parlé des liqueurs... Nous revenions de Dammarie... chez les Steingel...

Il eut un accès de gaîté qui crispa ses lèvres. Mais son regard resta douloureux et triste.

— Les Steingel... Méfiez-vous de ces gens-là ! Ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être. Le comte est un imbécile qui a présenté comme sa femme une gourgandine... Mais je l'avais reconnue, le premier jour où nous l'avons rencontrée dans la forêt... Et Templier aussi... Il n'a rien dit, ni moi non plus, ni papa non plus... Ah ! ils savaient pourtant bien qui elle était... Mais ils la craignent tous... Il n'y a que moi qui n'en ai pas peur !...

Il pencha la tête sur sa poitrine et, pris d'un accès de désespoir, il gémit avec des larmes :

— Et pourtant c'est une atroce coquine! Ah! la misérable! Quel mal elle m'a fait! Et quel mal elle veut me faire encore! Car si elle est dans le pays, c'est pour moi! Oh! je le sais bien!

Sa voix se brisa, et il resta sans parler, pleurant devant Geneviève et Jean Augagne, immobiles, consternés par les explications de Christian, et déjà commençant à entrevoir le drame dont cette scène si douloureuse n'était qu'un des épisodes.

— Calmez-vous, dit le médecin. Tenez, prenez ceci...

Il lui tendait un verre d'eau, dans lequel il avait fait fondre du sucre. Christian le repoussa avec force :

— Rien! Laissez-moi tranquille! Rien! Ah! Ce qui se boit, même l'eau, me dégoûte!... Écoutez ce que j'ai à vous apprendre... La comtesse... que cet idiot de Steingel veut épouser, c'est Étiennette... Oui, la fameuse Étiennette Dhariel... qui ne m'a pas pardonné de l'avoir abandonnée... Oh! j'aurais dû m'en douter qu'elle essaierait de se venger... Elle a tant de venin! C'est une des créatures les plus méchantes que je connaisse... Je l'ai vue, un jour, tuer un petit chien noir qu'elle avait, parce qu'il ne voulait pas lui obéir... Elle l'a pris, comme ça... par la peau du dos, et elle l'a jeté par la fenêtre... du second étage... Il s'est brisé la tête sur le pavé... Le pauvre petit chien noir!.. Une femme qui assassine une bête inoffensive, parce qu'elle n'a pas compris son ordre, ou subi son caprice... Oh! c'est un monstre!...

Il se reprit à sangloter, et Geneviève, glacée d'horreur, se demandait si c'était sur son abjection que le malheureux pleurait, ou sur la mort du pauvre petit chien d'Étiennette Dhariel ; s'il était repentant de son abominable conduite, ou s'il se laissait aller à une sensiblerie d'ivrogne. Le docteur comprit l'angoisse de la jeune femme.

— Il n'est pas responsable des propos qu'il tient, dit-il, n'y attachez aucune importance. Peut-être ne sont-ce que des inventions.., Rien ne prouve qu'il y ait un rapport quelconque d'identité entre Mme Steingel et cette Étiennette... Je la connais, je l'ai vue, et je doute fort qu'elle soit ce que votre mari assure qu'elle est... C'est une personne fort réservée, fort distinguée...

— Oh ! oh ! ricana Christian. La réserve et la distinction d'Étiennette ! On voit bien que vous ne l'avez jamais entendue dire : Cambronne ! Ah ! c'est une fameuse comédienne... Et elle en ferait accroire à de plus malins que vous... Il faut la connaître ! J'y ai été pris, moi !... Oui, moi, qui la sais par cœur, elle m'a mis dedans, aujourd'hui même... J'ai cru à son innocence... Elle m'a joué la scène d'ingénuité... Elle a rougi, tremblé, crié... Un peu plus, elle appelait sa mère ! Ah ! malheur !

Il prit un air grave et dit avec résolution :

— Voulez-vous mon opinion ? Eh bien ! il faut me donner un fusil : je vais retourner à Dammarie, et la tuer comme une louve enragée... C'est un service que je rendrai au comte, qui coupe dans ses histoires, qui

y croit dur comme fer, l'imbécile! Oui! Il n'y a que cela à faire pour que tout le monde soit tranquille : il faut la tuer!

Il se mit avec effort sur ses jambes, mais la lucidité qui persistait dans son cerveau, tant qu'il restait immobile, fut troublée par ce simple mouvement. Il pâlit, porta la main à son front et balbutia :

— Ah! ça tourne! Pourquoi donc ça tourne-t-il comme ça?

Le docteur le prit par les épaules et doucement le poussa vers le canapé. Il l'y étendit, lui plaça un coussin sous la tête, couvrit ses jambes avec le tapis de la table, et le voyant plus calme, soupirant doucement :

— Il va s'endormir. Dans quelques heures, il sera remis. Mais quelle secousse

— Et quelles craintes pour l'avenir!

— Peut être n'est-ce qu'un accident... Ne voyez pas les choses sous un aspect plus sombre qu'il ne faut. La réalité est assez grave... En somme, un déplorable concours de circonstances a amené une rechute, que nous craignions tous... Elle s'est produite... Tâchons d'en tirer le meilleur parti pour obtenir un gain moral...

— N'oubliez pas ce que Christian disait tout à l'heure dans sa sincérité. Ce qui vient d'arriver n'est pas le fait d'un hasard... C'est le résultat d'une action combinée par une volonté ennemie... Cette Dhariel, que mon mari accuse de le poursuivre de sa rancune, est l'agent principal de notre malheur, n'en doutez pas. Et lorsque Christian nous la dénonce comme se cachant,

à Dammarie, sous le nom du comte Steingel, il dit la vérité... Du reste, je m'en assurerai, demain au plus tard.

— Que comptez-vous faire?

— Mais, me défendre. Cette femme me prend ma vie, détruit ma tranquillité, pousse ce malheureux à l'abjection, et vous me demandez ce que je compte faire? Eh bien! Étiennette ou comtesse Steingel, grande dame de pacotille ou fille authentique, je l'affronterai face à face. Et nous verrons si cette créature, qu'on dit être redoutable, saura faire peur à une honnête femme qui veut protéger la sécurité matérielle des siens et maintenir sa dignité morale. Il se peut que cette Dhariel soit un monstre d'hypocrisie et de méchanceté. En ce cas, il sera utile de s'en convaincre. On ne combat avantageusement qu'un ennemi dont on connaît la force. Quand j'aurai vu la personne qui habite Dammarie, je saurai comment m'y prendre avec elle. Et je vous réponds que je n'hésiterai pas!

— Quoi! vous si calme et si douce?...

— Moi, très calme et très douce, en effet, quand il faut l'être. Mais me prenez vous pour une femme sans cœur et sans cervelle?.. Je n'accepterai pas si facilement ma déchéance. J'ai des droits à faire valoir... Je les soutiendrai!

Elle parlait avec une fermeté tranquille qui émerveillait le docteur Jean. Il regardait cette jeune femme ignorante de la vie, mais animée par une foi ardente en la bonté de sa cause, et qui n'hésitait pas à accepter une lutte si dangereuse. Elle ne se lamentait pas,

elle n'avait point de faiblesse. Son courage se manifestait dans ses premières paroles et dans sa résolution définitive. Elle était femme, on voulait lui prendre son mari. Elle le défendait. Et pourtant!... Le docteur jeta un regard sur le malheureux qui dormait, à présent, sur le canapé, inconscient des projets qui se formaient pendant qu'il cuvait son alcool. Valait-il la peine qu'on risquât tant pour lui, cet ivrogne qui n'avait même pas la pudeur de son vice et qui l'étalait grossièrement, au milieu de ses subordonnés, sous le regard de sa femme, vautré comme une bête parmi les fioles vides. Ah! le triste personnage, et combien malheureuse était cette adorable femme, liée à lui, sacrifiée délibérément, dans l'espoir de le relever de sa déchéance par le travail et de le guérir de sa folie par l'amour?

Avec un serrement de cœur, Jean Augagne pensait que si les rencontres de la vie l'avaient mis, lui, en présence de cette charmante Geneviève avant qu'elle se fût fiancée à Christian, il aurait pu aspirer à la joie de vivre auprès d'elle, de lui donner son nom et de travailler pour la faire glorieuse. Il se rappelait ce soir où, à Deauville, il l'avait vue pour la première fois, si grave, si simple et si résolue. Telle il avait retrouvée après le mariage, telle il la revoyait, dans ce cabinet, auprès de son mari endormi et se plaignant vaguement dans son sommeil. Ne méritait-elle pas qu'on se dévouât à elle, qu'on l'aidât dans sa tâche, et que, martyre du devoir, on se fît, pour l'égaler, martyr du désintéressement? Il sembla que quel-

que chose des nobles résolutions et des compatissantes pensées du jeune médecin transparût sur son visage, car Geneviève dit :

— Vous songez aux moyens de m'aider dans la lutte que je vais entreprendre ?.. Ah ! je le devine... Je sais déjà quel est votre dévouement... J'ai eu l'occasion de l'apprécier. Je le dois à la triste condition de ma vie, à votre pitié pour mon malheur... Et je n'en rougis pas... Je n'ai point honte d'être plainte et j'aurai de la reconnaissance d'être secourue... Merci, mon bon docteur, pour toutes vos intentions si délicates et si cordiales...

Elle lui tendait la main franchement. Il la prit avec un respect attendri, la pressa doucement dans la sienne, et avec une vibration plus sourde dans la voix :

— Ordonnez. Que voulez-vous que je fasse ? Je suis à votre discrétion complète...

— Eh bien ! je souhaite que vous me ménagiez une entrevue avec celle qui se fait appeler la comtesse Steingel, et que mon mari assure être Étiennette Dhariel, son ancienne maîtresse... Elle vient au sanatorium, vous me l'avez appris vous-même. Tâchez de savoir d'avance quel jour elle s'y rendra, pour que je m'y présente de mon côté... Je ferai en sorte que mon beau-père soit présent... Car il faudra que nous pesions de toute notre autorité sur la résolution de cette femme. En somme, elle n'a d'autre pouvoir que celui dérobé à la faiblesse de Christian... Et, si nous en croyons les paroles échappées à ce malheureux dans son ivresse, il la subit impatiemment et presque

haineusement... Le père et la femme doivent parler l'un et l'autre... Et s'ils ne parviennent pas à se faire entendre, quand ils auront revendiqué les droits de la famille, de la morale, de la raison... alors...

Il la regarda avec anxiété :

— Alors ?

Elle s'efforça de sourire, agita sa main d'un air indécis :

— Nous verrons ce qu'il nous restera à faire... Les circonstances nous inspireront notre conduite... Ne me croyez pas plus hardie que je ne suis... J'ai l'ardent désir d'obtenir un résultat satisfaisant... Mais les moyens pour y arriver ? Voilà où je me vois incapable et désarmée... J'ai si peu l'expérience de la vie ! En telle occasion, quelle règle de conduite adopter ? Et quelle sera la meilleure ? On ne peut cependant pas contraindre une pauvre femme à vivre près d'un mari qui l'offense, la trahit, la salit par ses hideuses débauches ? Et y a-t-il plus de chances de frapper l'esprit de ce malheureux en se séparant de lui, qu'en restant à ses côtés pour lui reprocher sans cesse ses fautes ? Ah ! je ne sais rien de hideux et de répugnant comme l'ivresse...

D'un geste accablé, elle montrait Christian étendu sur le canapé, soufflant, congestionné, inerte. Elle eut une crispation du visage et tout son dégoût lui monta aux lèvres dans une exclamation indignée. Jean se taisait, craignant de se trahir, s'il se laissait entraîner à répondre à Geneviève. Il se disait cependant : « Oserai-je essayer sur le fils de M. Vernier l'expérience du

sérum qui m'a si bien réussi avec les pauvres diables que je soigne au sanatorium? Ceux-là, je les surveille, je les tiens sous mon autorité. Mais Christian... S'il m'échappait, si une surexcitation affolait son cerveau, et si le remède, pire que le mal, entraînait pour lui la paralysie ou la mort? Quelle responsabilité n'aurais-je pas en face de moi-même! Et ependant, si c'était un pauvre diable, je n'hésiterais pas, je le traiterais, et je le guérirais très certainement. Mais à qui demander l'autorisation de risquer l'expérience? A son père, à sa femme? A lui-même? De qui relèverais-je en telle occasion? » Un pli creusa le front du médecin. Il eut un geste de résolution, et se répondit : « De ma conscience. » Cette fois, il n'hésitait plus. Il avait vu clair dans sa pensée. Il connaissait son devoir. Il osa dire à Geneviève :

— Il est, après que vous aurez épuisé les arguments moraux pour tâcher de rendre M. Christian à lui-même, des moyens matériels, dont je dispose... Nous soignerons votre mari comme un malade, et nous arriverons, j'y compte, à le guérir.

— Ah! c'est un procédé *in extremis*, docteur, murmura la jeune femme, comme la camisole de force que l'on met à un fou pour l'empêcher de se détruire ou de frapper ses gardiens... Combien je préférerais devoir le salut de Christian à la résurrection de son sens moral et de sa volonté.

— Employez-vous y donc, madame... Employons-nous y tous. Et, si nous n'obtenons pas le résultat souhaité, alors faisons appel à la science et forçons

la matière à nous obéir là où l'esprit aura refusé de nous entendre.

Christian fit un mouvement comme pour se soulever :

— Silence ! Il paraît s'éveiller.

— Non. Il en a encore au moins pour une heure... Je lui administrerais bien quelque révulsif, pour hâter sa libération, mais ce serait au détriment de son système nerveux... Il vaut mieux attendre...

— Soit, attendons !

Elle s'assit dans l'obscurité, maintenant complète. Et, sans se parler, suivant leur pensée rapide et inquiète, le docteur et Geneviève restèrent dans le cabinet, veillant l'ivrogne qui continuait à dormir.

X

Le lendemain soir, à l'heure du dîner, Vernier, appelé par le téléphone, arrivait à Gourneville. Emmeline était restée à Paris. Toutes ces complications l'ennuyaient, et elle avait horreur des scènes de ménage. Ce n'était pas pour mettre le holà dans la famille Vernier qu'elle avait épousé le marchand de liqueurs. Elle voulait jouir de la vie, dépenser beaucoup d'argent et aller dans le monde. Les frasques de Christian la laissaient donc froide, tant qu'elles ne troublaient pas l'ordre de ses plaisirs. Elle avait fortement chapitré Vernier avant qu'il prît le train :

— Il faut absolument que votre belle-fille se débrouille, sans nous faire intervenir dans ses affaires d'intérieur. Certainement, Christian n'est pas commode, et elle a, en l'épousant, accepté une lourde tâche... Mais nul ne l'a contrainte. Elle l'a fait délibérément. Il est donc indispensable qu'elle ne crie pas au secours, à tout bout de champ... Je l'aurais crue plus forte !

— Je vous trouve bonne, ma chère, commença Vernier, avec votre air de tout critiquer.

— Vous me trouvez bonne, interrompit Emmeline fort impertinemment. Je l'espère bien. Je fais assez pour cela en vous supportant.

— Oui, continua le mari, d'un ton plus doux. Vous êtes une femme supérieure. Mais je ne sais pas si vous viendriez à bout de Christian...

— Je n'aurais certes pas essayé. C'est assez d'avoir épousé un homme qui fabrique des liqueurs. Épouser un homme qui en boit? Jamais!

— Mais, enfin, c'est une affaire terminée. Il n'y a plus à y revenir. Geneviève est la femme de Christian. Et vous savez ce que je pense de ce garçon...

— Oui, je le sais. Vous êtes même très sévère pour lui.

— Ah! je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi d'avoir un fils pareil!

— Enfin, vous ne pouvez pas le supprimer. Il est; par conséquent, il faut bien le subir, et tâcher de vous en tirer au mieux. Le voilà cantonné à Gourneville. Ne peut-il s'y tenir tranquille? Qu'est-ce qui s'est encore passé, là-bas, entre sa femme et lui? C'est assurément elle qui a raison. Qu'a-t-il fait? A-t-il, dans une heure de désœuvrement, avalé tout l'alcool de l'usine?

— Ne plaisantez pas! C'est un sujet trop pénible pour moi!

— Je ne plaisante pas, je traduis, sans emphase, et en termes familiers, les craintes que j'ai d'une re-

chute de Christian. Nous ne serons pas tranquilles une minute, avec ce garçon-là...

— Je ne puis cependant pas l'enfermer dans un cabanon.

— C'est dommage!

— Vous êtes vraiment féroce.

— Ah! c'est que l'ivrognerie, pour moi, est un objet d'horreur. Elle me fait peur et me dégoûte. Elle contient en germe tous les crimes... Le malheureux finira, vous verrez, par faire un mauvais coup... Il tuera quelqu'un, ou se tuera lui-même.

Vernier eut un geste de désespoir :

— Quel plaisir éprouvez-vous à me torturer? Ah! tout ce que vous me dites là, je le sais. Mais je chasse de mon esprit ces affreuses préoccupations... Malgré moi, elles reviennent et m'obsèdent. Ne leur donnez donc pas une forme précise en mettant sous mes yeux ce que je puis craindre. Ah! je suis malheureux! J'ai toute la puissance que donne la richesse. Dans ce monde, où l'argent est maître, je peux tout, excepté sauver mon fils!

Emmeline parut touchée par cette douleur qui se montrait sans réserve. Elle cessa de railler; son mépris désarma. Elle dit avec plus de douceur :

— Avant de vous désoler, commencez par vous assurer de ce qui s'est passé. Mais allez au fond des choses, ne restez pas à la surface. Une bonne fois, sachez à quoi vous en tenir. Et, aussitôt renseigné, téléphonez-moi.

— Je vous remercie. En somme, vous êtes aussi

intéressée que moi à ce que tout s'arrange. C'est de notre nom qu'il s'agit. Et vous le portez.

— Oui! oui! Je le porte. Ce n'est pas le plus beau de mon affaire. Mais c'est ainsi. Allons, bon voyage, et montrez du caractère.

Du caractère, Vernier n'en avait que dans les affaires. Comme tous les hommes sans éducation, il était ou trop faible, ou trop violent. Il manquait de tact et de mesure, mais sa belle-fille en avait pour deux. Il arrivait guindé, roide, prêt à fulminer. Geneviève l'accueillit sur le perron du château avec une physionomie tranquille et un ton posé qui rendirent à Vernier sa modération habituelle. Il réserva donc pour un autre moment les objurgations qu'il avait préparées pendant le trajet. Il examina son fils, qui lui parut pâle et contraint. Le dîner se passa comme à l'ordinaire, au milieu des propos les plus simples. Après le dîner, le père et le fils fumèrent. A neuf heures, Christian se retira d'un air indifférent. Geneviève et Vernier demeurèrent seuls. Alors ils s'expliquèrent.

Geneviève, avec une vigueur de langage et une élévation de pensée qui frappèrent beaucoup Vernier, fit le tableau de ce qu'avait été sa vie depuis six mois et montra le travail qu'elle avait entrepris pour régénérer Christian. Elle se croyait près d'y réussir lorsque l'intervention fatale d'Étiennette Dhariel avait tout compromis. En un instant, Christian, repris par les souvenirs de sa vie d'autrefois, avait commis l'imprudence de revoir cette fille, et cette faute de conduite avait été suivie des pires excès. La situation

se présentait plus grave qu'elle n'avait jamais été. L'ancienne maîtresse de Christian vivait à trois lieues de Gourneville, et la conséquence de cette installation était la reprise des relations anciennes, avec tous les dangers que la jalousie du comte Steingel devait faire courir à Christian, et tous les écarts auxquels sa vie mauvaise pouvait l'entraîner.

Il était parfaitement sûr que la campagne commencée par Étiennette ne cesserait pas. Les meilleures résolutions prises par Christian demeureraient sans effet parce que la drôlesse interviendrait pour les rendre inutiles. A peine deux jours s'étaient écoulés depuis que la déplorable équipée de Dammarie avait eu lieu, et déjà, impatiente de ne pas avoir de nouvelles de Christian, elle le relançait jusqu'à Gourneville. Le matin même, un valet du comte Steingel était venu à cheval apporter une lettre que Geneviève avait hardiment interceptée. Cette lettre, elle la conservait sous son cachet, intacte, bien décidée à ne pas la donner à son mari. Mais serait-elle toujours là pour intervenir et supprimer la correspondance ? Christian ne céderait-il pas, malgré sa honte et son dégoût, à la tentation d'aller à Dammarie ? Cette femme avait tant d'empire sur lui ! Et s'il refusait d'y aller, n'était-elle pas de caractère à venir elle-même le chercher jusque dans sa maison ? Tout était péril, tout était souci. De quelque côté qu'on se tournât, l'horizon était noir. Voilà pourquoi Geneviève avait averti son beau-père, au risque de lui causer des tourments nouveaux. Elle ne se croyait pas autorisée à entamer, seule

et sans conseils, une lutte définitive avec Étiennette Dhariel. L'expérience qu'elle avait de la vie était trop médiocre pour qu'elle se résolût à marcher sans guide. Et qui pouvait mieux la conduire dans cette difficile entreprise que Vernier, si habile homme d'affaires, si plein de ressources? Leur cause était la même. Leurs intérêts étaient semblables. Il fallait qu'ils triomphassent ensemble. Et résolue à tout affronter, elle tenait cependant à être approuvée par lui.

Vernier l'avait écoutée d'abord avec une physionomie morne et accablée, puis, au fur et à mesure de ses explications si raisonnables, il s'était ranimé. Il n'était pas l'homme des résolutions silencieuses, il ne pouvait point garder pour lui ses impressions, et il se soulageait volontiers en exhalant son mécontentement ou sa joie. Il laissa Geneviève terminer l'exposé de la situation, puis il commença, lui, à se répandre en lamentations. C'était à Étiennette qu'il en avait. Sa bonne foi de commerçant, à cheval sur le doit et l'avoir, se révoltait des procédés de cette Étiennette à qui l'on avait donné la forte somme pour se débarrasser d'elle et qui reparaissait si inopportunément :

— Mais cette fille, on l'a payée! Qu'est-ce qu'elle veut encore? S'imagine-t-elle que Christian sera exploité par elle à perpétuité ? Dieu sait ce qu'elle me coûte déjà ! Elle est vraiment insatiable ? Et ce stupide garçon qui retourne chez elle! Mais il est donc enragé? Qu'est-ce qui peut bien le tenter dans cette créature ? Il la connaît pourtant; il n'a plus de sur-

prise à espérer avec elle. Ah! l'ascendant que ces coquines ont sur les imbéciles d'hommes, je ne puis arriver à le comprendre. Dieu merci, je ne l'ai jamais subi, et j'en suis encore à l'ignorer. Et ce Christian qui a tout pour être tranquille, heureux, et qui sacrifie son bonheur et sa tranquillité à une donzelle qui est à vendre chez toutes les procureuses de Paris !

Il s'excitait au bruit de ses propres paroles. Il entra en fureur, et frappant sur la table :

— Mais ça ne se passera pas comme ça ! Je ne me laisserai pas dindonner plus longtemps, car c'est moi qui suis le dindon de la farce ! J'irai trouver le personnage chez qui cette fille habite, je m'expliquerai avec lui, et il faudra bien qu'il l'oblige à nous flanquer la paix !

Geneviève, qui avait écouté jusque-là sans mot dire, interrompit Vernier :

— Et s'il s'en prend à Christian, et vous le tue ?...

Le père eut un terrible accès de franchise :

— Ah ! ne serait-ce pas un fameux débarras?

A ces mots effroyables, ils se regardèrent un instant, l'un et l'autre, sans oser commenter cette logique et atroce conclusion, Geneviève, cependant, reprit doucement :

— Ne vous laissez pas emporter par votre mécontentement, à dire des choses que vous ne pensez pas, que vous ne pouvez penser... Votre fils a de graves torts, il vous cause de cruels chagrins, mais il n'est pas seul responsable de ses fautes...

A ces mots, Vernier perdit tout sang-froid. Il pâlit et d'une voix balbutiante :

— Allez-vous me reprocher, comme le vieil Augagne, d'avoir distillé les liqueurs que boit cet insensé ? Prétendrez-vous aussi que son abominable tare est le châtiment dont je suis frappé pour avoir répandu le poison par toute la terre ? Pensez-vous aussi qu'il est moral et juste que j'expie en mon fils la perdition de tous les malheureux enfants qui s'intoxiquent dans l'univers entier ? Êtes-vous folle à ce point de juger ma prospérité monstrueuse, parce que des philosophes imbéciles s'accordent avec des philanthropes affolés pour qualifier mon industrie de meurtrière et me désigner comme un des assassins patentés de l'humanité ? Suis-je un traitant qui vend de l'alcool aux nègres contre des dents d'éléphant ou de la poudre d'or ? Ceux qui achètent ma marchandise savent ce qu'ils font, ceux qui la boivent savent ce qu'ils veulent...

Geneviève eut un geste de douleur :

— Votre fils !...

— Ah ! mon fils ! oui ! cria Vernier tremblant d'émotion, oui, il semble donner raison à mes détracteurs ! Il boit, le misérable ! Quand son devoir eût été de se montrer sobre, pour ne pas déshonorer notre commerce. Il m'a trahi par sa mauvaise conduite. Il m'a désolé par son intempérance. Voulez-vous que je vous dise ce que je lui reproche de plus grave ? Il a ébranlé ma confiance dans l'honnêteté de ma profession ! Il y a des heures où je me demande si je ne

suis pas vraiment le marchand de poison qu'on me reproche d'être. Et je me sens plein de trouble ! Je suis un brave homme, oui, je n'ai jamais fait de tort à personne, dans toute ma carrière. Et, à la fin de ma vie, je m'interroge, je suis hésitant, je ne sais plus si je suis un loyal commerçant, qui fait sa fortune, comme tout le monde, en vendant cher ce qu'il fabrique bon marché, ou un corrupteur social, qui abrutit ses contemporains et les conduit à l'idiotisme ou à la frénésie. Suis-je donc comptable de tous les crimes qui sont commis par des alcooliques ? Ont-ils leur libre-arbitre ? Ou bien le leur ai-je retiré, et sont-ce mes liqueurs qui détraquent les cerveaux et font des inconscients de tous les criminels ? Ah ! ma pensée est tourmentée par ces reproches ! Si ceux qui me les adressent avaient raison pourtant, de quel droit protesterais-je contre le malheur qui me frappe ? Ma douleur ne serait que la rançon de la douleur de tous les autres pères torturés dans leurs enfants, et le pauvre Christian ne serait que la victime du poison qui se venge de celui qui l'a préparé !

Geneviève l'arrêta doucement et de sa voix grave :

— Non, ne vous accusez pas. Chacun n'est, dans la vie, responsable que de lui-même. Tous les vices, hélas ! remontent à l'origine de l'humanité. Vous savez bien qu'à peine il y eut deux hommes sur la terre, Caïn tua Abel, et il n'eut pas besoin de s'enivrer pour rêver le crime. La haine avait suffi à pousser sa main. L'homme est mauvais et l'éducation seule peut l'améliorer. Encore n'y réussit-elle pas toujours.

Votre fils n'a eu que de bons exemples sous les yeux. Vous lui avez appris l'application, l'économie, la sobriété. Et vous savez ce qu'il est devenu. Je ne lui ai montré que tendresse, douceur, indulgence; et vous voyez ce qu'il a fait... Le malheureux n'est la victime de personne: il est son propre bourreau. Il avait devant lui la plus belle existence, puisqu'il peut faire le bien en donnant du travail aux laborieux et en soulageant la peine des souffrants et des incapables. Il l'a gâchée à plaisir. Mais le temps est passé de discuter les raisons pour lesquelles il a commis toutes ces fautes. Laissons la philosophie aux philosophes, et envisageons la situation par le côté pratique. Elle est celle-ci : j'ai un mari qui me délaisse, qui se livre aux excès les plus dégradants et qui paraît, dans ses instants de lucidité, en ressentir du regret et de la honte. Peut-être existe-t-il donc un moyen de le soustraire à ceux qui s'acharnent à le perdre et à lui-même. C'est pour en décider que je vous ai prié de venir.

Vernier essuya du revers de sa main une larme qui coulait sur sa joue:

— Merci, ma chère fille, vous êtes toute raison et courage. Je suis à vos ordres ; parlez, je ferai ce que vous déciderez.

— D'abord, il faut renoncer à toute manifestation sévère vis-à-vis de votre fils. Je crois que la violence ne réussirait qu'à le pousser à des résolutions extrêmes. Le raisonnement, la douceur, l'émotion feront plus pour le modérer; du moins, je le crois. En

tout cas, notre rôle sera moins pénible. Et nous sommes si malheureux que tout allègement de peine ne sera pas à dédaigner...

— Soit! je ne lui dirai rien que ce que vous voudrez que je lui dise..

— Vous ne ferez aucune démarche vis-à-vis du comte Steingel et de sa compagne sans m'y associer...

— Quoi! vous voulez?...

— Attaquer nos ennemis en face? Certes! Me croyez-vous si timide? Je saurai trouver de la hardiesse et me montrer à la hauteur des responsabilités qui m'appartiennent... Vous connaissez Mlle Dhariel, vous avez négocié avec elle. Moi, je ne l'ai vue que de loin... Je tiens à la voir de près... Nous irons donc à Dammarie ensemble. Nous prendrons le docteur Augagne en passant, si vous voulez... Il nous servira d'introducteur. Et pendant que vous causerez avec le comte, moi, je m'entretiendrai avec Étiennette... Il faut savoir ce qu'elle veut... Car une femme de sa force ne se livre pas à des manifestations inutiles... Elle a une idée en tête, un projet, un plan... Je l'obligerai à s'expliquer... Quand on sera fixé sur ses intentions, eh bien! on verra ce qu'il y a à faire.

Ils se séparèrent et montèrent dans leurs chambres. Le lendemain matin, Vernier eut un entretien avec son fils. Conformément aux promesses faites à Geneviève, il se montra affligé, comme il l'était, sincèrement, mais s'abstint de toute sévérité:

— Je suis désolé de ta façon d'agir vis-à-vis de ta femme. J'attendais mieux de toi. Nous avons de sé-

rieux devoirs envers cette enfant si charmante et si digne d'affection : nous devions assurer son bonheur... Hélas ! Nous sommes loin d'y avoir réussi ! Que doit-elle penser de nous ?

Vernier, en se solidarisant avec Christian, le mettait dans une situation si gênante que le jeune homme, habituellement rude et violent, quand on essayait d'entreprendre sur sa liberté de conduite, ne trouva pas une parole pour se défendre. Il avait la tête penchée, l'air las. Il écouta son père avec une patience et un respect inaccoutumés. Quand Vernier, d'un ton très simple et avec des paroles très dignes, eut cessé de s'apitoyer sur le sort de Geneviève, sans faire la moindre allusion aux torts particuliers de Christian, celui-ci répondit doucement :

— Tout cela est vrai, je le sais, et j'en suis très malheureux. Je me torture à chercher un moyen de réparer le mal que j'ai fait...

A ces mots inespérés, Vernier saisit Christian dans ses bras avec une effusion de tendresse qui allait jusqu'aux larmes :

— Ah ! ne dis pas un mot de plus ! Si tu as des regrets, tout peut s'arranger... Il dépend de toi, de toi seul, que la situation change...

Christian leva les yeux sur son père, et hochant la tête avec tristesse :

— En es-tu bien sûr ?

— Quoi ! n'es-tu pas libre d'agir à ton gré ?

Le visage de Christian eut une expression d'effroi découragé :

— Il y a des heures où je me le demande, et je ne sais quoi répondre.

— Quoi ! n'es-tu plus maître de ta volonté ?

— Si je l'étais, me conduirais-je comme je viens de le faire ? N'y a-t-il pas en moi un démon qui me pousse à mal agir, et auquel je ne puis résister ? Je me rends compte de l'infamie de ma conduite, et je ne sais pas me défendre de continuer à me conduire d'une façon infâme. Connais-tu un supplice plus grand que celui de savoir qu'on court à sa perte, qu'on va causer à ceux qu'on aime les plus cruels chagrins, et de n'avoir pas sur soi-même assez d'autorité pour s'arrêter en route ? Ah ! ah ! je suis un lâche ! Un misérable lâche, qui jouit de sa lâcheté. Car, au moment de la commettre, je me dis : « Sale canaille, ne fais donc pas ça. C'est ignoble et affreux. Tu vas te vautrer dans la boue et tout éclabousser, autour de toi, de ces immondices. » Et je le fais tout de même avec une effroyable volupté !

— Malheureux enfant ! En es-tu arrivé à ce degré de misère morale ?

— Oui, voilà où j'en suis ! Mon Dieu ! Tu m'as parlé si doucement que je ne me suis pas emporté et que je t'ouvre ma pensée, pour que tu y lises complètement. J'aime ma femme de tout mon cœur, je la respecte. Je voudrais qu'elle fût heureuse. Cela ne dépend que de moi, et je ne sais pas être un honnête homme pour remplir mes devoirs envers elle... Je l'ai trompée avec cette fille dont je connais toute l'ignominieuse conduite... Tromper une Geneviève pour une Étien-

nette, ne crois-tu pas qu'il faut être fou? C'est cependant ce que j'ai fait. Et sans plaisir! Il y a, dans mon cas, quelque chose de surnaturel... Il y a une possession de moi par cette créature, que je ne peux pas m'expliquer... Tout ce qu'il y a de bas, de vil, d'immonde en moi, se soulève à sa voix, s'exalte, et me livre à elle. Je suis envoûté! Et je crois que, seule, ma mort ou la sienne, pourra rompre ce lien atroce!

— Christian, ne te laisse pas aller à de pareilles idées. C'est ta faiblesse seule qui te met à la merci de cette fille... Éloigne-toi, mets l'espace entre elle et toi... Pars avec ta femme, voyage...

— Je le peux... Je ne romprai pas le lien... Sais-tu ce qui arrivera?... Je penserai sans cesse à elle, et pour l'oublier, pour me libérer de son souvenir... je boirai!

— Malheureux!

— Je boirai, comme je l'ai fait en sortant de ses bras, tant j'avais horreur de moi-même. Je me suis rué avec frénésie dans l'ivresse... Là, je n'ai plus vu, devant mes yeux, dominatrice et menaçante, toujours Étiennette... Ah! l'alcool qui assomme, c'est un fameux libérateur!

— Non, mon cher enfant, c'est un tyran plus dangereux encore. Mais, voyons, puisque nous parlons en toute sincérité, en toute affection, ne crois-tu pas que si tu faisais un grand voyage avec Geneviève... Voyons, tiens, par exemple... Tu prendrais le yacht et tu partirais pour les Indes... C'est un pays merveilleux à visiter.., Je te donnerai les compagnons

que tu voudras... Le docteur Jean te suivra. Des Indes, tu irais au Japon... Enfin, éloigne-toi pendant un an... Fais un déplacement de prince... Je paierai ce qu'il faudra. A bord, tu seras maître de toi... Les tentations ne s'offriront pas si faciles... Elles seront même totalement supprimées, si tu le veux... Puisque tu te rends compte du danger que tu cours, ici, accepte ma proposition... Il y va de notre bonheur à tous...

Christian demeurait silencieux. Il fit un geste découragé :

— Elle ne me laisserait pas partir. J'ai compris son pouvoir, quand elle m'a si facilement ressaisi... Je promettrai tout ce que tu me demanderas. Je ne tiendrai aucun engagement. J'ai raillé autrefois, j'ai fait l'esprit fort. La chaîne que je portais devait être facile à rompre. Il suffisait d'un effort... Je m'appartenais... J'étais libre de disposer de moi. Et je défiais Étiennette de contraindre ma volonté. Elle a relevé le défi, et elle m'a prouvé promptement que je n'appartenais qu'à elle : c'est-à-dire au vice, à la corruption, à la déchéance ! Oui, je suis un fou ! Je le sais bien ! Un être dans son bon sens n'abandonnerait pas une Geneviève pour une Étiennette !... Oui, quand on pense que c'est pour une Étiennette... La boue du trottoir !

Il se tut et resta accablé. Son père, impressionné par cette sincérité si douloureuse, plus peut-être qu'il ne l'eût été par une hargneuse révolte, essaya de calmer l'agitation de Christian ; il l'exhorta à la patience,

lui promit de l'aider à reprendre son équilibre moral. Il le quitta navré, car il l'avait senti découragé profondément, prêt à s'abandonner au courant qui le menait à sa perte irrémédiable. Il ne voulut pas confier à Geneviève ses inquiétudes, pensant qu'elle avait assez de ses soucis. Mais il se promit de prendre l'avis du docteur Jean et de le faire juge de l'état physiologique dans lequel se débattait le pauvre Christian.

Le déjeuner fut court et presque silencieux. Vernier, préoccupé par le prétexte à trouver pour sortir seul avec Geneviève, en laissant Christian au château, retardait le moment de s'expliquer, lorsque l'arrivée de M. Tharde le tira d'embarras. L'ingénieur-agronome, remis de l'indisposition que lui avait value sa débauche extraordinaire, venait voir Christian, s'excuser, tourmenté par une honte et des regrets d'homme sobre ayant gravement manqué à ses habitudes. En l'entendant annoncer, Christian pâlit, se leva brusquement, et, d'un ton très résolu, déclara qu'il ne voulait pas entendre parler d'avoir affaire à lui avant quelques jours. Au surplus, il se sentait fatigué, montait dans son appartement et se proposait d'y rester à se reposer jusqu'au dîner. En réalité, il recherchait la solitude ; la présence de sa femme et de son père lui était insupportable. Il ne se trouvait calme que dans la fraîcheur du parc, avec la liberté de ne point se contraindre à prendre des attitudes correctes ou à prononcer des paroles conventionnelles. Dès que Christian se fut retiré, Geneviève dit à son beau-père :

— Ayez la bonté de congédier le pauvre M. Tharde... Ne le semoncez pas... Il est innocent de ce qui est arrivé... Moi, je vais donner ordre qu'on attelle, et me préparer pour le départ...

Tharde était dans le fumoir, debout, car son humilité décuplée par ses inquiétudes ne lui avait pas permis de se familiariser avec une chaise. Il fit un geste éperdu en voyant, au lieu de Christian, paraître M. Vernier, et marcha vivement vers la porte :

— Restez, M. Tharde, dit le patron. Que craignez-vous de moi ?

— Ah! monsieur, gémit l'ingénieur, ah! monsieur!

— Vous avez fait une sottise, l'autre jour, monsieur Tharde... C'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas? Eh bien! c'est de l'histoire ancienne, n'en parlons plus.

— Ah! monsieur!

— C'est bon, vous dis-je, ne gémissez plus. C'est effacé. Donnez-moi des renseignements sur ce comte Steingel, qui vous a reçu à Dammarie...

— Ah! Monsieur!

Vernier, devant l'ahurissement de son employé, commença à perdre patience. Il était parvenu à rester maître de lui, depuis le matin, et c'était bien long pour un homme de son tempérament. Il éclata :

— Bougre d'imbécile, voulez-vous, oui ou non, finir de bêler : « Ah! monsieur! » et me répondre raisonnablement, si vous en êtes capable?

Cette virulente apostrophe rendit à M. Tharde la liberté de sa pensée. Bousculé par Vernier, il se considéra comme quitte envers lui. Il respira, il se sentit amnistié :

— Ce comte, monsieur ! C'est une tonne de bière, un sac à vin, une... Ah ! il en avalé du liquide !... C'est lui qui est cause de ce qui s'est passé... Moi, je ne me méfiais pas... J'allais, j'allais...

— Bon ! Mais ce comte, quel homme est-ce ?

— Un grand bel homme, très rouge, très fort, très poli... mais qui boit !

— C'est entendu ! Quel âge ?

— Dans les trente ans.

— Que vient-il faire dans le pays ?

— Se donner du bon temps. Chasser, pêcher, se promener. Et surtout vivre avec une femme ravissante, qui se fait appeler madame la comtesse, mais qui, de vous à moi...

— Passons ! mon fils en sait plus long que vous sur ce chapitre-là.

— Je le sais, cligna Tharde, d'un air coquin. Je dirai même que je l'espère... Juste punition de ce butor qui passait son temps à m'entonner des verres de champagne en me disant : « Mauvais buveur, monsieur Tharde ! mauvais buveur !.. » Ah ! c'est un bon buveur, lui, monsieur. S'il n'a pas vidé quatre bouteilles, il n'en a pas vidé une. Et il n'y paraissait pas plus que si c'eut été de l'eau claire. La dame est bien charmante ! Mais, lui ! ah ! lui, monsieur, il me ferait mourir en quatre jours, à ce régime-là.

— Eh bien ! ne retournez jamais à Dammarie, monsieur Tharde, et ne touchez plus à un verre de quoi que ce soit entre le déjeuner et le dîner...

— Il n'y a pas de danger, monsieur, j'ai été trop malade.... Ah ! quelle migraine !... Et oserai-je, si vous le permettez...

Il s'arrêta avec crainte, mais, poussé par le désir d'être convenable, il se décida à poursuivre :

— Oserai-je vous demander comment se porte M. Christian?... Je ne l'ai pas revu depuis ce jour... ce jour si regrettable...

— Il se porte fort bien, je vous remercie...

— Ah ! tant mieux !... Alors, monsieur...

Il fit un pas de retraite, et saluant :

— Au revoir, monsieur Tharde... Soignez le rendement de mes pommes de terre et de mes topinambours... Je compte beaucoup sur la distillation des topinambours...

— Soyez tranquille, monsieur, j'y mettrai tout mon zèle...

Geneviève, entrant dans le salon, produisit sur l'impressionnable M. Tharde l'effet de la tête de Méduse. Il gagna la porte avec des salutations désordonnées et ne retrouva sa respiration qu'arrivé dans le vestibule.

— Je viens d'interroger M. Tharde, dit Vernier. Il résulte de ses explications assez naïves qu'il ne soupçonne rien de la personnalité d'Étiennette Dhariel, mais que la prétendue comtesse lui a cependant paru équivoque. Quant au comte, c'est une espèce de bœuf

polonais, fait pour subir le joug de cette aventurière...

— Nous verrons bien ce qu'ils sont.

Ils partirent pour Saint-Rémy. Le docteur Jean, prévenu, les attendait. Il n'était pas demeuré inactif depuis le moment où il avait été appelé à l'usine pour soigner Christian. Il se sentait trop profondément attaché à Geneviève pour ne pas se dévouer sans arrière-pensée à l'œuvre du salut de son mari. Très simplement le jeune médecin mettait son devoir professionnel au-dessus de ses sentiments, et pouvant, ou croyant pouvoir protéger Christian contre les rechutes mortelles de son horrible vice, il n'hésitait pas : il se préparait à essayer de le sauver. Il avait passé les deux dernières nuits dans le laboratoire à préparer son sérum, pour le cas où il serait nécessaire de recourir à ce suprême moyen. Il était donc en mesure de défendre celle à qui, dans le secret de son cœur, il avait voué un culte. Et dût-il pousser la générosité jusqu'à régénérer Christian qu'il méprisait, qu'il haïssait presque, il était prêt à faire tout son devoir. Il accueillit M. Vernier et Geneviève avec une émotion qu'il ne se donnait pas la peine de cacher. A peine furent-ils dans son cabinet, il prit une lettre sur le bureau :

— J'ai écrit avant-hier même à mon oncle, dit-il. Je tenais, au point de vue médical, à avoir son avis sur la marche à suivre vis-à-vis de M. Christian. Vous n'ignorez pas que nous le considérons comme un malade, et que son cas rentre dans une catégorie très

nettement déterminée à laquelle nous cherchons à appliquer un traitement curatif. Ce traitement, qui n'a pas encore été porté par nous sur le terrain des réalisations publiques, n'en est pas moins sûr dans ses effets. Je l'ai expérimenté ici, d'une façon suivie. Il ne m'a donné aucun mécompte. Il suffit de s'entourer de certaines précautions après son emploi, moyennant quoi la guérison momentanée est obtenue.

— Momentanée, dit Geneviève avec tristesse.

— De momentanée à définitive, il n'y a qu'un rapport de temps... Il faut renouveler le traitement jusqu'à guérison complète... C'est ici que le sanatorium est précieux... L'isolement du malade assure la rigueur du traitement et la sûreté de l'expérience...

Geneviève hocha la tête avec souci :

— Je vous remercie de mettre votre science à notre disposition. Peut-être y aurons-nous recours. Mais, pour l'instant, il s'agit seulement d'obtenir, par une pression morale, ce que vous attendez, vous, d'une réaction physique. Ce n'est pas sur Christian que nous allons faire porter notre effort... Nous craindrions trop, d'avance, de ne pas réussir. C'est sur cette femme qui nous apparaît comme le plus sûr et le plus redoutable agent de nos malheurs. Elle a sans doute des motifs pour agir comme elle le fait. Il faut les connaître pour savoir s'il ne sera pas possible d'obtenir une transaction, et dans quelles conditions. Nous avons devant nous une ennemie. Avant de combattre, nous désirons, M. Vernier et moi, nous assurer qu'il n'est pas possible de traiter. La paix,

même à un prix écrasant, vaudrait peut-être mieux pour nous que la guerre. Nous allons au-devant de nos adversaires, voulez-vous nous accompagner?

— Quoi! vous allez à Dammarie?

— Chez le comte Steingel, pour voir Mlle Étiennette Dhariel. Car la femme qui vit chez lui et qu'il présente sous son nom est l'ancienne maîtresse de mon mari.

Le docteur Jean eut un geste de stupeur.

— Oui. cela me paraît extraordinaire, comme à vous, qu'une pareille aventurière puisse intervenir dans notre existence d'une façon aussi menaçante pour la bouleverser. Cela est cependant. Il s'agit de mettre un terme à ces manœuvres. C'est elle qui mène Christian à sa perte bien plus sûrement que les excès. Car les excès même, c'est elle qui y pousse ce malheureux. Il est obligé d'en convenir. Il ne peut donc pas être question de soigner Christian avant d'essayer d'obtenir que celle qui le tue renonce à s'acharner contre lui. Nous allons savoir à quel prix. Et M. Vernier et moi, nous sommes décidés à faire de grands sacrifices, lui d'argent, moi d'amour-propre. Cette fille n'est peut-être pas sans entrailles. Nous verrons bien.

Le docteur Jean s'inclina avec un respect attendri devant la jeune femme et dit :

— Disposez de moi, je vous appartiens complètement.

XI

Lorsque le domestique entra dans le fumoir et remit au comte Steingel, sur un plateau d'argent, les cartes des visiteurs qui attendaient au salon, celui-ci eut un sourire de contentement :

— Ah ! Mme Christian Vernier, M. Vernier-Mareuil, le docteur Jean Augagne, lut-il avec attention. Portez ces cartes à Madame et prévenez-la que je vais recevoir en l'attendant.

Il n'eut pas l'ombre d'un soupçon que cette visite pût avoir un motif mystérieux. Le nom du docteur Augagne, à côté de celui de Mme Vernier et de son beau-père, suffisait à expliquer les avances de ses voisins, et sa fierté de hobereau le confirmait dans la pensée qu'il était tout naturel que ces roturiers fissent les premiers pas. Il entra donc d'un pas vif, l'œil bien ouvert, la figure radieuse et la main accueillante. Il se perdit en congratulations sur le plaisir qu'il éprouvait à habiter dans leur voisinage. Vernier l'interrom-

pit pour fournir une explication de leur démarche :

— Notre ami, le docteur Augagne, nous a dit, monsieur le comte, avec quelle générosité vous aviez tenu à contribuer au bon fonctionnement du sanatorium de Saint-Rémy... Je tenais, et ma belle-fille, qui s'occupe tout particulièrement de cette institution si utile, tenait aussi à vous en remercier...

— Ah ! cher voisin, s'écria le comte avec effusion... Je suis touché... vraiment touché !... Le docteur nous a été si sympathique, à la comtesse et à moi... Et l'argent est si peu de chose !..

Il allait se lancer dans une tirade fort méprisante sur la richesse, qui aurait eu pour résultat de faire comprendre à Vernier-Mareuil toute la distance qui existait entre un comte Steingel et un bourgeois, fût-il grand propriétaire, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et celle qu'il appelait la comtesse parut. Elle n'avait pas pris la peine de faire toilette pour recevoir ces hôtes si inattendus. Sa coiffure était fort simple, mais ses splendides cheveux la casquaient d'or. Sa robe était d'un lainage gris-bleu, moulant sa taille d'ancien mannequin avec une perfection rare. Elle s'avança, naturellement élégante et aisée, fit à Geneviève une inclination de tête grave et fière, sourit au docteur, et ne daigna même pas laisser tomber un regard sur Vernier-Mareuil. Le comte voulut procéder aux présentations :

— Ah ! ma chère, permettez que j'aie le plaisir de vous nommer Mme Christian Vernier, qui nous fait l'honneur...

Elle le coupa net, d'un geste autoritaire, et dit audacieusement :

— C'est inutile. Je connais Mme Vernier, et Mme Vernier me connaît. Quant à M. Vernier-Mareuil, j'ai eu déjà l'avantage de le rencontrer autrefois…

Rien ne peut exprimer l'ironie avec laquelle elle prononça ces mots « déjà l'avantage ». Elle en gifla littéralement le père de Christian. Elle ne lui eût pas traduit plus clairement sa pensée si elle lui eut dit : « Vieille bête ! Tu as cru te débarrasser de moi avec un chèque, et tu dormais sur tes deux oreilles ? Eh bien ! il faut en rabattre. Tu as déjà eu affaire à moi ; maintenant il s'agit de recommencer. »

Geneviève, attentive à tout, pesa les termes de cette réponse, elle en analysa le sens caché et comprit toute la gravité des périls que l'animosité d'Étiennette leur faisait courir. Elle craignit de la trouver implacable, mais elle ne perdit pas courage. Si la fille était féroce, la femme était intrépide. Elles se regardèrent, une seconde fois, et dans leurs yeux fixes elles devinèrent une égale résolution, l'une pour le mal, l'autre pour le bien. Un sourire orgueilleux passa sur les lèvres d'Étiennette. Elle se voyait en face d'une adversaire digne d'elle. Cette petite bourgeoise, qu'elle affectait de mépriser, lui parut être une créature d'élite. Elle pensa : « Est-ce que cet idiot de Christian aurait eu la chance de tomber juste sur la femme d'intelligence et de caractère qui pourrait le remettre sur pied et lui préparer un avenir ? Cette portière de Mauduit, d'habitude si bien renseignée,

ne me l'avait pas dépeinte ainsi. L'a-t-on trompée? Ou bien cette petite a-t-elle jusqu'ici caché son jeu? Nous verrons bien! »

Le comte, pendant ce rapide examen que faisaient d'elles-mêmes les deux femmes, se répandait en éloges sur le pays, sur ses habitants, sur l'agrément qu'il trouvait dans son séjour à Dammarie, et sur le projet qu'il formait de s'y installer d'une façon définitive. Paris, Monte-Carlo et Dammarie, par périodes de durée égale, partageaient merveilleusement l'année. Vernier, pour dire quelque chose, ayant demandé à Steingel s'il était attiré à Monte-Carlo par le goût du jeu, le comte avait commencé une apologie en règle des sensations que lui causait le trente-et-quarante, lorsque la voix impérieuse d'Étiennette dit :

— Ne restons pas enfermés. Je suis sûre que Mme Vernier aura plaisir à faire un tour sur la terrasse?

Geneviève ne répondit pas, mais elle marcha vers la porte-fenêtre avec la résolution froide d'un duelliste à qui on a mis le fer en main. Les hommes suivaient. Elles descendirent les marches du perron à la rampe enguirlandée de glycines et, sans parler, côte à côte, foulèrent d'un pas tranquille le sable fin de l'allée qui courait le long des balustres de pierre. Elles prirent une avance de quelque vingt pas, et sûres de n'être point interrompues, elles entamèrent le combat. Ce fut Étiennette qui porta le premier coup :

— Je ne m'attendais pas, madame, à la faveur de

votre visite : j'en suis très flattée. Je ne m'illusionne cependant pas sur le motif qui vous amène et je ne l'attribue ni à la sympathie, ni à la curiosité... A quoi suis-je donc redevable de votre présence chez moi?

— Mon Dieu, madame, à une prudence toute naturelle, dit la jeune femme avec simplicité.

— Ah! vous n'êtes pas sans inquiétude?

— Certes. Mais pour vous, principalement.

— Pour moi?

— Oui. Je constate que vous vous engagez dans une voie où tout est danger... On dit le comte Steingel extrêmement jaloux, et vous jouez avec sa jalousie...

— Laissez! dit-elle, en regardant Geneviève avec un sourire hautain. C'est mon affaire.

— Pardon, c'est aussi la mienne, Si vous ne compromettiez que vous, je pourrais assister à vos incartades avec impassibilité... Mais vous y entraînez mon mari, et cela vaut que j'intervienne.....

— J'entraîne votre mari? répéta Étiennette d'un air de dédain. Et comment, s'il vous plaît?

— C'est ce que m'apprendrait sans doute cette lettre, envoyée par vous hier, et que je vous rapporte, si j'avais eu l'indiscrétion de l'ouvrir...

Elle tendait à Étiennette la lettre que celle-ci froissa dans ses mains crispées.

— Ah! vous saisissez la correspondance de votre mari?

— Avouez que j'ai quelques raisons de le faire.

— Et il le supporte?

— Je vous confesserai qu'il l'ignore. Je ne m'en

suis pas vantée à lui. Mais, en conscience, quelle femme n'en aurait pas fait autant? J'ajouterai : et si vous étiez à ma place, vous seriez-vous refusé le plaisir d'envoyer, sous enveloppe, ce billet au comte Steingel?

Étiennette pâlit de colère, et dit d'une voix tremblante :

— Ah! vous me connaissez bien! Mais vous me méprisez trop!

Geneviève fit un geste de protestation grave :

— Vous vous trompez. Je ne vous méprise pas : je sais combien vous êtes redoutable. Et si je vous parle avec tant de franchise, c'est qu'il ne doit rester aucune équivoque entre nous. Pour des raisons que je désire connaître, vous poursuivez mon mari... Je ne puis, ces raisons, les attribuer à l'amour, car rien, dans votre façon d'agir avec lui précédemment, n'était fait pour donner l'illusion de la tendresse... Il vous a été redevable de sa dégradation physique et morale. Alors qu'il s'efforçait de se relever et que nous l'y aidions, ses parents et moi, de toutes nos forces, vous l'avez fait retomber, en une seule fois, plus bas qu'il n'avait jamais atteint... Aujourd'hui qu'il est rangé et qu'il a échappé aux risques que sa mauvaise vie de jadis lui faisait courir, voilà que vous reparaissez, le poursuivant comme à plaisir. Il ne vous demande plus rien, il ne vous doit plus rien. Il ne cherche qu'à vous oublier. Pourquoi vous acharnez-vous sur lui?

Étiennette déchira lentement la lettre qu'elle achevait de pétrir entre ses doigts, elle en jeta les frag-

ments au vent, qui les dispersa, puis se tournant vers Geneviève, avec une expression de froide férocité, elle répondit :

— Parce que je le hais !

— Et que vous a-t-il fait ?

— Il m'a offensée !

— En quoi ?

— En faisant ce que nul n'avait fait avant lui : en me donnant mon compte, comme à une domestique qui a cessé de plaire, et dont on se débarrasse avec le paiement de ses huit jours. Oui, en vingt-quatre heures, il m'a plantée là, moi, qui avais laissé sangloter, pendant trois mois, sous ma fenêtre, le beau de Favrette, et qui ne m'étais pas émue du suicide de lord Harringham... Je possédais une souveraineté professionnelle. On disait : « Étiennette Dhariel est la femme que ses amants ne quittent jamais, et qui est aimée jusqu'au délire et jusqu'à la mort. » Grâce à cet imbécile de Christian, le moins qualifié de tous pour me faire un pareil affront, mon prestige a disparu... J'ai été découronnée. Je suis retombée au rang des filles quelconques, qu'on prend et qu'on laisse à volonté. Voilà ce qu'il m'a fait. Et cela, je vous réponds que je ne le lui pardonnerai jamais, et qu'il me le paiera !

Geneviève la toisa de haut et dit :

— Faites vos conditions. Nous verrons si c'est dans nos moyens.

Étiennette frémit. Elle eut un mouvement comme pour s'élancer sur sa rivale, mais elle se contint :

— Bon, ceci viendra en compte avec le reste !...

Geneviève l'arrêta d'un geste précis :

— Ne nous égarons pas, je vous prie, et ne greffons pas des incidents nouveaux sur une querelle ancienne. Il résulte de vos explications que vous vous considérez comme outragée parce que M. Christian Vernier a pris l'initiative d'une rupture qui, dans votre pensée, ne devait venir que de vous. Laissez-moi vous dire que voilà un grief bien médiocre. Quoi ! tant d'orgueil vous anime-t-il ? Vous seriez déshonorée parce que vous avez subi une défaite galante ? Eh ! mais vous voilà de nouveau triomphante, puisque le comte Steingel est à ce point épris de vous, qu'il vous couvre de son nom et vous impose à tout ce pays comme sa femme. Que vous faut-il de plus ? Avez-vous la rancune si tenace ?

Étiennette parut tout à coup calmée :

— Je ne dois compte de mes sentiments qu'à moi-même, dit-elle d'un ton tranquille. Vous me demandez les motifs que j'ai de haïr Christian Vernier. Je vous les dis. Quant à savoir s'ils sont justes et valables, j'en suis seule juge. Son pot-à-millions de père a cru qu'il s'en tirerait à bon compte avec de l'argent... Il a financé, puis a passé la somme par profits et pertes, se croyant quitte envers moi avec trois cents malheureux mille francs... Bon pour le dommage matériel. Mais restait le dommage moral...

— Moral ?

— Oh ! ne jouez pas sur les mots. Appelez cela comme vous voudrez. Mais vous savez que c'est à ce

dommage-là que j'ai été le plus sensible... Il faut que j'en tire satisfaction...

— Eh! interrompit Geneviève, ma présence n'en est-elle pas une? Quoi! me voici chez vous, causant avec vous, devant mon beau-père, le docteur Augagne et le comte Steingel, votre faux époux. J'écoute vos récriminations contre Christian Vernier, mon vrai mari, je discute vos griefs et j'essaie de vous apitoyer. N'est-ce donc pas une satisfaction que rien ne pouvait vous faire prévoir, et dont je pense que vous devriez vous contenter?... Quelle plus complète reconnaissance de votre pouvoir y aurait-il moyen de vous offrir? C'est le comble du renversement des rôles. La femme légitime est chez la maîtresse et fait amende honorable pour son mari, et réclame le pardon... Ne jugez-vous pas que ce soit assez, ou faut-il appeler ces messieurs, leur expliquer la situation, et les faire témoins de votre triomphe en même temps que de mon humiliation?

Étiennette eut un signe de tête approbateur :

— Allons! c'est bien. Et vous valez la peine qu'on lutte avec vous. Je commence à comprendre la conduite de Christian. Vous avez mis un fil à la patte de cet étourneau, et vous ne voulez pas qu'on vous le prenne pour le mettre une bonne fois en cage... Oui, vous êtes la femme intelligente que vous deviez être pour mener à bien l'aventure extraordinaire de votre mariage avec l'héritier des Vernier. Je vous devine et vous m'intéressez. Vous aussi, vous êtes, dans votre genre, une aventurière et vous êtes allée à la

conquête de l'or. Hein! ils sont si riches et si bêtes, tous ces Vernier! Et puis leur fortune a une sale origine... On a raconté un tas de choses pas propres sur le père, du temps qu'il était petit fabricant... Il ne faudrait pas chercher bien loin pour lui trouver un casier judiciaire. Il a fait connaissance autrefois avec la correctionnelle. Et maintenant, il se donne des airs de grand seigneur!.. Regardez-le s'avancer à côté du comte, avec ses favoris blancs, son chapeau à bords plats et sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. Ne dirait-on pas un bon gentilhomme? Et c'est une vieille canaille! Ah! faites-les marcher, ne les ménagez pas, puisque vous avez mis la main sur le sac! Ces gens-là, pour nous toutes, c'est l'ennemi! Si vous aviez besoin d'eux, ils ne vous regarderaient même pas, ils vous écraseraient sous les roues de leur voiture, à la porte de leur hôtel, ils ne vous jetteraient même pas une aumône. Vous les tenez, abusez-en! Leur respect pour vous augmentera en raison de leurs sacrifices!

Geneviève avait écouté, impassible, cette surprenante déclaration. Elle répondit sans se troubler :

— Je vous suis obligée des renseignements que vous me donnez sur la façon de traiter les gens riches, même en famille. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit entre nous. Je vous ai demandé à quelles conditions vous permettriez à Christian Vernier de vivre en repos, sans entendre parler de vous désormais. Êtes-vous disposée à me répondre?

— Ah! vous y revenez? Vraiment, je ne comprends

pas votre tactique. Quel jeu jouez-vous donc ? Vous me paraissez aller contre vos intérêts. Écoutez-moi encore un instant, cela en vaut la peine. Je vous crois très forte. Me serais-je trompée ? Débarrasser Christian de moi, mais c'est travailler pour le père Vernier. Songez donc que ce vieil idiot n'a qu'un fils, et que si je le lui rase comme un ponton, il reste seul. Vous, du coup, vous êtes veuve. Et je n'ai pas besoin de vous expliquer ce que cela change à votre position. Avec les avantages contractuels que vous avez dû stipuler, et que les Vernier sont trop orgueilleux pour ne pas vous avoir accordés, vous serez riche et maîtresse de votre vie. Ne serait-ce pas plus heureux que de vivre avec ce misérable Christian, qui vous en fera voir de toutes les couleurs, s'il ne vous massacre pas, un soir qu'il sera ivre ? Vous ne le connaissez pas comme moi : c'est la dernière des brutes ! Quand il a du wisky et du gin dans l'estomac, il voit rouge et il faut l'attacher pour qu'il ne tue personne. A quoi un être pareil peut-il être bon sur la terre ? Il y tient la place de quelqu'un d'utile, il ne fait aucun bien et beaucoup de mal. Au lieu de m'arrêter, laissez-moi donc finir ma besogne, et aussi sûr que nous sommes là toutes les deux, je vous en délivre.

Étiennette avait pris le bras de Geneviève et le serrait fortement, en prononçant ces terribles paroles. Elle fixait ses yeux railleurs sur la jeune femme, comme pour mieux la pénétrer de sa monstrueuse persuasion. Geneviève, saisie d'horreur, comprenant maintenant, dans toute sa redoutable perversité, le

plan de sa rivale, demeurait muette, n'osant pas protester, craignant d'interrompre l'atroce confidence, et,cependant, révoltée de ce semblant de complicité.

— Je vois bien ce qui est arrivé, reprit Étiennette. Les Vernier vous ont circonvenue! Ils ont compris que vous seule pourriez obtenir de moi un répit pour leur chéri... Cela allait de soi : cette jeune femme, une victime elle aussi, devait inspirer de la commisération à cette imbécile de Dhariel, facile à la sensiblerie comme une spectatrice de l'Ambigu, et à laquelle il suffirait de parler « croix de ma mère » pour la jeter dans l'attendrissement, prélude des concessions. Eh bien! ils ont eu raison. Dhariel s'émeut, mais ce n'est pas dans le sens qu'ils avaient prévu. Ce n'est pas sur leur sort, c'est sur le vôtre. Vous êtes prise au piège, ma belle petite, et vous serez croquée, si je n'y mets pas bon ordre. Laissez-moi faire. Je me charge de vos intérêts, en même temps que des miens. Ne vous occupez plus de cet idiot de Christian, qui est incapable de s'intéresser à quoi que ce soit qui n'ait pas la forme d'une bouteille. Vous avez là, tout près, un garçon charmant, qui rougit chaque fois qu'on prononce votre nom devant lui, et qui est aussi digne d'être aimé que votre pierrot de mari mérite d'être méprisé... Ah! ne vous troublez pas! Quoi! est-ce que vous l'ignoriez? Êtes-vous si peu femme que vous n'ayez pas vu, au premier coup d'œil, que le docteur Jean en tient pour vous? Eh bien! ma chère, j'ai le plaisir de vous l'apprendre. Oh! il n'y met pourtant pas de retenue. Et c'est assez clair. Si j'étais à votre

place... Mais non, vous êtes une honnête femme, cela se juge tout de suite. Christian avec vous peut être bien tranquille. Mais il n'aura pas la même chance avec moi. Et si vous ne me mettez pas de bâtons dans les roues, regardez-moi bien, je fais votre affaire avec la mienne. Avant trois mois, je trousse le Christian comme un poulet et vous le clouez entre quatre planches. Vous êtes blonde, le noir vous ira très bien!

Geneviève ne put retenir un cri d'horreur:

— Oh! cela, non! non! Jamais!

— Bon! Je ne vous demande pas de consentir. Cela va de soi, On n'accepte jamais un arrangement pareil. On se borne à en profiter. Vous avez fait une affaire, n'est-ce pas, en épousant le petit Vernier? Eh bien! je la termine. Vous n'aurez qu'à récolter. C'est moi qui prendrai toute la peine!

La jeune femme, immobile, pâle de toutes ses émotions contenues, demeurait sans répondre. Étiennette l'examina avec une soucieuse attention et, changeant de ton, se faisant aussi rude qu'elle avait été familière :

— Ah! ça, dites donc, est-ce que vous m'auriez laissé m'enferrer? Est-ce que j'aurais parlé devant une ennemie? Seriez-vous vraiment dans les intérêts des Vernier, et auraient-ils réussi à faire de vous leur auxiliaire ? Prenez garde, dans ce cas! Ne pas être avec moi, c'est être contre moi! Si vous m'avez jouée, je saurai vous en faire repentir!

— Ah! j'en suis sûre! dit Geneviève avec une profonde tristesse. Je m'étais crue plus habile et plus

énergique que je ne suis. J'avais espéré vous imposer mes volontés, mais je me rends compte de mon imprudence. Oui, je mesure maintenant toute votre puissance, je sens combien vous êtes redoutable. Et je tremble d'autant plus pour le malheureux que j'ai le droit de défendre...

Elle ne put continuer, suffoquée par l'angoisse. Étiennette, avec un sourire de dédain, regardait la jeune femme. Quoi! c'était là l'adversaire qu'on lui avait choisie avec l'espoir de la vaincre? Tant de faiblesse et de candeur opposées à son habileté et sa vigueur! Elle l'interrogea, curieuse de connaître le fond de sa pensée :

— En somme, reprit-elle, qu'est-ce que vous prétendiez obtenir en venant ici? Que je vous fasse des excuses de la liberté que j'ai prise de m'occuper de votre mari et que je vous promette de ne plus recommencer? On ne vous a donc jamais parlé de moi? Vous ignorez donc qui je suis? Vous êtes venue tout bonnement vous camper en face de moi pour me défier? Et on vous a laissé aller? Le vieux Vernier, qui me connaît pourtant, a consenti à la démarche que vous vouliez faire? Vraiment, c'est insensé! Mais, mon enfant, raisonnez un peu, même dans le sens qui vous est le plus favorable. Tenez, je vous donne tous les avantages. Votre combinaison a réussi. Vous avez trouvé une Étiennette douce comme une colombe. Avec votre petit air autoritaire, vous lui avez rabattu le caquet, et la prenant délicatement dans vos mains blanches, vous lui avez mis la tête sous l'aile. Eh bien?

Et puis après? Croyez-vous, parce que la Dhariel aurait subi votre ascendant, que vous seriez victorieuse? Et le Christian, qu'en faites-vous dans tout ça? Vous le comptez donc pour rien?

— Il est désolé, repentant. Je vous jure que, si vous le laissez à lui-même et à nous, il est sauvé.

Une lueur diabolique flamba dans les yeux d'Étiennette.

— Ah! madame, fit-elle, ne me dites pas cela. Vous me donneriez envie d'en tenter l'épreuve. Désolé, repentant?.., Il est donc bien malade? Je ne l'ai jamais vu dans ce lamentable état que les lendemains de fête! C'était le mal aux cheveux! Croyez-moi, sa sa sagesse ne durera pas. Vous le retrouverez plus endiablé que jamais... Voyons, croyez-vous que je sois allé le chercher, il y a trois jours? C'est lui qui est venu de lui-même. Et, reçu très froidement, en indifférent, en étranger, c'est lui qui, dans un revenez-y enragé, m'a contrainte... Ah! c'est risible vraiment! Oui, contrainte, et là, à deux pas de l'endroit où nous sommes...Dans ce petit kiosque, à portée de la voix du comte... Si j'avais appelé, il était mort! Ma foi, je me suis tue! Vous voyez bien que je ne suis pas encore aussi méchante qu'on pourrait le craindre, mais vous voyez aussi ce qu'est ce farceur-là! Il a le remords périodique et la rechute aisée. Il recommencera à courir, il se remettera à boire. Quoi que vous tentiez, vous ne le guérirez pas. Vous ne le sauverez pas, son sort est réglé. Il est hors de votre pouvoir d'y rien changer.

— Même si vous vous liguiez avec moi pour le ramener dans le bon chemin?

— Oh! oh! Vous vous imaginez qu'on pétrit les hommes ainsi que de la cire? Vous vous faites de bien grandes illusions! J'ai la pratique de ces choses, j'en puis parler savamment. Eh bien! sachez qu'il est facile de perdre un homme, de le ruiner, de l'abrutir, d'en faire... tenez, ce qu'est Christian. Mais l'opération inverse? Diable! je ne l'ai jamais tentée pour mon compte, et je ne pense pas qu'elle puisse être menée à bien. D'un viveur, paresseux, désœuvré, ivrogne, débauché, refaire un travailleur sérieux, moral, probe, etc... Je ne connais que Dieu le père qui soit capable d'une telle besogne! Les saints eux-mêmes y perdraient leurs Évangiles. Quant à moi, je me récuse. Je manque de compétence. Ce n'est pas ma spécialité. Je ne tiens que l'abrutissement et la ruine!

Les yeux de Geneviève s'emplirent d'épouvante:

— Oh! je vous ai offensée! J'ai voulu faire l'esprit fort et traiter avec vous de puissance à puissance. Je me trompais. Vous seule aviez le droit de parler haut. Je suis à votre discrétion. Nous y sommes tous. Oubliez mes propos agressifs. Pardonnez-les moi, et soyez généreuse!

— En aurais-je la volonté que je n'en aurais plus les moyens. Les femmes comme moi n'ont que la puissance du mal. Elles sont incapables de faire le bien. Tout ce qu'elles touchent se fane et se corrompt. Elles sont des dissolvants et désagrègent la

famille, la société, quelquefois les empires. Vous me diriez de conduire votre Christian au sabbat, je serais sûre d'y réussir. Vous me demandez de l'envoyer à la messe? Ça, c'est votre affaire! Il se tordrait, ce garçon, si je lui donnais des conseils de sagesse, et si je lui prêchais la vertu. Et puis sous quel prétexte le ferais-je? Parce que vous m'en priez avec des jérémiades et des soupirs? Comédie! Le péril évité, vous reviendrez à votre attitude première vis-à-vis d'Étiennette et vous rirez d'elle en la traitant de sale fille, comme par le passé! Je vous connais bien, vous et vos pareilles : dures aux pauvres créatures qui n'ont pas eu le moyen de bien tourner, et qui sont obligées de lutter âprement pour triompher des difficultés de la vie. Il n'y a pas plus ingrat, plus impitoyable, plus hostile que les honnêtes gens. Vous en êtes. Eh bien, débrouillez-vous avec votre honnêteté.

— Quoi! madame, me laisserez-vous partir sans un mot d'espoir?

— Je vous tromperais en le prononçant. Il ne dépend plus de moi de vous ramener votre mari... Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée: si je jouais le jeu que vous m'indiquez, votre Christian en perdrait le peu de cervelle qui lui reste. Exaspérer le caprice d'un homme en se refusant à le satisfaire? Mais c'est le mettre en route pour Charenton!

— Ah! madame, s'écria Geneviève avec désespoir, ces affreux vices qui le perdront, c'est vous qui les lui avez donnés!

— Il les avait quand je l'ai connu, ricana Étien-

nette. Je n'ai pas eu le mérite de l'instruire. Mais ils se sont, il est vrai, épanouis superbement sous mes yeux. Il avait été bien commencé. Clamiron était un fier professeur!.. Moi, je n'ai fait que perfectionner. A chacun son œuvre et sa gloire!

— Mais dans quel intérêt avez-vous fait tout cela? demanda la jeune femme avec stupeur.

— Dans le mien! Ah! Vous voulez connaître le fond de la pensée de Dhariel. Soyez satisfaite. De tous les amants que j'ai eus, Christian est un des rares que j'aie aimés. J'y tenais, je m'étais arrangée pour le garder.

— En le dégradant?

Étiennette répliqua cyniquement:

— En le mettant à mon niveau. Pour qu'il ne songeât pas à m'échapper, pour qu'il ne cherchât pas à me quitter pour une autre femme, je me suis ingéniée à flatter ses vices... Les vices, voyez-vous, il n'y a pas d'autre moyen de tenir les hommes... Je croyais mon Christian bien englué dans ses habitudes, quand le hasard, qui casse si bêtement les jambes, l'a soustrait pour quelques semaines à mon influence et l'a soumis à la vôtre. En un instant, j'ai compris que tous mes plans allaient être bouleversés. J'ai fait un effort suprême pour le ressaisir. Mais il était chez vous, bien gardé, bien défendu. Il a fallu, en rongeant mon frein, attendre le retour à Paris. Je savais qu'en le remettant dans un milieu propice, je pourrais le reprendre. C'est moi qui ai eu l'idée du déjeuner d'adieu à la vie de garçon. Vous savez comme il a tourné au dessert. Mon Christian avait copieusement

bu. Je l'ai emmené une fois encore chez moi. J'ai remporté un dernier avantage. Mais votre influence est venue combattre la mienne victorieusement. Vous me l'avez arraché, vous l'avez épuré, blanchi, restauré, rafistolé, et vous êtes devenue sa femme légitime. Eh bien! arrangez-vous avec lui, maintenant. Vous avez été d'attaque pour me le prendre. Soyez de défense pour le garder. Mais, vraiment, après m'avoir joué le tour que vous savez, après m'avoir chopé mon amant contre vent et marée, venir aujourd'hui me demander de vous le rendre bien sage, il faut, pour cela, avoir un toupet qui n'est pas ordinaire! Chacune son tour, madame! Et puis, vraiment, ne m'humiliez pas en me prenant, à ce point-là, pour une imbécile!

Cette fois, Geneviève comprit que tout était fini, qu'elle n'obtiendrait rien de sa rivale et que peut-être celle-ci, dans son horrible sincérité, avait raison de dire que, voulût-elle lui rendre service, elle ne le pourrait pas. Une immense tristesse emplit le cœur de la jeune femme. Son dernier et naïf espoir disparaissait. Elle n'avait plus à compter que sur elle pour triompher de la folie de Christian, et elle se savait terriblement désarmée. Elle ne regrettait pas cependant son humiliante démarche vis-à-vis d'Etiennette. Elle y avait gagné de connaître complètement sa situation. C'était ce qu'elle avait voulu. Dans une certaine mesure, elle avait donc réussi. Elle se tourna vers la châtelaine de Dammarie, et reprenant tout son sang-froid, elle dit avec une dignité parfaite:

— Je ne me repens pas d'être venue vous prier, madame. Je me devais à moi-même de tout tenter pour le salut du malheureux Christian.

— Madame, pour sauver le malheureux Christian, il faudrait lui changer le cerveau et le cœur. Ce n'est au pouvoir de personne.

Elles recommencèrent à marcher sur la terrasse, dans la direction des trois hommes, qui, accoudés à la balustrade de pierre, admiraient, en fumant, le magnifique paysage de la vallée. Le docteur Jean et Vernier, en entendant le gravier craquer sous les pas des deux femmes, s'étaient retournés et les regardaient s'avancer tranquilles et en apparent accord. Sur leurs physionomies ils s'efforçaient de deviner le résultat de ce grave et long entretien. Mais elles demeuraient l'une et l'autre impassibles.

— Nous allons, si vous le voulez bien, prendre congé, dit Geneviève en arrivant auprès de son beau-père.

Le comte, s'approchant de la jeune femme avec beaucoup de civilité, proposa, avant le départ, de passer dans la salle à manger, où des rafraîchissements étaient préparés. Mais les deux hommes s'excusèrent. Le comte parut désolé :

— Quoi ! pas même un verre d'orangeade ? Votre fils et son ingénieur sont de meilleurs vivants...

Un regard de Geneviève arrêta sa faconde. Il eut le vague sentiment qu'il venait de dire une sottise et, pour se rattraper, il entama un autre sujet :

— J'espère que nous aurons, madame et moi, le

plaisir de vous trouver chez vous, un des jours de cette semaine...

Cette fois, ce fut Étiennette qui intervint :

— Madame Vernier rentre à Paris prochainement, m'a-t-elle dit, et la visite qu'elle a bien voulu nous faire n'en est que plus aimable. Mais elle et moi, nous serons de revue. Nous pourrons donc nous dédommager plus tard.

Geneviève, sans un mot de réponse, sans un signe de tête, marcha vers la cour entourée de tilleuls où la voiture attendait. Elle y prit place, aidée par le comte qui prodiguait ses grâces. A distance, le docteur Jean et Vernier s'inclinèrent devant Étiennette, qui assistait souriante au départ. Au moment où le cocher rassemblait ses guides, Geneviève eut un nouvel élan désespéré vers sa rivale. Elle se pencha d'un air suppliant et dit :

— Il est temps encore !...

Étiennette fit un geste de refus hautain, et répliqua :

— Adieu, madame.

La voiture partit. Le comte Steingel et sa compagne rentrèrent dans le château.

XII

Pendant les deux jours qui suivirent, Christian vécut entre son père et sa femme, véritablement en état d'observation. Ils s'arrangèrent pour l'occuper, sans paraître cependant s'imposer à lui. Son père l'emmena à l'usine, Geneviève l'accompagna en automobile. Ensuite Vertemousse fut appelé de Paris, ainsi que Mme Vernier-Mareuil et Raymond. Il s'agissait de créer à Christian un milieu où il pût trouver les distractions nécessaires, et qui ne lui imposât, cependant, pas de contrainte. Celui-ci ne manifesta aucun ennui, il se plia à tout ce qu'on exigeait de lui. Il parlait volontiers, très aimablement, et il était presque impossible de se douter qu'il sortait d'une crise grave. Autour de lui, on se reprenait à espérer, lorsque le troisième jour, au moment de partir avec son père, il disparut.

Les gens des communs, interrogés, déclarèrent que M. Christian était venu aux remises, avait fait préparer son automobile et s'était éloigné sans em-

mener le chauffeur. En somme, cela pouvait être fort simple et, en temps ordinaire, ce caprice n'eût pas même causé d'étonnement. Mais, en l'état actuel des choses, Vernier fut péniblement impressionné. Il eut le pressentiment que Christian était allé à Dammarie. Il se garda bien de faire part de ses craintes à Geneviève. A quoi, du reste, cela aurait-il servi? Il se promena dans le jardin à la française, qui s'étend devant les fenêtres du château, marchant à petit pas entre les bordures de fleurs, fouettant avec un jonc léger les feuilles des rosiers.

Il était absolument désemparé. Lui, si résolu en affaires, et qui frappait toujours le point juste avec une force irrésistible, cette crise morale le trouvait aussi dépourvu d'idées et de volonté qu'un enfant. Il n'avait jamais affronté que des difficultés commerciales. La mauvaise conduite de Christian, jusqu'à son mariage, n'avait eu pour conséquence que des querelles passagères que Vernier oubliait dans l'emportement du travail, ou des liquidations de dettes qui le faisaient tempêter pendant le temps que son fils restait en sa présence. Mais, cette fois, la situation était bien autre. Il s'agissait de la sécurité d'avenir de ce jeune ménage. Christian n'engageait plus seulement dans ses folies son bonheur personnel, il compromettait celui de Geneviève. Et, après les engagements pris par lui, sa conduite avait un caractère d'improbité qui révoltait Vernier. Il sentait que son fils devenait un malhonnête homme, et cela il ne pouvait tranquillement le supporter.

Il fut bientôt rejoint par la jeune femme, qui, sachant ses projets de sortie avec Christian, s'étonnait de le voir, l'heure du départ arrivée, déambuler seul et l'air soucieux dans le jardin.

— Où est donc mon mari? demanda-t-elle tout de suite, car c'était là seulement ce qui la préoccupait.

— Hum! grogna Vernier. Le diable le sait! Il a filé, il y a une heure, sans crier gare...

— Ne devait-il pas vous accompagner à l'usine?

— Oui. Il aura changé d'idée.

— Peut-être est-il allé rejoindre M. Vertemousse et le baron?...

— Vertemousse et Raymond chassent dans la plaine Il est facile de voir si Christian est avec eux... La voiture est attelée. Dans un quart d'heure, nous pouvons les avoir rejoints. Je les entendais tirer, il n'y a qu'un instant, dans la direction de Saint-Firmin.

— Eh bien! allons-y.

Ils partirent. La victoria roula silencieusement sur les avenues tapissées de mousse du grand parc. Les ar bres centenaires étendaient leur ramure épaisse traversée par les rais d'or du soleil. Une paix profonde, un silence reposant enveloppaient les promeneurs. Et le contraste entre l'agitation de leur esprit et ce calme mystérieux rendait plus pénible leur tourment. Toujours ainsi, désormais, seraient-ils la proie des inquiétudes? Ne devaient-ils plus connaître la sérénité des situations affermies et sûres? Un réveil en sursaut de leur pensée, endormie dans une illusion momentanée, serait toujours à craindre. Et l'appré-

hension perpétuelle, produisant ce choc moral si douloureux, empoisonnerait leur existence.

Ils ne pouvaient rien que se résigner et souffrir. Vernier, du coin de l'œil, examinait sa belle-fille, qui regardait droit devant elle, un peu pâle, mais résolue et froide comme toujours. Elle n'avait même pas eu, comme lui, des moments de découragement et de lassitude. Sa fermeté ne se démentait pas. Et à la sentir près de lui, prête à profiter de la moindre occasion pour reprendre l'offensive, il se ranimait, se réconfortait. Il lui saisit silencieusement la main et la serra. Elle tourna la tête vers lui, sourit tristement, et ses yeux se remplirent de larmes. Elle souffrait donc. Mais son courage la soutenait et lui permettait de faire bonne contenance. Il l'admirait, il eût voulu le lui dire, mais il eut peur de trahir son émotion et il se tut. D'ailleurs elle l'avait compris, se sentait approuvée et était prête à tous les efforts.

La voiture, sortant du parc, débouchait dans la plaine. La ferme de Saint-Rémy, par delà les guérets jaunes, se dressait blanche sous le soleil. Au bout de la route, dans une grande pièce de topinambours, Vertemousse et Raymond, suivis par deux gardes et entourés de rabatteurs, marchaient devant eux, levant à chaque pas des vols de faisans. Les coups de fusils claquaient sec, avec une légère fumée bleue, et les grands *retrievers* noirs, au poil ondulé, partaient chercher le gibier tombé, qui palpitait dans le fourré des plantes séchées par la chaleur. Arrivés au bout de leur couvert, les deux chasseurs tirèrent quelques

lapins attardés à la bordure, qui roulèrent, le ventre blanc en l'air, puis remettant leurs fusils aux gardes, qui rassemblaient leurs hommes et comptaient le gibier, ils s'approchèrent de la voiture arrêtée.

— Avez-vous vu Christian ? demanda Vernier.

— Oui, dit Vertemousse, en essuyant son front trempé de sueur, il y a une heure, il a traversé la route de Saint-Rémy dans la direction de Moret. Il allait vers la berge à toute vitesse, nous l'avons suivi de l'œil jusqu'aux trois ormes. Là, il a disparu derrière les arbres.

— Il allait donc à Dammarie, déclara froidement Geneviève.

— Ou dans les environs, rectifia Vernier.

La jeune femme ne discuta pas l'atténuation de son beau-père ; elle l'accepta pour ce qu'elle valait. Elle se tourna avec une aisance parfaite vers les chasseurs et trouva la force de leur sourire :

— Eh bien ! vous avez réussi, il me semble ?

— Nous avons tué quelques faisans de bordure, dit Vertemousse. C'est la police de la chasse. Ce gibier-là s'écarte et filerait chez le voisin. Maintenant nous nous dirigeons vers les couverts de la ferme. Il y a, dans les betteraves, quelques centaines de perdreaux que nous y avons envoyés et avec lesquels nous nous proposons de faire un brin la causette, le baron et moi...

— Alors, vous repartez ?

— Nous repartons. A bientôt ! Bonne promenade !

Les deux chasseurs enjambèrent le fossé de la

route, rejoignirent leurs hommes et, à grands pas, s'engagèrent dans un labour immense, à l'extrémité duquel les lièvres, mis sur pied par la fusillade, commençaient déjà à se dérober. Restés seuls sur la route, Vernier et Geneviève se consultèrent :

— Si nous allions voir le docteur Jean ?

— Oui, le moment est venu de tenter l'expérience qu'il nous a proposée l'autre jour. Nous sommes comme au chevet d'un malade qui ne laisse plus d'espoir. Il faut essayer d'un remède héroïque.

— Vous n'avez pas douté, mon père, qu'il ne fût à Dammarie, n'est-ce pas ?

Vernier n'osa pas contester, cette fois, l'affirmation de Geneviève.

— Suivant l'accueil qu'il y recevra, vous savez ce qui nous attend : ou la tromperie triomphante qui l'attirera loin de sa maison et de sa famille, ou la déception douloureuse qui le rejettera dans la débauche. Voici les deux alternatives en face desquelles nous sommes placés. Au point de vue moral, vous le savez, nous sommes complètement désarmés. Il ne nous reste plus qu'à examiner ce que nous pouvons faire au point de vue physique. Êtes-vous, s'il est nécessaire d'en venir à pareille épreuve, décidé à la risquer ?

— Oui, mon enfant. Tout est préférable à voir ce malheureux garçon se perdre sous nos yeux...

— Mais voudra-t-il s'y prêter ?

— Nous tâcherons de l'y décider.

— Et s'il s'y refuse ?

Il y eut un silence. La question du libre-arbitre de Christian venait brusquement de se poser dans leur esprit. Avaient-ils le droit de décider de lui-même, sans qu'il y consentît? Pouvait-on lui imposer, par la ruse ou par la force, la cure de son vice? Si les rigueurs d'Étiennette le rejetaient à l'ivrognerie, étaient-ils fondés, moralement, en lui imposant l'abstinence, à le priver de sa consolation? Le bonheur n'est-il pas la pure et simple suppression de la souffrance? Et contraindre un malheureux à souffrir, n'était-ce pas exercer sur lui une véritable tyrannie? Et s'il fallait le convaincre, comment y parviendrait-on? Ils étaient oppressés par ces pesantes pensées. Mais Vernier, avec sa violence naturelle, les rejeta brusquement. Une rougeur de colère monta à son visage, il serra les poings :

— Ah! s'il s'y refuse, je n'hésiterai pas à me souvenir que je suis le chef de la famille, et que j'ai la garde de notre sécurité à tous... Je ne laisserai pas ce maniaque, cet enragé, aller aux dernières limites de la démence, et nous compromettre tous par ses excentricités frénétiques... Je prendrai sur moi de l'empêcher de nuire... S'il était fou, je lui ferais mettre la camisole de force, pour qu'il ne tuât pas son gardien... Eh bien! s'il faut le juguler pour l'empêcher de rouler dans le ruisseau, je ne reculerai pas!... Êtes-vous d'accord, avec moi, sur ce point, Geneviève?

Elle répondit fermement :

— Oui. Mais c'est une lourde responsabilité à prendre.

— Il n'y a que celles-là qui en vaillent la peine.

Ils arrivaient à Saint-Rémy. De la fenêtre de son cabinet, le docteur Jean avait vu la voiture s'avancer sous le couvert des arbres de l'avenue. Il attendait ses visiteurs sur le seuil. Il serra silencieusement la main de Vernier, s'inclina devant Genevièv , et les fit entrer dans la pièce claire, entourée de bibliothèques dont les vitrages renvoyaient la lumière aux fenêtres largement ouvertes sur le jardin. Ils s'assirent, et Jean Augagne, à son bureau, pétrissant un couteau d'ivoire dans sa main, par une habitude méditative, tourna vers les visiteurs un regard interrogateur :

— Eh bien! dit Vernier, comme s'il répondait à la muette question du docteur, après être resté tranquille avec nous pendant trois jours, aujourd'hui, il nous a échappé...

— Et il y est allé?

— Tout nous le fait craindre.

— Il ne faut pas vous désoler avant de savoir ce qu'il en résultera. Peut-être cette fugue est-elle un mal pour un bien. Après l'entrevue qui a eu lieu entre Mme Vernier et cette Dhariel, il est impossible de prévoir comment va être accueilli M. Christian... Qui sait si, satisfaite de l'avantage remporté, l'Étiennette ne va pas congédier définitivement ce malheureux garçon?

Geneviève eut un geste de doute :

— Et si elle ne le congédie pas et, au contraire, l'emmène avec elle?

— Voulez-vous, madame, mon sentiment sincère? Je ne crois pas cette éventualité à craindre. Ce que vous nous avez raconté de votre conversation avec cette femme la montre possédée à l'excès par l'orgueil. Ce n'est pas une amoureuse qui a voulu reconquérir un homme aimé. C'est une femme offensée qui a tenu à rendre blessure pour blessure et à se venger. A l'heure présente, elle a obtenu ce qu'elle souhaitait : votre humiliation. Vous l'avez priée, et en vain. Elle triomphe donc. Pourquoi s'embarrasserait-elle de Christian? Elle l'a remplacé par le comte Steingel, qui est passionné et aveugle. Voilà pour l'indispensable de la vie. Elle n'a pas besoin d'un entreteneur. Le gentilhomme étranger est plus riche que son prédécesseur...

— Eh! qu'en savez-vous? protesta Vernier d'un ton piqué.

— Je le suppose, et cela m'arrange, répliqua le docteur sans pouvoir se défendre d'un sourire. Donc, il n'y a aucune raison pour que Mlle Dhariel fasse grand accueil à notre fugitif. Il y en a beaucoup pour qu'elle le remette en route, et vivement...

— Plût au ciel!

— Ah! dit le docteur d'un air soucieux, évidemment cette solution vous agréerait, mais c'est là que vont commencer pour nous les difficultés les plus graves. Repoussé par Étiennette, Christian va retomber dans sa sombre folie...

— Et c'est sur vous que nous avons compté pour l'en tirer!

— Vous êtes donc décidé à lui imposer, s'il le faut, la sobriété et la raison?

— Rien ne pourra m'en empêcher. Et vous?

Le jeune docteur appuya son menton dans sa main, d'un air rêveur. Une expression presque douloureuse donna à ses traits une gravité puissante. Il resta un instant silencieux, puis il dit avec lenteur, comme s'il pesait soigneusement toutes ses paroles :

— C'est un redoutable cas de conscience, et plus redoutable encore pour moi que pour tout autre.

A ces mots, une légère rougeur monta aux joues de Geneviève. Elle se souvenait des insinuations d'Étiennette : « Vous avez auprès de vous un homme qui vous aime sincèrement. » Le docteur, tout au développement de sa pensée, poursuivit :

— J'y ai réfléchi profondément. Je me suis placé à la fois au point de vue humain et au point de vue professionnel. J'ai pesé les raisons de m'abstenir et de m'engager. Et il m'a paru nettement que ce qui aurait pu faire hésiter tout autre que moi, devait m'obliger plus formellement à agir. Vous refuser mon assistance, dans la circonstance, ce serait reculer devant l'accomplissement d'un devoir social. Ce serait trahir l'amitié et la reconnaissance que j'ai pour vous. Il faut sauver un homme, et cet homme est Christian Vernier. Donc, quoi qu'il puisse résulter de mon intervention, vous pouvez compter sur moi.

— Bien! dit Vernier, en serrant la main que Jean Augagne avait tendue vers lui.

Geneviève ne prononça pas une parole. Mais son

regard s'arrêta attendri et reconnaissant sur le fier visage du jeune médecin.

— Maintenant, reprit Vernier, en quoi consiste votre intervention?...

— Ah! le traitement le plus facile à suivre : une piqûre, pareille à celle d'une injection de morphine, chaque matin ou chaque soir, pendant une semaine.

— Et si Christian se refuse à accepter vos soins...

— Nous l'endormirons, comme s'il fallait lui couper la jambe... Une fois la première piqûre faite, il ne fera plus de résistance... Mais si la façon de procéder est, par elle-même, d'une innocuité parfaite, les suites peuvent, ainsi que je vous l'ai dit, amener des complications graves. Il sera donc nécessaire de supprimer toute espèce d'occasion de rechute qui serait une cause d'excitation cérébrale, funeste. Pour tout autre que votre fils, j'exigerais le sanatorium, qui assurerait la solitude et le repos. Pour Christian, je demande le changement de séjour. Vous avez parlé d'une croisière à bord d'un navire...

— Est-ce cela que vous demandez?

— Oui. L'habitation à bord, l'air salubre du large, le calme des grands espaces, tout concourra à la cure que nous aurons entreprise.

— Mon yacht est au Havre : je l'avais fait, à tout hasard, préparer. L'équipage peut être rassemblé sous trois jours. Je vais télégraphier au capitaine.

— Dans ces conditions, je crois pouvoir répondre du succès. Mais il faudra qu'il parte sans délai.

— Dans trois jours. Et vous l'accompagnerez?

Jean Augagne baissa les yeux, un pli creusa son front. Mais ce fut d'une voix calme qu'il répondit :

— Ce serait inutile. Mme Vernier suffira à assurer la guérison.

— Quand déciderons-nous donc ce qu'il nous reste à faire ?

— Lorsque vous saurez ce que vous avez à espérer ou à craindre.

— Donc, lorsque nous aurons vu Christian.

— Un mot, alors, et j'accours.

— Merci.

Pendant que de si importantes résolutions étaient prises, Christian, comme tous l'avaient prévu, s'était dirigé vers Dammarie. Une fièvre le brûlait de revoir Étiennette. Plus sa raison lui reprochait avec force la résolution qu'il avait prise de renouer avec elle, plus il s'enrageait à y réussir. Il était très lucide et se rendait parfaitement compte de la bassesse de sa conduite. Mais une force supérieure à tous les jugements l'emportait vers la trahison et l'infamie. Il savait très bien que délaisser Geneviève après tout ce qu'elle avait fait pour lui de bon, de délicat et de désintéressé, c'était se dégrader soi-même. Une voix impérieuse répondait au fond de lui : « Qu'y peux-tu ? La vie est sans intérêt pour toi, si tu la passes sans Étiennette. C'est elle seule qui sait donner du prix aux heures. Depuis six mois, tu es la proie du plus cruel ennui. La sagesse est belle, mais elle est assommante. Autant mourir que de traîner ses jours dans un vide accablant et morne.» Et il roulait à toute vitesse vers

Dammarie, dans un tourbillon de poussière, dévorant lá route au bout de laquelle il savait trouver le malheur des siens et sa propre honte.

Celle qui l'attirait si ardemment, assise dans son cabinet de toilette, vêtue d'une robe du matin, simplement coiffée avec ses beaux cheveux d'or, livrait aux soins habiles de Mme Mauduit ses mains blanches aux ongles nacrés. Elle causait avec sa confidente, qui venait d'arriver à Dammarie par le premier train :

— Alors, ma vieille, tu as fait un beau chopin avec les perles de Mariette ?

— Tu parles ! Elle les avait depuis 1882, et le petit Bouillon les avait payées soixante mille. Je les ai pour le prix d'acquisition...

— Et la perle a gagné au moins cinquante pour cent de valeur depuis vingt ans... C'est un rabiot de première !

— Du reste, tu sais, ma biche, le collier est à ta disposition, si tu en a envie. Et à dire d'expert...

— Merci. Des perles, je n'en achète plus... J'en vendrais plutôt...

— Le fait est que tu en as !

— Une fortune ! Et qu'on porte sur soi, à même la peau, sous sa chemise !

— C'est le moyen qu'elles restent belles. Ça aime la chair, les perles... Ça la caresse, ça la lustre, ça la chauffe. On dirait que c'est vivant !

— Dis donc, Mauduit, tu dois commencer à avoir un sac, depuis le temps que tu travailles...

— Oh ! pas énorme ! J'ai des frais...

— Tes vieilles passions!

— Ah! ça, d'abord, oui. Et puis des intermédiaires à payer... Sur la vente du faux Raphaël, de l'autre jour, tiens, il a fallu donner dix pour cent à l'homme du monde qui l'avait laissé accrocher dans son salon pour lui donner de l'authenticité... Il a raconté à l'Américain que Traulein avait amené, que le tableau venait de son arrière grand-père, qui l'avait chapardé en Espagne, dans un couvent de Saragosse, sous l'Empereur Ier... Alors, dame, il demandait sa part du gâteau... Il l'a eue... C'est pour tout la même chose... Mais, c'est égal, je ne me plains pas... On boulotte! Et ici, où en es-tu?

— Ah! ne m'en parle pas! Nous tombons dans le romanesque. La jeune femme est venue me voir avec son beau-père...

— Non!

— Comme je te le raconte, accompagnés par le docteur Augagne... Tu sais, le beau brun... Sous prétexte de nous remercier, le comte et moi, d'un don fait à leur asile de Saint-Rémy... Tu vois d'ici mon abattage... J'étais comtesse de la racine de mes blonds cheveux jusqu'à la plante de mes jolis pieds. Ah! malheur! tu peux dire que tu en as une camarade qui les fait bien, les grandes dames, à la ville. La petite à Christian avait l'air de ma femme de chambre.

— Et qu'est-ce qu'elle voulait?

— Son mari. Oui, ma chère, elle venait me le réclamer, comme un parapluie au bureau des objets perdus. Et elle avait commencé par me la faire à la

pose et à l'impertinence. Je n'ai pas été longue, tu penses, à lui dégonfler le ballon. Alors elle a chigné! De l'eau sur la figure et des supplications plein la bouche. Ça n'a pas mieux mordu que l'insolence.

— Tu l'a envoyée à Saint-Antoine de Padoue?

— Comme tu dis, chérie. Est-ce qu'elle me l'a donné à garder, son Christian, qui était mon Christian? Pauvre bibiche, il fallait être d'un autre tonneau pour retenir dans tes jupes un être qui a la spécialité de s'embêter partout, à l'heure et à la journée. C'est un état, mon enfant, de savoir distraire les jeunes gens qui viennent au monde avec le désœuvrement sous la peau. Si je lui renvoyais son imbécile, qu'est-ce qu'elle en ferait? Il la lâcherait pour aller avec une autre. Autant que ça soit avec Étiennette.

— Cependant, tu ne l'aimes plus?

— Ah, non! J'en ai soupé! J'en ai même une indigestion. Mais je lui dois une leçon, à ce petit-là. Il faut qu'il la reçoive.

— Qu'est-ce que tu vas lui faire?

— Moi? Je vais le rendre complètement idiot. Après, ils pourront le reprendre, s'ils en veulent encore.

La Mauduit était bien habituée au cynisme des créatures parmi lesquelles, ordinairement, elle fréquentait. Mais l'âpreté du ton avec lequel avait parlé Étiennette la fit frémir. Toute l'animosité de la fille contre la femme éclata en cette phrase, sinistrement. Ce fut la révolte de l'infamie contre la pureté, la fange essayant de souiller le lys. La Mauduit eut pitié ; elle

essaya de modérer sa terrible amie, et la prenant par le souci de ses intérêts :

— Mais, mon chou, prends garde de te créer des embarras du côté du comte. S'il s'aperçoit de quelque chose...

— Lui? Il n'y a pas de danger. Il a en moi une confiance absolue. Dès le premier jour, je l'ai stylé. Je lui dis : Faites ceci; il le fait. C'est un caniche, bien dressé. Il rapporte! Du reste, je n'ai pas du tout l'intention de le tourmenter. Ah! Dieu! il fait trop mon affaire, pour ça! Je veux me donner le plaisir de tortiller ce petit drôle de Christian, pour l'exemple. Mais le comte ne devra pas s'en douter. Je le gorgerai de prévenances, de petits soins, je l'épaterai par ma tenue, et, dans un an, il me mènera à l'autel, dans son chien de pays, que nous quitterons après la cérémonie, pour n'y jamais rentrer. J'achèterai un hôtel dans les Champs-Élysées. Je m'installerai princièrement, je recevrai des artistes, des clubmen. Peu à peu, mes relations s'étendront. Le diable, ce sera pour avoir des femmes. Les hommes, ça va toujours : avec une bonne table. Mais les femmes, c'est plus difficile. Elles sont si bégueules! Mais, avec du doigté, et de belles réceptions, j'y arriverai. Je commencerai par les demi-castors, puis, en épurant, cela finira par se sélectionner, et je réussirai à apprivoiser les plus collet-monté.

— Et qu'est-ce tu feras, toi, au milieu de tous ces gens-là? Ce que tu vas avaler ta langue!

— Non, ma chère, le sentiment de la domination

est celui de tous qui procure les plus grandes jouissances. Et mettre le pied sur le ventre de la société parisienne, ce sera une belle victoire. J'y travaillerai passionnément.

La Mauduit regarda Étiennette avec un air sagace, hocha sa vieille tète à perruque bouclée, et dit :

— Tiens! vois-tu, toi, tu as le génie de la corruption. Tu finiras par rendre des services politiques.

Étiennette se mit à rire :

— Qui sait? Je deviendrai peut-être un personnage historique.

— Ça ne sera pas faute d'avoir eu des histoires!

Le comte les interrompit en frappant discrètement à la porte du cabinet de toilette.

— Ma chère, M. Christian Vernier est au salon et demande à vous voir.

— Ah! oui, je sais de quoi il s'agit... Vous aviez à sortir, mon cher, je crois?

— Oui, je voulais aller jusqu'à Fontainebleau, pour ce harnais que vous désirez...

— Eh bien! allez-y, vous êtes libre.

— A ce soir donc.

Étiennette se tourna vers la Mauduit :

— Tu vois! Qu'est-ce que je te disais? Attends-moi ici. Tu as des cigarettes, un jeu de cartes et du sherry... Je vais commencer ma campagne...

Au salon, elle trouva Christian qui causait avec le comte. Celui-ci, avec une grande courtoisie, offrit au visiteur ses excuses de le quitter :

— Mais c'est madame que vous venez voir, dit-il, j'ai donc moins de scrupules...

Il serra la main de Christian, interdit, et se retira. Au bout d'un instant, le bruit de sa voiture roulant dans la cour se fit entendre.

— Le voilà parti! Nous avons deux heures devant nous...

— Oh! Étiennette...

Christian avait saisi la jeune femme dans ses bras. Elle se dégagea doucement, et s'écartant de lui :

— Eh bien! ce que j'en disais n'était pas pour te donner le signal des familiarités... Restons à nos places... Et pas de gestes!... Je suis contente que tu sois venu... J'allais t'envoyer chercher. Il faut que nous causions...

— Et de quoi?

— Mais de notre situation. Tu as l'air de croire que nous sommes libres. Il s'est passé quelques petits événements, depuis que nous avons eu le plaisir de vivre ensemble. Tu t'es marié. Et moi, je suis en train d'en faire autant.

— C'est absurde!

— Comment, c'est absurde? Tu as une manière de juger les actes des autres que tu aurais pu appliquer aux tiens.

— Ah! je regrette assez ce que j'ai fait! Je n'étais pas plus né pour le mariage que toi-même...

— Mais je ne suis pas du tout sûre de cela, en ce qui me concerne... Je m'apprête à être une excellente femme...

— Étiennette, ne te fiche pas de moi!

Elle prit son air le plus digne :

— Mon cher, tu t'égares complètement, tu me juges d'après toi, et tu as tort... J'ai l'intention de me conduire parfaitement avec le comte...

— Eh bien! mais... interrompit-il brutalement... et l'autre jour?..

— Ah! l'autre jour, tu t'es précipité sur moi comme une bête féroce!... J'ai, ma foi, perdu la tête!... Devais-je m'attendre à de pareilles idées de ta part?... Tu manques un peu de suite dans le raisonnement. Tu envoies les gens se rafraîchir en Sibérie, et puis tu arrives tout chaud, tout bouillant, de l'Afrique... Il serait bon de savoir exactement ce que tu veux...

— Toi.

— Je ne m'appartiens pas.

— Rends-toi libre?

— Pourquoi faire?

— Pour partir avec moi.

— Ah! voilà le projet du jour?

Elle regarda Christian avec un air de compassion. Elle lui flatta la joue de sa main satinée :

— Voyons, mon petit Christian, il est l'heure de devenir un peu raisonnable. J'ai eu la visite de ta femme...

Il pâlit, serra les dents nerveusement, et regardant Étiennette avec stupeur :

— Elle a osé se présenter ici?

— Avec ton père, oui, mon ami... Ils ne te l'ont pas dit?

— Ils s'en sont bien gardés. Quoi! ils ont risqué une pareille démarche?

— Mais, oui. Ils étaient inquiets de ton état d'esprit, préoccupés de me savoir dans le pays. Mme Vernier est venue me prier de ne plus te voir et de te fermer ma porte...

Un flot de sang monta au visage de Christian :

— Me prennent-ils pour un enfant? Ils me surveillent; vont-ils me faire interner? Suis-je un fou?

— Ah! ta femme me paraît craindre que tu ne le deviennes...

— C'est ce qui arrivera si je continue de vivre dans les conditions où je suis... Écoute, Étiennette... Il est impossible que cela dure. Il fallait ne rien connaître de mon caractère pour croire que je pourrais m'accommoder de leur existence régulière, bourgeoise et fastidieuse. Je suis au bout de ma patience. Je ne supporterai pas un mois de plus la longueur des jours vides et la pesanteur des soirées monotones... Tous ces gens, au milieu desquels je me trouve, se résignent à une passivité de bœuf à l'engrais... Ils mangent, ils boivent, ils dorment. Et ils croient qu'ils vivent! Moi, je n'en puis plus! Il me faut autre chose. J'ai besoin de fantaisie, de changement, je ne veux pas que demain soit semblable à hier... J'exige du neuf, de l'inédit, de l'amusant, de l'original, dussé-je le payer de tout ce que je possède. Je suis arrivé à un tel point d'énervement et de fièvre que je serais capable de mettre le feu à la maison, pour

avoir la distraction de la voir brûler! Étiennette, toi, qui savais si bien me comprendre, ne me tiens pas rigueur. Il n'y a que toi, je le sais bien, pour me réveiller de mon engourdissement et secouer ma torpeur... Ne m'abandonne pas! Sais-tu, quand je me vois condamné à l'ennui affreux qui me ronge, ce que j'ai envie de faire? L'ivresse me tente, je pense à aller m'assommer, dans un coin, pour ne plus penser à rien, pour dormir comme une brute! Le vice me reprendrait bien facilement! Il a un complice terrible et puissant: c'est ma paresse. Ils me disent tous, autour de moi: « Occupe ton temps, travaille. Tu ne t'ennuieras plus. » J'ai essayé consciencieusement de suivre leurs conseils et de m'occuper. Alors, au lieu d'ennui, j'ai éprouvé du dégoût. J'ai horreur de ce métier de marchand, et de marchand de quoi? De liqueurs, d'apéritifs, d'alcools variés. « Marchand de poison! » comme appellent mon père ceux qui le jalousent et le détestent parce qu'il est très riche. Oui, j'ai l'horreur de toutes ces futailles, rangées en bel ordre dans les cours, de ces piles de bouteilles qui attendent le départ. Quand je me promène dans ces magasins, j'ai envie de tout détruire, car c'est bien du poison, ce que contiennent les futailles et les bouteilles. Et si je me remettais à en boire, je me tuerais sûrement. Voyons! tu as eu de l'affection pour moi. Tu n'as pas pu la perdre tout à fait. Aie pitié de moi, ne m'abandonne pas à moi-même, oublie tout ce qui s'est passé. Je n'ai plus de femme; tu n'as pas d'amant. Donnons-nous rendez-vous à Paris, et

partons, chacun de notre côté, pour nous retrouver et ne plus nous séparer jamais.

Elle sourit :

— Comme tu arranges les choses. Et le commissaire de police ?

— Ah ! tu ne connais pas ma famille. On me laissera bien tranquille, par peur du scandale.

— Et si tu changes encore une fois d'idée? J'ai le comte, moi, qui vaut cher.

— Je te ferai une reconnaissance de la somme que tu fixeras toi-même.

— Tu m'en diras tant...

Il l'avait ressaisie et, ardent, la pressait dans ses bras. Elle était si tentante que l'emportement du malheureux n'était pas sans explication, sinon sans excuse. Elle pencha vers lui ses yeux qui se voilaient de langueur, sa bouche qui se faisait humide. Toute sa personne embaumée et capiteuse respirait la volupté. Il voulut l'étreindre plus étroitement. Elle se dégagea prestement, poussa un éclat de rire, et, en un instant, sa physionomie, par un brusque et complet changement, de passionnée devint ironique :

— Eh ! tu m'enguirlanderais, si je n'y mettais pas bon ordre, s'écria-t-elle avec un geste gamin. Ah ! scélérat, tu te croyais déjà vainqueur ! Pas si vite, mon bel ami. Chat échaudé craint l'eau tiède ! Nous recauserons de tout ceci. Nous sommes de revue. Le comte t'aime beaucoup. Amène-toi quand tu voudras...

Il eut un hochement de tête soucieux et, la bouche crispée, la voix amère :

— Étiennette, tu as tort de jouer avec ma raison. Prends garde !

— Ah ça, tu me menaces, maintenant ? Prends garde toi-même.

Elle lui mit son doigt fin sous le nez d'un air badin :

— Le ton du mélodrame ne te va pas. Revenons à la comédie, voire au vaudeville : cela nous convient mieux.

Il garda, malgré tout, son attitude accablée :

— Tu ne comprends pas la gravité de ce que je t'ai confié.

— Si, très bien. Mais je ne consens pas à le prendre au tragique. Tu dis que tu es ennuyé ; tâche de ne pas être ennuyeux.

Il répéta avec un morne entêtement :

— Étiennette, si tu étais sage, tu ne me désespérerais pas.

— Allons, nous recauserons de tout cela demain.

Elle se levait. Il la suivit, triste et comme las.

— Ce doit être un curieux coup d'œil que celui de toutes ces futailles et de toutes ces bouteilles, que tu me décrivais à l'instant. J'ai envie de voir ça... Est-ce qu'on peut aller te trouver à l'usine, sans scandaliser tout le personnel ?

Il eut un éclair dans les yeux :

— Oh ! oui, viens ! Là, nous serons bien à l'aise pour causer... Et si tu te décidais, avec mon automo-

bile, en une heure, nous serions à Montereau, et de là... où tu voudrais!

— L'enlèvement? Ah! poète!... Mais si ton père était là?

— Rarement dans la journée... Nous serons seuls... Viens demain... Je t'attendrai... Viendras-tu?...

— Te voilà tout allumé! Et bien! nous verrons... Vers trois heures, sois sur la berge de la Seine.

— Étiennette, ne manque pas au rendez-vous...

— Une simple visite... Comme un inspecteur des douanes qui viendrait contrôler tes alcools. Et si j'amenais le comte avec moi?...

— Je le noierais dans une cuve d'absinthe!

— Là là! Tu as l'air féroce! Mais c'est égal, tu reprends goût à l'existence... Allons, file. Et si j'ai fait de bons rêves cette nuit, à demain.

Il la saisit par la taille. Elle se laissa embrasser, puis comme revenant à elle :

— Ah! je m'oublie. Petite canaille! Ah! tu es encore bien maître de moi! Va-t'en! Va-t'en!...

De l'air d'une femme qui est près de perdre la tête, elle le poussa vers la porte vitrée, lui jeta un baiser et s'enfuit.

Christian, une fois dehors, regagna son automobile et, à une très lente allure, prit le chemin de Gourneville. Il réfléchissait. De tout ce qu'Étiennette lui avait dit, pendant leur longue conversation, un fait capital ressortait : sa femme et son père s'étaient rendus à Dammarie et Geneviève avait imploré sa maîtresse. Était-ce pour cela qu'Étiennette opposait à

ses instances un si énergique refus? Quelles paroles avaient été prononcées par Geneviève et quelles réponses y avaient été faites? Que sa femme et son père ne lui eussent pas rendu compte de leur démarche si extraordinaire, il ne s'en étonnait pas. Mais il voyait, dans leur silence et dans la résistance inattendue d'Étiennette, la preuve qu'un accord avait, peut-être, été conclu entre eux, contre lui. Il savait comment Vernier payait, quand il y avait urgence. Il n'ignorait pas ce qu'on pouvait obtenir d'Étiennette en y mettant le prix. Des supplications de Geneviève, un chèque de Vernier, et l'attitude nouvelle d'Étiennette se trouvait expliquée.

Il frémit de colère à la pensée que sa fantaisie se trouverait entravée par cette négociation probable, et que, ne pouvant obtenir de lui qu'il fût fidèle et sage, sa famille s'était adressée à Étiennette pour obtenir qu'elle le contraignît à la sagesse et à la fidélité. Était-il un gamin dont on règle, à son gré, la conduite? Espérait-on le mener par le nez, sans qu'il s'en doutât, et en riant, derrière lui, de sa sotte crédulité? Instinctivement, il activa la marche de sa machine. Il avait hâte d'arriver pour s'expliquer avec son père et avec Geneviève. Il voyait maintenant, dans leur essai d'entente avec Étiennette, un affront pour lui. Sa femme, allant chez sa maîtresse, se compromettait et le rabaissait lui-même. De quoi se mêlaient-ils, l'un et l'autre, et quel étrange oubli de leur dignité?

Il arriva dans la cour de Gourneville, comme une trombe, sa colère semblant être passée dans les or-

ganes de sa machine. Mais, en entrant dans le vestibule du château, il retrouva un peu de prudence. Il comprit que, s'il interrogeait son père, il allait, dès les premières paroles, provoquer une explosion de violents reproches et qu'il n'apprendrait rien. Il se décida donc à s'adresser à Geneviève. Il gravit vivement l'escalier, entra dans son appartement et gagna celui de sa femme. Une femme de chambre travaillait dans l'antichambre. Il lui demanda si Madame était là. Et, sur sa réponse affirmative, il entra.

Geneviève, dans son petit salon, assise près de la fenêtre, lisait. Dès le premier coup d'œil, elle s'aperçut que Christian avait le visage nerveux et contracté de ses jours de crise. Elle pâlit à la pensée qu'ayant commis quelque excès, il lui arrivait l'esprit troublé. Mais sa marche nette et ferme la rassura. Il était en pleine possession de lui-même. Cependant son émotion était visible. Elle changea brusquement de crainte : « Mon Dieu ! il revient de Dammarie ! Il a vu cette abominable femme ! Elle lui a tout appris ! » Elle n'eut pas longtemps à douter. Incapable de se contraindre, Christian, dès les premiers mots, révélait la cause de son irritation :

— Comment se fait-il, ma chère Geneviève, demanda-t-il, que j'apprenne tardivement, et par une voie indirecte, la visite plus que risquée que vous avez faite, mon père et vous, chez le comte Steingel ?

Il n'avait pas osé dire chez Étiennette Dhariel. Geneviève remarqua fort bien cette nuance, qui prouvait, de la part de Christian, un reste de délicatesse.

Elle en prit texte aussitôt pour sa réponse et ripostant aussi nettement qu'elle était attaquée :

— Ce n'est pas le comte Steingel que nous sommes allés voir, M. Vernier et moi, c'est la personne qui vit avec lui, sous son nom, et que vous connaissez bien...

Devant le calme de Geneviève, il entra en fureur :

— Mettons les points sur les *i*, puisque vous le voulez, cria-t-il. Vous êtes allée chez M[lle] Dhariel, mon ancienne maîtresse...

— Parfaitement. Mais qui vous a informé de cette visite?

— Étiennette, elle-même !

— Vous sortez donc, vous aussi, de chez elle?

— C'est moins surprenant de ma part que de la vôtre !

Elle se leva, un peu pâle, mais très ferme, elle sonna.

— Mon cher Christian, vous entrez dans un ordre d'idées tel qu'il me paraît indispensable que votre père entende ce qui va être dit ici, car il peut s'y prononcer des paroles irréparables. Il en doit être le témoin et même, s'il le faut, le juge.

La femme de chambre entrait :

— Priez M. Vernier de monter ici, sans retard, et puis restez en bas. Je n'aurai pas besoin de vous.

Elle faisait montre d'un si magnifique sang-froid que la rage de Christian se doubla du sentiment de son infériorité. Il eut conscience, une fois de plus, que sa femme le dominait moralement. Il lui sembla découvrir dans ses yeux du dédain :

— Nous verrons comment vous expliquerez, dit-il aigrement, vous, une femme si ferrée sur les prérogatives de l'honnêteté, que vous soyez allée chez une Étiennette Dhariel...

Elle ne daigna même pas lui répondre. Droite, devant la cheminée, elle attendait, en apparence aussi froide que le marbre auquel elle s'appuyait. Mais, dans le silence de la chambre, si Christian eut été capable d'attention, il eût entendu sa respiration courte, essoufflée par les battements précipités de son cœur. Un pas rapide, la porte s'ouvrant sous la poussée d'une main inquiète, et Vernier parut. Il regarda tout d'abord son fils, frémissant de colère, sa belle-fille, fière et grave. Il hocha la tête avec souci et s'assit sur le canapé.

— Mon père, dit Geneviève, je vous ai fait demander pour que vous m'aidiez à expliquer à Christian les motifs qui nous ont entraînés à cette visite qui nous a tant coûté, et qu'il me reprochait à l'instant comme une incorrection, presque comme une déchéance...

— Eh bien! il a un fameux toupet, par exemple! déclara Vernier rudement et avec sa familiarité coutumière. Crois-tu, mon garçon, que ce soit par curiosité, ou par amusement, que Geneviève et moi nous nous soyons décidés à nous rendre chez cette créature?... Il s'en faut de tout! Nous avons voulu savoir à quoi nous en tenir sur ses intentions à ton égard, et maintenant nous sommes fixés. Certes, cette démarche nous a été pénible à l'un et à l'autre. Mais

nous ne la regrettons pas. Car elle a éclairci complètement la situation. Mlle Dhariel s'est montrée d'une entière franchise.

Chistian imposa à sa voix de ne pas trembler, à son visage de sourire :

— Et peut-on savoir ce qu'elle vous a appris?

— Parfaitement! Elle ne cache pas qu'elle nourrit contre toi une rancune furieuse, qu'elle veut te faire expier le soufflet dont elle estime que tu l'as gratifiée en la quittant publiquement, et qu'elle ne reculera devant rien pour te réduire à sa merci. Voilà le programme. Si tu le trouves sympathique et engageant, c'est que tu es encore plus stupide que je n'aurais pu le supposer!

Geneviève intervint, et calmant Vernier qui commençait à s'animer :

— Mon père, je vous en conjure, parlez-lui avec calme et avec douceur. C'est le seul moyen qu'il nous entende.

— Tout cela est faux, dit Christian en haussant les épaules. Je n'en crois pas une syllabe.

Sa femme le regarda avec des yeux pleins de pitié :

— Pauvre Christian! Pauvre enfant malade! Car je n'accuse pas votre cœur... Votre esprit seul est obscurci, mais il nous appartient de l'éclairer. C'est pour y arriver que j'ai pris sur moi de causer avec cette terrible femme. Car c'est à moi, Christian, à moi seule qu'elle a fait ses confidences. Je l'ai vue sans détours, sans apprêts, charmante, oh! oui, je vous l'accorde, charmante, mais bien dangereuse! Elle m'a parlé avec

une audace cynique. Et j'ai frémi de son implacable perversité. Elle vous hait, Christian, et ne vous pardonnera jamais. Croyez-moi, je ne mentirais pas, en ce moment, même pour vous arracher à elle. Si vous persistez à l'écouter, elle vous conduira à votre perte. Et c'est ce qu'elle se propose. Elle ne me l'a pas laissé ignorer. Elle vous arrachera à nous, elle vous ruinera, vous dégradera, et, après, riant atrocement de votre crédulité, elle vous rejettera à la rue, comme une écorce vide. Voilà la vérité que nous sommes allés, votre père et moi, chercher près d'elle, au prix de la plus amère humiliation. Nous avons, tous les deux, courbé le front devant elle. Moi, j'ai été jusqu'à plier les genoux. Elle a eu honte de l'excès de mon abnégation, mais elle n'a rien cédé. Elle ne désarmera pas. Elle ne connaît que son orgueil, n'obéit qu'à sa haine. Et l'un et l'autre la poussent à vous perdre. Vous le savez maintenant. Vous ne pouvez douter de ma parole, de celle de votre père. Allons! Christian, une lueur de raison, une seconde de sagesse. Voyez où sont ceux qu'il faut écouter, qui est celle qu'il faut fuir. Christian... Ah! qu'a-t-elle donc cette femme qui vaille qu'on sacrifie tout pour elle?

Il eut un geste de désespoir :

— Abandonnez-moi, ne vous occupez plus de moi, laissez-moi à mon vice et à ma folie!

Elle se dressa et parut grandir. Elle dominait maintenant Christian, accablé et gémissant :

— Non. Cela, jamais! J'ai assumé en vous épousant la responsabilité de votre régénération morale. Je ne

faillirai pas à mon devoir. Souvenez-vous de ce qui s'est passé entre nous, la veille de notre mariage, lorsque, indignée de votre manquement aux assurances que vous m'aviez données, j'ai voulu reprendre ma parole et vous laisser votre liberté. Vous étiez plein de regret et de honte, vous juriez que vous ne retomberiez plus dans votre faute, vous me suppliiez de vous pardonner. Je l'ai fait, non seulement parce que j'avais pitié de votre faiblesse, mais aussi parce que je vous aimais. Vous avez pris, ce soir-là, des engagements envers moi, et c'est au nom de ces engagements que je vous somme de m'écouter et de m'obéir. La situation dans laquelle vous vous trouvez aujourd'hui est pareille à celle que je viens de vous retracer. C'est à présent la même maîtresse qu'autrefois. Ses sentiments sont les mêmes, vos dangers sont semblables. Mes droits sont plus grands, puisque, au lieu de n'être que votre fiancée, je suis maintenant votre femme. Il n'est qu'un moyen de vous arracher aux mains de cette ennemie implacable. C'est la fuite. Partons, loin d'ici, loin d'elle. Et je suis sûre de vous guérir !

Il gémit, accablé :

— Si vous me guérissez d'elle, vous ne me guérirez pas du vice qu'elle m'a donné... Oh ! vous le savez bien, je boirai pour ne plus me souvenir...

— Non, nous vous guérirons physiquement et moralement à la fois... J'en ai les moyens... Le docteur Augagne les met à notre disposition... Il suffira que vous me suiviez... Votre père a tout préparé... Son

yacht nous attend... Vous trouverez, sur la mer, le repos; près de moi, la sécurité... Je réponds de vous ramener, dans un an, reconquis sur le mal, maître de vous-même, et heureux!

Elle le pénétrait de sa confiance, de son énergie. Encore une fois, elle s'empara de ce faible esprit et l'asservit à sa volonté.

— Eh bien! dit-il, en se redressant, si tout ce que vous m'avez affirmé est vrai, si cette malheureuse a résolu de faire de moi son jouet, je vous donne ma parole que je ne résisterai plus à votre désir et que je partirai avec vous. Mais je veux avoir le droit de m'assurer qu'elle me joue la comédie, et cela me sera bien facile.

Vernier eut un sentiment d'inquiétude :

— Que comptes-tu faire?... A quoi bon cette tentative? Explique-moi ton projet...

— Ne me demandez rien, laissez-moi libre. Je ne réclame que vingt-quatre heures. Demain, à cette heure-ci, la question sera tranchée...

— Prends garde de te laisser encore une fois duper?

— Non, j'ai les yeux ouverts par ce que vous m'avez dit. Je veux savoir le mot de cette énigme. Et si vraiment ce mot, c'est la haine, malheur à celle qui me l'aura laissé deviner.

Sa physionomie se fit soupçonneuse et méchante :

— Mais si c'est vous, au contraire, qui m'avez trompé...

— Ah! nous pouvons être tranquilles! dit Vernier avec force, car nous sommes malheureusement trop

sûrs de ce que nous avons affirmé. Tu veux vingt-quatre heures de répit...

— Oui.

— Eh bien! même si tu dois les employer contre nous, — n'est-ce pas, Geneviève? — forts de notre droit et de notre conscience, nous te les donnons...

— Oui, Christian. Et Dieu fasse que cette épreuve soit décisive.

Christian eut un geste résolu :

— Elle ne pourra pas ne point l'être.

XII

Le lendemain, dès deux heures et demie, Christian était assis dans l'herbe, au bord de l'eau, attendant, comme il l'avait promis à Étiennette. Il avait vu partir son père, Emmeline, Vertemousse et Raymond, en voiture, pour une excursion qui devait durer toute la journée. Il savait que Geneviève, s'étant engagée à le laisser libre, n'interviendrait pas pour déranger ses projets. Il se sentait donc délivré de toute appréhension, absolument. Et il guettait l'arrivée de sa maîtresse. Il la connaissait trop bien pour ne pas savoir que, ayant annoncé sa visite, rien ne l'empêcherait de venir. Ce n'était pas la crainte d'un danger qui pouvait arrêter Étiennette ; ce n'était pas non plus le souci des convenances. Elle se mettait au-dessus des préjugés, ne suivait que son bon plaisir. Et si, pour une raison encore obscure, elle avait décidé d'entrer ce jour-là chez Vernier, que ce fût une fantaisie ou un calcul qui l'y conduisît, rien ne pourrait faire qu'elle n'y allât à l'heure qu'elle avait fixée.

Christian lui rendait justice : c'était une maîtresse femme. Mais il s'efforçait, en ce moment, tout en regardant couler l'eau moirée entre les joncs de la berge, d'analyser sa situation, et il faisait des découvertes inattendues. Il ne pouvait se dissimuler que, depuis un an, l'attitude d'Étiennette avait présenté de saisissantes variations. Et les affirmations de Geneviève et de son père, confirmant ses observations personnelles, éclairaient la conduite de son ancienne maîtresse d'une lumière toute particulière. Qu'était-ce, au juste, que le sentiment qui animait Étiennette et l'entraînait à s'occuper de lui? Pendant deux ans, il n'avait pas été possible de douter que ce fût l'amour. Le coup de cœur pour Christian de la belle fille, jusque-là si glorieusement renommée pour son âpreté avec les hommes, avait été hautement affirmé. Elle avait alors, sans renoncer à ses habitudes de luxe, ruineuses pour ceux avec qui elle vivait, donné des preuves manifestes de son attachement sincère au fils de Vernier. Elle lui avait coûté très cher. Mais tout Paris savait qu'Étiennette était une femme hors de prix.

Ce n'était guère qu'au bout de deux ans, et alors qu'il menait la vie la plus enragée, flambant d'ivresse comme un punch, qu'elle avait commencé à le tromper. Mais ses infidélités mêmes encore ne prouvaient pas qu'elle ne l'aimait plus. Il l'avait alors surprise différentes fois, sans lui en témoigner de colère, prenant l'accident avec une désinvolture hautaine d'homme qui ne veut pas s'émouvoir pour si peu de

chose que la fidélité d'une femme, ne prétend pas garder une si charmante créature pour lui seul, et sait en faire libéralement les honneurs à l'humanité. Sa froide et railleuse sérénité, en ces circonstances, son indulgence de roué qui laisse ramasser les miettes de son festin d'amour, lui avaient valu une belle célébrité de grand viveur. Mais il n'était pas bien sûr qu'elles n'avaient pas marqué la fin de l'intérêt tendre qu'Étiennette lui portait encore. A compter de ce moment, n'était-il pas devenu l'ennemi pour cette fille qui n'avait de douceur que pour ce qui était plus faible qu'elle, et se rebellait contre tout ce qui prétendait la dominer. Le mépris que révélait cette impassibilité n'avait-il pas détaché la maîtresse? Et Christian, furieux, la battant pour la punir de l'avoir trompé, n'aurait-il pas mieux imposé l'amour qu'en se montrant ironique et indifférent devant l'infidélité?

Il revoyait tout ce passé, déjà lointain, dans son souvenir, et jugeant mieux ses actes, il se rendait compte de toutes les fautes de tactique qu'il avait commises. Mais quelle importance sa légèreté d'alors attachait-elle à ces actes? Le dédain des choses, le dégoût des êtres, la hâte fébrile du lendemain, l'écœurement de l'heure présente, tel était le résumé de sa vie. Comment Étiennette avait-elle pu l'aimer seulement une minute, se prenant à sa fine et gracieuse figure de joli brun? Par quel miracle cette tendresse avait-elle pu durer, même deux ans? Il se le demandait, à présent, avec surprise. Et si Étiennette, lasse de lui, mais le gardant par intérêt, avait

fait de si hardies et si violentes tentatives pour le ramener à elle, à l'époque du mariage, quels devaient être ses sentiments, après qu'elle avait échoué ?

Alors son père et Geneviève avaient donc raison, et dans la châtelaine de Dammarie, c'était à une ennemie qu'il avait affaire. Et combien dangereuse, puisqu'elle se montrait si perfide, jouant l'indifférence, conseillant l'oubli et offrant une franche et bonne camaraderie, au moment où elle devait préparer contre lui la revanche, avec toutes ses conséquences désastreuses. Il lui semblait bien que c'était l'évidence. Mais c'était un tel effondrement de toutes ses illusions et de tous ses rêves qu'il ne voulait pas encore l'admettre. Avec colère, il se révoltait. Non, cela n'était pas ! Ils n'avaient pas ainsi totalement raison contre lui ! Manquait-il à ce point de jugement que rien dans l'attitude d'Étiennette ne l'avait averti de son hostilité secrète ? Et cependant, si cela était ?

Il ne voulut pas conclure. Il se voyait entraîné à des modifications telles de ses sentiments et de ses projets qu'il se sentait d'avance écrasé par l'effort qu'il faudrait faire pour y conformer sa conduite. Toute sa vie serait à changer, car elle n'aurait été que duperie. Mais comment y parvenir, lorsque tout ce que bafouaient ses anciens compagnons de plaisir et qui deviendrait l'obligatoire élément de son existence nouvelle, lui paraissait si maussade, si terne et si rebutant ? Ah ! plutôt l'erreur et la folie, avec ceux qui prônaient le tumulte et la fête, que la vérité et la sagesse avec ceux qui s'éprenaient de régularité et

d'application! Oui, il était un mauvais fils, un indigne époux; oui, il était lâche, oui, il était infâme. Mais il préférait sa turpitude malsaine à l'ennui méthodique. Et s'il fallait ne vivre qu'une heure, au moins la vivre éclatante, parée et délicieuse.

Il eut là, vis-à-vis de lui-même, une franchise absolue. Il sentit ce qu'il avait à faire pour se conduire dignement et s'avoua qu'il était incapable de le tenter. Il s'abandonna, avec une veulerie qui n'était pas sans plaisir, à sa déchéance morale, et fit le sacrifice de tous ses devoirs à la satisfaction très basse de sa sensualité. Il en était là de sa confession lorsqu'un point noir s'offrit à sa vue dans l'enfilade très longue de la route qui suivait la rivière. Ce point se mouvait assez rapidement, et, au bout de quelques instants, les détails en devinrent nets. Christian reconnut deux chevaux et une voiture. Dans la clarté du ciel très pur, il distingua Étiennette conduisant elle-même un duc attelé de deux cobs gris-fer, ardents et légers. Il se mit debout, et au moment où, de la berge, il gagnait le chemin, la voiture s'arrêtait devant lui. La jeune femme, souriante, en robe très simple, avec un chapeau de feutre blanc qui donnait à son visage un extraordinaire éclat, descendit sur l'herbe, et se tournant vers son cocher :

— Retournez au château. Je reviendrai à pied par le bord de l'eau...

La voiture partit. Elle tendit les mains à Christian en lui disant :

— Bonjour! Tu vois que je suis une curieuse,...

L'idée de visiter ton usine m'a trotté dans la tête toute la matinée, et me voilà...

— N'est-ce que l'usine que tu viens voir?

— Oh! peut-être aussi l'usinier... Mais parce qu'il faut qu'il m'ouvre la porte pour que j'entre.

Il la regarda attentivement. Elle était gaie, naturelle, vraiment contente de son escapade. Et jolie comme dans ses meilleurs jours. Sa fine taille aux larges hanches était prise dans un corsage de soie gris-argent. Elle marchait, souple et légère avec un air d'empressement. Rien, dans son attitude, dans sa physionomie, ne dénotait le calcul et la préparation. Elle s'amusait comme une écolière et sautillait comme une grisette. Mais elle était si bonne comédienne! Elle se suspendit au bras de Christian.

— Dis donc, qu'est-ce que va dire ton directeur?

— M. Moulin? Eh bien! il dira que je reçois la visite d'une jolie femme...

— Et les ouvriers?

— Les ouvriers, ils te regarderont, et tu sentiras qu'ils te désirent, comme tous les hommes devant lesquels tu passes...

— Les hommes? C'est vrai, ils ne pensent qu'à ça!...

Ils pénétraient dans la cour de l'usine par la porte de sortie des marchandises qui, partant par eau, sont chargées sur des péniches. Un petit chemin de fer servait à la manutention des futailles et des caisses. Ses wagonnets encombraient la voie étroite, pendant qu'un inspecteur vérifiait le nombre et la nature des

colis. Un cheval gris, tourmenté par les mouches, attendait, près de la grande grille, que son charretier l'attelât au train des wagonnets. Une péniche en chargement était rangée le long du quai de l'usine, et des mariniers roulaient à la brouette, sur une planche étroite, des caisses qui s'engouffraient dans les flancs du bateau. Sur le passage de Christian et d'Étiennette, les ouvriers s'arrêtaient un instant, et se découvraient, puis reprenaient méthodiquement leur besogne.

— Ils ne boivent pas, ces gens-là, qui sont à la source même des douceurs? demanda avec curiosité Étiennette.

— Cela leur est rigoureusement interdit par le règlement. Du reste, ils n'y songent pas. Le dégoût des spiritueux leur vient très vite, à vivre dans l'odeur de l'alcool. Au début, ils sont comme en état d'ivresse, rien qu'à respirer les émanations des chais. Mais cela passe, avec l'habitude. Ils en gardent une sorte d'insensibilité du goût...

— C'est bien heureux! Car s'ils avaient le désir de goûter à vos produits, ce serait, pour eux qui vivent à même, une affreuse privation.

Ils entrèrent dans les bureaux et gagnèrent le cabinet de Christian. Les fioles d'échantillons renouvelées s'étageaient sur le dressoir, avec les gobelets de dégustation, comme le jour de l'orgie avec M. Tharde. C'était la première fois que Christian y rentrait. Il offrit un fauteuil à Étiennette et s'assit auprès d'elle. Elle pressentit qu'il allait entamer un entretien qui

pouvait être embarrassant, et elle voulut s'y dérober, au moins le plus longtemps possible. Elle affecta une joie vive de se trouver près de Christian, au centre de ses affaires, et avec un empressement qui la rendait plus charmante :

— Explique-moi la fabrication, dit-elle, je veux être en mesure de raconter au comte comment se distillent ces bonnes liqueurs qu'il aime tant... et moi aussi...

— Ah! je t'en ferai, si tu veux, goûter d'extraordinaires. Nous gardons, dans un cabinet spécial, des échantillons anciens qui ont vieilli en bouteilles et qui sont admirables... C'est ce qu'on offre aux visiteurs de marque, quand ils viennent visiter nos établissements...

— Rois ou princes... Potentats ou millionnaires... Eh bien! nous verrons ça tout à l'heure. Pour le moment, raconte et démontre...

— Ah! il est plus simple de visiter et de regarder...

Il sonna. M. Moulin entra.

— Voudriez-vous, monsieur Moulin, me faire donner toutes les clefs des chais...

— Oui, monsieur Christian... Mais s'il vous était commode d'être accompagné, je me ferais un plaisir...

— Je vous remercie, dit Christian avec un sourire... Je connais la maison aussi bien que personne...

— Mieux, certes!...

— Mettons : aussi bien... Et je serai le guide de Madame...

— Alors, je vous apporte les clefs...

— Nous vous suivons...

Ils se levèrent. Dans le cabinet du directeur, sur les murs s'offraient de charmantes esquisses peintes par les maîtres de l'affiche pour les diverses annonces des liqueurs de Vernier. C'étaient la jolie Vérité de Mucha sortant d'une bouteille de Prunelet, et qui rit dans son miroir ; et l'exquise allégorie de Chéret pour le Royal-Vernier. Étiennette jeta un coup d'œil sur ces véritables chefs-d'œuvre où l'art le plus élégant sert le commerce le plus prospère et lui prête son éclat. Christian ouvrit une porte ; ils se trouvèrent dans une vaste salle aux murs de stuc clair, fraîche et obscure, où tous les divers produits de l'usine, dans des casiers de fer joliment travaillé, sont exposés. M. Moulin était rentré dans ses bureaux. Ils étaient libres d'aller, de voir, de se regarder et de causer.

Étiennette, d'un pied leste, comme indifférente maintenant à ce qui s'offrait à sa curiosité, traversait les salles de travail, où les alambics, les serpentins, les cuiseurs se rangeaient le long des murailles avec leurs tubes enroulés comme des reptiles, leurs bassines arrondies comme de gigantesques courges, fonte, acier et cuivre, aux sombres ou rutilantes couleurs, laissant dans leurs flancs s'élaborer le secret des aromes et le mystère des bouquets. De fines odeurs de menthe, d'anis et la forte senteur de la badiane flottaient dans l'air. Ils passèrent dans un atelier où le refroidissement des liquides se faisait dans

des cuves successives, reliées entre elles par des siphons de verre. Un fleuve de liqueurs coulait lentement jusque vers le dernier récipient, où son cours était interrompu par la mise en bouteilles automatique. Un énorme appareil, fonctionnant avec un bruit net, emplissait, bouchait, cachetait la liqueur, et collait l'étiquette sur les bouteilles. Elles sortaient prêtes à être mises en caisse, par vingt à la fois.

Étiennette s'arrêta pendant un instant, amusée par la régularité du travail de la machine, qui, mouvant lentement ses tiroirs, ne se lassait pas d'apporter sur la tablette de sortie, où, dans une forme creuse, chaque unité avait sa place, les vingt bouteilles qui, sans interruption, jaillissaient de ses flancs. Ils arrivèrent à une rotonde prenant son jour par le haut, sorte de cave luxueuse entourée de sièges de rotin où, dans une vitrine centrale, s'encadrait, parmi les échantillons de tous les produits de la maison, le tableau des récompenses obtenues, depuis trente ans, dans les Expositions des divers pays du monde. La croix de la Légion d'honneur, donnée à Vernier en 1889, y mettait la note rouge de son ruban au milieu de l'or et de l'argent des médailles.

— C'est ici, dit Christian, qu'on amène les visiteurs importants et qu'on leur donne à déguster les liqueurs de grand prix, les Royal-Vernier qui ont de longues années de bouteille. Le roi des Belges et le roi de Grèce se sont assis là...

— « Vous les avez vus, grand'mère?... chantonna Étiennette... Vous les avez vus!... » Tu sais, tes visi-

teurs royaux ne m'impressionnent pas! Je les vaux bien!

— N'es-tu pas une reine, aussi? répliqua Christian, avec un sourire qui déplut à Étiennette.

— Marchons! dit-elle sèchement.

Elle commençait à trouver Christian trop circonspect, trop grave, et se sentait instinctivement pressée de finir sa tournée. Dans l'attitude de son amant elle devinait une menace. Depuis qu'ils étaient seuls et bien libres de leurs actions, il n'avait pas encore fait une tentative pour la prendre dans ses bras, il ne lui avait pas même adressé un mot de tendresse. Elle le regarda du coin de l'œil. Il avait cependant sa figure des bons jours. Ils marchèrent. Une grille s'offrit à eux. Christian l'ouvrit. Une odeur forte d'alcool monta à leurs narines. Ils étaient maintenant dans les chais.

De chaque côté du bâtiment obscur, de hautes rangées de barriques se suivaient, laissant filtrer à travers les pores du bois la pénétrante senteur des spiriteux qui s'évaporent. Le sol était sablé. Le silence était complet. Par d'étroites lucarnes grillées, Étiennette vit que ces bâtiments s'étendaient le long de la rivière. Elle s'arrêta :

— Ici, c'est l'eau-de-vie?

— Comme ton odorat te l'indique.

— Votre fabrication?

— Et les consignations qui nous viennent du Midi. Il y a des milliers d'hectolitres d'esprit. De quoi faire un punch pour une armée...

— Dis donc, si ça brûlait ?

— Il y en aurait pour de l'argent !

— Est-ce assuré ?

— Les compagnies demandent trop cher. Nous sommes nos propres assureurs.

— Alors on prend garde au feu...

— Jamais on n'entre ici avec une lumière... Et les grilles sont toujours fermées...

Elle dit avec un peu d'impatience :

— Sortons, veux-tu ?

— Pourquoi ? On est bien ici... On peut s'asseoir... Et nul ne viendra nous déranger,..

Il lui montrait une large poutre servant à mettre en chantier les bouteilles et qui, allongée, formait un banc naturel.

— Il me semble que cette vapeur d'alcool me monte à la tête...

— Il y a des gens que cela grise, en effet,.. Mais toi, tu as le cerveau solide...

— Oh ! je ne crains rien !

— Près de moi, qu'aurais-tu à craindre ?

Elle le regarda fixement et, par défi, prit place à côté de lui.

Le tonnerre, comme un écho lointain, roula sourdement dans le silence.

— J'ai eu tort de renvoyer ma voiture, dit-elle, voilà le temps qui se gâte...

— Tu attendras qu'il se remette.

— Cela peut durer longtemps !

— Eh bien ? En serais-tu fâchée ?

— Il faudra cependant que je rentre chez moi à des heures convenables...

— Et si tu ne rentrais pas ?

— Allons ! tu sais bien que c'est impossible !

— Si je t'avais offert de partir avec moi, au bout du monde, il y a six mois...

— Il y a six mois, bien des choses qui nous séparent n'existaient pas...

— Ces choses nous séparent parce que nous le voulons bien. Il suffit d'un mot pour les réduire à rien... Mais ce mot, il faut le dire. Le veux-tu?

Elle se leva et dit en s'efforçant de rire :

— Christian, mon ami, ce lieu n'est pas sain pour nous... Tu commences à dire des bêtises.... Et je ne me sens pas en train d'en faire... Sortons d'ici...

Il la prit par le bras assez rudement, la fit rasseoir et la regardant, très pâle :

— Écoute-moi. L'heure est venue de parler franc. Tu ne pourras pas ici m'échapper par la tangente... J'ai les clefs des grilles dans ma poche. Personne n'est à portée de la voix et je pense, du reste, que tu ne te donnerais pas le ridicule d'appeler au secours. Il faut donc nous expliquer et vider chacun notre sac... Tu me fais l'effet de jouer, vis-à-vis de moi, un double jeu. J'en aurai le cœur net avant que tu t'en ailles... Si tu as cru que tu allais mener Christian Vernier en bateau, mon bel ange, tu t'es trompée. C'est bon pour le comte Steingel de couper dans tes airs pudiques. Moi, je n'ai pas perdu la mémoire. Je sais que tu es la mâtine la plus rouée de Paris, qui abonde

pourtant en gaillardes... Donc, dépose tes virginités de commande et aie le courage de ton opinion. Qu'est-ce que tu as résolu, en ce qui me concerne? Tu sais ce que je t'ai proposé. Rentrons à Paris tous les deux, et je plante tout là pour te suivre.

Elle pinça les lèvres :

— Comme tu y vas !

— J'y vais comme tu y allais toi-même, autrefois!

— Je te l'ai déjà dit : les temps ont changé!

— Ce n'est pas le temps, c'est toi qui as changé. Je t'ai connu moins de scrupules, quand tu y avais intérêt! Aimes-tu le Steingel?

— En voilà une question!

— Le crois-tu plus riche que moi?

— Non!

— Alors, qu'est-ce qui te retient?

— Le souci de mon avenir. Il m'épousera.

— A quoi cela te servira-t-il? Il s'abaissera sans t'élever. Entre une femme mariée et une femme épousée, il y a une différence. Crois-tu que ton comte fera oublier Étiennette Dhariel? En Lithuanie, c'est possible, mais, à Paris, jamais! Or, pour toi, il n'y a que Paris. Te vois-tu à Vilna? Allons! tu perds la tête, ma fille. Tu es, comme bien d'autres, préoccupée de te procurer de la considération. Mais cela ne s'acquiert pas : cela se mérite! Et pour toi, il n'y a qu'une situation possible : le luxe; qu'un enviable objet : le plaisir! J'assurerai l'un et l'autre; veux-tu?

Elle répliqua avec la même fermeté :

— Non!

— Alors, pourquoi es-tu venue me relancer dans ce pays-ci?

— Cela m'a plu.

Elle le regardait avec un air de bravade. Il eut un mouvement de colère :

— Tu savais que ta présence troublerait ma tranquillité, me créerait des embarras avec ma famille et des difficultés avec moi-même. Tu l'as fait cependant?

Elle haussa les épaules :

— Est-ce que j'hésite jamais devant un caprice?

Il reprit d'une voix sourde :

— Sais-tu ce que l'on dit autour de moi : que tu ne t'es installée à Dammarie que pour me reprendre...

— Si je voulais te reprendre, je te reprendrais, puisque tu t'offres!

— Et que tu me repousses! Ah! je suis bien lâche et bien misérable de mendier ainsi tes faveurs...

Elle rit avec une âpre insolence :

— C'est que tu ne peux pas te passer de moi! Ah! je te connais, mon garçon : j'ai mis mon empreinte sur toi, je t'ai marqué à mon chiffre! Loin d'Étiennette, tu ne sais plus que devenir. J'en ai connu quelques-uns comme cela, et qui n'ont jamais pu s'habituer à la séparation. Ils revenaient me supplier, m'implorer... C'est ainsi que le beau Julietti, tu sais, cet Italien qui avait de si fines dents blanches et de si jolis yeux noirs, est mort de consomption à Naples, en me faisant sa légataire universelle. Pauvre diable!

Il avait cessé de plaire. On ne peut cependant pas garder les anciens amants en disponibilité, et hospitaliser les laissés-pour-compte de la galanterie! Vois comme je t'ai mieux traité que les autres. Toi, je te laisse tes entrées. Tu viendras quand tu voudras.

— Et j'abandonnerai ma maison, ma femme, mon père, pour vivre en parasite dans ton entourage, en subissant tes amants, qui seront les maîtres, comme je l'étais moi-même. Voilà ce que tu m'offres?

— Je ne peux pas plus pour toi.

— Et c'est à cela qu'aboutissent les années de vie commune, c'est pour cela que j'ai fait tant de folies et que j'étais prêt à en faire tant encore, et de plus abominables peut-être ! Ils avaient raison ceux qui me disaient que j'allais à ma perte et que, sur ce chemin de désordres où je m'engageais si furieusement, je ne pourrais plus revenir en arrière. Je ne les ai pas écoutés. Je me croyais plus fort que ceux dont ils me montraient l'exemple. Me voilà au même point, et je suis acculé, comme eux, au désespoir et au suicide.

— Ah ! tu me scies, à la fin, avec tes jérémiades! cria Étiennette, en secouant sa tête blonde. Si tu as peur de marcher à ma suite, rentre dans ta famille!...

— Pour y faire quoi? Tu as si complètement ruiné mon cœur, détruit mon esprit, éteint en moi le courage, que je suis incapable d'un effort pour le bien. Ah! tu sais t'y prendre pour faire d'un être pensant une véritable brute! Si je te quitte, si je retourne à ma vie monotone, c'est l'ivresse qui me guette! Je ne

l'ignore pas. Ils disent, chez moi, qu'ils ont tout prêt un remède infaillible qui me guérira de mon vice, et m'empêchera d'y retomber. Mais je suis sûr, moi, qu'ils se trompent. Et, d'ailleurs, s'ils ne se trompaient pas, voudrais-je de la raison à ce prix? Que deviendrais-je, conscient de ma dégradation, voyant mes tares, jugeant mon incapacité, et traînant ma méprisable vie dans l'affreux ennui, pire que tous les supplices? Si je ne pouvais plus boire et me réfugier dans l'oubli, quel recours aurais-je contre l'existence? Tu l'indiquais avec férocité à l'instant, en rappelant la fin de Julietti, mort de chagrin, comme tu aurais pu rappeller la mort de lord Harringham, qui s'est logé une balle dans la tête parce que tu l'avais mis à la porte. Il ne me resterait plus qu'à faire comme lui, et tu le sais bien, et tu en triomphes, car je lis la joie dans tes yeux et sur tes lèvres. C'est donc vrai que tu me hais et que tu as juré ma perte, parce que je t'ai humiliée, en t'abandonnant, moi le premier? Je ne voulais pas te croire implacable. Mais il faut que je me rende à l'évidence, puisque tu ne nies même plus, puisque tu acquiesces de la tête, en riant de ta cruauté, de tes abominables calculs et de la réussite éclatante qu'ils ont obtenue. Car tu me tiens, n'est-ce pas? Tu me tiens sous tes pieds, je suis ta chose, tu peux disposer de moi à ton gré, me garder ou me chasser. Et tu me sais si bien détraqué par l'atroce débauche que tu m'as enseignée, que je ne suis plus capable d'un effort pour t'échapper!... C'est cela que tu penses, n'est-ce pas, en me regardant de tes yeux

diaboliques, et en riant de mon désastre, qui est ton œuvre ?

Elle ne répondit pas, mais elle continua de rire. Lui, parlant très lentement, comme très las, poursuivait, ne s'adressant plus à Étiennette. Il paraissait presque avoir oublié qu'elle était devant lui, et il semblait perdre peu à peu la conscience de la réalité et vivre, dédoublé, en état de rêve :

— Voilà la besogne que font ces créatures. Elles passent à travers le monde comme un fléau. Tout ce qu'elles touchent est flétri, tout ce qu'elles frappent est anéanti. La misère, l'imbécillité, la trahison les suivent. Ce sont leurs compagnes habituelles. Et leur luxe, leur joie, leurs succès sont payés par la fortune, le génie ou l'honneur des hommes qu'elles ont désignés pour être leurs victimes. Ne serait-ce pas un service à rendre à l'humanité, quand on rencontre sur son chemin une de ces créatures funestes, de l'attaquer et de la détruire, ainsi qu'un ennemi public?

Le sourcil d'Étiennette se fronça. L'étrangeté des propos tenus par Christian lui déplut. Elle murmura :

— Ah ça, que dit-il? Est-ce qu'il perd la tête?

Lui, ne parut même pas l'avoir entendue. Il marchait maintenant à petits pas, allant et venant devant elle, suivant sa pensée :

— Il y a des accidents dans la vie. Il arrive que, dans un bateau, pendant une promenade, une femme tombe à l'eau, comme par hasard, et se noie... On la

trouve gonflée et verte dans les roseaux de la rive, et rien ne subsiste de la créature de grâce et de beauté qui charmait tous les yeux... On se détourne d'elle avec dégoût... Est-ce là cette Étiennette qui menait les hommes du bout de son doigt blanc, comme des esclaves empressés et soumis? Ce cadavre hideux, dont la chevelure gluante est pleine des boues du fleuve, ces prunelles mangées par les vers de la vase, est-ce là la charmeuse? Oui, vraiment! Elle a vécu... Un désespéré s'est rencontré là, dont le désespoir s'est tourné en fureur, et qui l'a noyée! Ah! ah!

Il s'arrêta devant elle, la regardant d'un air sournois. Elle commença à avoir peur. Elle se trouvait bien seule avec lui, et bien éloignée de toute aide. Il lui avait dit, au début de leur entretien: « Je pense que tu ne te donnerais pas le ridicule d'appeler au secours. » Elle se demandait maintenant, très maîtresse d'elle-même cependant, par quel moyen elle pourrait se faire entendre, si cela était nécessaire. Elle dit d'un ton très calme :

— Allons! Christian, ne nous éternisons pas ici. Ouvre cette grille...

— Ah! tu veux me quitter... Mais, moi, je ne le veux pas... Tu as commandé assez longtemps... C'est mon tour...

— Prétends-tu me retenir ici malgré moi? Espères-tu m'effrayer?

— Oh! je sais que tu es brave! Surtout quand tu crois être la plus forte!... Mais le plus fort ici, c'est

moi ! Je ne fais que ce que je veux. Tout m'obéit. Je commande même à la matière.

Elle essaya de l'entraîner :

— Allons ! l'air de ce lieu est mauvais pour toi. Les vapeurs de l'alcool, qui se répandent autour de nous, te montent à la tête...

— Ah ! Ah ! l'alcool fait la puissance de la maison Vernier... Tu as été bien audacieuse de venir me braver jusqu'ici !...

Elle résolut de l'apaiser pour obtenir par la persuasion ce qu'elle n'obtenait pas par l'autorité. Elle se fit câline et caressante :

— Eh bien ! tu voulais tout à l'heure m'emmener. Je te suivrai ; partons ensemble... Il m'a plus de t'éprouver... Mais je sais que tu m'aimes sincèrement, et moi, grand enfant, t'ai-je jamais rien refusé ? Donne-moi donc la clef de cette grille...

— Non ! je ne sortirai pas d'ici, et nous y resterons tous deux... Tu m'as appris à boire... Veux-tu maintenant boire avec moi ?...

Il prit sur une tablette un de ces gobelets d'étain qu'on trouvait toujours à portée de la main dans la maison, et tournant le robinet d'une immense citerne de tôle, il fit couler l'eau-de-vie...

— Tiens ! Regarde le clair liquide. Sens, quel arome !

Elle prit le gobelet, déjà changeant de projet, et s'apprêtant à faire boire Christian, afin de pouvoir s'échapper quand il serait assommé par l'ivresse.

Elle sourit :

— Allons ! Soit ! Mais bois d'abord...

Elle portait le gobelet sous le nez de Christian; il le repoussa, et avec une sombre colère :

— Dans le gobelet? Pourquoi pas dans un dé à coudre? C'est bon pour toi!... Ce qu'il me faut à moi, c'est boire à même le tonneau...

Il se pencha, serra le robinet entre ses dents et aspira l'alcool à grands traits. Elle le regarda faire froidement, suivant sur son visage les effets effrayants de cette absorption frénétique. Il était devenu très pâle. Ses yeux vacillaient, sa respiration était haletante, mais sa bouche ne cessait pas d'aspirer le breuvage. Il se releva hors d'haleine, comme un plongeur qui revient des profondeurs de la mer. Il poussa un affreux soupir, et se recula, laissant, par le robinet ouvert, l'alcool couler comme un large ruisseau sur la dalle, serpenter le long de la grille et se perdre au dehors. Assis sur la poutre, il roulait maintenant sa tête sur son épaule avec un regard hébété. Elle s'approcha, le prit dans ses bras, lui parla doucement, le palpant de ses mains adroites, pour lui prendre les clefs. Il la repoussa si rudement qu'elle alla, en trébuchant, se cogner contre la muraille. Elle se releva d'un bond, le visage décomposé par la rage, et se jeta sur lui :

— Ouvre, tout de suite, entends-tu? Ouvre... Je veux partir!

— Tu dois rester avec moi! Nous partirons ensemble!

Elle se méprit au sens de ses paroles et crut qu'il lui offrait encore de partager son existence :

— Vivre avec toi ? Tu sais bien que je ne reviens jamais sur une décision prise ! Vivre avec toi, à présent ? Jamais !

Il la saisit par le bras, la secoua, et la regarda d'un œil terrible :

— Vivre avec moi ? Non ! Il ne s'agit plus de cela ! Ce qu'il faut, à présent, Étiennette, c'est mourir avec moi !

Elle eut cette fois tellement peur, qu'elle resta saisie, immobile, muette, devant cet ivrogne effrayant qui la menaçait de mort. Il continua avec une agitation grandissante :

— Je parlais de me défaire de toi, tout à l'heure, mais il y a bien des manières de délivrer l'humanité d'un monstre, d'une créature de rapine et de meurtre. On peut la noyer dans la rivière, l'étrangler de ses mains, ou la brûler au fond d'une cave. La brûler, entends-tu ! Lui rendre la pareille ! Oh ! oh ! Étiennette, il y a de quoi faire un beau punch autour de nous ! Regarde le flot d'alcool qui coule toujours, et ces futailles pleines et cette autre citerne dont les flancs regorgent... Une allumette qu'on frotte, et c'est fini, tout flambe !

Avec un ricanement terrible, il avait pris son briquet de fumeur. Étiennette retrouva sa voix, sa force, son courage. Elle se rua sur les barreaux, qu'elle ébranla de ses mains blanches, en hurlant à pleins poumons :

— Au secours ! A moi ! A l'aide !

Il ne se donna même pas la peine de l'arracher de

la grille. Il fit craquer une allumette, et la jeta dans l'alcool. Une flamme bleue s'élança, comme un serpent, lécha les jupes d'Étiennette, brûla ses pieds, ses jambes, et la fit, avec un rugissement de douleur, fuir vers le fond du chai. Là, elle rencontra le mur auquel elle se heurta. Poussant des cris rauques, elle tourna, comme une bête prise au piège, et ne trouvant aucune issue, terrifiée par la vue du feu qui gagnait la citerne, les barriques, et qui s'élevait maintenant comme un rideau dévorant, devant la grille, elle se coucha sur le sable, les mains devant ses yeux, pour se dérober l'effrayant spectacle, et continua de crier avec des râles de sauvage épouvante. Christian, impassible, était allé se rasseoir sur la poutre, et semblait ne rien entendre, ne rien voir. Brusquement, le feu prit à une barrique, qui éclata avec le bruit d'un coup de canon. Des milliers de langues de feu jaillirent vers la voûte. Une autre barrique éclata. Et, dans la fumée et la flamme, tout disparut.

. . . .

Deux mois plus tard, Vertemousse, après quelques déplacements de chasse qui l'avaient retenu loin de Paris, reparut au club. Il tomba sur Clamiron, qui le prit par le bras et l'emmena dans un petit salon solitaire :

— Ah ! je ne suis pas fâché de te rencontrer. Tu en as des choses à me raconter, car tu étais à Gourneville, toi, au moment de la catastrophe ?...

— J'y étais. Ce ne fut pas pour mon agrément. J'aurais bien souhaité être ailleurs.

— Mais, enfin, tu y étais. Par conséquent, tu sais comment le malheur est arrivé.

— Ah! cher ami, je t'en prie, ne renouvelle pas toutes mes tristesses... Ce sujet m'est affreusement pénible. Et puis, tu sais, la discrétion la plus grande est un devoir pour moi.

— Vis-à-vis d'un vieux copain, vis-à-vis de Clamiron? Ne te paye pas ma tête, Vertemousse. Allons, raconte tout de suite. Cela m'est dû. J'étais un frère pour Christian, un père pour Étiennette. Ah! cher ami, cette Étiennette! Quelle perte pour les mauvaises mœurs! Est-ce vrai que Christian l'a sciemment et volontairement flambée comme une pintade?

Vertemousse baissa la voix :

— Oui. Il l'avait, paraît-il, attirée à l'usine. On n'a jamais su au juste comment. Et là, dans un accès d'alcoolisme furieux, il a allumé la cambuse et s'y est brûlé avec elle, comme un nouveau Sardanapale!...

— Quel gars esthétique tu fais! En as-tu de cette littérature! Et il n'y a pas eu moyen d'éteindre l'incendie?

— Ah! si tu avais vu ça! Nous revenions de Montereau, en voiture, avec Vernier, sa femme et Raymond...

— Comme par hasard!

— Lorsqu'à l'horizon nous apercevons une grande fumée, puis des lueurs, et enfin, à mesure que nous approchions, des gerbes d'étincelles qui grimpaient dans le ciel, comme les fusées d'un feu d'artifice... Nous disions : « Qu'est-ce que c'est que ça? » Vernier ne s'y

est pas longtemps trompé, lui. Il s'est écrié : « Le feu est à la fabrique. » Et, à fond de train, nous avons roulé sur Saint-Rémy. Ah ! mon garçon, quand nous sommes arrivés, les chais, les ateliers, tout était un brasier. L'arbouse, le prunelet, l'absinthe, toutes les spécialités de la maison, coulaient comme un torrent vers la Seine, qui charriait les liqueurs à pleines berges. C'est là qu'on a pu se rendre compte de l'effet que les produits de notre cher Vernier font sur l'organisme... On trouvait, au pont de Moret, des poissons crevés, le ventre en l'air, par milliers... Le cantonnement de pêche a été dépeuplé. Rasé net ! Et imagine-toi que la saturation de l'eau était si forte, que, jusqu'à Melun, on voyait des amateurs boire dans le fleuve, à plat ventre sur le bord... L'apéritif n'a pas été rare, ni cher, pour les riverains, pendant deux jours, et le courant était couleur d'opale sous le soleil.

— Et quand Vernier s'est trouvé en face de son usine allumée, savait-il que son fils était au beau milieu de l'incendie ?

— Il l'a appris tout de suite, par son directeur, qui lui a annoncé, en même temps, que la dame de Dammarie était avec lui... Ça a été un trait de lumière ! Nous nous sommes tous regardés...

— Vous avez eu la même pensée : que c'était Christian qui avait mis le feu ?

— Oui.

— Eh bien ! ça ne m'étonne pas. De loin, moi j'ai eu la même idée. Tu sais, vieux frère, comme Étiennette s'était salement conduite, au fond, avec Christian. Si,

à un moment donné, il a vu clair dans le jeu de son ancienne bonne amie, ça lui ressemble assez, violent comme nous le connaissions, quand il avait un peu trop de sirop dans le ciboulot, de s'être livré à un chambardement général !

— Tu penses si on a fait des efforts pour éteindre l'incendie. Il était venu des pompes de Fontainebleau et de Melun, qui ont craché de l'eau pendant trois jours, pour noyer les décombres... Le directeur de l'usine, le père Moulin, s'est multiplié, et un petit homme ridicule, le régisseur de la ferme, M. Tharde, s'est montré héroïque. On l'a arraché du feu, les cheveux et la barbe brûlés, voulant encore essayer d'arriver jusqu'à Christian...

— On savait donc dans quelle partie de l'usine il se trouvait ?

— Les ouvriers l'avaient vu passer, se dirigeant vers les chais.., Mais c'était là que ça flambait le mieux... Va te promener !...

— A-t-on retrouvé son corps ?

— Rien ! Pas plus de traces de Christian que d'Étiennette... La flamme avait tout dévoré et tout purifié !

— En voilà une crémation qui n'a pas été ordinaire !

Les deux camarades se turent un instant, puis Clamiron demanda encore :

— Et la pauvre petite femme de Christian, comment a-t-elle pris l'événement ?

— Avec une touchante résignation. Elle n'avait pas été bien heureuse avec notre noble ami. Elle l'aurait été moins encore dans l'avenir. Car, il ne faut pas se

faire d'illusions, Christian était un garçon à faire mourir une honnête femme de chagrin. Mais, si je ne me trompe, elle aura un rattrapage, plus tard, une fois son deuil fini...

— Oh! oh! elle ne perd pas de temps!

— Clamiron, sois convenable, dit Vertemousse sévèrement. Tu parles d'une femme dans le genre de ta mère. Tu sais, de ces personnes, qui sont des chrétiennes, à qui on fait du mal et qui vous rendent du bien. Mme Christian Vernier, heureusement pour elle, est aimée par un homme de premier mérite, le docteur Jean Augagne...

— Le neveu du vieux raseur? Et qu'est-ce que Vernier le père dit de ça?

— Il dit que ce sera une très juste compensation du malheur de sa belle-fille et une légitime récompense de ses vertus.

— Et la belle-mère, la charmante Emmeline?

— Ah! mon cher, elle se prépare à donner un héritier à Vernier...

— Non?

— Comme je te le dis! Vernier, ayant perdu son fils unique, était plongé dans une telle douleur, que Mme Vernier a fait un tout petit effort pour suppléer à la vacance...

— Ah! c'est gentil de la part de Raymond! Franchement, il devait bien ça à Vernier!

— Aussi, notre cher patron, tout ragaillardi par ses espérances de paternité nouvelle, s'est remis de plus belle aux affaires. Il a fait reconstruire à neuf, avec

tous les perfectionnements nouveaux, l'usine de Saint-Rémy.

— t le voilà plus marchand de poison que jamais!

— Dame! qu'est-ce que tu veux, si ce n'était pas lui, ce serait un autre! Et, puisque l'humanité veut boire, quand même et toujours, au risque de la démence, du crime et de la mort...

— Ma foi, dit philosophiquement Clamiron, on ne peut pas lui mettre de force une muselière! Alors, tant pis pour elle! Qu'elle boive donc et qu'elle en crève!

Septembre 1901-Janvier 1902.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 42531.





